

UNIVERSITE DE VERSAILLES SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

Habilitation à Diriger des Recherches

Volume 3

**Recueil des travaux présentés en vue de l'obtention du diplôme
d'Habilitation à Diriger des Recherches**

Catherine Marshall

**Sous la direction de Monsieur le Professeur Alan Kahan
Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines – EA 2448**

2017

LISTE DES TRAVAUX
réunis en vue de l'obtention du diplôme de l'Habilitation à Diriger des Recherches
(Dans l'ordre de citation dans la synthèse)

Première partie : Constitution et société britanniques (19^e-21^e siècles)

1. Evolutionnisme et société

« National Characters and Political Systems. A Comparison between Parliamentary and Presidential Government. A Study of Walter Bagehot's (1826-1877) Socio-political Theory », *Journal of Comparative Policy Analysis: Research and Practice* (sous la direction de John Dixon, Alexander Kouzmin & David Goodwin), volume 5, 2/3, Kluwer Academic Publishers, June 2003, pp. 107-24. [Article, revue internationale avec comité de lecture]

« Le conflit comme source de progrès pour les penseurs victoriens », dans : Françoise Dassy & Catherine Hajdenko-Marshall (sous la direction de), *Sociétés et conflit : enjeux et représentation*, Paris, L'Harmattan, 2006, n° 20, vol. 1, pp. 97-116. [Acte de colloque international sans comité de lecture]

« De l'évolutionnisme sociologique de Walter Bagehot (1826-1877) », dans : Michel Prum (sous la direction de), *Imaginaire racial et oppositions identitaires* (aire anglophone), Paris, L'Harmattan, collection « Racisme & Eugénisme », 2016, pp. 183-200. [Acte de séminaire avec comité de lecture]

2. Théorie politique et constitutionnelle

« Du conflit au débat : les fondements du système politique de Walter Bagehot (1826-1877) », dans : Michael Bandry & Jean-Marie Maguin (sous la direction de), *La contradiction*, Montpellier, Publication Université Paul-Valéry - Montpellier 3, 2003, pp. 485-97. [Acte de colloque sans comité de lecture]

« Le républicanisme paradoxal de Walter Bagehot (1826-1877) », *EREA* 1.2., automne 2003, pp. 97-104. [Acte de colloque international avec comité de lecture]

« 'The first duty of society is the preservation of society' : les lettres de Walter Bagehot en réaction au coup d'Etat français de décembre 1851 », dans : Odile Boucher-Rivalain & Catherine Hajdenko-Marshall (sous la direction de), *Regards des Anglo-Saxons sur la France au cours du long XIXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2008, n° 22, pp. 53-74. [Acte de colloque international sans comité de lecture]

« The Politics of Deference in Britain since the nineteenth century: an Intellectual Framework to State Consolidation? », *Spoleczenstwo i Polityka - Society and Politics* (traduit en anglais, polonais et en russe), n° 4, 41, 2014, pp. 15-24. [Acte de colloque international, revue internationale avec comité de lecture]

Deuxième partie : Autour de la Société métaphysique (1869-1880)

1. La Société Métaphysique

« Comment concilier science et théisme : les débats de la *Metaphysical Society* (1869-1880) », *Les Cahiers du C.R.E.A.A.C.T.I.F.* (Centre de recherche en études anglo-américaines : civilisation, texte, image, idées, fiction), mai 2004, pp. 32-7. [Acte de colloque sans comité de lecture]

Catherine Marshall, Bernard Lightman & Richard England (sous la direction de), *The Papers of the Metaphysical Society (1869-1880)*, Oxford, Oxford, University Press, 2015, 3 volumes, 1288 pages. [Édition critique] (**Recueil à part, vol. 4 de l'HDR**)

« La *Metaphysical Society* (1869-1880): une association discrète au service de la société victorienne ou un cercle d'intellectuels utopistes voués à l'échec ? », dans : François Pernot & Julian Zarifian (sous la direction de), *Dans les allées du pouvoir, sociétés « discrètes », cercles de réflexion et groupes de pression*, Editions de l'Amandier, Collection « La bibliothèque fantôme », 2015, pp. 43-56. [Acte de journée d'étude avec comité de lecture]

2. Ses idées

« Believing after Darwin: the debates of the Metaphysical Society (1869-1880) », *Cahiers Victoriens et Édouardiens*, octobre 2012, n° 76 « Believing in Victorian Times », pp. 68-83. [Article, revue avec comité de lecture]

« The debate on vivisection within the Metaphysical Society », dans : *Revue Française de Civilisation Britannique*, novembre 2014, vol 19, n° 3, « Les mouvements britanniques pour la réforme morale: entre progressisme et réaction », pp. 26-42. [Article, revue avec comité de lecture]

« The Editors of the Metaphysical Society or, Disseminating the Ideas of the Metaphysicians », [A paraître en 2018 chez Oxford University Press dans un collectif dirigé par Catherine Marshall, Bernard Lightman & Richard England sur l'édition critique des *Papers of the Metaphysical Society*]. [Article, avec comité de lecture]

Troisième partie : Histoire des idées (19^e-21^e siècles)

1. Royaume-Uni et héritage victorien

« Sir James Fitzjames Stephen (1829-1894) : un intellectuel sceptique, critique des idées libérales de son temps », *Cahiers Victoriens et Édouardiens*, avril 2012, n° 75, pp. 81-91. [Acte de colloque, revue avec comité de lecture]

« Sidgwick's utilitarianism in the context of the rise of Idealism: a reappraisal », *Revue d'études benthamiennes*, 12 | 2013, URL : <http://etudes-benthamiennes.revues.org/678>. [Acte de journée d'étude, revue avec comité de lecture]

« Introduction », dans : Catherine Marshall & Stéphane Guy (sous la direction de), *The Victorian Legacy in Political Thought*, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New

York, Oxford, Wien, Peter Lang, Collection Victorian and Edwardian Studies, vol. 4, 2014, pp. 11-8. [Introduction, avec comité de lecture]

« En guise de conclusion », *Revue Française de Civilisation Britannique*, XXI-2 | 2016, « Economic Crisis in the United Kingdom Today: Causes and Consequences », pp. 1-7. [Article, revue avec comité de lecture]

2. Histoire des idées européennes

« The Future of the European Constitution in View of the Results of the French Presidential Elections on 6 May 2007 », traduit et publié en portugais, « As Eleições Presidenciais Francesas e o Futuro da Constituição Europeia », *Nova Cidadania, Liberdade e Responsabilidade Pessoal*, octobre-décembre 2007, n° 34, pp. 20-4. [Acte de colloque, revue avec comité de lecture]

« Les britanniques et la France depuis 2007 : aux sources d'une nouvelle Entente cordiale ? », *Hérodote*, 2^e trimestre 2010, n° 137, pp. 148-62. [Article, revue avec comité de lecture]

« Le spectre du passé ou la réaction de Margaret Thatcher face à la chute du Mur » dans : Michèle Weinachter (sous la direction de), *L'Est et l'Ouest face à la chute du mur. Question de perspective*, Editions du CIRAC, 2013, pp. 87- 98. [Acte de colloque international avec comité de lecture]

« Les eurosceptiques britanniques et l'imaginaire européen : Thatcher et le séminaire sur l'Allemagne du 24 mars 1990 », dans : Joanna Nowicki & Luciana Radut-Gaghi (sous la direction de), *Rêves d'Europe*, Paris, Honoré Champion, Collection Histoire Culturelle de l'Europe, 2017, pp. 145-72. [Acte de colloque international avec comité de lecture]

« The political situation in France in the context of the situation in Europe and in the USA », [À paraître en portugais dans : *Nova Cidadania, Liberdade e Responsabilidade Pessoal*, automne-décembre 2017]. [Acte de colloque, revue avec comité de lecture]

**JOURNAL OF
COMPARATIVE
POLICY ANALYSIS:
RESEARCH AND PRACTICE**



**Editor-in-Chief: Iris Geva-May
Co-editor: John W. Ellwood**

Special Issue: Governance

Guest Co-Editors: John Dixon, Alexander Kouzmin and David Goodwin

Volume 5, Numbers 2/3
ISSN 1387-6988

Kluwer Academic Publishers
June 2003



National Character and Governance Styles: A Comparison between Parliamentary and Presidential Styles of Government with Reference to Walter Bagehot (1826–1877)

CATHERINE HAJDENKO-MARSHALL

catherine.hajdenko@worldonline.fr

University of Cergy-Pontoise, 9 rue des Rayons, 95 430 Batry-Sur-Oise, France

Key words: America, England, Constitution, liberty, democracy, evolution

Abstract

Walter Bagehot's nineteenth century comparison between the American presidential system and the English parliamentary system gives good insight into how political regimes may be the result of the specific character of their nations. Both nations had fought to create a government based on the main features of their national temperaments: egalitarianism on the one hand and deference on the other. This insight leads in turn to what Bagehot believed were two distinct definitions of liberty and democracy. His original sociopolitical theory enables us to consider the steps developing countries should take in order to evolve peacefully.

Introduction

The differences between parliamentary and presidential governments have often been analyzed and commented on, since these systems are the two main alternatives of governance in existence today. Both are democratic types of government, but they contrast in the form of their institutions, namely, in the relationship between the executive and the legislative parts of government. Over the twentieth century, intermediate forms between parliamentarianism and presidentialism have gradually appeared, such as the semipresidentialism of the Fifth French Republic creating what Maurice Duverger described as "a new political system model" (Duverger, 1980, p. 165) but one that merely combined certain elements of the original models. While these institutional aspects have been the subject of many a theoretical reflection, the complex link between the style of government and the people it represents it has often been set aside. Nevertheless, if the choice for developing countries in search of democracy is currently between these two role models and their variations, one has to consider the complexity of the relationship between the governed and those who seek to govern them.

The question, in a world in which many developing countries are still struggling to find adequate institutions to meet their needs, is this: how can

developing societies choose between two different types of government that pursue a common goal but that are so different in their administration, and how can these democratic governments always promote both individual and political liberties? Considering the political consequences of such systems also involves understanding the social and moral fabric to which those types of government will apply. Developing countries on the verge of democratization need to reflect not only on the advantages and disadvantages of the two systems and their intermediate forms but also on the more complex question concerning the adequacy of importing an unfamiliar democratic system to an already existing nation. Parliamentary and presidential governments are the expression of two distinct types of worlds and traditions: Europe on the one hand and America on the other. One cannot study those two forms of democracies without considering their respective histories and, especially, the character of the people they represent. More than a distinct expression of democracy, parliamentary and presidential governments are the result of the peoples who shaped them over the eighteenth and nineteenth centuries. As such, it seems that it is the hidden connection between a nation and a regime that future democratic nations should ponder, rather than the institutional differences between two types of governance that inevitably lead to democracy.

Such an empirical approach was recommended by Walter Bagehot, the nineteenth century thinker, who is best known for his description of the working of the English Constitution. However, Bagehot's reflections on presidential and parliamentary governments shed an original, albeit slightly old-fashioned light on these two styles, the intermediate forms not having been introduced yet.

Richard Crossman was the first to insist on the Victorian author's legacy on this subject. "Reading Bagehot is still the best way of starting to understand the essential differences between American political life and British political life" (Crossman, 1972, p. 37), he declared in a lecture he gave on Prime Ministerial Government at Harvard in April 1970. More than anyone, Crossman has identified what makes Walter Bagehot's works so appealing to twenty-first century readers. Both in Bagehot's two most famous books, *The English Constitution* and *Physics and Politics or Thoughts on the Application of the Principles of "Natural Selection" and "Inheritance" to Political Society*, respectively published in book form in 1867 and in 1872, and in the great number of articles he wrote for *The Economist* on the social and political situation of several countries in the Victorian era, Bagehot succeeded in giving an original explanation for the differences in political regimes.¹

As a young man, Walter Bagehot had been fortunate enough to be in France when the future Emperor Napoleon III staged a coup d'État on December 2, 1851. Bagehot had been the witness of a very tense political situation. This forceful seizing of power led Bagehot, at the young age of 25, to believe that such a situation was abnormal and could only be the sign of an unstable country. These were the premises on which the future author of *The English Constitution* was to base his whole political theory: regimes should evolve without

revolutions in accordance with the wishes and the individual evolution of the nation. Only in such circumstances could a country acquire stability and progress steadily. As such, France was *de facto* excluded, he believed, from being a healthy form of government.

England and America were the only two countries at the time that Bagehot considered as having practically achieved the same level of political development. Both had attained a degree of freedom that no other European country had yet reached, and therefore both were close enough in stature to sustain a comparison. The fact that Walter Bagehot had never set foot in the United States and that his knowledge of the American Constitution was a paper vision one does not undermine his contribution to the debate on parliamentarianism and presidentialism. His understanding of those two different forms of government is based on something higher than theory: it is a sociopolitical interpretation of the development and the evolution of regimes according to the nation in which they emerged. Therefore, Bagehot's interpretation of the two most important types of government still known today can be used to identify whether or not twenty-first century developing countries have chosen the right regime—the one most in accordance with their nature.

More than a definite interpretation of what parliamentary and presidential regimes are, Bagehot's insights provide a useful tool in our understanding of politics in general. First and foremost, they force us to see the link between national characters and political regimes. Second, they give us new understanding of the true basis of parliamentary and presidential governments. Third, they reconsider the two great concepts at the heart of our modern democracies, namely, liberty and equality.

National character and political regimes

If Walter Bagehot's analysis of the evolution of the French Second Empire is a good introduction to his empirical way of reasoning, his comparison between presidential and parliamentary government enables one to corroborate his political and constitutional theory, according to which everything resembling a dramatic change in a form of government was the worst event possible for the progress of a nation. Bagehot was willingly putting aside the common belief that it was possible to classify regimes as good or bad. On the contrary, he was underlining the fact that as long as a form of government was in accordance with the specific character of its people, that regime was useful. This principle even applied to what most nineteenth century thinkers would have seen as degenerate regimes, such as autocratic or military ones. For Bagehot, if such governments had emerged at a given stage in human history—or, in some cases, were still in existence—than this was a sign that they had been needed at that time to cement the community and lay the foundations of modern regimes. To his mind, it was undeniable that certain societies had required strong and absolute leaders without whom they would have all too easily fallen

into civil wars. The preservation of society had to be the first premise on which a nation was to be built, and as such, the government's chief duty was to secure this aim, at whatever cost to the superior ideals of the nation, such as liberty or security. Besides, without the productive unity of a nation, nothing higher could be achieved. Bagehot's main idea was that regimes should be adapted to the level of development of a given society and not, as was most commonly believed at the time, that a people adapt to a given form of government. Only on those premises could a nation and its regime progress slowly and reach higher levels of political development. In the same way, too brisk a change was both a sign of immaturity and impatience in a nation unable to make do with what it had and also the surest symptom of an imminent degradation in the structure of society.

This way of reasoning was itself an open criticism of all revolutionary changes, especially the French ones, which were based on the idea that a theoretical approach to politics was the easiest route to progress. The eighteenth century French political thinkers—and most American political thinkers as well—thought that by stating that rights such as liberty and equality were to be protected by the law because they were embedded in the Constitution, those rights would be de facto implemented. For Bagehot, this approach to politics could only be wrong, since purely abstract reasoning could never replace centuries of tried customs and common sense. He was thus paving the way in the nineteenth century—following great pragmatic thinkers such as Edmund Burke in the eighteenth century—for a new understanding of politics, asserting in 1852 that

politics are made of time and place—that institutions are shifting things, to be tried by and adjusted to the shifting conditions of a mutable world—that, in fact, politics are but a piece of business—to be determined in every case by the exact exigencies of that case: in plain English—by sense and circumstances (Bagehot, 1852, p. 48).

And in the circumstances affecting the creation of most regimes, the national character of a society was one of the most powerful forces to be reckoned with.

As Bagehot saw it, England had evolved over the centuries to become a "deferential" nation, by which he meant that there was a natural tendency in the English nation to yield its power to a true aristocracy that conscientiously represented the wishes of the people in the higher sphere of power. This history of the country was such that the nation had always tried to avoid revolutions in order to promote order and stability. Even the episodes of the two revolutions of the seventeenth century were seen by Bagehot—undeniably using a truly Whig approach to the interpretation of history—as a means of preserving an old and powerful order, based on the supremacy of a faithful aristocracy. "There has ever been a *structure* in English political society" he wrote in *The National Review*:

every man has not walked by the light of his own eyes; the less instructed have not deemed themselves the equals of the more instructed; the many

have subordinated their judgement to that of a few. They have not done so blindly, for there has always been a spirit of discussion in our very air: still they have done so—opinions have always *settled down* from the higher classes to the lower; and in that manner, whenever the nation has been called on to decide, a decision that is really national has been formed (Bagehot, 1860a, pp. 273–274).

Therefore, such a strong and coherent national character, based on years of willful political submission, gave birth in the nineteenth century to a form of government separated into two distinct parts: one that would appeal to the masses, and one that would truly lead the government. It is upon such a pragmatic understanding of the English nation that Bagehot created the well-known division between “the dignified parts” and “the efficient parts” of the English institutions—the monarchy and the House of Lords on the one hand, and the House of Commons and the Cabinet on the other.² In other words, historical developments had naturally led to a regime that was most perfectly suited to the English nation in the sense that the masses had a royal figure to whom they could turn and with whom they could identify themselves, whereas the real work of government was done by their representatives in the House of Commons. This structure also ensured that during the democratic changes taking place in the nineteenth century, a part of the nation was being subdued by the wonderfully soothing figure of a monarch, Queen Victoria, who, even though she did not rule but reigned, gave a stable image to the nation.

The possible extension of the suffrage was what most worried Bagehot in the middle of the nineteenth century, since he saw most of the Victorian middle and lower classes as being totally unprepared, both in their education and their morality, for the right to vote. Given these concerns, the extension of a pure democratic ideal, as was the case in America at the time, forced Bagehot to consider both the advantages of a presidential form of government and the characteristics of the nation from which it had emanated.

The main problem facing Bagehot’s sociopolitical interpretation was that the American national character could not be analyzed in the same way as the English character had been. First and foremost, America was mostly a new nation, made up of several old European nations that had occupied a new country. Historically speaking, the American people were devoid of a solid national past on which they could have built their regime. As Bagehot wrote, “The Americans are a *wholly untried people*” (Bagehot, 1861a, p. 271). Therefore, the main issues were why they had chosen a presidential form of government, and whether there was any chance for them to evolve peacefully. In turn, those answers were to enlighten Bagehot as to the likelihood of a true democracy in England and its coexistence with what he believed was to be a chief ideal, the preservation of liberty.

For Walter Bagehot, America—a nation he insisted was made out of the residues of other nations—had succeeded against all odds in creating a Constitution designed to secure the general exchange of opinions and more generally

to ensure both liberty and equality. More importantly, the American character had been formed in opposition to English oppression in the eighteenth century. Even though that character had not been tried by the mishaps of an eventful past, it was undeniable for Bagehot that a nation had been formed on the remnants of the mistakes of an old Europe. The founding fathers had used the errors of their forbears to draft, with great political acumen a Constitution centered on the people. In so doing, they had succeeded in adapting a still unstable national character to their regime. For Bagehot, this was a unique case of a new nation using its common intelligence to found a system of government for the common good of the people. Even more surprisingly, the founding fathers had built the whole idea of the nation on the sole basis that freedom and equality should be possible in a country governed by the people. They had created a presidential government because, unlike the English, they did not need to rely on a myth, since their attitude toward power was based on utility and efficiency, whereas the English relied on traditions and hierarchy.

However, since the whole concept of the American nation had been created in opposition to the English yoke, the national character was unbalanced. "That the American people should change their opinions quickly," Bagehot believed,

belongs to their character and to their circumstances. ... By nature they are impulsive, and in education they are half taught; they are especially subject to passions of opinion; they are almost entirely wanting in ballast to resist them. In consequence, they form their judgements easily and change them as easily (Bagehot, 1862, pp. 344-345).

This imperfect trend had led in turn to the perverse means of checking and balancing the government that is the separation of powers. What was more, in doing so, the Americans had thought they were copying the best elements of the English form of government when, in fact, they had misunderstood the reality of parliamentary government. More than anything else, this misconception made the American system of government inferior, in Bagehot's assumption, to the English one.

It was mainly to explain the repercussions of such a mistake on the American future that Bagehot wrote *The English Constitution*. In it, and thanks to a comparison between the only forms of government he judged worthwhile, Bagehot set himself the task of explaining the main errors the founding fathers had made in trying to copy the English system in everything apart from the monarchy: they had failed to determine where the sources of power truly lay. They had been unable to see that what made the parliamentary system stable and reliable was, on the one hand, the fusion of powers and not the separation of powers Montesquieu had claimed to have discovered in the middle of the eighteenth century, and on the other hand, the elasticity of an unwritten Constitution, established on the basis of centuries of steady evolution, as opposed to the rigidity of a written Constitution, based on the theoretical beliefs of a group of politicians.

It was most important for Bagehot that the errors of America should be of use to other nations emerging in the nineteenth century:

It will be easy to show that, in the imitation of English institutions, erroneous theories of their structure and nature have caused the gravest mistakes; that *Anglo-mania* has seldom been a wise taste; that it has often been a wild and ignorant dream; that even in nations speaking our own language, the misconception of our practical institutions has been fundamental; that if, as seems probable, the English colonies will, one after another, have to model for themselves a constitution, it is necessary that they should know exactly what the constitution of their mother country was—that they should be free from the grave errors which misled Washington and Hamilton—that they should escape the misconceptions which even now, hamper the intelligence and impede the development of the great American people (Bagehot, 1865, p. 204n).

It is for this utilitarian purpose that Bagehot set himself the task of setting the record straight and explaining the hidden vices of the presidential system, and the additional task of trying to understand the new needs of nineteenth century societies, namely, the extension of democracy and the quest for even more liberties.

Presidential and parliamentary government

More than anything else, Bagehot was distraught by the idea of universal male suffrage, as was the case in America, which he saw as putting the whole system at risk. His main assumption was that true democracy was a perverse ideal that would only lead to the lowering of the political consciousness of the nation and to the stagnation of the growth of the country. Democracy could only be achieved, according to the author, after an active education system on a national scale had been developed. The suffrage should be the privilege of a virtuous aristocracy until the people at large were intellectually ready to be responsible for themselves.

Bagehot had confirmed his opinion by witnessing the utter failure of universal suffrage in France in 1848 at the time of the Second Republic. The only reason why there had been a coup d'état in 1851 was because the democratic experiment in 1848 had led to a restless nation, utterly unable to govern itself—a situation that led to social upheavals and in turn ended in an authoritarian reaction on the part of Louis-Napoléon Bonaparte, the President. The French people, according to Bagehot, had not been morally and intellectually prepared to be entrusted with such a great responsibility, and disaster had naturally ensued. For him, such an experiment could only take place in a nation sufficiently prepared to understand the full extent of it and certainly could not be given irresponsibly to a nation hoping that the people would be reasonable enough to make good use of it.

Therefore, the American system already presented for Bagehot an inner flaw that could easily lead to fatal results. The only way to reverse this dangerous trend was to educate the young nation as quickly as possible and to pave the way for something higher and wiser than a congregation of people who had assembled in reaction against old European ideals. Also, the founding father's failure to understand the complexity of the English system from which they had drawn their inspiration meant that the presidential government would be doubly impeded in its growth. The main mistake—the separation of powers—had been based on the false assumption that the only way to check and balance the different sources of powers in a government was to separate them. According to such a view, the Americans had divided the executive, the legislative, and the judiciary powers into three branches, making it impossible for any of the powers to control the others. But as Bagehot pointed out, the English Constitution was in opposition to such a system, as the true power rested in the hands of the same people, the Cabinet and the Prime Minister. Also, the system of checks and balances was much more powerful in England because the House of Commons and the Opposition were the forces of control over the government. Since the Cabinet and the Prime Minister had to answer to the House of Commons and were responsible to it, there existed what he referred to as a government by debate.

The picture painted by Bagehot was one in which Parliament, the real place of exchange of opinions, was at the core of the system. In it, legislative and the executive powers had created a fusion—in the existence of the Cabinet—and the real force of the parliamentary system was based on the fact that the Prime Minister and the Cabinet were an emanation of Parliament itself. Unlike the American system, in which the President and his Cabinet (totally distinct from the English version) were not a part of Congress, the main appeal of the English system was its success in uniting the different sources of power in one organ—the Cabinet—which the representatives of the nation could both keep in check and influence.

Once again, whether or not Walter Bagehot's understanding of the parliamentary system was an accurate rendering of the working of government at the time—in the 1860s and the 1870s—is not what really matters here. What Bagehot succeeded in doing was determining where the center of power lay and why the English regime had the required foundations for peaceful evolution. Most importantly, he wanted to describe why, on the other hand, the American system was in great danger of leading to its own self-destruction. As he saw it, the division between Congress—the source of legislature—and the President—the source of the executive—was a fatal one, since the system excluded the possibility of an exchange of views between the two. Consequently, the system had removed one of the most fruitful possibilities of solving problems and keeping debate alive. Even if Congress was the real locus of discussion in America, its main protagonist, the President, was set aside from it. "The mutual influence of the Cabinet on the House," he wrote at the time of the American

Civil War, "and the House on the Cabinet, keeps the country in a vital connection with the ministry which does not exist in America" (Bagehot, 1861b, pp. 239–240). How, Bagehot was wondering, could this be a good thing for the future of the nation?

The American system also presented another major fault, as it was unable to put the most capable men of the nation in the positions in which they were most wanted. The electoral system was based on the principle that the representatives elected to Congress had to reconcile the ideas and the demands of a great many people, who were not wise enough to put in power somebody more visionary than themselves. "The statesmen from which a nation chooses under a presidential system," the author believed, "are much inferior to those from whom it chooses under a Cabinet system, while the selecting apparatus is also far less discerning" (Bagehot, 1867, p. 221). Hence arose the reasons why Walter Bagehot believed that the democratic ideal would inevitably lead to a lowering of the political ideals of the nation.

This potential outcome was even more obvious in the presidential election, since the procedure of election meant that the chosen man would always be the one who offended the smallest number of people. Under such circumstances, the President would always be a man of lesser abilities than an English Premier because, unlike the former, the latter was the choice of a number of politically enlightened people, the Members of Parliament, themselves elected by the most educated part of the nation (before the 1867 second Reform Bill, only 7% of the population was enfranchised, and only 16% after 1867).³ This election system was also the best guarantee of the preservation of a high level of debate in Parliament, where only the fittest men to represent the people would perpetuate traditions long engraved in the nature of politicians. "An English debate," Bagehot declared in 1863, "is conducted by our principal politicians towards a proximate result: an American debate by inferior politicians towards no result" (Bagehot, 1863a, p. 171). This latter outcome was the direct result of a Congress in which the spontaneity of debate was permanently impeded because the head of the executive was never to meet the representatives of the people. Also, the *modus operandi* was such, Bagehot thought, that if most white male Americans had the right to vote, they could only use their power once every four years, while in the interval their representatives were not responsible to them. In contrast, although in theory most Victorian people did not have access to the suffrage, in reality their voice was still heard in Parliament via the Opposition or the questioning of certain government policies in Parliament. Bagehot even emphasized the fact that "in the present state of mankind, ... it is impossible to overrate the importance of the English Parliament—of the most efficient instrument for expressing the practical opinion of cultivated men which the world has ever seen" (Bagehot, 1860b, p. 43). Furthermore, unlike a President, a Prime Minister was not elected for a fixed period of time, giving him impunity for years. According to Bagehot, only in the constant examining of national policies and in the perpetual challenging of the government's work could a nation take an

interest in the work of its system of administration and be assured of its utility for the common good.

The author was also most concerned by the way in which a government could politically enlighten the nation, and he found that America definitely failed in that department. He went as far as to declare, in *The English Constitution*, that

under a presidential government, a nation has, except at the electing moment, no influence; it has not the ballot-box before it; its virtue is gone, and it must wait till its instant of despotism again returns. It is not incited to form an opinion like a nation under a Cabinet government; nor is it instructed like such a nation (Bagehot, 1867, p. 217).

What was more, the Americans believed that democratically speaking they were far more advanced than any nineteenth century European country, while for Bagehot they had neglected to see that the democratic element was *not* what truly mattered in a given regime, but that promoting the intellectual instruction of the people in order to further liberties was what mattered.

Ultimately, the last fault in the presidential system was its total inability to adapt quickly in times of trouble. As Bagehot emphasized once again in *The English Constitution*,

The American government calls itself a Government of the supreme people; but at a quick crisis, the time when a sovereign power is most needed, you cannot *find* the supreme people. You have got a Congress elected for one fixed period, going out perhaps by fixed instalments, which cannot be accelerated or retarded—you have a President chosen for a fixed period, and immovable during that period: all the arrangements are for *stated* times. There is no *elastic* element, everything is rigid, specified, dated. Come what may, you can quicken nothing, and can retard nothing. You have bespoke your Government in advance, and whether it suits you or not, whether it works well or works ill, whether it is what you want or not, by law you must keep it (Bagehot, 1867, pp. 222–223).

This problem had been made even more obvious in the author's mind at the time of the Civil War, when President Lincoln had had to break the law—specifically, to raise the army and the navy—in order to carry on what he believed was the duty of government.

By choosing a written Constitution, the founding fathers had imposed a certain rigidity upon the workings of the administration, which in the long run would prevent both the growth of the political awareness of the nation at large—even though most Americans had the right to vote—and the development of debate between the executive and the legislative parts of the government. England, on the other hand, had relied on an unwritten Constitution, the product of centuries of customs and traditions, in which inexorable adjustment and debate were at the core of the system. No amendments, and their painstaking drawing up, were

needed in England, since there was no Constitution to amend—a situation that greatly eased the workload of government.

What is most intriguing in this description is that in reality Bagehot's approach to both regimes was twofold; on the one hand, he was truly convinced that, as he proclaimed in *The English Constitution*, "Cabinet government educates the nation; the presidential does not educate it, and may corrupt it" (Bagehot, 1867, p. 216), but on the other hand, the presidential system was for him the mark of a nation that had been wise enough to get rid of the monarchy and seek direct representation. Unlike the English, the Americans did not need to rely on the image of a monarch because they were free from a certain tradition inherent in old nations and were not constrained by any reluctance to defy common social and political rules. To summarize on the one hand, Bagehot considered parliamentary government as the system best promoting debate but as too conservative to accept the radical transformations that would be needed in order to become a truly mature nation—such as the end of the monarchy—but, on the other hand, he saw the presidential system as an example to be reckoned with, both for its ability to shed light on antiquated European customs and for the emphasis it put on all kinds of freedom in general (thought, action, and property). This ambivalence in Bagehot's thought forces us to consider his understanding of the ideals promoted by those systems, namely, the acquisition of more liberties and the enhancement of democracy.

Two different concepts of liberty and equality

In an article on France published in *The Economist* in 1863, Bagehot declared "There is no method by which men can be both free and equal" (Bagehot, 1863b, p. 94). In this statement he summarized what he believed was one of the greatest fallacies in the French and American ideology, namely, that it was possible to achieve liberty and equality simultaneously. Nothing was so hazardous for Bagehot, who saw the combined ideals of equality and democracy as one of the most damaging concepts in nineteenth century politics. Equality meant giving rights and privileges to people who were totally unprepared to make good use of them. Why introduce equality and put a country at risk by exposing it to the uneducated opinion of the greatest number, when a restricted access to the suffrage secured the placing in power of those who deserved it most—if not the ablest—and who were almost certain to represent the people even better than they would themselves?

As Bagehot saw it, the example of the extension of the democratic ideal in America was far too dangerous for England, at a time when England itself was considering taking steps towards the extension of the right to vote. As might be expected, Bagehot was greatly disturbed by the possibility that democracy—the translation into political terms of the quest for equality—would lead to a moral and mental decline of the nation.

Moreover, as has already been implied, Bagehot considered democracy as equivalent to mediocrity, echoing in this perspective the conclusions of the French philosopher Alexis de Tocqueville. Bagehot wrote at the time of the American Civil War, "The evils of democracy and the dangers of democracy are great commonplaces in our speculation, though also formidable perils in our practice" (Bagehot, 1861c, p. 299), because democracy was comparable to a spreading venom, lowering the level of the nation and in so doing annihilating every wish of mankind to improve itself. Such a vision was based on the assumption that moderation and virtue, the great forces he saw at the heart of all progress, could never prevail in a nation in which all the people were given rights before they had even understood the consequential importance of those rights. Bagehot believed in removable inequalities, or the notion that each man should be responsible for his own intellectual betterment and that only in such a way could he accede to the right to acquire political liberty. In such a situation, the duty of the government was not to give the right to vote or to guarantee certain civil and political liberties, as the American ten Amendments of 1791 had done, but to create the means for every citizen to improve himself via education and debate. As Bagehot saw it, the Americans, by engraving certain rights in the Constitution, had suppressed the fertile notion that each man should seek to remove inequality by himself, and in the event, rise in his own esteem. Once again, the written aspect of the Constitution was seen as an impediment to social progress.

More than the form of government, what is interesting in Bagehot's comparison between presidential and parliamentary systems is the importance he grants to the ability of the regime to make people think—as if the primary purpose of a State was not to lead the country but to be a tutor for it—as if giving to each person the tools to find his own self was the greatest proof of a government's genuine quality. That is why debate was one of Bagehot's greatest concerns, since the natural exchange of opinions generates ideas and in turn enables people to create their own beliefs. Debate is the evidence of the development of intelligence in any given nation; conversely, failure to acquire it indicates an imbalance in the nature of the nation. Under such premises, Bagehot could only continue to emphasize that

The distinguishing quality of parliamentary government is, that in each stage of a public transaction there is a discussion; that the public assist at this discussion; that it can, through Parliament, turn out an administration which is not doing as it likes, and can put in an administration which will do as it likes. But the characteristic of a presidential government is, in a multitude of cases, that there is no such discussion; that when there is a discussion the fate of Government does not turn upon it, and, therefore, the people do not attend it; that upon the whole the administration itself is pretty much doing as it likes, and neglecting as it likes, subject always to the check that it must not too much offend the mass of the nation (Bagehot, 1867, p. 195).

Therefore, Bagehot's understanding of equality and liberty was necessarily very remote from the definition those two terms were given in America at the time. Bagehot's comprehension of both concepts was one based on common sense. How could a nation require both equality and liberty, when the former would always infringe on the latter and when the latter would always reject the former in order to force individuals to improve and expend on their own? The terms were contradictory, since in the author's frame of thought *equality* meant the artificial equalizing by the government of a natural state of life, and *liberty* meant the pursuit of improvement by each man with the view to rising above a natural inequality.

To the author's mind, what was meant by the term *liberty* consisted mainly in the ability to promote intelligence via the model set by a virtuous meritocracy. However, he went even further, defining *Liberalism*

as the spirit of the world. It represents its genial enjoyment, its wise sense, its steady judgement, its preference of the near to the far, of the seen to the unseen; it represents, too, its shrinking from difficult dogma, from stern statement, from stern statement, from imperious superstition. What health is to the animal, Liberalism is to the polity. It is a principle of fermenting enjoyment, running over all the nerves, inspiring the frame, happy in its minds, easy in its place, glad to behold the sun (Bagehot, 1855, p. 334).

Such a statement is the thought of one who saw politics in a humanistic light, as if it were to be much more than commonly expected. Politics was the means to reach much higher levels of evolution. On such a path, there was no place for equality and democracy, since these were natural impediments to a man's development. Political regimes were to set themselves higher visions than that of equality in private and civil life, if they were to enlarge their intellectual horizons. This was the reason why democracy was, in Bagehot's words, "neither the best nor the highest form which a society can adopt, and ... is certainly fatal to that development of individual originality and greatness by which the past progress of the human race has been achieved, and from which alone, it would seem, all future progress is to be anticipated" (Bagehot, 1864a, p. 308). The quest for equality and democracy could never be the true quest of a government, since such a quest would shatter the existing foundation—painfully acquired over the centuries—to make people think for themselves, and would instill ideas of uniformity contrary to the real needs of the nation.

Most offensive to Bagehot was the fact that the small amount of virtue acquired by a nation would immediately be trodden on by the demands of a newly disenfranchised people. No uneducated man, according to the author's train of thought, would reasonably push back the demands of the present to secure the improvements of the future. The seeds of the gradual decadence of the nation would be irretrievably sown. "The lesson of the whole history indubitably is," concluded Bagehot, "that it is vain to lower the level of political representation beneath the level of political capacity; that below that level you may easily

give nominal power, but cannot possibly give real power; that at best you give a vague choice to an unreasoning instinct, that in general you only give the corruptible an opportunity to become corrupt" (Bagehot, 1860a, p. 287).

It has to be noted that this twofold understanding of liberty and equality was the cause of Bagehot's greatest theoretical difficulty: what should then be the best form of government for England, the one best able to educate the nation and best able to lead to enough maturity to shed the mask of the monarchy? The beginnings of an answer may be found in Bagehot's article on republicanism published in 1873, in which the author stated that "The enjoyment of the true simplicity of a republic requires a much higher average of culture and wisdom than any country in the world has yet attained" (Bagehot, 1873, p. 429). Bagehot was doubtless signifying that a republic is the best regime to be sought after, but that no nation in the second part of the nineteenth century had yet achieved a level of maturity high enough to work it to its full. Hence his preference for a lesser system of government, a parliamentary monarchy, but one sufficiently established and easily workable to enable the nation to grow. "We must choose between *anomaly* and *democracy*. There is no third alternative" (Bagehot, 1864b, p. 351), he concluded when England was discussing the possibility of a second Reform Bill, and he never departed from this opinion.

Such a philosophy enables twenty-first century thinkers to judge the workings of most systems in a new light. Unlike what Walter Bagehot believed, England and the United States have been unimpeded by the extension of democracy. Moreover, they have grown into countries in which debate is very much alive, thanks mainly to freedom of the press and a permanent check over essential questions by predominantly instructed nations. In this sense, the author's fears were unfounded, as was his hope to see England shed the monarchy once the majority of the nation understood the reality at work behind the myth of the monarch. However, one may wonder whether, on a distinct level, Bagehot's criticism of democracy in the nineteenth century cannot still be of use nowadays, both to already democratic countries and to developing ones.

His verdict—choosing between either "democracy" or "anomaly"—underlined the difficulty of combining a democratic form of government, whether presidential or parliamentarian, with the superior aim of liberalism. Liberalism and democracy are usually linked because the first of those terms implies that everyone can participate in the government. A society would never be considered free if, by definition, the people were not at the core of the system. However, and this is what Bagehot emphasizes, if democracy is one of the principles of liberalism, it is not the key tenet of it and cannot be reduced to it. Democracy is all the more dangerous because it is a constitutional model that does not question itself; *it is*. On the other hand, Bagehot understands liberalism as a system that perpetually questions *what it is*. Therefore, democracy is most likely to promote the development of irresponsible attitudes, such as low electoral participation or, worse, political corruption, while liberalism will always contribute to the questioning of the demands of power. In their workings, everything separates these

two approaches: one imposes itself upon the nation and can sometimes be used against it, and the other improves it. That is why Walter Bagehot insisted that "A democracy will never, save after an awful catastrophe, return what has once been conceded to it, for to do so would be to admit an inferiority in itself, of which, except by some almost unbearable misfortune, it could never be convinced" (Bagehot, 1867, p. 382). There is a strong warning in his writings that democracy is a threat to States in the making that are unable to understand the true spirit of the democratic ideal, while liberalism, although fragile by nature, can prove fertile even in an undemocratic country.

Bagehot's profound admiration for liberalism rested precisely on its delicate nature, which could be easily pervaded by democracy. Bagehot understood that liberalism, once at the center of power could question the very existence of the nation—all the more so because it promoted debate. As a consequence, giving political liberty to individuals who are unable to understand the extent of the responsibility given them is tantamount to the political suicide of a nation. As Bagehot defined them, democracy and liberalism were incompatible in essence, unless the evolution of the nation led to the political education of the people: one was dependent on the other. Therefore, according to such an interpretation, it follows that a nation should always promote individual liberty but should diffuse political liberty only according to the level of instruction of its people. Only in such a way can democracy and liberalism promote each other instead of being a mutual threat.

Bagehot's comparison between the origins and cause of parliamentary and presidential governments only emphasizes the complexity of the link between democracy and liberty, as if the United States in choosing the former had most likely endangered the latter. More than a comparison between two different visions of politics, the originality of his work lies in this useful reminder of what democracy can jeopardize if unwisely applied.

Walter Bagehot favored pragmatism over rationalism and the use of moderation over rashness in every department of state. His design was to succeed in reconciling the demands of liberty and those of stability before attending to democracy. "Politics must 'grow'; they cannot be suddenly made" (Bagehot, 1874, p. 63), he kept on repeating, to underline the importance of a sensible approach to power. The inconclusiveness of the controversy between the two democratic styles of government, as exemplified in this works, tends to prove that the twenty-first century constitutional engineers might find it more useful to study the way in which the concept of liberty, both political and individual, is engraved in the character of a nation and how it could gradually achieve a synthesis, rather than impose by all means a democratic form of government that will eventually fail because of the moral and social inability of the people to work it. Likewise, existing democracies could be reassessed based on the amount of liberties effectively granted to their citizens. Fundamentally, it is mainly through the promotion of individual freedom that a nation can slowly be politically enlightened, and only then grow into a true democracy. In the end, the

form of government matters little if it overlooks such a rule. This is a teaching that developing countries should not only bear in mind but implement.

Notes

1. Both works may be found in St. John-Stevas, N. (ed.). (1965–1986). *The Collected Works of Walter Bagehot*. London: *The Economist*, 15 volumes (*The English Constitution* vol. 5, pp. 161–409, (*Physics and Politics*, vol. 7, pp. 13–144).
2. See Bagehot, W. (1867). *The English Constitution*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 5, p. 206.
3. On the electoral changes that took place in England from 1832 to the end of the nineteenth century, see Jenkins, T.A. (1996). *Parliament, Party and Politics in Victorian Britain*. Manchester and New-York: Manchester University Press.

References

- Bagehot, W. (1852). "Letter III.—On the New Constitution of France, and the Aptitude of the French Character for National Freedom." *The Inquirer*. In N. St. John-Stevas (ed.), (1965–1986). *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 4, London: *The Economist*.
- Bagehot, W. (1855). "The First Edinburgh Reviewers." *The National Review*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 1.
- Bagehot, W. (1860a). "The History of the Unreformed Parliament, and its Lessons." *The National Review*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 6.
- Bagehot, W. (1860b). "The Non-Legislative Functions of Parliament." *The Economist*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 6.
- Bagehot, W. (1861a). "What May Be in America." *The Economist*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 4.
- Bagehot, W. (1861b). "The American News and its Lesson." *The Economist*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 4.
- Bagehot, W. (1861c). "The American Constitution at the Present Crisis." *The National Review*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 4.
- Bagehot, W. (1862). "The News from America." *The Economist*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 4.
- Bagehot, W. (1863a). "The Federal Constitution Responsible for Federal Apathy." *The Economist*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 6.
- Bagehot, W. (1863b). "France or England." *The Economist*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 4.
- Bagehot, W. (1864a). "Sterne and Thackeray." *The National Review*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 2.
- Bagehot, W. (1864b). "A Simple Plan for Reform." *The Economist*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 6.
- Bagehot, W. (1865). "The Cabinet." *The Fortnightly Review*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 5.
- Bagehot, W. (1867). *The English Constitution*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 5.
- Bagehot, W. (1873). "Mr. Bright on Republicanism." *The Economist*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 5.
- Bagehot, W. (1874). "The Leadership of the Opposition." *The Economist*. In *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 6.
- Crossman, R. (1972). *Inside View: Three Lectures on Prime Ministerial Government*. London: Jonathan Cape.

Duverger, M. (1980). "A New Political System Model: Semi-Presidential Government." *European Journal of Political Research* 8/2 (June) 165.

St. John-Stevan, N. (ed.) (1965-1986). *The Collected Works of Walter Bagehot*. London: The Economist, 15 volumes.

Catherine Hajdenko-Marshall, 29, is a lecturer in British Civilisation at the University of Clergy-Pontoise. She presented her Ph.D. in October 2001 at the Sorbonne Nouvelle University (Paris 3) on *Walter Bagehot's Political and Constitutional Theory* and passed with honors.

JOURNAL OF COMPARATIVE POLICY ANALYSIS: RESEARCH AND PRACTICE

Contents Vol. 5 Nos. 2/3, June 2003

Special Issue: Governance

Guest Co Editor: John Dixon, Alexander Kouzmin and David Goodwin

Introduction to the Symposium: Comparative Sociopolitical Governance <i>John Dixon, Alexander Kouzmin and David Goodwin</i>	101
National Character and Governance Styles: A Comparison between Parliamentary and Presidential Styles of Government with Reference to Walter Bagehot (1826-1877) <i>Catherine Hayden-Marshall</i>	107
Peace and Conflict: Alternative Strategies of Governance and Conflict Resolution <i>Reeta Choudhary Tremblay, Csaba Nikolenyi and Louis Otmar</i>	125
Judicial Review and the Allocation of Health Care Resources in Canada and the United Kingdom <i>Byron M. Sheldrick</i>	149
The Governance of Fiscal Policy in the United Kingdom and Canada <i>Simon Lee</i>	167
Governance and Popular Involvement in Local Antipoverty Strategies in the U.K. and the Netherlands <i>Justin Beaumont</i>	189
Analyzing Global Governance Failure: A Philosophical Framework <i>John Dixon and Reys Dejan</i>	209
Book Reviews	
<i>Success and Failure in Public Governance</i> by Bevens Mark, Paul C. Hare and B.G. Peters, eds <i>David Dery</i>	227
<i>Public Personnel Management and Public Policy</i> , 4th ed. by Dresang, Dennis L. <i>Patricia Ingraham</i>	229
<i>Handbook of Public Management Practice and Reform</i> by Lou, Kaoru Tom, ed. <i>Patrick Dunleavy</i>	239
<i>Quantum: Trends, Causes and Consequences</i> by Van Thiel, Sandra <i>Matthew V. Flanders</i>	233



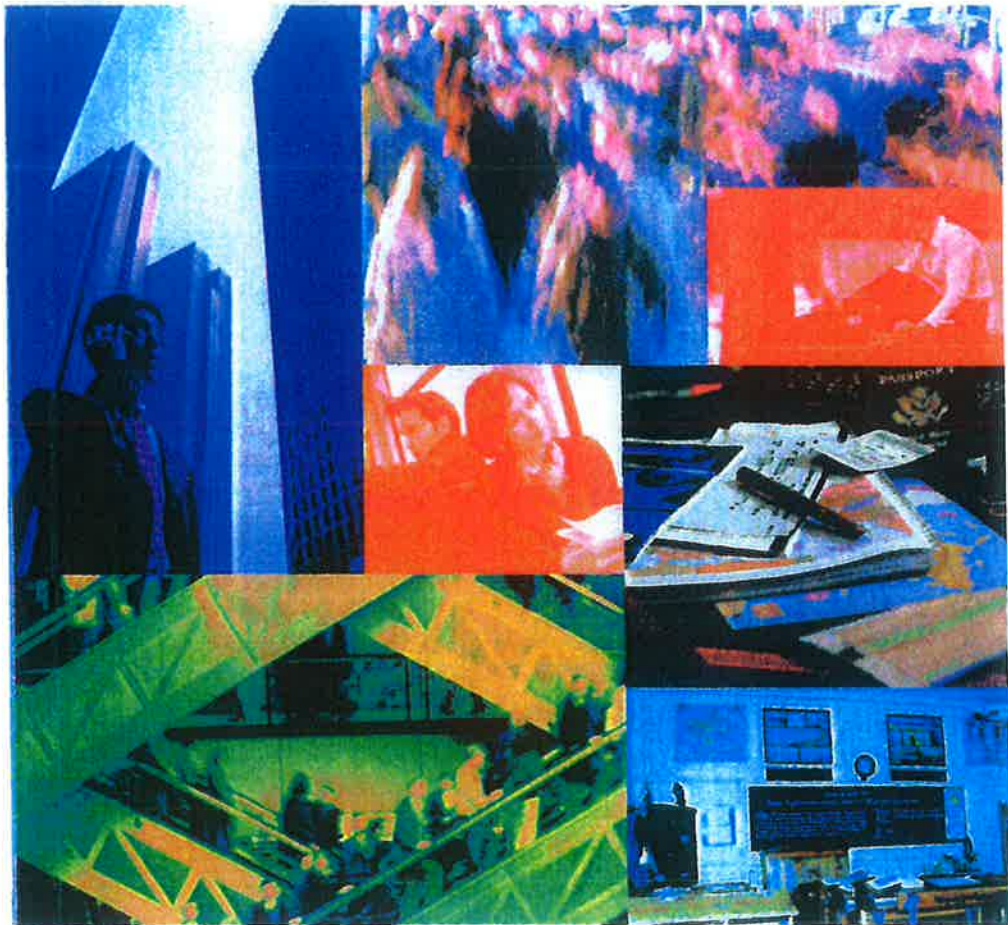
JCPA



1387-6988(200306/09)5:2/3;1-L

Sous la direction de Françoise Dassy et
Catherine Hajdenko-Marshall

Sociétés et conflit : enjeux et représentation



 UNIVERSITÉ
de Cergy-Pontoise
CICC

 L'Harmattan

Le conflit comme source de progrès pour les penseurs victoriens

Catherine Hajdenko-Marshall

Le développement de la démocratie au XIX^e siècle posa problème à une certaine catégorie de penseurs victoriens pour qui cette inexorabilité n'allait pas de soi. En effet, la difficulté majeure de ces penseurs – également acteurs du débat – face à l'évolution du politique était de trouver une synthèse à l'ensemble des doctrines, idées et autres théories qui abondaient dès le début du siècle. Le but était d'essayer de maîtriser des changements qui, en un sens, étaient porteur d'espoir mais qui pouvait aussi remettre en question l'organisation même de la société victorienne.

Dès lors, s'interroger sur « le conflit comme source de progrès pour les penseurs victoriens » et plus précisément sur l'opposition, riche de sens, qui existait entre libéralisme et démocratie. C'est à travers les travaux de deux hommes ancrés dans la société politique du milieu du siècle qu'il faut analyser cette confrontation, à savoir le philosophe John Stuart Mill et le penseur politique Walter Bagehot, tous deux fortement influencés par la définition de la démocratie telle qu'elle est présentée par Tocqueville dans son ouvrage clé, *De la démocratie en Amérique*¹.

Pourquoi se pencher sur l'œuvre de Mill et celle de Bagehot, alors que quantités de penseurs, de Carlyle aux Fabians, s'interrogèrent sur ce même sujet. En premier lieu, parce que plus que tout autre, leur recherche avait pour objectif d'être utile à la société. Ils n'œuvraient pas dans le seul but de théoriser mais bien pour éduquer une partie de la nation qui serait à même de les comprendre. Il existe bel et bien une visée morale et sociale à leurs travaux. En second lieu, parce que leur période la plus

créatrice correspond aux années 1850-1870, période clé, s'il en est, dans l'évolution politique de la société britannique, à cheval entre la première réforme parlementaire de 1832 et la troisième de 1884-1885 qui vit la proportion des électeurs (de sexe masculin) passer de 7% à 28% de la population totale.² Dès lors, leur opinion quant à l'avènement plus que certain de la démocratie, est riche d'enseignement à plus d'un titre et parvient même à nous éclairer – tout citoyens du XXI^e siècle que nous sommes – sur le devenir de nos systèmes politiques.

Ainsi, John Stuart Mill, alors même qu'il demeure l'un des plus grands philosophes politiques de son temps, parvenait à penser le politique en terme utilisable non seulement pour les Victoriens mais également pour tous les pays qui de nos jours s'ouvrent à la démocratie. C'est avec lui que, dans *Considerations on Representative Government* (1861), se développe l'idée que l'extension du droit de vote doit être liée au niveau d'éducation de la population pour éviter que la démocratie ne sombre dans le despotisme. C'est aussi grâce à sa défense de l'émancipation de la femme – dans *The Subjection of Women* (1869) – qu'une dialectique féministe va peu à peu s'imposer dans un monde victorien dominé par le genre masculin. Enfin, il demeure l'un des penseurs les plus féconds en ce qui concerne la question du libéralisme et de sa survie au sein des sociétés politiques. A sa mort en 1873, il laissera une quantité considérable d'écrits qui font de lui une figure incontournable du XIX^e siècle.

Walter Bagehot, quant à lui, est bien moins connu. Pourtant, il fut le rédacteur en chef de *The Economist* de 1861 jusqu'à sa mort en 1877 et la défense originale qu'il fit de la Constitution britannique dans son ouvrage *The English Constitution* publié en 1867, sert encore, de nos jours, de référence à quiconque veut s'attaquer au caractère non-codifié de la constitution britannique. Bagehot admirait l'œuvre de Mill, même s'il s'en

défendait et, pour ce qui est du fond, ils partageaient tous deux les mêmes idées.³ Il est clair, à présent, que *The English Constitution* est une réponse à *Considerations on Representative Government* et que c'est dans la confrontation de la pensée des deux hommes que l'opposition entre libéralisme et démocratie prend tout son sens.

Leur visée commune était de déterminer qui, dans les années 1860, était doté de suffisamment d'aptitudes intellectuelles pour obtenir le droit de vote à une époque où l'extension du suffrage était au cœur des débats. C'est uniquement à partir de cette catégorisation que pouvait se penser la démocratisation de la société, sans quoi la société britannique serait en danger de perdre de perdre sa spécificité, à savoir, son caractère libéral.

Il n'est pas question de répondre de façon exhaustive à l'opposition qui existe entre libéralisme et démocratie, ne serait-ce que parce que ce thème est trop vaste. Cependant, l'interrogation portera dans une première étape, sur la définition très personnelle que donnaient Mill et Bagehot à ces termes – qui, en un sens, sont souvent insaisissables tant leur acception est souvent utilisée à mauvais escient et finit par être vidée de tout contenu –, dans une seconde étape, sur la fragilité du libéralisme face à la démocratie et, enfin, sur la nécessité du compromis entre deux approches fondamentalement différentes du politique. À terme, cette analyse tentera d'éclairer l'incidence de ces deux termes sur les pays du XXI^{ème} siècle en voie de démocratisation.

Tout tend à montrer que les deux réalités que représentent le libéralisme et la démocratie sont difficilement conciliables dans la théorie des deux hommes. Leur foi dans un gouvernement guidé par une élite consciente de sa responsabilité envers la nation, relève bien plus d'une

conception libérale de la politique que du désir de voir la société s'égaliser par le biais de la démocratisation.

En premier lieu, il faut revenir sur les définitions que donne John Stuart Mill et Walter Bagehot de la liberté et du libéralisme, à la fois pour comprendre l'importance toute spéciale que revêtent ces deux termes dans leur pensée, mais surtout pour identifier par la suite les différences qui persistent, en règle générale, entre le libéralisme à la démocratie.

Avant toute chose, il s'agit pour eux d'une comportement ou d'une attitude de vie, plus que d'une théorie. C'est pourquoi on peut tout à la fois employer le terme de liberté comme celui de libéralisme : le second est lié au premier, les deux allant de pairs. Mettre en œuvre la liberté au niveau du lien social, c'est aménager, à leurs yeux, une place au libéralisme. C'est ainsi qu'il revêt tout son sens. Par conséquent, il ne s'agit pas de disséquer ce que signifie le libéralisme, en revenant sur les diverses formes qu'il peut prendre – libéralisme économique, libéralisme religieux pour ne citer que ceux là – mais bien de voir par le prisme proposé par Bagehot et Mill, que le libéralisme est un manière de concevoir la liberté et que de le mettre en œuvre et de le faire perdurer requiert une exigence supérieure.

Toute la difficulté rencontrée par les deux hommes face à l'extension du modèle démocratique est bien de faire coexister l'inconciliable à leurs yeux, à savoir, un comportement libéral face à un modèle politique démocratique qu'il juge dangereux, précisément parce qu'il peut remettre en question les acquis libéraux. Dès lors, il s'agit d'une opposition entre une liberté individuelle – qu'ils jugent primordiale – et une liberté politique qui n'est que secondaire.

Il ne va pas de soit – en particulier pour nous, qui sommes rompus à la démocratie – de concevoir une opposition entre libéralisme et démocratie, le second

procédant du premier. Cependant, il faut se remettre dans le contexte du XIX^e siècle et tenter de comprendre que l'extension du droit de vote était considérée comme une menace par une grande majorité des intellectuels et des hommes politiques de l'époque. Le simple fait que le développement démocratique ait été long et fastidieux témoigne combien ce mode d'organisation du politique n'avait pas les faveurs de l'élite. La raison nous est donnée par Bagehot et Mill : donner le droit de vote à des classes laborieuses qui n'avaient pas d'éducation, encore moins une éducation politique, revenait à abaisser le niveau d'exigence de la société et à mettre en danger la liberté qui y régnait.

C'est pourquoi, leur définition du libéralisme est avant tout un principe de vie ou encore un mode d'organisation de vie entre les hommes. Telle est la définition que Bagehot proposait en 1855 :

Quelqu'un a défini le libéralisme comme l'esprit du monde. Il représente sa jouissance bienveillante, son sage bon sens, son jugement assuré, sa préférence pour ce qui est proche plutôt que pour ce qui est éloigné, pour le visible plutôt que l'invisible ; il représente également, son refus du dogme difficile, de l'affirmation sévère, de la superstition dictatoriale. Ce que la santé est à l'animal, le libéralisme l'est à la société politique. C'est un principe de plaisir en effervescence, qui se répand dans tout le système nerveux, qui suscite l'inspiration du corps, heureux dans ses pensées, confortable dans sa situation, bien aise d'apercevoir le soleil (*Collected Works*, I, 334)⁴.

L'essentiel était donc de s'assurer que chacun pourrait posséder cette liberté individuelle, en garantissant la non-ingérence de l'Etat dans les affaires individuelles, et de faire en sorte que seuls certains – une élite avertie –, puissent accéder, et ce pour le bien de tous, à la liberté politique. Dans la pensée des deux hommes, chaque

citoyen ne devait pouvoir faire usage que de la liberté dont il a besoin au moment où il en éprouvait le besoin.

Dans ce schéma ordonné, les élites ont un rôle bien déterminé qui est de guider ceux qui veulent s'améliorer et comprendre ce que signifie réellement la liberté *in extenso*. Il en était de même pour l'Etat qui, à l'image d'un père, devait donner à chacun ce dont il avait besoin ; à chaque instant le détenteur du pouvoir devait veiller à distiller lentement le savoir sans risquer de se mettre lui-même en danger en le donnant d'un seul coup à des enfants non préparés à en user raisonnablement.

Pour résumer, on peut dire que les deux auteurs défendaient l'idée d'une limitation des pouvoirs de l'Etat sur la sphère individuelle, mais qu'il fallait aussi protéger l'Etat de la masse non éduquée en l'empêchant de participer politiquement au pouvoir. Ce qui devait primer, c'était, selon Mill et Bagehot, pour chacun la faculté de faire usage de sa liberté de penser et non de sa liberté d'agir politiquement : ces deux modalités se complètent sans se confondre, car « être libre » et « être libre de gouverner » sont deux choses distinctes. C'est à partir de cette différence entre liberté politique et liberté individuelle que doit se comprendre la séparation entre libéralisme et démocratie chez eux.

Par conséquent, pour ce qui est de la démocratie, elle n'est pas entendue dans son appellation la plus stricte, au sens antique, à savoir le gouvernement du peuple directement par le peuple.⁵ Le terme démocratie, tel qu'il est utilisé par les deux hommes, fait avant tout référence à une forme de gouvernement représentative dans laquelle les gouvernants sont élus par une partie du peuple pour une période déterminée. L'Angleterre qu'ils décrivent n'en était qu'aux premiers stades de cette démocratie moderne qui verra le jour bien plus tard.

En outre, vouloir définir le terme démocratie requiert avant tout de le replacer dans son contexte historique et social. En ce sens, la représentation que donne Alexis de Tocqueville de la démocratie américaine au XIX^e siècle peut servir de point de comparaison avec celle de Bagehot et Mill, premièrement parce que Tocqueville voit la démocratie comme le résultat nécessaire de l'évolution historique et, deuxièmement, parce qu'il comprend la démocratie comme un état social plutôt que comme un régime politique.⁶ On le voit, à nouveau le terme s'en réfère à la société plus qu'à autre chose.

C'est cette description tocquevilienne de la démocratie qui a permis, pour reprendre les termes de Simone Goyard-Fabre dans *Qu'est-ce que la démocratie ?*, de mettre à jour « les trois vecteurs qui forment l'architecture porteuse du fait démocratique : l'égalisation des conditions, l'affirmation de la souveraineté du peuple, la puissance de l'opinion publique » (Goyard-Fabre, 135). C'est donc à partir de ces trois grands axes qu'il faut analyser la pensée politique, mais surtout sociale, de Mill et Bagehot et comprendre comment leur opposition à l'extension démocratique au XIX^e siècle, fondée sur la crainte des actions dangereuses d'une masse ignorante, fait d'eux, paradoxalement, les champions d'une démocratie représentative, bien plus respectueuse des véritables idées fondatrices de la démocratie pure, à savoir un régime dans lequel le consentement de la nation est à l'origine du pouvoir. Rappelons également avec H. S. Jones, dans son ouvrage *Victorian Political Thought*, qui insiste sur l'influence des écrits de Tocqueville relatifs à la démocratie sur la pensée de Walter Bagehot et de John Stuart Mill, que, pour ces trois auteurs, « le problème que posait la démocratie était considéré en termes de culture autant que d'institutions politiques » (Jones, 64)⁷.

Dans une telle optique, Mill et Bagehot laissent entendre que ceux qui détiennent l'usage de la liberté

politique doivent être de véritables modèles car ils détiennent le pouvoir d'agir sur les différents types de libertés qui existent au sein de la nation (politique, économique et individuelle), mais choisissent de ne pas en user. C'est précisément pour cette raison que la démocratie dans sa forme pure est une idée qui ne peut se concevoir, pour l'un comme pour l'autre, car tous les hommes n'ont pas la capacité d'être des gouvernants, alors que tous les gouvernés ont la capacité de jouir de la liberté.

Dans *Considerations on Representative Government*, rédigé à la même époque que les deux essais majeurs de Bagehot sur la question de la représentation, John Stuart Mill insistait de la même façon sur le fait que la garantie d'un bon gouvernement était :

La mesure dans laquelle il tend à accroître la dose de bonnes qualités des gouvernés, collectivement et individuellement ; puisque sans parler de leur bien-être qui est l'objet principal du gouvernement, leurs bonnes qualités fournissent la force motrice qui fait marcher la machine (Mill, 38).

Sur tous ces points les écrits de Mill et Bagehot s'accordent, car le second aurait pu écrire, comme le premier, qu'« un des bienfaits de la liberté, c'est que sous ce régime le gouvernant ne peut pas laisser de côté l'esprit des individus et améliorer pour eux leurs affaires sans les améliorer eux-mêmes »⁸. A suivre ce type de raisonnement, la forme idéale de gouvernement était celle d'un gouvernement représentatif⁹ dans lequel chacun participerait au débat à hauteur de son niveau d'intelligence. C'est pourquoi écrivait Mill « L'enseignement universel doit précéder le suffrage universel » (Mill, 197). Et Bagehot ajoutait comme en écho :

Il est parfaitement vain d'essayer de donner un pouvoir politique à des personnes qui n'ont aucune capacité politique, qui ne sont pas assez intelligentes pour se forger des opinions

ou dont le caractère n'est pas assez élevé pour se conformer à ces opinions (*Collected Works*, 6, 304)¹¹.

Ainsi préconisaient-il un système qui empêcherait l'avènement trop rapide d'une véritable démocratie. D'ailleurs, l'alternative était simple aux yeux de Bagehot : « Nous devons faire un choix entre une anomalie et la démocratie. Il n'existe pas de troisième solution » (*Collected Works*, 6, 351)¹¹.

La démocratie était donc belle et bien comprise par Bagehot et Mill comme une forme de gouvernement qui pouvait potentiellement détruire le libéralisme, car la démocratie est un modèle constitutionnel qui ne s'interroge pas sur lui-même, *il est*. Au contraire, le libéralisme est un système qui semble se caractériser par une interrogation continue de *ce qu'il est*. C'est qu'Auguste Nefftzer exprimait admirablement en 1863 quand il écrivait dans un article sur le Libéralisme : « La démocratie est révolutionnaire, le libéralisme est plutôt réformateur » (Jaume, 560).¹² Bagehot, quant à lui, venait compléter cette assertion dans *The English Constitution* en soulignant que :

Jamais une démocratie ne rétrocedera, sauf après une catastrophe terrible, ce qu'on lui aura accordé à un moment donné, car agir de la sorte serait reconnaître une infériorité en soi, dont elle ne pourrait jamais être persuadée, si ce n'est par quelque malheur pratiquement insupportable. (*Collected Works*, 5, 382)¹³.

Cette idée, conçue à la suite des expériences vécues par Bagehot en France au moment du coup d'Etat de 1851, souligne la fragilité du libéralisme.

Cette fragilité est due en partie au fait qu'une fois au cœur de l'Etat, le libéralisme peut remettre tout l'édifice d'une nation en question, précisément parce qu'il autorise le débat. Par conséquent, il apparaît que donner la liberté politique à des individus qui sont incapables de

comprendre la responsabilité qui leur est accordée équivaut à un suicide politique de la nation. A propos de la démocratie, Bagehot écrivait d'ailleurs que

Ce n'est ni la meilleure ni la plus haute forme qu'une société puisse adopter, et elle est certainement funeste à ce développement de l'originalité et de la grandeur individuelles par lesquelles le progrès passé du genre humain a été accompli, et qui préfigurent seules, semblerait-il, tout progrès futur. (*Collected Works*, 2, 308)¹⁴.

Le problème majeur, pour Bagehot autant que pour Mill, était que le mouvement de l'histoire semblait aller, comme l'avait bien montré leur maître à penser Tocqueville pour les Etats-Unis, vers une égalité sociale des conditions qui verrait à terme l'aboutissement de la démocratie.

C'est évidemment une lecture éminemment *Whig* de l'histoire que présentent les deux hommes – ne serait-ce que dans ce mouvement inexorable vers la démocratie – pour autant, elle n'est dénuée d'intérêt, puisqu'elle force à trouver un compromis.

Plus que chez Mill, c'est dans la théorie évolutionniste de Walter Bagehot que le développement des nations s'accomplit dans et par l'histoire. Ainsi, un pays tel que l'Angleterre serait successivement passé du stade patriarcal au stade de la nation militaire ordonnée, puis au stade de la nation prête à débattre. Selon cette observation et en suivant la logique de Bagehot, l'Angleterre, en poursuivant cette évolution, se dirigeait vers une égalité des conditions, ou du moins, vers un type de société plus égalitaire que celle du milieu du XIX^e siècle, d'une part parce que l'évolution irait dans le sens d'une éducation du plus grand nombre et d'autre part, parce le débat entraînerait l'amélioration des conditions de tous en s'étendant à la société tout entière. Ainsi, sans le dire explicitement, Walter Bagehot – et Mill le rejoignait

sur ce point – donnait à penser qu'à un moment dans le futur, si rien ne venait entraver la voie, la nation portée par l'éducation se dirigerait lentement vers une véritable démocratie représentative, c'est-à-dire une démocratie dans laquelle les représentants seraient élus au suffrage universel. Cette théorie s'accordait en ce sens avec la réalité du développement du suffrage aux XIX^e et XX^e siècles.

Ainsi se développe l'idée d'une nécessaire reconnaissance de l'Etat dans les rapports sociaux, à une époque où l'affirmation de la liberté individuelle avait transformé les liens sociaux. En outre, suite au vote de la deuxième réforme électorale de 1867, et plus encore de la troisième réforme électorale de 1884-1885, s'affirme plus encore la souveraineté du peuple : il devient donc impossible de mettre ce dernier à l'écart de la vie politique ; les gouvernants se voient contraints de reconnaître cette souveraineté et surtout de l'aménager. On le voit, après la réforme électorale de 1867, l'Angleterre se dirigeait à grands pas, pour ne pas dire inexorablement, vers cette démocratie que Bagehot et Mill redoutaient tant. Sur les fondements d'un régime libéral allait peu à peu se greffer en Angleterre un régime démocratique bien plus représentatif qu'il ne l'avait jamais été.

Dès lors se posent des questions de fond par rapport aux travaux des deux hommes : comment évoluer sans perdre la spécificité du caractère national anglais qui recherchait avant tout la liberté ? Comment aussi régler la tension qui règne entre la sagesse des gouvernants et les demandes croissantes de l'opinion publique, et par extension la tension qui règne entre liberté et égalité ?

Paradoxalement, c'est pour maintenir le bonheur de tous que Mill et, à sa suite, Bagehot vont s'opposer à tout élargissement du corps électoral dans un premier temps. Ce qu'ils redoutent principalement, c'est la perte d'une certaine forme d'ordre social dans laquelle la société

pouvait puiser sa force. Se heurtent ainsi la nécessité de concilier leur conception supérieure du libéralisme et les demandes pratiques de la vie en société.

Leur pensée est animée par un libéralisme profond qui ne semble pourtant s'appliquer qu'aux classes gouvernantes. Comment prétendre être un fervent défenseur de l'individu et de son évolution alors que l'on refuse d'accorder à tous les hommes la possibilité de devenir complètement autonomes politiquement ? Les deux hommes donnaient pour réponse qu'il valait mieux laisser à certains la charge de l'Etat que laisser à tous la possibilité de le renverser.

Dans le même esprit, il importait de trouver le moyen de faire primer l'intelligence de certains sur l'esprit ordinaire de la majorité : c'est avant tout à ce titre que Bagehot s'opposait avec tant de force à l'avancée démocratique que constituait la réforme de 1867. Jacques Barzun mettait l'accent sur ce point en 1948 quand il écrivait, dans son introduction au second ouvrage de Bagehot *Physics and Politics*, « [il] présentait que la démocratie, en dépit de sa dépendance à l'égard de l'instruction, pourrait graduellement déposséder l'intelligence » (Barzun. xxv)¹⁵. En définitive, laissait entendre Bagehot, tout autant que Mill, l'avènement de la démocratie verrait un nivellement de la société vers le bas, alors que le renforcement du libéralisme amènerait progressivement un nivellement vers le haut. Plus que tout, il importait de protéger ce système anglais au cœur duquel résidait le libéralisme et dont la forme politique était le gouvernement parlementaire. L'enjeu de cette évolution était de faire coïncider l'avancée de la société avec son éducation politique, ce qui n'avait à aucun moment été le cas dans la première moitié du XIX^e siècle. Dans le long article de 1860, *The History of the Unreformed Parliament and its Lessons*, Bagehot affirmait déjà :

La leçon donnée par l'histoire tout entière est qu'il est vain d'abaisser le niveau de représentation politique au-dessous du niveau d'aptitude politique ; qu'au-dessous de ce niveau on peut aisément donner un pouvoir nominal mais qu'on ne peut en aucun cas donner de véritable pouvoir ; qu'au mieux on donne un choix indéterminé à un instinct qui ne raisonne pas. qu'en général on ne fait que donner à ceux qui sont corruptibles une occasion de devenir corrompus. (*Collected Works*, 6. 287)¹⁶

On retrouve à nouveau les mêmes préoccupations qui animaient les écrits de Tocqueville et de John Stuart Mill. A quoi sert de dispenser cette liberté politique si précieuse, y compris d'un point de vue moral, si c'est pour qu'elle soit souillée ? C'est la raison pour laquelle Hans Kohn, dans son introduction à *Physics and Politics*, résumait le lien entre les deux hommes de la façon suivante :

Fondamentalement, Bagehot partageait avec John Stuart Mill une même foi en la liberté et la diversité, un optimisme prudent au sujet des capacités humaines et de la puissance éducative de la liberté individuelle, une conviction que la civilisation éclairée d'une société libre rendrait des individus plus attentifs à la raison et moins soumis aux préjugés et au caprice. (Kohn, x)¹⁷

Que faut-il en conclure ? Les deux hommes s'accordaient à penser que l'extension du suffrage sans la mise en place de garde-fous serait une catastrophe car elle donnerait trop de pouvoir à la masse non-éduquée et, par extension, par la suite aux partis politiques. De cette peur découlait la nécessité d'éduquer les classes susceptibles de voter un jour.

A l'époque où écrivaient Mill et Bagehot, il fallait bien repenser le système britannique et lui donner une dimension que l'on peut qualifier de « sociale » qui ne lui avait pas été assignée jusqu'alors : c'est-à-dire, dans un premier temps, prendre en charge l'éducation des citoyens pour que chacun puisse accéder à ces stades moraux

supérieurs dans lesquels prime une certaine part d'altruisme. Dans une telle optique, l'éducation nationale prend un sens bien plus profond que le seul désir d'instruire la masse : il s'agit non seulement de l'éduquer pour qu'elle participe au débat, mais surtout de l'instruire moralement pour qu'elle se détache des basses préoccupations personnelles et matérielles et qu'elle s'ouvre à des réflexions plus élevées.

Au-delà de la question de l'extension du droit de vote qui s'intensifie au cours des années 1860, Bagehot, à l'instar de Mill, met l'accent sur la nécessité de faire perdurer le dévouement des élites envers le reste de la nation. Ce qu'ils dénoncent tous deux dans la question de l'extension du suffrage, c'est le danger d'anéantir cet altruisme des gouvernants développé lentement au fil du temps et celui de donner le pouvoir politique à des individus moralement inaptes.

Il apparaît que ce qu'ils défendaient avant tout, c'était bien une démocratie gouvernée par la modération des élites et dans laquelle le libéralisme pourrait croître. Pourtant opposé à l'extension de la démocratie pure, Mill et Bagehot présentent néanmoins une possibilité tout à fait acceptable de gouverner démocratiquement : une représentation fondée sur le bon sens. Ce gouvernement représentatif contient d'ailleurs, en son sein, les germes d'une vraie démocratie car, à travers le débat, il est conçu pour se développer. Dès lors, le régime représentatif, souvent appréhendé en opposition à la démocratie pure, peut potentiellement se développer en une véritable forme de régime dans lequel le peuple gouverne en théorie mais non en pratique, puisque le pouvoir est délégué.

Il est vrai que cette vision, qui peut sembler ingénue, est davantage fondée sur la foi en un libéralisme omniprésent et s'oppose à l'idée d'égalité au sein de la société. Il est vrai aussi que cette idée sous-tend le maintien d'une élite raisonnable au pouvoir. Cependant, il

apparaît plus important pour Mill et Bagehot de garantir une forme de gouvernement libre mais non purement démocratique dans la pratique que d'imposer une véritable forme égalitaire qui ne fonctionnerait qu'en théorie et qui mettrait en danger le libéralisme si patiemment acquis. La forme de gouvernement libérale présentée par les deux auteurs contient en elle-même la capacité de se remettre en question par le débat, alors que sa vision de la démocratie est celle d'une forme de gouvernement qui ne permet pas d'introspection critique et donc pas de grands progrès. Le libéralisme – et la liberté qu'il procure – s'apparente alors au progrès, tandis que la démocratie – et l'égalité qui doit en découler – aboutit à la stérile.

Walter Bagehot croyait, comme l'écrivait John Stuart Mill en 1859 dans son ouvrage *On Liberty*, que

les Anglais de tout rang et de toute classe sont au fond d'eux-mêmes, et dans tous leurs sentiments, des aristocrates. Ils possèdent la conception de la liberté et lui ont assigné une certaine valeur, mais l'idée même d'égalité leur est étrange et déplaisante (Elliot, 1, 205)¹⁸.

La difficulté centrale de ce type de pensée est de parvenir à un équilibre entre le libéralisme et les demandes démocratiques qu'il engendre, mais aussi de parvenir à concilier l'évolution naturelle de la société avec son harmonisation artificielle par la politique. Les deux hommes n'en laissent pas moins des repères pour les pays s'ouvrant à la démocratie de nos jours et voulant progresser, à savoir, dans un premier temps, la présence indispensable d'une élite éclairée, dans un second temps, un gouvernement représentatif pouvant graduellement s'ouvrir à un système plus démocratique, et enfin, l'éducation sociale, politique et morale de l'ensemble des gouvernés par l'Etat.

¹ Tocqueville, Alexis de, *De la démocratie en Amérique* (1835-1840), Paris : GF-Flammarion, 1981, 2 volumes.

² Rappelons à ce titre, qu'il faut attendre 1928 pour que la quasi-totalité de la population âgé de plus de 21 ans obtienne le droit de vote.

³ Walter Bagehot était enthousiaste quant aux admirables qualités d'esprit de John Stuart Mill. Voir la recension élogieuse dans laquelle Bagehot place Mill l'économiste au même rang qu'Adam Smith et Ricardo : Walter Bagehot, "Principles of Political Economy", *The Prospective Review*, 1848. *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. II, pp. 157-194. A ses yeux Mill était d'une honnêteté intellectuelle rare, ce qu'il qualifiera plus tard d'"honnêteté de pensée originale, philosophique et absolue". "Original, philosophic, and thorough-going honesty of thought". Walter Bagehot, "Mr. Mill's address to the Electors of Westminster", *The Economist*, 29 avril 1865. *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 3, p. 541. Sans doute aussi est-ce pour cette raison que Bagehot nourrissait une certaine jalousie à l'égard de Mill, conscient que celui-ci était infiniment supérieur par son esprit à tous les auteurs du XIX^e siècle, y compris à lui-même.

⁴ "Somebody has defined Liberalism as the spirit of the world. It represents its genial enjoyment, its wise sense, its steady judgment, its preference of the near to the far, of the seen to the unseen ; it represents too, its shrinking from difficult dogma, from stern statement, from imperious superstition. What health is to the animal, Liberalism is to the polity. It is a principle of fermenting enjoyment, running over all the nerves, inspiring the frame, happy in its minds, easy in its place, glad to behold the sun".

⁵ A propos de la démocratie Platon écrit que c'est "(...) un gouvernement agréable, anarchique et bigarré qui dispense une sorte d'égalité aussi bien à ce qui est inégal qu'à ce qui est égal". (*La république*, VIII, 558b-559b). Aristote, quant à lui, écrit que la démocratie est une déviation de ce qu'il appelle le gouvernement constitutionnel et donne l'explication suivante : "(...) dans les démocraties qui passent pour démocratiques par excellence, c'est le contraire de l'avantage commun qui s'est établi ; la cause en est qu'on y donne une définition erronée de la liberté, car il semble que deux choses définissent la démocratie : la souveraineté de la masse et la liberté. Il semble en effet <aux démocraties> que le juste c'est l'égal, et qu'est égal ce qui est jugé tel par la masse, laquelle est souveraine, et que la liberté et l'égalité c'est de faire ce qu'on veut. De sorte que dans de telles démocraties chacun vit comme il veut et 'va là où le

mène son désir' (...). Et c'est cela qui est mauvais, car il ne faut pas croire que ce soit un esclavage de vivre selon la constitution, c'est «au contraire» le salut". (*Les politiques*, V, 9, 1310-a).

⁶ Tocqueville écrivait dans le premier volume de *De la démocratie en Amérique* : "En Amérique, la démocratie est donc livrée à ses propres pentes. Ses allures sont naturelles et tous ses mouvements sont libres. C'est là qu'il faut la juger. Et pour qui cette étude serait-elle intéressante et profitable, si ce n'était pour nous, qu'un mouvement irrésistible entraîne chaque jour, et qui marchons en aveugles, peut-être vers le despotisme, peut-être vers la république, mais à coup sur vers un état social-démocratique ?". (*De la démocratie en Amérique*, I, 283).

⁷ "The problem of democracy was understood in terms of culture as well as in terms of political institutions".

⁸ *Ibid.*, p. 63. D'ailleurs à en croire un court article publié en 1958, une grande partie du chapitre VII de *Considerations on Representative Government* de Mill ("De la vraie et de la fausse démocratie, de la représentation de tous et de la représentation de la majorité seulement") aurait été écrite en réponse à l'essai de Bagehot publié en 1859. Il faut cependant souligner que John Stuart Mill ne cite ni ne mentionne Walter Bagehot. Voir : Robert A. Greenberg, "Mill on Bagehot and Reform", *Notes and Queries*, février 1958, vol. CCIII, pp. 83-84.

⁹ John Stuart Mill le définit ainsi : "*Gouvernement représentatif* signifie que la nation tout entière ou au moins une portion nombreuse de la nation, exerce, par l'entremise de députés qu'elle nomme périodiquement, le pouvoir du contrôle suprême, pouvoir qui dans toute constitution doit résider quelque part". (Mill, p. 102).

¹⁰ "(...) It is perfectly idle to attempt to give political power to persons who have no political capacity, who are not intellectual enough to form opinions, or who are not high-minded enough to act on those opinions".

¹¹ "We must choose between anomaly and democracy. There is no third alternative".

¹² Voici également la définition que donnait Auguste Nefftzer au terme libéralisme – Mill et Bagehot s'en rapprochent tous deux parfaitement – : « Le mot '*libéralisme*' est moderne et presque contemporain ; mais la chose est ancienne et procède de la nature humaine elle-même, et des meilleurs germes déposés en elle, la raison et la bienveillance. Le mot est complexe et comporte des acceptions diverses, mais qui impliquent toutes une certaine hauteur de vues, une certaine générosité de sentiment, et qui toutes se

ramenant à l'idée que l'humanité a d'elle-même et de sa dignité, à sa confiance en ses forces, à la capacité et au droit qu'elle s'attribue de vivre librement et de se gouverner, sans toutefois se croire intaillible, de s'éclairer par la discussion, et de se corriger par l'expérience même de ses erreurs. Le libéralisme est la conscience que l'homme libre a de ses droits, mais aussi de ses devoirs : il est le respect et la pratique de la liberté ; il est la tolérance et la libre expansion. 'Vivre et laisser vivre', telle pourrait être sa devise, mais à la condition de n'y attacher aucune idée de scepticisme, ni d'indifférence, car le libéralisme a une foi, la foi du progrès, la conviction que la liberté est bonne et qu'elle tend au bien, que la vérité se dégage de la discussion, et qu'un perfectionnement indéfini est le mouvement naturel à l'humanité ».

¹³ "A democracy will never, save after an awful catastrophe, return what has once been conceded to it, for to do so would be to admit an inferiority in itself, of which, except by some almost unbearable misfortune, it could never be convinced".

¹⁴ "It is neither the best nor the highest form which a society can adopt, and it is certainly fatal to that development of individual originality and greatness by which the past progress of the human race has been achieved, and from which alone, it would seem, all future progress is to be anticipated".

¹⁵ "Bagehot had an inkling that democracy, despite its dependence on enlightenment, might increasingly dispossess intellect".

¹⁶ "The lesson of the whole history indubitably is, that it is vain to lower the level of political representation beneath the level of political capacity ; that below that level you may easily give nominal power, but cannot possibly give real power ; that at best you give a vague choice to an unreasoning instinct, that in general you only give the corruptible an opportunity to become corrupt".

¹⁷ "Fundamentally, Bagehot shared with John Stuart Mill a faith in liberty and diversity, a cautious optimism about human abilities and about the educational power of individual freedom, a belief that the enlightened civilisation of a free society would make the individuals more attentive to reason and less subject to prejudice and caprice".

¹⁸ "The English of all ranks and classes are at bottom, in all their feelings, aristocrats. They have the conception of liberty, and set some value on it, but the very idea of equality is strange and offensive to them".

Bibliographie

- Aristote. *Les politiques*. (V. 9. 1310-a). Paris : GF-Flammarion, 1993. p. 384.
- Bagehot, Walter. *The English Constitution*. In : St John-Stevan, Norman (ed.). *The Collected Works of Walter Bagehot*. London : The Economist, vol. 5.
- , "Principles of Political Economy", *The Prospective Review*, 1848. *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 11.
- , "The First Edinburgh Reviewers", *The National Review*. Oct. 1855, *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 1.
- , "The History of the Unreformed Parliament and its Lessons", *The National Review*, janvier 1860, *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 6.
- , "Sterne and Thackeray", *The National Review*, avril 1864, *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 2.
- , "A Simple Plan for Reform", *The Economist*, 24 déc. 1864. *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 6.
- , "Mr. Mill's address to the Electors of Westminster", *The Economist*, 29 avril 1865, *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 3.
- Barzun, Jacques. "Bagehot, or the Critic as Statesman", dans : Bagehot, Walter. *Physics and Politics or Thoughts on The Application of the Principles of "Natural Selection" and "Inheritance" to Political Society*. New-York : Alfred A. Knopf, 1948.
- Elliot, Hugh S. R. (sous la direction de). *The Letters of John Stuart Mill*. Londres et New York : Longmans, Green and Co., 1910, vol. 1.
- Goyard-Fabre, Simone. *Qu'est-ce que la démocratie ? La généalogie philosophique d'une grande aventure humaine*. Paris : Armand Colin, collection "U philosophie", 1998.
- Greenberg, Robert A., "Mill on Bagehot and Reform", *Notes and Queries*, février 1958, vol. CCIII.
- Jaume, Lucien. *L'individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*. Paris : Fayard, 1997.

Jones, H. S. *Victorian Political Thought*. Basingstoke et Londres : Macmillan Press Ltd. collection "British History in Perspective", série "Standing Order", 2000.

Kohn, Hans, " Walter Bagehot, Victorian", dans : Bagehot, Walter. *Physics and Politics or Thoughts on The Application of the Principles of "Natural Selection" and "Inheritance" to Political Society*. Boston : Beacon Press, 1956.

Mill, John Stuart. *Le gouvernement représentatif* (traduction par M. Dupont White). Paris :Guillaumin et Cie, libraires, 1862.

Platon. *La république* (Introduction, traduction et notes de Robert Bacou). Paris : GF-Flammarion, 1966.

Tocqueville, Alexis de. *De la démocratie en Amérique* (1835-1840). Paris : GF-Flammarion, 1981, 2 volumes.

Sociétés et conflit : enjeux et représentation

Les chercheurs rassemblés à l'occasion du colloque sur la notion de conflit, en janvier 2004 à l'Université de Cergy-Pontoise, ont tenté de cerner les raisons pour lesquelles le conflit pouvait être bien plus riche en enseignements que d'autres formes d'expression.

La confrontation des points de vue a permis de revenir sur des questions aussi variées que les conflits linguistiques au sein d'un même pays, le conflit compris dans son acception initiale - à savoir l'hostilité entre des nations ou des hommes - le conflit idéologique, le conflit social, le conflit entre personnes, mais également sur l'opposition qui peut résider au sein d'une même personne. Les conclusions tirées de ce colloque sont le fruit d'une recherche délibérément tournée à la fois vers les divisions créées par les conflits abordés mais aussi, plus paradoxalement, vers l'unité que leurs résolutions peuvent engendrer.

Le présent ouvrage s'inscrit dans la problématique interdisciplinaire qui anime le Centre de recherche Civilisations et Identités Culturelles Comparées des sociétés occidentales contemporaines (CICC) de l'Université de Cergy-Pontoise.



Liste des auteurs :

Josette Chanel-Tisseau des Escotais ; Françoise Baillet-Dassy ; Frederick Douzet ; Cynthia Gamble ; Catherine Hajdenko-Marshall ; Michael Hollington ; Brigitte Lestrade ; Barbara Loyer ; Delphine Papin ; François Pernot ; Richard Sibley.



ISBN : 2-296-00576-4

17 €

Sous la direction de
Michel Prum

IMAGINAIRE RACIAL ET OPPOSITIONS IDENTITAIRES (aire anglophone)



Racisme et eugénisme

L'Harmattan

Table des matières

Introduction (Michel Prum) 7

Empire et Commonwealth

Violence et corps noirs : (dé)construction des images de
 Marikana dans *Miners Shot Down* (Rehad Desai, 2014) et *Night
 is Coming: a Threnody for the Victims of Marikana* (Aryan
 Kaganof, 2014) (Annael Le Poulennec) 17

Race, Empire et cartes postales. Une « ethnographie » du peuple
 zoulou (Gilles Teulie) 33

Entre redressement des inégalités et réparation en Afrique du
 Sud : l'après-apartheid face à la mémoire de l'esclavage et de la
 discrimination raciale (Claude Carpentier) 51

De la Rhodésie coloniale au Zimbabwe indépendant : les
 métamorphoses de la question raciale selon Doris Lessing
 (Thierry Vircoulon) 83

Soldats indigènes d'Australie et de Nouvelle-Zélande durant la
 Première Guerre mondiale (Martine Piquet) 103

Alexander Duff (1806-1878) : mission, éducation et système de
 castes en Inde (Claire Kaczmarek) 121

Grande-Bretagne

The Evolution of the Chinese Translations of *The Origin of
 Species* (Mingming Su) 139

Pédigree, "petkeeping" et poésie : la sélection canine chez les
 victorienes (Fabienne Moine) 155

De l'évolutionnisme sociologique de Walter Bagshot (1826-
 1877) (Catherine Marshall) 183

Un criminel-type en miniature ? La délinquance juvénile et
 l'expérience de Parkhurst, 1838-52 (Neil Davie) 201

États-Unis

Médicaliser la folle Émancipation, soigner la folie noire ? Le
 contexte d'ouverture du *Central Lunatic State Asylum for
 Colored Insane* en question (Etiodie Grossi) 237

"*Playing with Race*": la mise en scène des identités raciales au
 carnaval de la Nouvelle-Orléans (Aurélie Godet) 251

Peut-on être un Juif arabe ? Débats historiques et actuels autour
 d'une identité polémique (Nadia Malinovich) 273

Les auteurs 295

De l'évolutionnisme sociologique de Walter Bagehot (1826-1877)

Catherine Marshall

Walter Bagehot est célèbre pour son ouvrage *The English Constitution*, publié en 1867, qui décrit pour un public moins averti que les initiés le fonctionnement de la constitution non codifiée de ce pays. Bagehot avait choisi de parler de la constitution anglaise et non de la constitution britannique et ce choix n'était pas anodin. En effet, ce que l'auteur décrivait, c'était aussi l'évolution politique d'une nation – la nation anglaise – et de son caractère national.

Pourtant, si Bagehot est célèbre pour *The English Constitution*, c'est surtout son ouvrage moins connu, *Physics and Politics or Thoughts on the Application of the Principles of "Natural Selection" and "Inheritance" to Political Society*, publié en 1872 (déjà publié peu avant sous forme d'une série d'articles²⁸⁴) qui permet de comprendre à la fois son évolutionnisme sociologique et tout son projet théorique et constitutionnel. Rédigé dans la dernière partie de sa vie – Bagehot meurt en 1877 – il permet à l'auteur de donner un fondement évolutionniste à son œuvre politique. Malheureusement, c'est aussi cet ouvrage qui a quelque peu discrédité l'œuvre de Bagehot *a posteriori*, car il a été lu à la lumière des événements du XX^e siècle, donnant une coloration négative à son évolutionnisme.

Ainsi, cet article tentera de définir, en un premier temps, l'évolutionnisme sociologique de l'auteur, en un deuxième temps, son application à l'évolution des nations (en mettant l'accent sur les deux termes clés du titre *Natural Selection* et *Inheritance*) et, en un troisième temps, les enseignements politiques qu'il en tire. La conclusion reviendra sur son héritage controversé et tentera

²⁸⁴ Sous forme de cinq essais publiés dans *The Fortnightly Review*: "The Pre-Economic Age", Nov. 1867, vol. II, pp. 519-38; "The Age of Conflict", April 1868, vol. III, pp. 452-71; "Nation-Making", July 1869, vol. VI, pp. 58-72; "Nation-Making", December 1871, vol. X n.s., pp. 690-717; "Conclusion – The Age of Discussion", Jan 1872, vol. XI pp. 46-70.

de réévaluer l'importance de son œuvre dans le contexte de la seconde partie du XIX^e siècle.

L'évolutionnisme sociologique de Bagehot

Chez Walter Bagehot, l'expression « évolutionnisme sociologique » fait référence à une forme de pensée gradualiste qui défend l'idée d'un développement progressif des sociétés politiques. Les découvertes scientifiques du XIX^e siècle ont joué un rôle déterminant dans cette façon de concevoir le politique. « L'une des particularités de cette époque [le milieu du XIX^e siècle] », écrit Bagehot au début de *Physics and Politics*, « est la soudaine acquisition d'une grande somme de connaissances physiques »²⁸⁵. Il poursuit :

La science s'efforce de trouver dans chaque fragment de la terre le récit des causes qui ont fait d'elle précisément ce qu'elle est [...]. Mais ce qui m'importe ici, c'est que l'homme lui-même est devenu, aux yeux de la science, une « antiquité »²⁸⁶.

Reprenant tout à la fois les éléments de la biologie transformiste lamarckienne et de la théorie darwinienne en les intégrant à ses conclusions évolutionnistes, Bagehot ambitionnait de trouver les lois de l'évolution des sociétés. Si *Physics and Politics* résume l'ensemble de ses recherches sur le sujet, force est de constater que dès 1852, précisément à l'époque où Herbert Spencer formulait l'idée d'un développement progressif de l'humanité²⁸⁷, Walter Bagehot s'efforçait déjà de découvrir l'origine des sociétés civiles, les différences entre les nations, et par là même leurs principes de variation. On trouve dans ses

²⁸⁵ Norman St John-Stevan (dir.), *The Collected Works of Walter Bagehot*, Londres, *The Economist*, 1965-1986, 15 volumes, vol. 7, p. 17. Pour les citations tirées de *Physics and Politics*, j'indiquerai : *CW*, vol. 7 et le numéro de pages. C'est moi qui traduis toutes les citations de l'article.

²⁸⁶ *Ibid.*, pp. 17-8.

²⁸⁷ En mars et en avril 1852, Herbert Spencer publia deux articles en rapport avec le développement des sociétés. Le premier, "The Development Hypothesis", fut publié dans la revue *Leader* le 20 mars 1852 et fut repris dans la première série de *Essays* (1857). Le second, "A Theory of Population", fut publié dans *The Westminster Review* et repris dans le volume I de *Principles of Biology* (1864). Voir Denis Buican, *La Révolution de l'évolution. L'évolution de l'évolutionnisme*, Paris, PUF, 1989, pp. 191-2.

premiers écrits (dès 1850) les prémisses d'une pensée fondée sur l'analogie entre le corps social et le corps organique.

Au-delà même de cette précision importante, Bagehot comprend très tôt que c'est à l'origine de toute société que se trouve l'explication de ses transformations ultérieures. Il acceptait la théorie de l'hérédité des caractères acquis de Lamarck – thèse selon laquelle chaque génération transmet son caractère ainsi que les modifications qu'elle a subies à la génération suivante (thèse remise en question par la suite). En l'appliquant aux sociétés humaines, Bagehot pensait trouver dans le caractère des premières sociétés les principes de leurs variations. La théorie darwinienne, telle qu'elle fut présentée en 1859 avec la publication de *On the Origin of Species*, n'est venue apporter qu'une confirmation scientifique aux conclusions auxquelles Bagehot était déjà parvenu.

En conséquence, il faut constater un renversement de perspectives : Walter Bagehot a été l'un des précurseurs avec Spencer, et non plus après Spencer – comme il fut couramment pensé – de ce qui sera appelé l'évolutionnisme sociologique. Admettre cette idée, c'est accepter que Bagehot a élaboré seul une théorie du développement des sociétés politiques proche de Spencer, mais indépendante de ce dernier. Cela n'est pas sans importance si l'on veut montrer que les recherches de Bagehot sont originales et personnelles et, à certains égards, proto-darwiniennes.

Par ailleurs, pour Bagehot chaque nation a un caractère, doté d'une mémoire propre. En effet, si chaque génération copie les meilleures habitudes de ses ascendants, on peut dire que chaque génération garde en elle, par hérédité, l'essence de la nation. Patrick Tort dit à ce propos, dans un article consacré en partie à Bagehot :

La constitution d'un caractère national met donc en œuvre l'hérédité par le moyen de modifications nerveuses transmissibles. Chaque homme, à n'importe quel moment de l'histoire, résume en lui non seulement l'histoire de sa vie entière, mais également celle de tous ses ancêtres. Cette application de la *loi biogénétique fondamentale* à l'échelle de l'individualité historique et des nations caractérise la théorie du développement des sociétés chez la plupart des théoriciens évolutionnistes qui [...]

lui donnent par ailleurs un fondement biologique grâce au présumé de l'hérédité des modifications acquises²⁸⁸.

Il est un point, dans ce passage, qui doit être clarifié : celui de « l'hérédité des modifications acquises ». Si, de nos jours, les progrès scientifiques n'ont fait que confirmer les hypothèses de Charles Darwin, en revanche les recherches de Mendel²⁸⁹, père fondateur de la génétique, et d'A. Weismann²⁹⁰ sont venues infirmer les conclusions de Lamarck sur la théorie de l'hérédité des modifications acquises. La majeure partie des naturalistes du XIX^e siècle, et les évolutionnistes à leur suite, acceptaient cette loi selon laquelle chaque génération transmettait son caractère, ainsi que les modifications qui y avaient été apportées, à la génération suivante. La vie avait ainsi une tendance innée à se perfectionner.

Si les progrès de la science en matière de génétique menacent la validité scientifique des recherches d'un grand nombre d'évolutionnistes, et celles de Spencer en premier lieu, ils n'affaiblissent pas l'originalité des conclusions de Bagehot²⁹¹. En effet – et c'est un point que bon nombre de critiques oublient – Walter Bagehot, contrairement à Herbert Spencer et à ses partisans, ne postulait pas l'amélioration nécessaire de chaque génération, car hériter de modifications acquises n'était pas synonyme de progrès inévitable. On lit dans *Physics and Politics* :

Nos maîtres habituels, nos conversations courantes, nos préjugés inévitables et enracinés tendent à nous faire croire que le "progrès" est dans la société le fait normal [...]. Mais l'histoire

²⁸⁸ Patrick Tort, « Évolution des peuples » dans Patrick Tort (dir.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, PUF, 1996, 3 vols, p. 1530.

²⁸⁹ Gregor Johann Mendel (1822-1884), botaniste autrichien et père fondateur de la génétique. Il découvrit, en menant des expériences sur l'hybridation des pois, qu'une partie seulement du stock génétique est transmis à la génération suivante, récusant ainsi la théorie des caractères acquis de Lamarck. Mendel publia ses recherches dès 1865 mais elles restèrent méconnues jusqu'en 1900.

²⁹⁰ August Friedrich Leopold Weismann (1834-1914), biologiste allemand et l'un des fondateurs de la génétique avec Mendel.

²⁹¹ Voir Felice Mondella, « Hérédité, histoire des théories avant Mendel » et Jean-Michel Goux et Pierre Roubaud, « Hérédité des caractères acquis » dans *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, op.cit., pp. 217-82 et pp. 218-92.

réfute cela. [...] Les sauvages, encore une fois, ne se perfectionnent pas [...]. Seules quelques nations, celles d'origine européenne, avancent : et pourtant ces nations pensent – semblent contraintes par une force irrésistible à penser – qu'une telle avancée est inévitable, naturelle et éternelle²⁹².

De plus, et c'est là un point primordial, Bagehot donnait plus d'importance à l'origine de la création de chaque nation, à la sélection naturelle – principe qui n'a jamais été remis en question depuis Darwin – qu'à la théorie des modifications acquises de Lamarck. La sélection naturelle permettait de sélectionner des tempéraments semblables, aptes à former une même nation unie, tandis que « l'imitation inconsciente » venait renforcer ce caractère. Spencer ne pensait pas ainsi, puisque, comme l'écrivent les auteurs de l'ouvrage *Le Cas Spencer*, « la théorie spencérienne reposait sur une thèse unique, celle de l'hérédité des caractères acquis par usage ou non »²⁹³.

Enfin, le principe d'imitation inconsciente de Bagehot pourrait expliquer, plutôt que l'hérédité des caractères acquis, la continuité du caractère national, les hommes imitant naturellement le caractère dominant au sein de leur société. Dès lors, on peut dire que l'homme n'a pas besoin d'hériter génétiquement du caractère de ses ancêtres pour être empreint du caractère national. Quoi qu'il arrive, il l'imitera de toute façon car telle est l'évolution naturelle de tout homme au sein d'une nation.

L'imitation ne se fera pas de manière égale chez tous les hommes : certains plus que d'autres suivront le modèle initial mais, le temps aidant, le caractère national sera irrémédiablement gravé. Tout changement, toute modification qui pourrait avoir lieu dans la nation (agrandissement du territoire, par exemple, ou changement de régime politique) se fera et s'expliquera, selon Bagehot, à partir de l'imitation inconsciente et de la sélection naturelle.

Se fondant sur les conclusions de son ami, l'homme de loi Sir Henry Maine, dans *Ancient Law* (1861) – conclusions qu'il reprend à son compte – Bagehot accepte, comme point de départ de sa réflexion sur les sociétés, l'état patriarcal tel qu'il est décrit

²⁹² *CH*, vol. 7, p. 41.

²⁹³ Daniel Becquemont et Laurent Mucchielli, *Le Cas Spencer*, Paris, PUF, 1998, p. 148.

dans les Écritures et, plus particulièrement, dans les premiers chapitres de la Genèse.

Selon les observations de Maine, les premiers signes de juridiction apparaissent avec la naissance de la famille patriarcale ; le pouvoir juridique, qui était détenu à l'origine par Adam, a été légué à ses descendants qui, à leur tour, sont devenus les patriarches de nouvelles familles. Forts de leur pouvoir absolu sur leur progéniture, les patriarches sont, selon Maine – qui reprend, ici, la théorie du patriarcalisme telle qu'elle fut exposée par Sir Robert Filmer²⁹⁴ au XVII^e siècle –, l'embryon de ce que les premières sociétés politiques deviendront.

Maine et Bagehot forgeaient leurs propres valeurs sur une tradition religieuse héritée de leur éducation mais dont l'interprétation était déjà laïcisée : peu importe la source (religion, anthropologie, ethnologie ou histoire des civilisations), semble-t-il, du moment qu'est démontrée l'existence d'une vie patriarcale primitive.

Si Bagehot accepte la théorie patriarcale, il ne dit rien de l'origine divine de l'homme ni des descendants du premier homme. Il apparaît pourtant acquis que, pour lui, les hommes sont bien issus d'une famille qui s'est agrandie avec le temps. Bagehot donne raison à Filmer sur l'origine patriarcale du pouvoir politique. En revanche, si la défense du patriarcalisme conduit nécessairement à la défense de la monarchie de droit divin chez Filmer, elle aboutit, chez Bagehot, à des conclusions opposées : au lieu du pouvoir souverain omnipotent d'origine divine, Bagehot aboutit à un pouvoir parlementaire démocratique dans lequel le monarque a un rôle réduit.

Le patriarche de Bagehot n'est pas le père au sens strict du terme mais plutôt un membre du groupe, généralement âgé et qui a un lien de consanguinité avec lui. Ce patriarche commande sa famille, entendue au sens large du terme, par la force de son expérience et la prépare, en l'unissant, à des temps plus politiques.

²⁹⁴ Robert Filmer (1588-1653) écrivit en particulier *Patriarcha, or the Natural Power of Kings* (1680) dans lequel il postula que les monarques étaient les héritiers naturels d'Adam et que leur légitimité provenait directement de ce lien. John Locke consacra la plus grande partie de *Two Treatises of Government* (1690) à réfuter les thèses exposées dans *Patriarcha*. Voir à ce sujet Franck Lessay, *Le Débat Locke - Filmer*. Paris, PUF, 1998.

L'homme, tel qu'il est appréhendé par l'auteur, – c'est-à-dire au moment où l'histoire le saisit – est appelé par ce dernier anté-juridique ou antépolitique car il n'a pas encore de véritables lois qui régissent sa vie et ses relations avec autrui, en dehors des règles établies par le patriarche. C'est un être qui marche à tâtons vers la civilisation : il semble se doter lentement des outils à la fois intellectuels et physiques indispensables à son évolution. C'est un sujet qui, peu à peu, se forge par l'expérience et l'habitude au sein d'une cellule familiale originelle. Il ne s'agit pas encore de parler de la création d'une société, même si l'on perçoit que le lien du groupe, en s'élargissant avec l'agrandissement des familles, formera la première cellule sociale : la communauté.

Si Bagehot entreprend de ne décrire l'évolution des sociétés qu'à partir de la cellule primitive, il se trouve néanmoins forcé d'expliquer pourquoi certaines nations sont restées à l'état de « sociétés à demi morales »²⁹⁵ alors que d'autres sont devenues des nations politiques. Ainsi est-il conduit à reconnaître que les premiers hommes – les hommes antéhistoriques – « étaient nés sans habitudes apprises, sans liens protecteurs, ils étaient par conséquent à la merci de toutes les impulsions, et cédaient au souffle de toutes les passions »²⁹⁶. Ces tout premiers hommes, « les ancêtres à demi brutes de l'homme »²⁹⁷, dit encore Bagehot, évoluaient dans un état autre que l'état familial que nous connaissons – et ce, bien qu'ils fussent nés dans une famille – qui pouvait rapidement devenir un état intolérablement violent, car la loi du plus fort y prévalait. Walter Bagehot a cette phrase qui traduit parfaitement l'état d'esprit de ces primitifs : « Ils jouent un jeu – le jeu de la vie – sans en connaître aucunement les règles. Ils n'ont pas la moindre idée des lois de la nature »²⁹⁸.

Les premiers hommes ne prennent conscience « des règles du jeu de la vie », selon l'auteur, qu'avec l'acquisition de la raison. Bagehot ne le dit pas aussi clairement, mais on peut conclure que c'est bien la création d'une cellule familiale patriarcale qui est à l'origine du développement de la raison. La force du lien de sang rapproche les hommes autour du plus âgé et, de cette soumission naturelle et volontaire au patriarche, naît l'« esprit familial ».

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 88.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 27.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 88.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 89.

« Une nation mal unie, qui ne reconnaîtrait pas la paternité comme une relation juridique », explique Bagehot. « serait vaincue comme une multitude confuse par toute autre nation qui aurait un vestige ou un début de *patria potestas* (puissance paternelle) »²⁹⁹.

On peut naître dans une famille, semble dire Bagehot, sans pour autant en saisir l'aspect capital : celui de la socialisation. C'est pourquoi l'évolution des hommes se scinde en deux : d'un côté les sociétés patriarcales, qui, en se dotant d'une moralité et d'un sentiment rationnel, vont devenir des nations politiques et, de l'autre, les « sociétés à demi morales », qui n'ont pas développé d'instincts moraux et restent en l'état en dépit du temps qui passe. D'où l'explication d'une évolution des sociétés inégales et l'existence, au XIX^e siècle, de nations plus « politisées » que d'autres. Pourtant, on le voit, au départ, les hommes sont tous égaux devant l'évolution puisqu'ils naissent dans une famille qui engendre « un instinct de constance »³⁰⁰. Bagehot entend par là un instinct qui pousse naturellement l'homme à apprivoiser le quotidien en se dotant d'habitudes simples. Pourquoi alors certains le perdent-ils ? « La réponse est évidente », répond Walter Bagehot, « ils pouvaient le perdre si c'était chez eux une tendance et une habitude irraisonnée, et non un sentiment moral et rationnel. Lorsque vint la raison, elle devait affaiblir cette habitude comme toutes les habitudes irrationnelles »³⁰¹.

Pour Bagehot, la moralité, comme le reste, naît lentement, quand les hommes admettent que l'expérience du plus âgé d'entre eux leur est indispensable : peu à peu se forment des habitudes et des coutumes qui, plus tard encore, lors de la création de la nation, deviendront des lois. « La première chose est l'établissement de ce qu'on pourrait appeler un pouvoir producteur de coutumes », conclut-il.

c'est-à-dire d'une autorité capable d'imposer une règle de vie fixe, qui, grâce à cette règle fixe, peut, jusqu'à un certain degré, créer un avenir prévisible, qui peut rendre rationnel le fait de

²⁹⁹ *Ibid.*, pp. 87-8.

³⁰⁰ *Ibid.*

³⁰¹ *Ibid.*

sacrifier un plaisir violent mais passager à un plaisir à venir continu³⁶².

Le « pouvoir producteur de coutumes » (celui du patriarcat) est indispensable au début de toute société, car il permet de « fixer » les hommes au sein de la famille avant de les faire évoluer. En suivant cette idée, il faut, en quelque sorte, « apprivoiser » la nature de l'homme par les coutumes et les habitudes du quotidien, avant de pouvoir passer à des stades d'évolution politisés.

Application à l'évolution des nations

Ainsi, ce qui était nécessaire au départ, c'est-à-dire la permanence, devient avec le temps un obstacle réel pour les familles. Dans un tel schéma, la création d'un corps social plus grand apparaît nécessaire à l'évolution même de la cellule sociale primitive. Pourtant, cette communauté n'est pas encore une nation. Bagehot le dit bien : « une nation, c'est en fait *comme* un corps d'hommes, capables, à cause même de cette ressemblance, d'agir de conserve et qui sont disposés, en vertu de cette même ressemblance, à obéir aux mêmes règles »³⁶³. Ce qui marque le passage de la communauté à la nation est l'acquisition fondamentale du droit.

Le droit ne s'acquiert pas, pourtant, sans difficulté. « Pour résumer », affirme l'auteur :

le droit – un droit rigide, précis, concis – est le premier besoin de l'espèce humaine primitive ; c'est ce dont elle a besoin par-dessus tout, ce qu'il lui faut posséder avant qu'elle ne puisse avoir quoi que ce soit d'autre³⁶⁴.

L'homme antépolitique bagehotien sort de l'état patriarcal en se forgeant des lois sans lesquelles il ne pourrait croître. Peu importe la forme du droit, du moment que la communauté se dote de lois :

La première chose à acquérir, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, la *fibres juridique* : un gouvernement d'abord – quelle sorte de

³⁶² *Ibid.*, p. 95.

³⁶³ *Ibid.*, p. 28.

³⁶⁴ *Ibid.*

gouvernement, peu importe : une loi d'abord – quelle sorte de loi est une question secondaire³⁰⁵.

Au stade de la nation, comme pour la coutume dans la famille patriarcale, c'est la loi inaltérable qui devient un élément central de l'évolution ; l'une remplace l'autre dès que l'agrandissement de la structure familiale devient nécessaire. L'analogie entre le développement des sociétés et celui des espèces est ici très manifeste : l'évolution est longue et progressive, mais à chaque étape – quand passage d'étape il y a – une transformation décisive s'opère.

C'est ainsi que si, au sein de la famille, chaque membre avait une fonction définie, il en serait de même par la suite pour un certain temps. En réalité, les meilleures coutumes familiales et ancestrales constituent les bases de la nation. Bagehot explique qu'au sein des premières nations, au départ,

on ne rencontre pratiquement jamais le terme "contrat" dans les lois les plus anciennes. Dans les temps modernes, dans les temps civilisés, le choix des hommes détermine quasiment tout ce qu'ils font. Mais dans les premiers temps, ce choix ne déterminait presque rien. La règle qui prévalait était la loi de *statut*. Chacun naissait à une place dans la communauté : à cette place il devait se tenir ; à cette place il trouvait certains devoirs à remplir et c'était tout ce à quoi il lui fallait penser³⁰⁶.

On pourrait ajouter que c'est justement parce que la force de la coutume remplaçait le choix volontaire et souvent imprudent des hommes, que les nations étaient fortes : il ne fallait en aucun cas, dans ces premiers temps, pousser les hommes à la variation.

Le langage utilisé dans la citation ci-dessus est très proche de celui de Maine dans *Ancient Law* (1861), mais on pourrait croire que c'est celui de Herbert Spencer car on retrouve pratiquement les mêmes termes (l'idée d'une société de statut) dans le deuxième volume des *Principles of Sociology* (1879). Pour Spencer, « la société de statut » décrivait des sociétés militaires très encadrées dans lesquelles l'homme avait une place assignée, mais peu à peu, avec la marche de l'évolution, ces sociétés

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 46.

³⁰⁶ *CW*, vol. 7, p. 33.

cédaient le pas aux « sociétés de contrat » – issues de la Révolution industrielle – où la libre concurrence entre les hommes devait réguler seule les rapports entre les individus et dans lesquelles l'État devenait même nuisible. Dans le cas de Bagehot, il s'agit plutôt de distinguer une société dans laquelle « la loi de statut » est une loi fondée sur les traditions de la famille patriarcale, alors que le contrat apparaît à des époques plus évoluées.

Cette distinction entre « société de statut » et « société de contrat », Bagehot l'a formulée avant Spencer puisque le passage cité plus haut se trouve dans le premier chapitre de *Physics and Politics*, qui correspond au premier article publié dans *The Fortnightly Review* en novembre 1867, plus de douze ans avant Spencer. Henry Maine, en revanche, est bien le père de la distinction entre « société de statut » et « société de contrat » et, contrairement à Spencer, Bagehot a toujours reconnu sa dette envers Maine³⁰⁷.

Ainsi la nation devient-elle le principe élémentaire de la personne publique, que l'on appellera plus tard l'État. Encore faut-il comprendre combien le processus selon lequel une famille devient une nation est pour l'auteur un processus naturel. Patrick Tort indique que Walter Bagehot utilise ce que les savants appellent « le modèle dynamique de l'agrégation » ; en d'autres termes, les familles patriarcales sont semblables à des cellules indépendantes au départ – ou unicellulaires – qui, au fil de leur croissance, s'unissent – ou communiquent intercellulairement³⁰⁸. En s'assujettissant à ces lois, les familles deviennent une nation. Elles ne perdent pas pour autant toutes leurs coutumes et leurs habitudes familiales ; certaines sont abandonnées au profit d'autres plus utiles à la société naissante.

La légitimité de la loi est fondée sur le renoncement volontaire de chaque patriarche à son pouvoir absolu sur sa famille. En substituant l'autorité de la loi à celle du patriarche, l'émergence de la nation affaiblit le lien du sang au profit de l'État. L'évolution des hommes est ainsi faite, laisse entendre Bagehot, que chaque étape de l'évolution voit le renoncement à un pouvoir au profit d'un autre meilleur encore.

³⁰⁷ Voir : *CB*, vol. 7, pp. 23-4, 29-30, 56, 95, 98, 106 ; *CB*, vol. 13, pp. 640-1.

³⁰⁸ Patrick Tort, « Évolution des peuples » dans *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, *op.cit.*, p. 1530.

Les enseignements politiques

Dans le passage de la communauté à la nation, une force profonde est à l'œuvre – celle de la sélection naturelle – qui va structurer l'ensemble de l'édifice social tout au long de son processus de croissance. Issu de la théorie de l'évolution, ce principe donne naissance, chez les premiers hommes civilisés, à des caractères nationaux plus forts. Ne survivent, à l'origine, que les nations les plus résistantes. Le principe de sélection naturelle est également l'un des points les plus controversés de la doctrine de Bagehot.

Le principe de sélection, tel qu'il est compris par Bagehot, s'applique aux premières formes de sociétés, non de façon anarchique mais de façon plutôt positive, un peu à l'image d'un arbre qui serait taillé pour mieux croître par la suite. L'infériorité dans laquelle se trouvent les nations à demi morales par rapport aux nations déjà morales est patente. Dans leur cas, la sélection naturelle ne sera pas à l'origine de bienfaits pour le peuple car, de toute façon, il leur manque le substrat essentiel pour avancer. Dès que la nation est créée et que des lois la sous-tendent, la nature sélectionne le caractère national le mieux adapté à chaque étape de l'évolution – pour les nations premières, par exemple, le caractère obéissant.

Agent formateur des nations, la sélection naturelle conserve ce qui préexiste et oriente le caractère des nations en fonction de leurs besoins (obéissance, courage ou sagesse par exemple) ; l'imitation inconsciente des hommes fait le reste. Ce processus naturel, dont Darwin fit la clef de voûte de sa théorie biologique, est un fait accepté pour Bagehot. Ainsi peut-on lire, dans *Physics and Politics* :

Je ne peux pas convenir, bien que les plus grandes autorités le disent, qu'aucune "sélection inconsciente" n'a façonné la race de l'homme. Si ni cela ni la sélection consciente n'ont été à l'œuvre, comment a-t-on eu ces races, et de telles races il en existe en très grand nombre, bien que nous les appelions nations ? [...] Mr Galton³⁰⁹ désire que des races d'hommes soient créées par l'alliance d'hommes aux caractéristiques marquées

³⁰⁹ Sir Francis Galton (1822-1911), explorateur, père de l'eugénisme et cousin de Charles Darwin. Il croyait fermement à la transmission de l'intelligence et préconisait la reproduction des élites entre elles pour assurer le devenir des intelligences supérieures.

avec des femmes de mêmes caractéristiques. Mais c'est certainement ce que la nature fait depuis des siècles, et en particulier dans les nations les plus frustes et dans les temps les plus durs. La nature, dans chaque génération, a découragé les membres inadaptés de chaque groupe coutumier, les a privés, de cette façon, de leur pleine vigueur, ou, s'ils étaient faibles, les a tués³¹⁰.

Ce passage est l'un de ceux qui, repris et cité hors de son contexte initial, a fait de son auteur un personnage parfois critiqué. Certains ont pu y lire que la nature, en sélectionnant les nations les plus fortes, faisait de certaines races des races naturellement supérieures et, par là même, élues pour dominer les autres. Cette idée laisserait également sous-entendre que les nations les plus fortes auraient pour ainsi dire un devoir de faire disparaître les nations les plus faibles. Pourtant, Bagehot n'a jamais pensé un seul instant qu'appliquer par analogie le principe de la sélection naturelle aux sociétés politiques revenait à préconiser une sélection des races.

Néanmoins, il reste vrai que l'auteur accepte le principe de sélection naturelle comme « modeleur » des nations et en fait une spécificité nécessaire. En avançant cela, il ne dit pas nécessairement qu'une race prévaut sur une autre, mais que la sélection naturelle renforce le caractère national en rejetant les hommes dont le caractère n'est pas en adéquation avec la nation. De cette façon, par exemple, « le caractère spartiate fut formé parce que personne hormis des gens à l'esprit spartiate ne pouvait endurer une existence spartiate »³¹¹. On pourrait penser ici que Bagehot préconise de renforcer ce processus naturel à l'aide de la politique mais il n'en est nulle part question. Au contraire, même, à des stades plus élevés de l'évolution des sociétés civiles, il s'opère comme un retour en arrière sur la sélection naturelle, puisque des hommes qui n'auraient pu résister aux difficultés des premiers temps vont pouvoir subsister grâce à l'État dans des sociétés plus développées.

Cette idée de l'arrêt progressif de la sélection naturelle au fil de l'évolution des nations permet d'identifier un aspect essentiel dans la théorie de l'auteur : elle tend à montrer que Bagehot pensait qu'à un certain moment, après l'essor des civilisations, la

³¹⁰ *CW*, vol. 7, p. 100.

³¹¹ *Ibid.*

sélection naturelle n'opérait plus comme elle l'avait fait dans les premiers temps. Admettre cela revient à penser qu'avec la naissance des sociétés politiques, le processus de sélection naturelle s'est éteint au profit des instincts civilisés. Contrairement à un Herbert Spencer qui pensait qu'on devait laisser le principe de la survie du plus apte opérer dans les sociétés déjà avancées, Bagehot se sert de la théorie sélective pour montrer qu'elle est au cœur de la création des nations premières, mais que, dans les stades les plus évolués, les sociétés humaines s'en détachent.

Bagehot anticipe ainsi sur les conclusions de Darwin dans *The Descent of Man* (1871) relatives à ce que l'on appelle de nos jours, « l'effet réversif de l'évolution »³¹². Pour Bagehot, dans les stades plus évolués, l'éducation doit venir transformer la société.

C'est ainsi qu'une fois les grands principes à l'origine de la naissance de la société civile explicités, Walter Bagehot parvient au dernier point de son analyse. Dans *Physics and Politics*, il distingue trois lois conditionnant les phases principales de l'évolution des nations. Premièrement, écrit-il, « dans chaque état particulier du monde, ces nations qui sont les plus fortes tendent à l'emporter sur les autres ; et, si l'on considère certains traits distinctifs prononcés, les plus fortes tendent à être les meilleures »³¹³. On retrouve ici la sélection naturelle appliquée aux sociétés politiques.

Deuxièmement, « au sein de chaque nation particulière, le type ou les types de caractère qui se révèlent les plus attirants dans ce lieu et dans ce temps tendent à l'emporter ; et le plus attirant, bien qu'il y ait des exceptions, est ce que nous appelons le meilleur caractère »³¹⁴. Il s'agit là de l'imitation inconsciente du meilleur caractère au sein d'un peuple qui est à la source de

³¹² Patrick Tort explique que Darwin a été incompris par un grand nombre de ses critiques, qui voyaient en lui, à tort, un adepte rigide de la théorie sélective. Tort écrit : « Concept-clé de l'anthropologie darwinienne (à distinguer de l'anthropologie évolutionniste), l'effet réversif de l'évolution (ainsi désigné par nous en 1983) est ce qui permet de penser chez Darwin le passage entre ce que l'on nommera par commodité et approximation la sphère de la *nature*, régie par la stricte loi de la *sélection*, et l'état d'une *société civilisée*, à l'intérieur de laquelle se généralisent et s'institutionnalisent des conduites qui s'opposent au libre jeu de cette loi », dans Patrick Tort (dir.), *Pour Darwin*, Paris, PUF, 1997, p. 31.

³¹³ *CW*, vol. 7, p. 42.

³¹⁴ *Ibid.*

tout caractère national et, par conséquent, de toute évolution politique.

Troisièmement, « aucune de ces luttes n'est, dans la plupart des conditions historiques, amplifiée par des forces extrinsèques mais, dans certaines conditions, telles que celles qui prévalent maintenant dans la partie du monde la plus influente, elles se trouvent toutes les deux de la sorte amplifiées »³¹⁵. La dernière de ces trois lois – difficile à comprendre – semble signifier que, dans le cadre général de l'évolution des nations, les deux premiers principes s'accomplissent naturellement au sein d'une nation, sans ingérence trop marquée de la part d'un peuple extérieur et lointain, mais que dans le cas du XIX^e siècle, les nations les plus évoluées et les plus aptes, telles que l'Angleterre, ont dévié, par leur intervention, le cours de l'évolution de nations moins évoluées.

Ainsi, pour Bagehot, à l'instar d'autres penseurs de son époque, le lien entre science naturelle et science sociale doit montrer la voie à suivre en matière de politique. Il s'agit là de l'un des points les plus controversés de la pensée de l'auteur, car il est bien difficile d'affirmer que la lutte entre les nations est le moteur du progrès humain, sans se référer à un processus d'élimination naturel bénéfique qui serait en certains cas encouragé par l'intervention de l'État.

Retour sur un héritage controversé

En définitive, il faut chercher dans les failles de l'interprétation bagehotienne son véritable rapport au politique et voir dans quelle mesure il est possible de remettre en question les théories qui font de son auteur un cynique machiavélique, un élitiste à tout va et un précurseur du fascisme.

Autour des années 1860 et 1870 se développe toute une série d'interprétations et d'interrogations sur les changements apportés par la triple révolution – industrielle, politique et scientifique – du siècle victorien. Des auteurs de tous bords politiques, des journalistes et des écrivains s'interrogent sur les transformations profondes de la société et sur la relation entre science et éthique. Les raisons en sont multiples et non pas simplement liées aux découvertes fondamentales de Charles Darwin.

³¹⁵ *Ibid.*

Ainsi, dans son ouvrage *Evolution and Society* publié en 1966, John Burrow remet-il en question l'idée couramment acceptée jusqu'à cette époque selon laquelle les travaux de Darwin et de ses disciples marquèrent une rupture profonde entre les créationnistes et les évolutionnistes³¹⁶. Burrow montre, au contraire, que bien des auteurs contemporains de Darwin ou même proto-darwiniens avaient traité des sujets qui se trouvèrent quelques années plus tard au cœur des interrogations du travail de Charles Darwin. Enfin, en matière d'application des systèmes biologiques à l'homme, on peut signaler que les écrits de ces auteurs eurent une incidence sur les travaux de Charles Darwin lui-même³¹⁷.

L'expression « darwinisme » porte à confusion car, poussé dans ses retranchements, le darwinisme social peut être apparenté à une doctrine ultra-sélective des sociétés humaines dans lesquelles la survie du plus apte devient le mot d'ordre. En outre, l'expression a elle-même évolué au fil du XIX^e siècle, pour aboutir à trois grandes étapes qu'André Bejin décrit de la façon suivante :

De 1853 à 1883, on passe progressivement d'un premier darwinisme social, plutôt libéral, à un second, plutôt socialiste et dirigiste. Entre 1884 et 1904 domine ce second darwinisme social, souvent eugéniste, raciste et / ou impérialiste. Enfin, de 1905 à 1935, ce courant de pensée ne produit plus d'innovations théoriques majeures mais il inspire des applications politiques lourdes de conséquences³¹⁸.

Se profilent, grâce à cette explication, les raisons pour lesquelles les travaux de Walter Bagehot sont parfois incompris : lus dans un sens restreint, certains passages de *Physics and*

³¹⁶ Voir John Burrow. *Evolution and Society: a Study in Victorian Social Theory* (1966). Cambridge, CUP, 1986, xxiv-294 pages.

³¹⁷ Dans *The Descent of Man*, le naturaliste cite les articles de Bagehot qui formèrent par la suite *Physics and Politics*. Darwin écrit en notes : "See a remarkable series of articles on *Physics and Politics* in the *Fortnightly Review*". p. 162. Voir Charles Darwin. *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex*, Londres, John Murray, 1871, vol. I, pp. 93, 162, 166, 239.

³¹⁸ André Bejin. « Théories socio-politiques de la lutte pour la vie », dans Pascal Ory (dir.), *Nouvelle histoire des idées politiques* (1987). Paris, Hachette, 1996, p. 407.

Politics peuvent être compris comme ouvertement en faveur de la lutte entre les races. L'ouvrage de William MacGovern, *From Luther to Hitler: The History of Fascist-Nazi Political Philosophy*, dans lequel Bagehot est considéré comme l'un des théoriciens du fascisme, fut publié en 1941, à une époque où certains tentaient d'expliquer et de relier l'émergence des thèses racistes à des théories élaborées au siècle précédent. Pourtant, on peut reprendre ici l'analyse d'Alastair Buchan, biographe de Bagehot :

Certes, on peut trouver des accents de Bagehot dans les écrits de Mussolini, Rosenberg et Hitler ainsi que l'a fait le Professeur MacGovern, mais ce n'est là qu'un autre moyen de dire que les fascistes du XX^e siècle prirent ce qui leur convenait dans les recherches des victoriens sur les origines irrationnelles et évolutionnistes des sociétés modernes et des croyances sociales, et qu'ils les déformèrent délibérément pour les transformer en une morale et un idéal contemporains, pour satisfaire leurs propres objectifs ³¹⁹.

Il est problématique de lire *Physics and Politics*, tout comme *The English Constitution*, sans les ancrer dans la globalité du système théorique de l'auteur. À eux seuls, ces deux ouvrages peuvent être considérés comme des brûlots, l'un défendant la supériorité des nations les plus fortes sur les nations les plus faibles et l'autre méprisant avec cynisme la masse inculte des travailleurs victoriens. Pourtant, Walter Bagehot n'était ni raciste, ni cynique : l'impertinence de son style ne doit pas faire oublier qu'il était un ardent défenseur des nationalités pour leur spécificité propre ainsi qu'un penseur de son temps. Il était aussi anti-impérialiste, anti-esclavagiste et pacifiste. De plus, il semble difficile, à la lumière de son plaidoyer en faveur du gouvernement par le débat, de le considérer autrement que comme un libéral victorien, proche de John Stuart Mill et de Tocqueville.

Cependant, il faut noter qu'en France l'auteur fait l'objet de critiques profondes. La thèse de Xavier Pareille accorde par exemple une place à cet aspect de la théorie bagehotienne et il ne fait aucun doute que l'auteur, qui ne cache pourtant pas son grand

³¹⁹ Alastair Buchan, *The Spare Chancellor: The Life of Walter Bagehot*, Londres, Chatto and Windus, 1959, p. 211.

attachement à l'égard du victorien, le considère néanmoins comme un « fasciste en herbe »³²⁰. Considérer Bagehot comme un précurseur du fascisme, ne serait-ce qu'« en herbe », laisse entendre qu'il avait conscience de toutes les implications profondes des hypothèses de *Physics and Politics*. En aucune façon il ne semble que ce fut le cas, d'autant que, si Bagehot avait été raciste, il paraît logique de penser qu'il l'aurait montré dans sa théorie politique.

En définitive, Walter Bagehot ne prête le flanc à la critique que parce qu'il s'employa dès les années 1850 à trouver une raison aux différences entre les nations et parce que, ce faisant, il découvrit combien une nation d'apparence moins éclairée qu'une autre – l'Angleterre comparée à la France – pouvait néanmoins se révéler bien plus stable. Son ultime conclusion était que tout régime politique devait inévitablement être fondé sur le caractère de la nation, toute autre tentative étant vouée à l'échec. Son seul dessein était d'assurer la pérennité des nations et de les aider à comprendre les raisons de leur stagnation. Bagehot est un penseur représentatif des mouvements intellectuels du siècle victorien qui vint ajouter sa pierre à la construction d'une science de la société. C'est avant tout à ce titre qu'il faut tenter de comprendre les diverses facettes de sa personnalité et continuer à le lire pour ce qu'il nous enseigne.

³²⁰ Xavier Pareille, « Politiques de Walter Bagehot », thèse de droit soutenue en décembre 1998 à l'Université Montesquieu-Bordeaux 4 (Sciences Politiques), sous la direction de Jean-Louis Martres, p. 1138.

IMAGINAIRE RACIAL ET OPPOSITIONS IDENTITAIRES

(aire anglophone)

Les races humaines n'existant pas (il n'y a qu'un seul « genre humain »), c'est bien d'imaginaire racial qu'il sera question dans cet ouvrage couvrant l'aire anglophone. De l'Afrique australe à l'Australie en passant par l'Inde, de la Grande-Bretagne aux États-Unis, du XIX^e siècle au XXI^e, les treize contributions de ce volume analysent les jeux identitaires complexes qui opposent les groupes humains, au nom de l'apparence physique du corps, ce qu'on appelle la « biologisation des rapports sociaux ». Corps colonisés, corps ségrégués, corps enfermés pour folie ou délinquance, ou envoyés au front comme chair à canon, tous sont assignés à un destin de « race » et aussi de classe. Le livre prend divers chemins pour rendre compte de ces trajectoires : le cinéma sud-africain, les cartes postales coloniales, la fiction de Doris Lessing, la poésie victorienne ou les théories évolutionnistes.

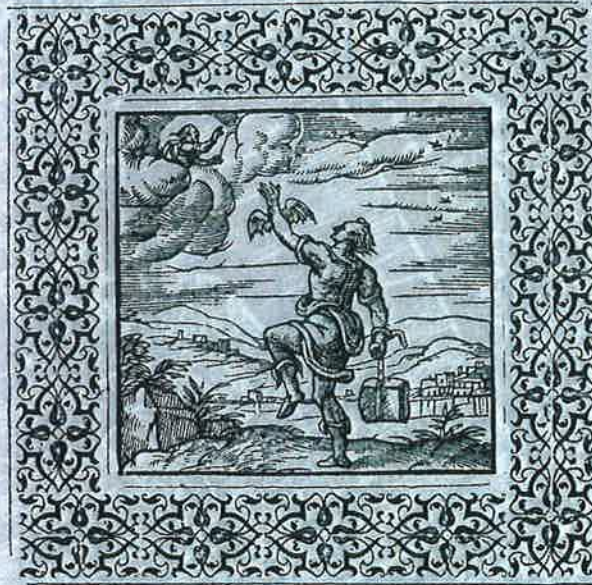
Michel Prum est Professeur à l'université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité. Il dirige le Groupe de Recherche sur l'Eugénisme et le Racisme qu'il a fondé en 1998.

Illustration de la couverture : *Diversités* (détail)
de Alice Prum-Peyrard, 2016 ©

ISBN : 978-2-343-10505-5
30 €



La Contradiction



ONE hande with winges, woulde flie vnto the starres,
And raise mee vp to winne immortall fame :
But my desire, necessitie still barres,
And in the duste doth burie vp my name :
That hande woulde flie, th'other still is bounde,
With heauie stone, which houldes it to the grounde.
My wishe, and will, are still to mounte alofte.
My wante, and woe, denie me my desire :
I shewe their state, whose witte, and learninge, ofte
Excell, and woulde to highc estate aspire :
But pouertie, with heauie clogge of care,
Still pulles them downe, when they ascending are.

Textes recueillis par
Michel Bandry & Jean-Marie Maguin

Actes du congrès de la Société des anglicistes
de l'enseignement supérieur · 2001

Université Montpellier III

La Contradiction
— Congrès de la SAES 2001 —

Sommaire

INTRODUCTION	11
MACGILL Jean-Marie : De la contradiction.....	11
LINGUISTIQUE	
CELLE Agnès : Contradiction et altérité(s) : le cas de <i>now/ maintenant</i>	17
BOTTINEAU Didier : Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : Le cognème N.....	35
TRADUCTOLOGIE	
LAVVAULT-OLLÉON Élisabeth : La théorie du Skopos en traduction littéraire et pragmatique : éclairages et contradictions.....	65
MUTLER M. S. : Désaccord et cohérence dans les dialogues de romans modernes anglais : problèmes de traduction.....	85
BALLARD Michel : L'hypallage en traduction ou la négociation d'un coup de force syntaxique.....	107
GRANDE-BRETAGNE	
VIENNE-GUERRIN Nathalie : Contredire ou dire « tout contre » : injure et contradiction dans <i>Much Ado About Nothing</i>	129
EASTMAN Andrew : « Contradiction and subjectivity in <i>Shakespeare's Sonnets</i> ».....	147
DUNAN Anne : « Les funérailles du comte d'Essex (1646) ou les contradictions de l'iconoclasme parlementaire ».....	159
GHEERAERT-GRAFFEUILLE Claire : Les contradictions de l'héroïsme féminin dans le théâtre de Margaret Cavendish.....	183
GASPARI Fabienne : « De Ruskin aux Préraphaélites : du réalisme au fantasme, ou la peinture dans tous ses états ».....	199
GASQUET Lawrence : « De révélations en mystifications : la photographie victorienne et ses contradictions ».....	213
PERQUIN Jean-Charles : Robert Browning's Poetics of Contradiction.....	229
GREAVES Sara R. : Contradiction as a condition of poetry in the poems of Basil Bunting.....	241
CAMBRAY Carole : Contradictions et correspondances : les dessous du rapport texte-image dans les <i>Just So Stories</i> de Rudyard Kipling et les illustrations de l'auteur.....	255
BORT Françoise : <i>Dusty Answer</i> , 1927 : Réflexions sur un Scandale.....	271
VENTURA Héliane : De la contradiction à l'union des contraires ou la trans-figuration de Marthe dans « Christ in the House of Martha and Mary » d'A. S. Byatt.....	287
IRLANDE	
ROWLEY Stephen : 'Surgery for the Novel — or a Bomb' : Literature and Subversion in the Fiction of Robert McLiam Wilson.....	303
BIDENNE Daniel : <i>Joyce et les langues étrangères</i> : amour et rejet.....	317
CAUVET Philippe : Les contradictions internes au nationalisme irlandais et le développement économique des régions frontalières (1972-1989).....	341
COMMONWEALTH	
BREVEL Anne-Laure : Figures de la discontinuité subjective dans <i>A Proper Marriage</i> de Doris Lessing.....	371
BEN ABBES Hédi : Les contradictions fécondes dans « The Courter » de Salman Rushdie.....	385
ÉTATS-UNIS	
VAN RUYMBRKE Bertrand : Un Sud à l'époque coloniale : contradiction anachronique ou réalité historique ?.....	399
STEFANI Anne : Le Sud ségrégationniste, ou la contradiction érigée en système (1890-1964).....	411
LINY Marie-Pierre : « The monstrous contradiction of feminine desires in Edith Wharton's « "Roman Fever" ».....	423
BÉCHALIN Véronique : « L'art de la décomposition chez Nicholson Baker : "erótica" ou la fausse antilogie ».....	433

DEPARDIEU Benoît : L'interdit et le contredit dans l'œuvre romanesque de James Baldwin	447
HISTOIRE DES IDÉES	
LEVILLAIN Charles-Édouard : Le même et l'autre : Le Roi, le Parlement et la crise constitutionnelle de la milice de 1641-1642	463
GAGNOUD Andréa : Le principe de contradiction dans le discours empiriste de Locke et de Hume	471
HADJENKO Catherine : Du conflit au débat : les fondements du système politique de Walter Bagehot (1826-1877)	485
YVARD Jean-Michel : De la volonté de dépasser les contradictions : les avatars de la réception de la critique biblique et de l'hégélianisme en Grande Bretagne : William Hale White (« Mark Rutherford ») et James Hutchison Stirling	497

Du conflit au débat : les fondements du système politique de Walter Bagehot (1826 1877)

Catherine HADJENKO

Université de la Sorbonne Nouvelle — Paris III

Walter Bagehot, rédacteur en chef de *The Economist* de 1861 jusqu'à sa mort en 1877, est encore étudié de nos jours pour la défense originale qu'il fit de la Constitution britannique dans son ouvrage *The English Constitution* publié en 1867.

Pourtant, si *The English Constitution* a fait le renom de Bagehot, on oublie souvent de dire que cette étude fait partie intégrante du système de pensée de l'auteur. À ce titre, il ne doit plus être lu sans mise en parallèle avec les centaines d'articles qu'il a rédigés de 1849 à 1877 et surtout avec *Physics and Politics*, second ouvrage de l'auteur publié en 1872, dans lequel est exposée sa théorie politique évolutionniste.

Loïn d'être le monarchiste que beaucoup voient encore en lui, Walter Bagehot est en réalité le défenseur d'un système politique bien plus épuré : celui dans lequel les hommes n'auront plus besoin pour les guider d'une figure emblématique, mais seront guidés par leur propre bon sens et leur raison. Il s'agit là du fil conducteur de la pensée bagehotienne : l'évolution historique, si elle n'est pas entravée, doit mener à un gouvernement quasi parfait au cœur duquel vit le débat et qui trouverait sa version la plus aboutie dans une république.

De la même façon, Bagehot ne doit plus être compris comme un journaliste-essayiste, ni même comme un constitutionnaliste, mais bel et bien comme un penseur politique à part entière dont les idées révèlent

une parenté avec les travaux d'Edmund Burke d'une part, et avec ceux de John Stuart Mill d'autre part. En se fondant sur des prémisses évolutionnistes propres au XIX^e siècle, Bagehot parvient à donner une définition très personnelle de l'histoire des nations qui se veut, dans un même temps, utile aux nations futures. Son système de pensée présente un modèle à part, guidé par des idéaux plus nobles qu'on ne l'a généralement affirmé.

Selon Walter Bagehot, toutes les nations suivent, de manière inégale, un long chemin qui les mène des époques guerrières où l'ordre et la discipline sont de mise vers les époques du débat au cours desquelles le déploiement de la liberté devient possible. Si les premiers temps ont pour but d'imposer aux hommes un joug, les époques suivantes doivent, au contraire, pousser les hommes à se libérer. Tout l'enjeu que décrit l'auteur est de parvenir à trouver un équilibre, parfois précaire, entre l'ordre des premiers temps et la liberté des étapes suivantes.

Cependant, il demeure une contradiction permanente dans l'œuvre de Bagehot, à savoir que si les époques du débat ont pour objet de forcer les hommes à se prendre en charge et à participer à la vie de la cité, elles les exposent également au risque de remettre en question tout l'édifice de la société. Le débat, parce que, par définition, il peut tout remettre en question, peut aussi ébranler l'équilibre même de l'État. Ainsi Bagehot est-il constamment déchiré entre la volonté de voir le débat s'étendre à la société tout entière et la crainte profonde de voir cette libéralisation échapper à la raison et virer à l'anarchie. Tradition et ordre d'un côté, évolution et liberté de l'autre : tels sont les deux pôles de l'univers de Bagehot.

De même faut-il voir que les raisons qui poussent l'auteur à s'interroger sur le moyen de parvenir à une meilleure forme de gouvernement s'insèrent dans une analyse des systèmes politiques du XIX^e siècle, où la France, les États-Unis et l'Angleterre sont continuellement comparés. Ainsi donc, il ne s'agit pas seulement d'une façon nouvelle de tenter de comprendre le politique mais bien d'une volonté affichée de saisir la dynamique de l'évolution des nations pour venir en aide à celles qui ont dévié et pour aider les autres à progresser.

Cette vision particulière incite cependant à s'interroger sur une autre contradiction qui réside dans nos sociétés politiques entre la nécessité de renforcer l'ordre par le biais de la loi et la volonté de laisser chaque individu être responsable de soi. Est-il possible, comme Bagehot le souhaite ardemment, de surmonter ce conflit permanent pour transformer la

société et faire en sorte que chaque homme devienne à la fois acteur à part entière de la destinée de la cité et devienne également suffisamment sage pour ne pas se laisser entraîner par ses passions ? Au fond, la question ultime qui se pose est de savoir si les hommes peuvent être tout à la fois des acteurs politiques et des philosophes.

L'objet de cet article n'est pas de répondre de façon définitive à cette question, ne serait-ce que parce que Walter Bagehot lui-même ne nous donne que certains éléments de réponses. Cependant, il semble utile de s'interroger avec lui, dans une première étape, sur la naissance et le développement des nations, dans une seconde étape, sur leur évolution politique et sur les formes qu'elles prennent successivement au fil du temps et, enfin, sur les raisons pour lesquelles il est si difficile de faire perdurer le débat et le bien au sein même des nations déjà évoluées.

1. NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT DES NATIONS

C'est dans *Physics and Politics* que l'auteur donne sa version du développement historique des nations et qu'il retrace les étapes consécutives qui mènent des premiers âges où l'homme est sous la coupe d'un patriarche tout-puissant et bienveillant, en passant par les époques guerrières en voie de stabilisation, jusqu'aux époques du débat, où tous les hommes découvrent la liberté.

L'homme que Bagehot nous donne à voir, c'est-à-dire celui que décrit l'histoire la plus ancienne, est un personnage social. Il naît dans une cellule familiale gouvernée par un patriarche et dans laquelle il a un rôle défini. C'est ce premier noyau familial qui engendre, dit Bagehot, « un instinct de constance¹ » absolument essentiel aux étapes suivantes. Le patriarche est doté d'un pouvoir omnipotent qui revêt avec le temps un aspect sacré lequel vient renforcer le sentiment de soumission et de déférence des membres du groupe à son égard. Pourtant, si le patriarche doit inspirer une forme de crainte, il est aussi dans la majorité des cas, selon Walter Bagehot, un homme bon qui prendra soin que chacun ait sa place et son rôle dans la famille, aussi insignifiant soit-il. Ce n'est que sur un tel substrat, à savoir un groupe déjà homogène, régi par des règles, des devoirs et des habitudes, que peuvent prendre racine les nations.

¹ « An instinct of constancy » Norman St John-Stevan (sous la direction de). *The Collected Works of Walter Bagehot*. Londres : *The Economist*, 1965-1986, vol. 7, *Physics and Politics or Thoughts on The Application of the Principles of « Natural Selection » and « Inheritance » to Political Society* (1872) 88.

Pour dépasser le stade de la communauté familiale, il faut selon Bagehot être prêt à accepter le joug de la loi. « Une nation », écrit-il dans *Physics and Politics*, « c'est en fait *comme* un corps d'hommes, capables, à cause même de cette ressemblance, d'agir de concert et qui sont disposés, en vertu de cette même ressemblance, à obéir aux mêmes règles² ». De fait, les communautés deviennent des nations le jour où elles acceptent de se soumettre aux mêmes principes. Peu importe le type de lois ou même l'utilité de la loi, du moment qu'un groupe d'hommes l'accepte. Cette acquisition est la première pierre posée à l'édifice des nations car sans celles-là, il n'existe pas de ciment du groupe — l'auteur parle de « ciment de l'ordre social³ ». Bagehot écrit encore dans le même ouvrage : « On ne doit pas rechercher la perfection en matière de législation, et elle n'est, à vrai dire, guère exigée dans une vie rude, pénible et confinée. Mais une telle époque n'aspire qu'à la fixité⁴. »

Suivant cette idée, il faut en quelque sorte, « apprivoiser » la nature de l'homme par les coutumes et les habitudes du quotidien, avant de pouvoir passer à des stades d'évolution réellement politisés. Ce qui prime au départ, pour reprendre le vocabulaire de l'auteur, c'est que chacun soit complètement voué au rôle qu'il doit remplir dans la société.

De manière générale, ces premières nations sont toutes des États militaires, car c'est la conquête de territoires nouveaux qui pousse les hommes à s'unir pour triompher des autres peuples. Dans cette rivalité entre nations déjà formées et petites communautés patriarcales, les États conquérants vont peu à peu imposer une domination sans faille sur les communautés pré-étatiques sans pour autant les détruire complètement. Ce dernier point est très important car chez Bagehot, et ce, bien que certains n'aient pas hésité à le ranger au premier rang des penseurs darwiniens, tel Herbert Spencer, demeure l'idée prégnante que rien, ni personne, n'est jamais annihilé au cours de l'évolution.

Il faut préciser dès maintenant que le nom de Spencer revient sans cesse pour servir de comparaison à l'évolutionnisme sociologique de Walter Bagehot. Il est vrai que de nombreux aspects de leurs vies et de

-
2. « A nation means *like* a body of men, because of that likeness capable of acting together, and because of that likeness inclined to obey similar rules ». Bagehot 28.
 3. « The cement of social order » Walter Bagehot, « The Gains of the World by the Two Last Wars in Europe », *The Economist*, 18 août 1866 dans : *The Collected Works*, vol. 8, 160.
 4. « Perfection in legislation is not to be looked for, and is not, indeed, much wanted in a rude, painful, confined life. But such an age covets fixity ». *The Collected Works of Walter Bagehot*. Londres : *The Economist*, 1965-1986, vol. 5, *The English Constitution* (1867) 372.

leurs œuvres les rapprochent inévitablement : tous deux apparentent la société à un organisme vivant, ils voient l'histoire comme un mouvement des sociétés ordonnées à des sociétés supérieures et ils font de la lutte pour la survie l'un des principes du progrès. Pourtant, il faut distinguer les deux hommes ainsi que leur mode de pensée car la théorie de Bagehot aboutit à des conclusions inverses de celle de Spencer. Avec Herbert Spencer, l'évolution des nations doit mener à la mise en place d'un État minimaliste alors qu'avec Bagehot, l'évolution signifie que les citoyens et l'État forment un tout cohérent qui vise au bien commun.

En outre, l'évolutionnisme de Bagehot est beaucoup moins rigide que celui de Spencer, à savoir que sa théorie ne peut être apparentée, comme c'est le cas pour Spencer, à une doctrine ultra-sélective des sociétés humaines dans lesquelles la survie du plus apte devient le mot d'ordre. Chez Bagehot tout est perpétuellement ajouté aux forces vives de la nation et amélioré pour être transmis en partage à une autre génération, mais rien n'est jamais perdu. Si, dans les premiers temps, les pays dominants s'approprient par la conquête ce qu'on appellera, faute de mieux, les atouts d'un peuple (la technique de l'irrigation par exemple), ces atouts viennent s'ajouter positivement à la masse des connaissances utiles et transmissibles aux générations suivantes. Tout est conservé et en quelque sorte recyclé.

C'est aussi la raison pour laquelle on peut en déduire, avec l'auteur, que les grandes nations que nous connaissons de nos jours ont toutes été un jour des nations conquérantes. Seules les plus fortes ont pu parcourir le trajet qui part de la conquête et qui aboutit aux temps du débat, en servant des plus faibles.

La rigidité étatique est de mise à cette époque car pour que les batailles soient gagnées, il faut qu'aucune dissension ne se fasse entendre. On le voit, pour Bagehot, ce stade de l'évolution est cette fois-ci nécessaire parce qu'il enseigne aux hommes la soumission et le respect de l'ordre. « La guerre exige aussi bien qu'elle engendre certaines vertus », écrit-il, « non pas les plus excellentes, mais ce qu'on peut appeler les vertus préliminaires, telles que la bravoure, la véracité, l'esprit d'obéissance, le pli de la discipline⁵ ». Enfin, on pourrait ajouter que ces époques enseignent aussi à chacun l'honneur de la patrie. Certes, la vie

5. « War both needs and generates certain virtues ; not the highest, but what may be called the preliminary virtues, as valour, veracity, the spirit of obedience, the habit of discipline ». *The Collected Works of Walter Bagehot*, Londres : *The Economist*, 1965-1986, vol. 7. *Physics and Politics* (1872) 60.

n'y est pas facile car elle y est très rigide, mais elle offre la sécurité, ce qui en ces temps-là devait avoir une importance de taille.

Cependant, si par le biais de la conquête, la nation s'agrandit et s'améliore, peu à peu certaines demandes se font inévitablement sentir. Il s'agit encore d'une société régie par une forme de patriarcalisme : pour que les guerres soient gagnées il fallait nécessairement que le pouvoir soit concentré dans les mains de très peu de personnes. Le détenteur du pouvoir devait être très puissant et il lui fallait imposer sa domination par la force.

Avec les sociétés militaires se pose donc assez rapidement le problème de l'impossibilité de demeurer dans cet état : soit c'est l'arbitraire qui prend le dessus, soit c'est la société qui évolue. À un moment imprécis dans l'histoire, un changement devra s'opérer qui verra soit une régression, soit une avancée qui sera, en vérité, le plus grand pas en avant des nations, celui accompli en direction des époques où le dialogue viendra se substituer à la force. Cependant, sans le passage par l'épisode militaire qui structure et stabilise, les sociétés politiques ne peuvent acquérir la solidité nécessaire qui supportera les demandes des époques ultérieures : sans ordre, point de liberté.

Bagehot déclare ainsi :

La grande difficulté que l'histoire nous rapporte n'est pas celle du premier pas, mais du second pas. Ce qui est le plus évident n'est pas la difficulté d'acquérir une loi durable, ni de consolider une couche de coutume, mais de rompre la couche de coutume ; ce n'est pas d'établir le premier instinct de conservation, mais d'y ouvrir une brèche pour accéder à quelque chose de meilleur⁶.

En définitive, c'est dans ce changement que doit se révéler tout le potentiel des nations et que s'opère une distinction irréversible entre celles qui pourront prétendre atteindre le gouvernement par le débat et celles qui dévieront.

6. « The great difficulty which history records is not that of the first step, but that of the second step. What is most evident is not the difficulty of getting a fixed law ; not of cementing (...) a cake of custom, but of breaking the cake of custom ; not of making the first preservative habit, but of breaking through it, and reaching something better ». Bagehot 47-48.

2. L'ÉVOLUTION POLITIQUE DES NATIONS ET LEURS DIFFÉRENTES FORMES

Ce qui prime, à ce stade du progrès, c'est la capacité des citoyens à dépasser un mode de vie traditionnel et très arrêté pour s'élever vers une forme de gouvernement bien plus à l'écoute de la nation. Il faut, comme le rappelle encore Bagehot, en empruntant les termes de son ami juriste Henry Sumner Maine dans *Ancient Law* publié en 1861, passer des sociétés de « statut », dans lesquelles chaque individu a une place assignée, aux sociétés de « contrat », dans lesquelles chacun est libre de mener sa vie privée comme bon lui semble sans délaisser ses devoirs civiques.

Si le temps de la guerre a engendré des caractères nobles et solides, il a aussi le grand inconvénient d'avoir contraint les hommes à se soumettre à la coutume et de ne plus vivre que par elle. L'obstacle que représentent les habitudes quotidiennes est considérable car, avec le temps, les hommes répètent, par imitation, un schéma de vie qui les empêche d'avancer, voire de penser pour eux-mêmes. Si, à une certaine époque, il était bon que l'habitude enferme peu à peu les hommes dans un schéma répétitif dans lequel ils ne cherchaient pas à se poser de questions, il vient un temps, où ce besoin des premiers temps joue un rôle négatif, voire profondément néfaste. En somme, l'auteur signifie qu'il faut, au départ, enchaîner mentalement les hommes pour qu'ils se libèrent eux-mêmes par la suite pour avancer. Il leur appartient de mûrir.

Pourtant, il faut souligner combien peu de nations pouvaient parvenir à accomplir correctement cette transformation. L'amélioration par l'évolution n'est pas un mouvement naturel contrairement à ce qu'on pourrait croire. D'ailleurs, à suivre Bagehot, seuls l'Angleterre et les États-Unis, voire dans une certaine mesure la France, étaient parvenus à s'élever de la sorte à l'époque victorienne alors que d'autres nations, comme l'Inde ou la Chine, donnaient tous les signes de nations arrêtées, l'une à cause de la persistance d'une société de castes et la seconde à cause de son aspect encore bien trop traditionaliste.

C'est en se fondant sur de telles comparaisons que Bagehot entreprenait notamment d'expliquer les raisons des différences entre toutes ces nations. Son dessein était de tenter de trouver les causes des divergences entre les pays, et plus particulièrement entre l'Angleterre et la France qui, de prime abord, auraient dû progresser à l'unisson. Pourquoi de tels écarts entre le système constitutionnel anglais des années 1860 et celui du Second Empire ? Cette question revient sans cesse dans ses

écrits car Bagehot admirait la France tout en parvenant, dans un même temps, à être particulièrement impertinent à l'égard des citoyens français. À ses yeux, les différences entre les deux pays étaient riches de sens : non seulement ils présentaient deux types de régime bien distincts, mais leurs façons d'appréhender la liberté et l'égalité semblaient rigoureusement distinctes.

Il faut rappeler que Walter Bagehot, qui était alors un jeune homme de 26 ans, assista à Paris au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte le 2 décembre 1851. Cet événement eut une incidence de taille dans la vie et l'œuvre de l'auteur, car il le poussa à s'interroger sur les raisons qui avaient mené le Prince-Président à faire usage de la force. À ses yeux, rien, si ce n'est la nécessité impérieuse de faire perdurer la société, ne pouvait justifier un retour à des époques rigides. Pourtant, et c'est à ce titre qu'il n'hésita pas à défendre un temps la prise de pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte et, par la suite, le régime césarien de l'Empereur Napoléon III, la France des années 1850 montrait tous les signes d'un pays en voie de décomposition.

Le coup d'État de 1851 était considéré par Bagehot comme la conséquence logique de tous les soubresauts précédents expérimentés depuis 1789. La France n'avait cessé de dévier dans son évolution. Les changements constants de régime au XIX^e siècle appelaient une remise en ordre autoritaire qui s'apparentait à un retour aux époques guerrières. La France avait le tort de poursuivre sa quête éperdue de la liberté alors qu'elle avait perdu l'ordre depuis la première révolution : ce schéma était inévitablement voué à l'échec. Dès lors, le coup d'État de 1851, moralement injustifiable en temps normal, avait un sens dans la France déstabilisée de cette époque. Bien entendu, Bagehot ne comprenait ce passage autoritaire que comme un moment passager qui devait conduire la France à se remettre en quête d'un type de régime plus modéré.

L'idéal à poursuivre était de progresser lentement vers un régime de liberté comme c'était le cas pour l'Angleterre victorienne. Bagehot considérait son pays comme l'exemple à suivre, même s'il restait encore au système britannique un long chemin à accomplir avant de s'ouvrir à la démocratie et de se débarrasser de la monarchie.

On le comprend, les époques du débat franchissent plusieurs stades et l'Angleterre était encore loin de parvenir à ce dernier palier qui verrait l'avènement d'un système dans lequel tous les citoyens pourraient faire usage de leur liberté politique tout en étant libres de mener leur vie privée selon leurs propres aspirations.

Pourtant, si l'auteur désirait ardemment pour l'Angleterre la mise en place d'une forme de gouvernement qui n'ait plus besoin de se dissimuler sous l'artifice de la monarchie, il était néanmoins partagé quant à l'extension du droit de vote au plus grand nombre. Comment, à la fois, se faire le défenseur d'un gouvernement où tous les citoyens peuvent participer à la vie de la cité et refuser dans un même élan que certains y participent ?

En réalité, Bagehot considérait que, pour atteindre les époques du débat, il fallait que tous les citoyens fussent éduqués. Or, tel n'était pas le cas au XIX^e siècle. Ainsi la monarchie constitutionnelle avait-elle encore une grande utilité puisqu'elle détournait l'attention des incultes des véritables détenteurs du pouvoir et permettait d'assurer en douceur les différents changements de l'époque, tels que les réformes parlementaires de 1832 et de 1867. La transition d'un régime aristocratique à un régime démocratique se faisait pacifiquement, sous couvert d'un monarque bien présent qui laissait croire que rien ne changeait en surface. Il restait encore à l'Angleterre à se débarrasser un jour de cette façade de monarchie.

Contrairement aux Français, les Anglais avaient au moins le mérite d'avancer et chaque étape franchie les rapprochait plus encore de l'éducation universelle, du suffrage universel et de la possibilité de jouir de libertés individuelles et politiques jusque-là inexpérimentées. Pourquoi, alors, et en dépit de l'aspect positif de ces réformes qu'il appelait de ses vœux, Walter Bagehot n'avait-il de cesse d'appréhender ces évolutions ?

3. LA DIFFICULTÉ DE FAIRE VIVRE LE DÉBAT

Il faut bien constater que Bagehot est pris dans une contradiction difficilement surmontable : il est convaincu que la vérité se dégage de la discussion et que la liberté ne peut vivre qu'à travers elle, mais il s'inquiète de voir le débat perverti par certains et préfère donc voir perdurer une forme de gouvernement élitiste qui empêche, en retour, l'extension du débat à tous les membres de la nation.

Cette dichotomie au sein de sa théorie politique, dont Bagehot avait conscience, est la marque d'un penseur qui veut croire que les hommes pourront un jour être dotés de suffisamment de bon sens pour être justes, mais qui, en même temps, demeure sceptique quant au moyen d'y parvenir. Bagehot a véritablement foi en la force du débat, mais il

redoute par-dessus tout qu'y participent des hommes médiocres ou animés d'un esprit trop individualiste pour servir la vie de la cité.

C'est aussi pour ces raisons qu'il est difficile de classer Bagehot sur l'échiquier idéologique. À l'instar d'Edmund Burke, au XVIII^e siècle, devenu à son insu le père du conservatisme moderne, on peut dire que Bagehot est un libéral d'esprit mais un conservateur de cœur. Comme Burke, il était le partisan d'une politique qui s'opposait aux concepts de droits de l'homme et de contrat social. Comme Burke encore, il s'opposait aux idéaux de la Révolution française : le rationalisme et la démocratie. Ce qui pose problème dans les travaux de Bagehot, c'est bien le contraste entre une certaine vision progressiste de la politique qui verrait à terme l'avènement d'une certaine forme de démocratie et le désir profond d'adapter la politique avec souplesse aux besoins du temps et de la société tout en conservant les coutumes du passé et en s'opposant par-dessus tout à l'avènement de la souveraineté populaire.

Le clivage qui subsiste dans ses travaux entre conservatisme et libéralisme fait en quelque sorte écho à la contradiction qui existe, selon lui, dans les nations entre l'ordre et la liberté. Il n'a de cesse de tenter de concilier laborieusement les enseignements du passé et les demandes de l'avenir et, ce faisant, nous laisse parfois entrevoir la seule et unique possibilité de parvenir au débat, à savoir, le développement du bon sens des hommes qui doit se doubler d'un altruisme profond en matière de politique.

Le but ultime est que chacun comprenne qu'une vie sociale harmonieuse implique de garder une part de liberté individuelle tout en usant activement de sa liberté politique. Constamment, insiste Bagehot, il faut se garder de sombrer dans un individualisme destructeur et égoïste alors même que le mouvement des sociétés progresse sans cesse vers plus de libertés. Il faut donc tenter de conjuguer la liberté, qui attise souvent les passions des hommes, et la modération. Dans l'idéal de Bagehot, à mesure que l'homme évolue, il devrait être capable de devenir maître de ses envies et, par conséquent, devrait pouvoir supporter un régime de plus en plus libéral.

À l'opposé des idées ultra-libérales qui prenaient naissance à son époque, Bagehot offre un plaidoyer en faveur d'un régime qui voit en l'État le grand tuteur de la nation. L'homme civilisé qu'il nous donne à observer se développe grâce à l'État, d'une part, parce que ce dernier est — en principe — en adéquation avec les besoins de la nation et, d'autre part, parce que l'homme ne peut se passer de l'État pour avancer. Ainsi, tandis qu'un penseur comme Spencer soutient que les hommes ont le

« droit d'ignorer l'État⁷ » parce que ce dernier peut parfois dériver et qu'à terme il ne serait plus qu'inutile, Bagehot considère l'État comme la force vive de la société, car sans lui il n'y aurait plus de forum de discussion nationale et, par extension, plus d'opinions.

C'est précisément parce que Bagehot entreprend de prouver combien les époques du débat entraînent un changement profond dans l'histoire de l'humanité — un changement qui met l'humanité au premier plan et que ne la réduit pas uniquement au mouvement historique — qu'il parvient à donner une dimension nouvelle à son évolutionnisme. Son univers intellectuel est animé par la volonté d'expliquer les principes qui rendront l'homme meilleur au sein d'un régime idéal.

Cependant, sans cesse tiraillé par le désir de voir triompher la liberté au cœur de l'État, Bagehot ne peut se résoudre à abandonner complètement un certain traditionalisme conservateur. C'est cette ambivalence qui fait de lui un penseur parfois difficile à saisir.

En guise de conclusion, on peut dire que l'intention générale de l'auteur, aussi bien dans *The English Constitution*, dans *Physics and Politics* que dans tous ses articles, reste de nous inciter à nous améliorer. À vivre la vie en ne considérant que sa propre personne, sans s'interroger sur les questions qu'elle suscite, on passe à côté de l'essentiel, nous prévient l'auteur. Ce n'est qu'en écoutant la voix de leur conscience que les hommes conjugueront leurs envies et leurs passions avec les besoins de leur nation.

D'une certaine manière, Bagehot répond aux difficultés que nos sociétés modernes ne cessent jamais de rencontrer, à savoir la laborieuse entente entre démocratie et liberté, entre autorité et liberté, entre individu et société.

Les démocraties libérales du XXI^e siècle se heurtent sans relâche aux demandes distinctes qu'impose la vie en société et à celles qui animent les désirs intimes de chacun. Walter Bagehot, au contraire, nous révèle que le conflit n'est pas insurmontable : il n'appartient qu'à nous de faire vivre les démocraties libérales en participant au débat et en développant notre sens moral. La conclusion ultime que nous livre l'auteur prend la

7. Voir : Herbert Spencer. *Le droit d'ignorer l'État* (suivi de deux autres textes). Paris : Les Belles Lettres, 1993, 209 pages. Traduction par Manuel Devaldès de « Le droit d'ignorer l'État », dix-neuvième chapitre de la première édition de *Social Statics* (1851) et traduction par Jacques Gerschel de deux articles, « L'esclavage futur » et « La grande superstition politique », faisant partie du recueil *The Man versus the State* (1884).

forme d'une recommandation, celle de devenir des acteurs à part entière de la société dans laquelle nous vivons et de ne pas trop attendre d'elle.



LROP SOUVENT considérée comme un simple vice logique – ce qu'elle peut être –, la contradiction s'avère être aussi une stratégie de l'intelligence, du jugement, des affects pour répondre à une sollicitation rude ou complexe venue de l'environnement ou inscrite dans le soi. Ses manifestations peuvent être ponctuelles comme elles peuvent s'organiser pour former de véritables systèmes. Elles sont analysées ici dans les trois champs traditionnels de l'anglistique que sont la linguistique, la littérature et la civilisation. Les études présentées vont de la syntaxe et de la grammaire à la stylistique et à la traductologie, de la littérature de la Renaissance à la littérature contemporaine, de l'histoire de la politique ou de l'art à l'histoire plus générale des idées.

Michel Bandry est professeur de littérature et civilisation américaines à l'Université Paul-Valéry, Montpellier III.

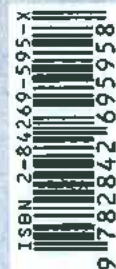
Jean-Marie Maguin est professeur émérite de littérature anglaise à l'Université Paul-Valéry, Montpellier III.

Mots-clés

- › Contradiction
- › Logique
- › Intellection
- › Linguistique
- › Littérature
- › Civilisation

**PUBLICATIONS
MONTPELLIER 3**

Université Paul-Valéry



25 €

1.2 | 2003

La République et l'idée républicaine en Grande Bretagne

Sous la direction de **Pierre LURBE**



[Informations sur cette image](#)

Crédits : Hans Holbein

- **Pierre LURBE**

[La république et l'idée républicaine en Grande-Bretagne](#) [Texte intégral]

Présentation

- **Pierre SAHEL**

[Shakespeare : esquisses de modes républicains](#) [Texte intégral]

- **Charles-Édouard LEVILLAIN**

[L'Angleterre de la Restauration au miroir de la "vraie liberté" \(1660-1672\). La rencontre entre républicanismes anglais et hollandais à travers les écrits de Pieter de la Court](#) [Texte intégral]

- **Gérard HUGUES**

[Les origines harringtoniennes de la Constitution américaine](#) [Texte intégral]

- **Christophe TOURNU**

[République et républicanisme chez Milton](#) [Texte intégral]

- **James C. BROWN**

[Le Milton de Toland](#) [Texte intégral]

- **Ann THOMSON**

[Existe-t-il un républicanisme panthéiste au XVIIIème siècle ?](#) [Texte intégral]

- **Rachel HAMMERSLEY**

[Les républicains anglais dans la France révolutionnaire](#) [Texte intégral]

- **Alexandra HYARD**

[Adam Smith et le “républicanisme”](#) [Texte intégral]

- **Catherine HAJDENKO-MARSHALL**

[Le républicanisme paradoxal de Walter Bagehot \(1826-1877\)](#) [Texte intégral]

- **Antoine MIOCHE**

[La république en Grande-Bretagne aujourd’hui : une idée anglaise](#) [Texte intégral]

- **Matthew GRAVES**

[Rapatrier la révolution ? L’Amérique, New Labour et le débat républicain](#) [Texte intégral]

- **Valérie AUDA-ANDRÉ**

[La lutte contre la pauvreté et l’exclusion dans la Grande-Bretagne des années 80 et 90 : une exigence républicaine ?](#) [Texte intégral]

- **Kenneth O. MORGAN**

[The Labour Party and British Republicanism](#) [Texte intégral]

- **Articles “hors thème”**

- **Philippe MENGUE**

[Deleuze et la question de la vérité en littérature](#) [Texte intégral]

- **Jean-Christophe MURAT**

[“In front of whose nose?” : Vérités proches, vérités lointaines dans la fiction britannique, 1940-1950](#) [Texte intégral]

- **Comptes rendus**

- **Kathie BIRAT**

[Ilana Shiloh, *Paul Auster and Postmodern Quest: on the Road to Nowhere*](#) [Texte intégral]

- **Yves CARLET**

[Marc Bellot - *Ralph Waldo Emerson. Parcours de l'œuvre en prose*](#) [Texte intégral]

- **François GAVILLON**

[Annick Duperray - *Paul Auster, les ambiguïtés de la négation*](#) [Texte intégral]

- **Matthew GRAVES**

[John Suiter - *Poets on the Peaks*](#) [Texte intégral]

- **Michael HINCHLIFFE**

[Raphael Ingelbien - *Misreading England, Poetry and Nationhood since the Second World War*](#) [Texte intégral]

- **Liliane KERJAN**

[Sylvie Mathé - *John Updike*](#) [Texte intégral]

- **Joanny MOULIN**

[John J. Joughin & Simon Malpas \(eds.\) - *The New Aestheticism*](#) [Texte intégral]

- **Axel NESME**

[Taïna Tuhkunen-Couzig - *Sylvia Plath : Une écriture embryonnaire*](#) [Texte intégral]

E-rea

Revue électronique d'études sur le monde anglophone

1.2 | 2003 :

La République et l'idée républicaine en Grande Bretagne

Le républicanisme paradoxal de Walter Bagehot (1826-1877)

CATHERINE HAJDENKO-MARSHALL

Texte intégral

- 1 Walter Bagehot, ce Victorien si célèbre pour la présentation originale qu'il fit de la monarchie britannique dans son ouvrage-clé *The English Constitution* publié en 1867, s'inscrit dans un courant de pensée républicain qui a souvent été délaissé par les penseurs politiques. Contrairement à ce qui est souvent écrit sur Bagehot, il n'est pas le grand défenseur de la monarchie mais plutôt l'architecte d'un système politique qui pourrait se passer de celle-ci.
- 2 À ses yeux, si l'Angleterre victorienne avait encore besoin du symbole de la monarchie, c'est parce que la nation n'avait pas encore atteint un degré d'évolution suffisant et que les citoyens avaient besoin de la figure quasi-mystique du monarque pour les inspirer. Ils ne parvenaient pas encore à se fier à leur propre raison. Selon Bagehot, l'évolution historique viendrait corriger ces traditions et verrait la mise en place en Angleterre d'un gouvernement – dont la version la plus aboutie serait une république – dans lequel la nation informée prendrait part aux décisions.
- 3 C'est pour cette raison qu'il faut considérer Bagehot non plus comme l'habile rédacteur en chef de *The Economist* de 1861 jusqu'à sa mort en 1877, ni même comme un constitutionnaliste, mais bel et bien comme un penseur politique à part entière dont les idées soulèvent des interrogations fondamentales sur la vie de la cité. En se fondant à la fois sur les idéaux des penseurs *Whigs* du XVII^e siècle qui s'accommodaient de la monarchie parce qu'elle dissimulait un régime républicain, sur des prémisses évolutionnistes propres aux XIX^e siècle et sur un certain humanisme civique, Bagehot parvient à donner une définition

très personnelle de ce que devrait être le meilleur des régimes à ses yeux : la république. Son mode de pensée présente un modèle à part, guidé par des idéaux plus nobles que ne l'ont généralement affirmé certains de ses critiques, C.H. Sisson par exemple.

4 Il ne s'agit pas ici de répondre de façon définitive à la question du républicanisme bagehotien, ne serait-ce que parce que ce thème est au cœur de sa pensée et que nous ne pouvons en évoquer ici que certains aspects. Cependant, il faut s'interroger dans une première étape sur la définition même du terme *république* et comment l'auteur la comprend, dans une seconde étape, sur l'évolution politique de la monarchie britannique — cette république déguisée que Bagehot décrit — et, enfin, sur l'esprit républicain qui habite ses travaux.

5 Qu'est ce que la République ? Pour nous citoyens français, la réponse se fonde avant tout sur les droits politiques qui émanent de la Révolution française et sur lesquels se fondent l'État français, à savoir en particulier "les droits de l'homme" et "le droit de l'État" (Kriegel 13). Cette acception moderne du terme serait incomplète sans son acception classique qui, quant à elle, ne fait aucunement référence à ces droits tant défendus. Pourtant, la République des Modernes¹ émane de la République des Anciens et les deux ont au moins en commun une recherche du bien commun — même si elle se conçoit de façon distincte.

6 Telle qu'Aristote l'appréhendait, la République n'était que la façon de concevoir le lien civil et non de définir à qui l'autorité serait confiée. "Les républiques qui ont en vue l'intérêt général", écrit Aristote dans *La politique*, "sont conformes à la justice. Les régimes qui ne visent que l'intérêt privé des gouvernements sont injustes. Ils constituent des déviations (...) ce sont des despotismes. La république, en effet, est une communauté d'hommes libres" (Aristote III.6). Selon une autre traduction plus récente, *Les politiques*, le choix des termes diffère mais l'affirmation garde tout son sens :

Il est donc manifeste que toutes les constitutions qui visent l'avantage commun se trouvent être des formes droites selon le juste au sens absolu, celles, au contraire qui ne visent que le seul intérêt des gouvernants sont défectueuses, c'est-à-dire qu'elles sont des déviations des constitutions droites. Elles sont, en effet despotiques, or la cité est une communauté d'hommes libres. (III.6, 1278b-1279a)

7 Ainsi donc, Aristote établissait-il une première distinction entre les "sociétés républicaines" et les "sociétés despotiques". Une République ou une bonne constitution, selon que l'on choisisse l'une ou l'autre des traductions, renvoie à un régime qui a pour but essentiel celui de préserver "l'avantage commun". Ce n'est que dans un second temps qu'Aristote présente les types de gouvernements possibles de la République : celui d'un seul (monarchique), celui des meilleurs (aristocratique) ou celui du plus grand nombre (gouvernement républicain ou gouvernement constitutionnel selon les traductions).

8 On le voit, choisir un régime républicain ne signifie pas pour autant faire le choix d'un gouvernement républicain : selon la définition d'Aristote, est qualifié de république tout gouvernement qui administre l'État en vue du bien commun (la monarchie peut par définition rentrer dans ce cas). À lire Aristote, il ne fait pas de doute cependant que le gouvernement du plus grand nombre, s'il est bien administré, convient admirablement à l'institution de la république. Il est, selon Aristote, "un mélange d'oligarchie et de démocratie"

(IV.8, 1293-b), c'est-à-dire que les dérives de la démocratie pure sont tempérées par une élite raisonnée. Pour reprendre les termes de Blandine Kriegel dans *Philosophie de la République* (35-6), la "faveur [d'Aristote] va à un gouvernement mixte étayé sur les classes moyennes et auxquelles des élites prêtent leurs concours". Il en ressort que le refus d'Aristote de faire, du meilleur gouvernement républicain, une démocratie pure, reposait sur sa méfiance à l'égard du plus grand nombre. On va le voir, c'est en partie par rapport à cette acception aristotélicienne qu'il faut comprendre le républicanisme de Walter Bagehot.

9 La rupture qui s'opère entre la philosophie politique classique et la philosophie politique moderne à propos de la république, se fait à un autre niveau : les modernes ne recherchent pas le meilleur ordre politique possible, celui qui serait le plus à même de gouverner pour le mieux, c'est-à-dire de façon juste et vertueuse, mais va se heurter à la question de la souveraineté. L'interrogation majeure des modernes — pour résumer grossièrement — porte plutôt sur la façon de permettre aux hommes de s'émanciper tout en étant gouvernés. Par conséquent, si les modernes garderont la première des définitions d'Aristote sur la République, celle qui s'attache à rechercher le gouvernement le mieux préparé à maintenir la république — ou une bonne constitution —, la seconde partie en revanche ne se rapportera plus à rien car les interrogations des anciens sont, en quelque sorte, trop éloignées des considérations politiques des modernes. En effet, il ne s'agira plus de rechercher quelque chose d'aussi difficile que la vertu mais bien de voir comment administrer l'État par l'intermédiaire du droit, donnant ainsi naissance à nos États de droit.

10 Au fil de l'histoire, le terme république prend un autre sens ; il devient, comme le souligne Yves-Charles Zarka, "un des enjeux de la philosophie politique de l'âge classique" (107). Bien des philosophes, de Bodin à Harrington en passant par Hobbes, vont tenter de concilier ainsi que l'écrit Yves-Charles Zarka, "l'idée paradoxale d'une souveraineté à la fois absolue et limitée". L'issue à cette aporie ne sera qu'en partie résolue avec les Révolutions américaine et française, donnant naissance à des constitutions écrites instituant à la fois les limites du pouvoir politique (par une séparation des pouvoirs) et conférant des droits aux citoyens. On le sait, en Angleterre, les choses seront différentes avec un XVII^e siècle agité qui verra à son terme la naissance d'une monarchie limitée par le pouvoir du Parlement. Contrairement aux pays aux constitutions inscrites dans un code auquel le citoyen peut se référer, la Grande-Bretagne fait de la coutume et du précédent juridique le fondement, avec l'organisation des pouvoirs, de la Constitution. Cependant, très tôt se fait jour dans ce singulier pays un esprit républicain, qui repose sur les libertés individuelles et l'équilibre des pouvoirs ; ce même esprit qui anime les penseurs des siècles suivants.

11 Dès lors, de nos jours, il persiste une confusion quant à l'emploi même du mot *république* car on ne parle plus de la même chose selon le siècle, le pays ou le contexte auquel on se réfère. En Grande-Bretagne, l'obstacle est d'autant plus grand, que le terme peut tour à tour servir à décrire l'épisode "républicain" du Commonwealth (1649-1660) de Cromwell, comme la république des philosophes politiques du XVII^e siècle au premier rang desquels il faut mentionner Thomas Hobbes ; mais le terme sert aussi à évoquer les différences entre la monarchie constitutionnelle britannique et les républiques américaine et française. Enfin, le sens le plus difficile, le plus controversé, mais sans aucun

doute le plus fécond, et celui qui évoque l'existence d'une idéologie républicaine qui perdure au delà des siècles.

- 12 C'est ici qu'il faut revenir sur les recherches de Pocock sur la tradition républicaine avec, en particulier son ouvrage majeur, *Le Moment machiavélien*, paru en 1975, qui dénonça la rupture, fautive à ses yeux, qui avait été faite entre les interrogations des sociétés modernes et celles des sociétés classiques. Contrairement à ce que disait certains philosophes, en particulier au XX^e siècle Leo Strauss, dans *Qu'est ce que la philosophie politique ?*, les modernes ne se seraient pas posés les questions des anciens ; c'est pourquoi le système moderne n'aurait pas hésité à remplacer la vertu antique par le commerce. Pour Pocock cette vision était erronée.
- 13 Il faut d'emblée souligner que si les analyses de Pocock occupent une place centrale dans l'historiographie anglo-saxonne, il ne faut pas manquer de rappeler qu'elles font suite à d'autres qui avaient déjà considérablement éclairé la question de l'humanisme civique dans l'Italie de la Renaissance, en particulier celles de Hans Baron. Cependant, Pocock est celui qui généralisa l'idée, à tout prix parfois, que ce modèle n'était pas aussi simple qu'il y paraissait ; c'est pourquoi il ébaucha une lecture différente de l'histoire qui tend à prouver qu'une certaine tradition républicaine — tradition qui se fonderait sur l'idéal de vertu des philosophes antiques — serait encore à l'œuvre dans nos sociétés parce qu'elle serait parvenue à traverser les siècles. Le monde moderne ne serait donc pas entièrement dénué de vertu parce que celle-ci aurait perduré, tout d'abord dans l'Italie des XV^e et XVI^e siècles, puis dans l'Angleterre du XVII^e siècle (comme en témoigneraient les écrits de penseurs républicains comme Harrington) et enfin dans l'Amérique des Pères Fondateurs. Chacun de ces pays aurait, selon Pocock, connu ce fameux "moment machiavélien", qui, pour reprendre la synthèse de Jean-Fabien Spitz dans sa préface à l'ouvrage du même nom, "se caractériserait par l'équilibre des institutions au sein d'une constitution mixte, par l'interdépendance que confère la libre propriété de la terre, et par la vertu de citoyens participant activement à la direction de leurs propres affaires, et portant eux-mêmes les armes" (Pocock xxvi).
- 14 C'est pour cette même raison, que les courants républicains du XVII^e siècle en Angleterre (avec des penseurs comme Algernon Sydney pour ne citer que cet auteur) ou les recherches sur la société civile des philosophes de l'école écossaise du XVIII^e siècle (avec Hume, Smith et Ferguson) auraient été négligées car ils ne rentraient pas dans la dichotomie traditionnelle. Souvent critiquée, l'interprétation de Skinner n'en dévoile pas moins des possibilités de comprendre le terme République de façon bien plus profonde que le schéma interprétatif ordinaire car comme le dit encore Jean-Fabien Spitz, "il met l'accent sur l'existence, tout au long de l'époque moderne, d'une tradition politique républicaine à connotation civique et humaniste, qui plonge ses racines dans l'Antiquité et la Renaissance" (Pocock xvii). Pocock parvient à concilier la définition d'Aristote, qui considère la République comme une bonne constitution dans laquelle prévaut la vertu, avec la définition beaucoup plus juridique de nos régimes modernes.
- 15 C'est dans ce schéma qu'il faut tenter de comprendre la théorie politique et constitutionnelle de Walter Bagehot car un esprit républicain souffle indéniablement sur son œuvre. Pourtant, on serait bien en peine de trouver un essai ou un ouvrage de l'auteur portant à lui seul sur la question du meilleur régime qu'il préconise, hormis peut-être un article de trois pages intitulé

“English Republicanism” publié dans *The Economist* en 1871 qui commente le discours aux accents républicains d’Auberon Herbert (1838-1906). Il faut aller chercher dans ses travaux les idéaux républicains qu’il défend; il faut lire tous ses écrits, les recouper pour enfin s’apercevoir qu’à ses yeux, la liberté, le partage équilibré des pouvoirs, la souveraineté du peuple, le débat, le respect du droit mais surtout l’humanisme civique sont au cœur de sa pensée. De même dans son analyse de la Constitution anglaise, il nous donne à voir un système de gouvernement qui n’est rien d’autre dans son essence qu’une république. Ainsi écrit-il dans *The English Constitution* : “Dès qu’on s’est bien pénétré de cette idée que l’Angleterre est une république déguisée, il faut avoir soin de traiter avec un certain tact les classes pour lesquelles ce déguisement est nécessaire” (*Collected Works V* : 402).² C’est ainsi qu’il faut à présent considérer sa conception de la république et pourquoi il considère que ce terme définit la constitution anglaise.

16 En premier lieu, il faut bien comprendre qu’il existe chez Bagehot deux réalités : la première qui est que la constitution britannique est une république qui avance masquée pour des raisons historiques et sociales et qui prend la forme d’un régime parlementaire à tendance aristocratique ; la seconde, qui est son désir de voir s’installer la forme aboutie de ce type de régime, une vraie république, à savoir, un véritable gouvernement par le débat dans lequel tous les citoyens seraient éduqués et qui n’aurait d’autre but que de favoriser le plus grand bonheur du plus grand nombre. Tout le problème posé par cette double approche, repose sur l’évolution de la nation. Bagehot croyait en une évolution progressive des sociétés politiques qui tendait vers une double amélioration, celle de l’État d’une part et celle des citoyens d’autre part.

17 Dans leur progression, toutes les nations suivent, de manière inégale, un long chemin qui les mène des époques guerrières où l’ordre et la discipline sont de mise vers les époques du débat au cours desquelles le déploiement de la liberté devient possible. Si les premiers temps ont pour but d’imposer aux hommes un joug, les époques suivantes doivent, au contraire, pousser les hommes à se libérer. Tout l’enjeu que décrit l’auteur est de parvenir à trouver un équilibre, parfois précaire, entre l’ordre des premiers temps et la liberté des étapes suivantes.

18 Cependant, il demeure une contradiction permanente dans l’œuvre de Bagehot : si les époques du débat ont pour objet de forcer les hommes à se prendre en charge et à participer à la vie de la cité, elles les exposent également au risque de remettre en question tout l’édifice de la société. Le débat, parce que, par définition, il peut tout remettre en question, peut aussi ébranler l’équilibre même de l’État. Ainsi Bagehot est-il constamment déchiré entre la volonté de voir le débat s’étendre à la société tout entière et la crainte profonde de voir cette libéralisation échapper à la raison et virer à l’anarchie. Tradition et ordre d’un côté, évolution et liberté de l’autre : tels sont les deux pôles de l’univers de Bagehot.

19 De même faut-il voir que les raisons qui poussent l’auteur à s’interroger sur le moyen de parvenir à une meilleure forme de gouvernement s’insèrent dans une analyse des systèmes politiques du XIX^e siècle, où la France, les États-Unis et l’Angleterre sont continuellement comparés. Un pays comme la France donnait l’image d’une évolution chaotique bien peu à même de faire triompher – paradoxalement – de quelconques dispositions républicaines.

20 Il faut rappeler que Walter Bagehot, qui était alors un jeune homme de 26 ans, assista à Paris au coup d’État de Louis-Napoléon Bonaparte le 2 décembre

1851. Cet événement eut une incidence de taille dans la vie et l'œuvre de l'auteur, car il le poussa à s'interroger sur les raisons qui avaient mené le Prince-Président à faire usage de la force. À ses yeux, rien, si ce n'est la nécessité impérieuse de faire perdurer la société, ne pouvait justifier un retour à des époques rigides. Pourtant, et c'est à ce titre qu'il n'hésita pas à défendre un temps la prise de pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte et, par la suite, le régime césarien de l'Empereur Napoléon III, la France des années 1850 montrait tous les signes d'un pays en voie de décomposition. Le coup d'État de 1851 était considéré par Bagehot comme la conséquence logique de tous les soubresauts précédents expérimentés depuis 1789. La France avait le tort de poursuivre sa quête éperdue de la liberté alors qu'elle avait perdu l'ordre depuis la première révolution : ce schéma était inévitablement voué à l'échec. Dès lors, le coup d'État de 1851, moralement injustifiable en temps normal, avait un sens dans la France déstabilisée de cette époque. Bien entendu, Bagehot ne comprenait ce passage autoritaire que comme un moment passager qui devait conduire la France à se remettre en quête d'un type de régime plus modéré. C'est aussi à ce titre qu'il considérait que l'idée républicaine n'était qu'une théorie en France et qu'elle n'était pas suivie d'une pratique raisonnée de ces idéaux. On le voit, rien ne sert d'employer le terme *république* si la réalité de ce terme, à savoir un gouvernement mixte et équilibré dans lequel les citoyens peuvent se reconnaître tout en garantissant son existence, ne peut s'expérimenter.

21 L'idéal à poursuivre était de progresser lentement vers un régime de liberté comme c'était le cas pour l'Angleterre victorienne. Bagehot considérait son pays comme l'exemple à suivre, même s'il restait encore au système britannique un long chemin à accomplir avant de se débarrasser de la monarchie. À le suivre, tout était déjà néanmoins en place pour qu'elle disparaisse un jour et que cette république déguisée déjà à l'œuvre à l'époque viennoise la remplacer. Trois grands principes d'inspiration proprement républicaine fondent la théorie politique de Bagehot : équilibre des pouvoirs par leur fusion, défense de la liberté, humanisme civique.

22 Le pays avait déjà un gouvernement équilibré à coloration élitiste dans lequel il existait non pas une séparation des pouvoirs mais une fusion des pouvoirs, garant d'une stabilité bien plus grande. "Le secret efficace de la Constitution anglaise", écrivait-il,

peut être décrit comme l'union étroite, la fusion quasi complète des pouvoirs exécutif et législatif. Nul doute que selon la théorie traditionnelle, telle qu'elle apparaît dans tous les livres, la qualité de notre Constitution réside en la séparation absolue des pouvoirs législatif et exécutif, mais en réalité son mérite consiste en leur rapprochement singulier. Le trait d'union est le cabinet. Par ce mot nouveau, nous entendons une fraction du corps législatif choisie pour être le corps exécutif. (*Collected Works V* : 210-1)

23 En outre, le cabinet était responsable devant le Parlement qui lui-même émanait — du moins métaphoriquement —, d'un peuple déferent. Ainsi les représentants du peuple, considérés par Bagehot comme une aristocratie authentique et éclairée, garantissaient-ils la liberté. De là découle l'idée conçue par Walter Bagehot que les Anglais étaient faits pour leur système de gouvernement. Leur société hiérarchisée, leurs traditions immémoriales, leur déférence, tout était lié à leur caractère national qui évoluait à l'unisson des

institutions et des changements sociaux. "Notre Constitution n'est pas fondée sur l'égalité", écrivait-il,

ni sur un ajustement reconnu et progressif à l'intelligence et à la propriété; mais sur certains sentiments anciens de déférence et sur une façon curieusement approximative de représenter le bon sens et l'intelligence, en un des deux ne devant être malmené, car une fois ratés ils ne sauraient être reconstruits, et parce qu'ils sont les seuls appuis possible d'une constitution telle que la nôtre chez un peuple tel que le nôtre. (Collected Works V, 408-9)

- 24 Bagehot précise ainsi que c'est la déférence du peuple et la vertu des élites qui assure l'ordre et qui permet le développement de la liberté : la suprématie du peuple est donc bien entendue de façon métaphorique mais elle est bien réelle.
- 25 En effet, si l'auteur désirait ardemment pour l'Angleterre la mise en place d'une forme de gouvernement qui n'ait plus besoin de se dissimuler sous l'artifice de la monarchie, il était néanmoins partagé quant à l'extension du droit de vote au plus grand nombre. Comment, à la fois, se faire le défenseur d'un gouvernement où tous les citoyens peuvent participer à la vie de la cité et refuser dans un même élan que certains y participent ? En réalité, Bagehot considérait que, pour atteindre les époques du débat, il fallait que tous les citoyens fussent éduqués. Or, tel n'était pas le cas au XIX^e siècle. Ainsi la monarchie constitutionnelle avait-elle encore une grande utilité puisqu'elle détournait l'attention des incultes des véritables détenteurs du pouvoir et permettait d'assurer en douceur les différents changements de l'époque, tels que les réformes parlementaires de 1832 et de 1867. La transition d'un régime aristocratique à un régime démocratique se faisait pacifiquement, sous couvert d'un monarque bien présent qui laissait croire que rien ne changeait en surface. Il restait encore à l'Angleterre à se débarrasser un jour de cette façade de monarchie.
- 26 Cela nous amène à considérer la deuxième acception de Bagehot relative à la république. Quelle est donc la nature de cette république qui devait supplanter la monarchie constitutionnelle ? Il est vrai qu'elle ne se dessine qu'à travers les critiques de l'auteur sur la république déguisée à l'anglaise et parfois, subrepticement, à travers ses regrets sur les dérives du Second Empire en France. Pourtant, comme vient nous le rappeler l'un de ses plus proches amis, Richard Holt Hutton, "intellectuellement, il aurait préféré une république conservatrice à une monarchie constitutionnelle, si elle avait seulement eu la même emprise magique sur les Britanniques" (Collected Works XV : 366). Il faut réévaluer l'œuvre de Walter Bagehot de façon critique pour constater à quel point ses travaux marquent le temps fort d'une relecture des orientations des modernes à la lumière des questions des philosophes de l'Antiquité.
- 27 En cherchant à tâtons ce que l'auteur entend par le terme *république*, on découvre qu'il s'agit moins dans sa pratique de la forme de régime politique limitée décrite par les Grecs, que de celle décrite par les modernes qui fait de la représentation politique et du respect du droit les deux grands garants de la légitimité de l'État. Cependant, cette ébauche de définition serait incomplète sans l'évocation des variables non juridiques, telles que la vertu et la religion, qui sont incontestablement présentes dans l'œuvre de Walter Bagehot et qui sont rarement au centre des interrogations propres aux interprétations modernes de l'idée de république.

28 Il apparaît également assez clairement que, dans l'idéal, la république bagehotienne revêtirait la forme juridique d'une démocratie parlementaire. Bien loin de vouloir suivre l'exemple des différentes formes de république expérimentées en France à l'époque, qui donnèrent à voir combien il était difficile de faire coexister liberté, égalité et démocratie, Bagehot ne souhaitait que le retrait progressif de la monarchie de la vie politique du pays. Le Parlement, organe par excellence du débat, devait perdurer. Il semble que ce passage subtil d'une république déguisée à ce qu'on qualifiera, faute de mieux, de "république parlementaire", s'opérerait en fonction du degré d'éducation des citoyens. Comme toutes les évolutions en Angleterre, il est légitime de penser qu'elle n'aurait rien de révolutionnaire : elle marquerait simplement le passage d'une nation encore gouvernée par la force du sacré à une nation plus réfléchie.

29 La question de la représentation, en revanche, pose certaines difficultés car Bagehot était ambivalent quant à cette question. Dans son monde parfait, il espérait que l'évolution verrait l'éducation politique de la nation dans sa totalité, en revanche dans son Angleterre des années 1860 et 1870, il ne donnait aucun crédit à la masse. Le seul moyen était par conséquent de la représenter et de canaliser ses dérives par l'intermédiaire d'une élite qui venait lui prêter concours en faisant entendre sa voix au Parlement. En ce sens, Bagehot est très proche des conclusions d'Aristote sur le gouvernement républicain. Bagehot supposait qu'en des temps futurs, les meilleurs de la nation assureraient toujours leur devoir vis-à-vis du reste de la nation, et qu'il y aurait certainement une intensification de la politique de démocratisation puisque le niveau général d'éducation serait bien plus élevé. Dans un article sur le républicanisme anglais de l'époque, l'auteur émettait cette réflexion qui en dit beaucoup sur le degré de civilisation auquel il faudrait parvenir avant même de penser la république : "jouir de la vraie simplicité d'une république exige un degré de culture et de sagesse bien plus élevé que n'en a jamais atteint aucun pays au monde" (*Collected Works V* : 429). Le cheminement serait long qui verrait à terme le développement de cet archétype.

30 Dans un autre article ayant trait aux demandes des républicains anglais de la seconde moitié du XIX^e siècle, il n'hésitait pas à affirmer encore : "Notre objection au discours de Mr. Auberon Herbert prononcé à Nottingham en faveur de l'application du principe électif au chef de l'État n'est pas son audace, mais son caractère prématuré" (*Collected Works V* : 424). La république de Bagehot était loin d'être une utopie, même si le chemin semblait long : la voie était déjà toute tracée qui verrait les débuts d'une république démocratique dont la spécificité serait de parvenir à contenir, au nom des principes de la représentation, les dérives de la masse et l'omnipotence de la majorité. Le seul danger qui menaçait le devenir de la république bagehotienne était de ne point parvenir à éduquer la multitude alors qu'il s'agissait de la première condition à remplir. Bagehot écrivait encore dans le même article :

La finalité première des institutions républicaines — le maintien de la liberté — devrait être sacrifiée pour réaliser la finalité première de toutes les institutions de gouvernement — le maintien de l'ordre. Il est vrai que ce danger est temporaire; qu'une fois le peuple éduqué la nécessité d'un système artificiel disparaîtra ; mais il devrait être éduqué avant qu'un changement radical dans la constitution ne soit même entamé — excepté pour nourrir le débat. (*Collected Works V* : 425).

- 31 On peut s'interroger sur les différences véritables entre la république déguisée et la république bagehotienne, car si ce n'est l'amélioration intellectuelle générale du peuple et sa renonciation raisonnée à la monarchie, peu de choses les distinguent dans leur essence. Dans la pratique, la transition d'un monarque héréditaire à un chef d'État élu susciterait des transformations, mais le Premier ministre ne remplissait-il pas déjà une grande partie de ce rôle à l'époque ? C'est en théorie que le changement paraît de taille : en ouvrant leur esprit à autre chose qu'à leurs soucis individuels et à leurs préoccupations superficielles, la plus grande partie des gouvernés prendraient enfin toute la mesure de leurs devoirs civiques. Ce faisant, ils accompliraient un travail qui les guiderait vers la découverte d'eux-mêmes et de leur rôle dans la société. Aucune nation n'avait encore réussi à accomplir une telle transformation à l'époque.
- 32 L'auteur permet de constater que l'antagonisme entre société aristocratique et société bourgeoise, issu de l'antagonisme entre philosophie politique classique et philosophie politique moderne, est subordonné aux problèmes qui découlent de l'opposition entre la société de consommation et la société des vrais citoyens. C'est dans sa conception de la nécessité d'un humanisme civique que se trouve la réponse à ce problème.
- 33 Dans sa biographie de Walter Bagehot, William Irvine parvenait à la conclusion suivante : "Bagehot était en général tout à fait convaincu que, dans cette vie, la vertu et l'intelligence peuvent construire un bonheur noble et durable. Il est vrai que nulle part il n'exprime cette opinion explicitement, mais toute la tournure de son esprit la laisse entendre et la rend nécessaire" (207). Ce jugement a partiellement inspiré cet article parce qu'il incitait à rechercher dans la diversité des facettes de l'auteur l'existence tangible de ce lien conducteur d'essence républicaine. De plus, si Bagehot parvenait véritablement à trouver une forme de régime politique démocratique dans lequel le pouvoir politique serait lié à la vertu des gouvernants, au consentement fondé sur le bon sens des gouvernés et au débat, il fallait voir dans quelle mesure ses conclusions pouvaient être utilisées pour alimenter la polémique qui tourne autour de l'origine des sociétés libérales modernes.
- 34 Finalement la république déguisée de Bagehot est un régime mixte, combinaison de monarchie, de méritocratie et de démocratie, animé par un humanisme civique profond que le passage à une république ne viendrait pas transformer. Au lieu de promouvoir l'individualisme, la république déguisée, tout autant que la république bagehotienne, vise au développement du bien commun par le biais d'une élite dont le rôle, transmis de génération en génération, est d'en être le gardien et d'en assurer l'amélioration.
- 35 À bien des égards, si Walter Bagehot s'inscrit complètement, par les méthodes qu'il utilise, dans la pensée politique contemporaine, ses interrogations sur le devenir d'une certaine forme d'éthique dans les sociétés marchandes font de lui un penseur qui défie les catégories philosophico-politiques. Plus encore, Bagehot se départit des recherches utilitaristes du XIX^e siècle pour se positionner comme "utilitariste nouveau modèle", c'est-à-dire comme penseur qui considère que la recherche du bonheur de la nation peut se concilier avec celui de la personne. Il n'y a pas de morale de l'intérêt chez Bagehot, mais il y a bien une description de la morale et celle d'une conscience civique sans lesquelles l'État-nation n'est rien.
- 36 La théorie politique et constitutionnelle de l'auteur met ainsi à mal, comme on l'a rapidement signalé dans la première partie, la thèse d'une rupture entre

les sociétés archaïques fondées sur la hiérarchie et les sociétés libérales modernes fondées sur le droit. Au contraire, l'auteur se situe à mi-chemin entre ces deux conceptions de la politique et c'est sans doute dans sa définition de la liberté que se perçoit pleinement le lien qui les rattache l'une à l'autre. Pour Bagehot, la liberté ne peut prendre racine que sur ce qu'il y a de bon chez les hommes : elle ne doit pas servir à défendre des intérêts particuliers, ce qui serait une négation de la raison pour laquelle elle est apparue à un moment donné dans l'histoire. Ce canevas qui réunit liberté et éthique est tissé sur une compréhension originale de certains enseignements théologiques car Bagehot croyait en la force de la religion.

37 Dès lors, il faut dépasser ce qui a été suggéré dans la première partie, à savoir que la théorie politique de Bagehot s'inscrit en partie dans la lecture historique de Pocock, pour qui il n'y a pas de rupture profonde entre la philosophie politique classique et la philosophie politique moderne. Le Victorien nous enseigne que les sociétés modernes sont bien le fruit du droit et d'une conception nouvelle de la liberté, dans lesquelles la vertu est parvenue à se transmettre depuis le temps des patriarches jusqu'aux époques du débat, par l'intermédiaire des élites. Cependant, telle n'est pas la plus grande leçon qu'il nous donne. Plus que tout, Walter Bagehot parvient à montrer que la vertu perdurera dans les sociétés démocratiques si chacun s'ouvre à la voix de sa conscience. C'est en étant en accord avec la nature et avec sa nature que l'on doit vivre et progresser. En d'autres termes, Bagehot nous encourage à rechercher au fond de nous-mêmes cette moralité qui fera que les sociétés ouvertes à la démocratie n'auront plus à en craindre les dérives.

38 Pour finir, la singularité qu'il faut souligner dans la méthode de Walter Bagehot, mais qui est aussi à l'origine de son ambivalence, est que toutes ses idées reposent sur la double opposition entre ordre et liberté d'une part, tradition et évolution d'autre part. À partir de la symétrie qu'il faut sans cesse maintenir entre ces quatre mots d'ordre pour qu'il n'y ait pas d'entraves au progrès, Bagehot affirme peu à peu sa préférence pour une république méritocratique qui s'équilibre par le débat et dans laquelle la conscience civique serait de mise. Nos régimes démocratiques libéraux sont issus de ces interrogations qui tentent maladroitement de conjuguer liberté politique et liberté individuelle.

39 Bagehot mit à jour les résistances qui opposent les passions des hommes, le pouvoir et la liberté, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Paulette Carrive. Dans ce libre jeu, la monarchie du XIX^e siècle n'était qu'un leurre désuet en comparaison de la réalité qui se jouait sous les yeux de l'auteur. Il se trouvait en avance sur son temps : il voyait que la présence rassurante du souverain était encore nécessaire pour la majorité des Victoriens mais il percevait déjà que, pour certains, ce régime était un vestige du passé qui peu à peu viendrait à disparaître. Ce qu'il ne voyait pas, ou ce qu'il ne pouvait concevoir avec l'éducation de la grande majorité des classes inférieures de la nation, c'est qu'avec le temps, la monarchie se contenterait de ce rôle réduit et, contre toute attente, perdurerait. Peu importe, pourtant, que la république de Bagehot ne se soit pas fait jour au XX^e siècle comme il le désirait, car l'écho des idéaux de l'auteur résonne encore dans la monarchie constitutionnelle britannique.

40 Ainsi peut-on voir en Walter Bagehot l'un des précurseurs de la démocratie libérale – le type de gouvernement le plus susceptible de faire perdurer le régime républicain –, ce régime composite qui gouverne la plus grande partie des pays développés au XXI^e siècle. Sous couvert d'une écriture qui semble à première vue monarchiste et déférente, se dissimulent des idées républicaines

d'une toute autre nature que les conclusions qui avaient été présentées à propos de l'auteur jusqu'à présent. Tel est bien, en effet, le grand héritage que nous lègue Bagehot : celui d'idéaux moraux et républicains qui nous auraient eux-mêmes été transmis par des siècles d'évolution politique. Bagehot nous montre le moyen de concilier le meilleur de ce que les révolutionnaires français du XVIII^e siècle avaient voulu voir triompher, à savoir la liberté sous tous ses aspects (politiques, économiques, individuels) et le meilleur de l'Angleterre victorienne, l'ordre et la modération. Ce qu'il dénonçait, par-dessus tout, c'était la perversion de ces idées créatrices qui pouvaient aisément abaisser une nation tout entière. La fécondité de cette vision est d'enjoindre aux hommes de faire corps avec la société et l'État non pas parce que ce geste leur sera utile mais bien parce que, ce faisant, ils parviendront à se révéler à eux-mêmes et par eux-mêmes.

Bibliographie

Aristote. *La Politique*. Paris : Les Belles Lettres, 1971.

— . *Les politiques*. Paris : GF-Flammarion, 1993.

Bagehot, Walter. "The English Constitution." St John-Stevas, Norman, ed. *The Collected Works of Walter Bagehot*. London: The Economist (15 vol., 1965-1986). Vol. V, 1974.

— . "Mr. Bright on Republicanism." *The Economist*. 17 mai 1873. *The Collected Works of Walter Bagehot*, V, 1974.

— . "English Republicanism." *The Economist*. 15 avril 1875. *The Collected Works of Walter Bagehot*, V, 1974.

Baron, Hans. *The Crisis of the Early Italian Renaissance, Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny*. 1955. Princeton: Princeton UP, 1966.

— . *In search of Florentine Civic Humanism: Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought*. Princeton: Princeton UP, 1988.

Carrive, Paulette. *La pensée politique anglaise. Passions, pouvoirs et libertés de Hooker à Hume*. Paris : PUF, 1994.

Hutton, Richard Holt. "Obituary of Walter Bagehot." *The Spectator*. 31 mars 1877. *The Collected Works of Walter Bagehot*, XV, 1986.

Irvine, William. *Walter Bagehot*. 1939. Hamden: Archon Books, 1970.

Kriegel, Blandine. *Philosophie de la République*. Paris : Plon, 1998.

Pocock, J.G.A. *Le moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*. Paris : PUF, 1997. Introduction de Jean-Fabien Spitz. Traduction par Luc Borot de *The Machiavellian Moment, Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*. Princeton & London: Princeton UP, 1975.

Sisson, C.H. *The Case of Walter Bagehot*. London: Faber & Faber, 1972.

Zarka, Yves Charles. *Philosophie et politique à l'âge classique*. Paris : PUF, 1998.

DOI : 10.3917/puf.charl.1998.01

Notes

1 Par le terme "moderne", on se réfère à la philosophie politique qui prend naissance au XVI^e siècle avec les écrits de Machiavel et que l'on compare à la philosophie politique classique, celle des Anciens (Antiquité grecque ou romaine).

2 Ce passage tiré de *The English Constitution* se trouve uniquement dans l'article du 1^{er} janvier 1867 publié dans *The Fortnightly Review* et dans l'édition originale de 1867. Pour toutes les citations de Bagehot figurant dans cet article, c'est moi qui traduis.

Pour citer cet article

Référence électronique

Catherine HAJDENKO-MARSHALL, « Le républicanisme paradoxal de Walter Bagehot (1826-1877) », *E-rea* [En ligne], 1.2 | 2003, mis en ligne le 15 octobre 2003, consulté le 15 août 2017. URL : <http://erea.revues.org/278> ; DOI : 10.4000/erea.278

Auteur

Catherine HAJDENKO-MARSHALL

Université de Cergy-Pontoise

Maître de conférences

Catherine Hajdenko-Marshall est maître de conférences en civilisation britannique. Ses recherches portent sur le développement des idées politiques au XIX^e siècle et sur l'histoire des idées politiques. Elle vient de publier "National Character and Governance Styles: A Comparison between Parliamentary and Presidential Styles of Government with Reference to Walter Bagehot (1826-1877)", *Journal of Comparative Policy Analysis: Research and Practice*, Special Issue: Governance (Kluwer Academic Publishers, June 2003, Vol. 5, No. 2/3).

Droits d'auteur



E-rea est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sous la direction
de Odile Boucher-Rivalain
et Catherine Hajdenko-Marshall

Regards des Anglo-Saxons
sur la France
au cours du long XIX^e siècle


UNIVERSITÉ
de Cergy-Pontoise


L'Harmattan

Table des matières

Introduction	7
Michel PRUM Les précurseurs du socialisme britannique : une influence française ?	17
Catherine HEYRENDT Thomas Carlyle, acteur du renouveau de la vision anglo-américaine de la France	27
Catherine HAJDENKO-MARSHALL «The first duty of society is the preservation of society» : les lettres de Walter Bagehot en réaction au coup d'état français de décembre 1851	53
DI DRUMMOND Railway economies : British visions of the French, their railways, and the national economy..	75
Jacques CARRE William Robinson, du Paris d'Hausmann à l'urbanisme londonien	95
Rosemary MITCHELL French and Female : engendering national identity in the works of Agnes and Elizabeth Strickland	113
Martin HEWITT Max O'Rell and the performance of Frenchness on the late nineteenth-century Anglo- American lecture platform	147
Xavier GIUDICELLI Double perspectives : French literature in text and image in <i>The Savoy</i> (1896)	181
Warren JOHNSON Arthur Symons and the intransitivity of French Decadence	195
Claire CARLES-HUGUET Ernest Hemingway et la France : la partie cachée de l'iceberg	205

Odile BOUCHER-RIVALAIN Le regard porté par John Ruskin sur la France « un paradis éternel »	233
Françoise BAILLET De l'autre côté du miroir, et ce que les artistes y trouvèrent : la France au prisme de quelques écrits victoriens sur l'art	249
Alexandre KOSTKA The exhibition of « Modern German Artists », London, 1906 : diplomacy and art propaganda between Paris and Berlin	271
Les auteurs	287
Table des matières	293

**“The first duty of society is the
preservation of society”**

**Les lettres de Walter Bagehot en réaction
au *coup d'Etat* français de décembre 1851**

Catherine Hajdenko-Marshall
Université de Cergy-Pontoise

Au cours d'un voyage en France et à peine âgé de 25 ans, Walter Bagehot – qui devint par la suite le rédacteur en chef du magazine *The Economist* et l'auteur de plusieurs essais célèbres sur la constitution britannique – put assister au *coup d'Etat* du 2 décembre 1851 mené par le futur Empereur Napoléon III. Cet événement assez brutal poussa le jeune Bagehot à considérer que cette situation était anormale et que c'était bien là le signe d'un pays instable. Pour autant, il se fit le défenseur de ce *coup d'Etat* dans les pages de *The Inquirer* – magazine pour lequel il écrivit sept longues lettres aux titres tous plus originaux les uns que les autres¹ relatant les événements liés à ce changement de régime en France. A ses yeux, Louis-Napoléon Bonaparte tentait de retrouver une forme d'ordre qui faisait défaut à la France depuis la Révolution de 1848 – Révolution qui avait mené à la création d'une Seconde République et à la mise en place du suffrage universel auquel Bagehot était tant opposé. Son opinion ne manqua pas de choquer les lecteurs de *the Inquirer* au point que le rédacteur en chef fut contraint d'expliquer en exergue des lettres rédigées par Bagehot que "les opinions exprimées dans cette lettre nous incitent une fois encore à exprimer notre dissentiment par rapport aux vues de l'auteur"² La question qui se pose en lisant ces lettres est la suivante : pourquoi Bagehot défendait-il le *coup d'Etat* de cette façon ?

Son analyse de la situation en France à l'époque permet de mieux appréhender son mode de raisonnement, fondée sur une forme d'empirisme. Dans les sept lettres qu'il rédigea pour *The Inquirer* et qui furent publiées de janvier à mars 1852, il mit en place les fondements de sa

théorie politique – fondée sur l'évolution des sociétés politiques et expliquée dans son ouvrage de 1872 *Physics and Politics* – ainsi que de sa théorie constitutionnelle, éloge du gouvernement parlementaire dans sa forme classique et que l'on retrouve dans *The English Constitution* de 1867. Dire cela ne va pas de soi, car Walter Bagehot était encore un jeune homme inexpérimenté sur le plan politique à l'époque du *coup d'Etat* en France de 1851. Il venait à peine de terminer ses études à l'*University College* de Londres et ce séjour en France lui donnait l'occasion de confronter théorie et réalité politiques.

Trois idées clés du mode de pensée de Bagehot sont présentées dans ces lettres qui concernent la question du caractère national, l'évolution des nations et le cas du contre-exemple français.

L'analyse des caractères nationaux était un sujet au cœur des préoccupations de plusieurs victoriens à l'époque – chez John Stuart Mill par exemple – mais, chez Walter Bagehot, c'est la comparaison entre le caractère national britannique et le caractère national français qui mène à une analyse des systèmes politiques adaptés à ces caractères. Selon l'auteur, le caractère national français n'était pas prêt à mener l'expérience républicaine qu'il lui avait été donnée de vivre de 1848 à 1851 puisque cette période aboutissait à un *coup d'Etat* – une prise de force nécessaire pour un retour à l'ordre. De ce constat découlait l'idée que les régimes politiques devaient évoluer en adéquation avec les besoins et le degré d'évolution des nations. C'est seulement dans ces circonstances que les pays pouvaient espérer atteindre une forme d'ordre, menant à la stabilité politique et, en retour, à l'évolution. C'est ainsi que Bagehot utilisait l'exemple français pour prouver que le meilleur des gouvernements n'était pas une République mais bien un gouvernement de type parlementaire, qualifié de gouvernement par le débat.

Ainsi, 1851 et, en toile de fond, 1848, sont le substrat dans lequel l'auteur puisa pour élaborer l'ensemble de sa théorie politique et constitutionnelle.

1. Le *coup d'Etat* en France³ : les sept lettres publiées dans *The Inquirer*

Il faut d'emblée expliquer que si les sept lettres furent rédigées en réaction au *coup d'Etat* du 2 décembre 1851, elles sont davantage une réflexion sur la période de la Seconde République (1848-1851) et plus particulièrement sur la révolution de 1848. La chute de Louis-Philippe, le 24 février 1848, en partie en raison de son refus de toute réforme visant à libéraliser le système politique, montra combien le pays manquait encore de stabilité. En effet, la France de 1848 subissait une forte crise agricole, depuis 1845 ; cette crise se doubla, en 1847, d'une dépression boursière et financière. Enfin, la chute de la monarchie en 1848 vint renforcer ces deux perturbations en inquiétant davantage les investisseurs étrangers. Dès lors la crise n'était plus uniquement politique, c'était aussi une crise sociale.⁴

Le premier dessein du gouvernement provisoire était de promouvoir la discussion politique que la Restauration avait mise à mal, que ce soit par le biais de la presse ou des clubs politiques, plutôt que de se charger du mécontentement social. Dans le même sens, le suffrage universel fut instauré comme seul moyen de légitimer le pouvoir. C'est ainsi que naquit la Seconde République, proclamée le 4 mai 1848, qui donna à une population non préparée le pouvoir politique qui appartenait quelques mois auparavant au roi et aux élites dirigeantes.

Pourtant, dès juin 1848, face à la crise économique qui faisait rage et au manque de réformes sociales entreprises par le gouvernement, une partie de la population s'insurgea contre le pouvoir en place. Le bilan des trois journées d'insurrection des 23, 24 et 25 juin fut très lourd ; selon André Encrevé, il y aurait eu "1000 morts parmi les forces de l'ordre ; 4000 dans les rangs des insurgés, plus de 1500 fusillés sans jugement ; de 15000 à 25000 arrestations, dont 11000 suivies de condamnation à la prison ou à la déportation"⁵ Politiquement, le général Cavaignac (1802-1857), ministre de la Guerre dans le gouvernement provisoire, se trouva investi du pouvoir exécutif pour mater l'insurrection et

ramener l'ordre, ce qu'il fit jusqu'à l'élection du Président de la République, le 10 décembre, qui vit l'accession au pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte.

Ce sont les troubles de la Seconde République et les journées de juin en particulier que Walter Bagehot critique avec force parce qu'il y voit la marque d'un caractère national et d'un degré de culture inadéquats à un régime de liberté qui appellent une remise en ordre autoritaire. "Les Assemblées de la 'République de 1848' ", écrit ainsi Bagehot dans *The English Constitution*, "étaient désordonnées à l'extrême. J'ai vu moi-même la dernière et puis certifier qu'un débat réfléchi sur une question critique n'y était pas possible".⁶ De plus, une fois encore, la France se montrait coutumière des éruptions révolutionnaires qui la menaient à des catastrophes répétitives. C'est pourquoi le coup d'Etat de 1851, quant à lui, recueille l'approbation de Bagehot, parce que Louis-Napoléon Bonaparte ne voulait pas instaurer un ordre nouveau mais rétablir un régime politique stable – fondé sur le césarisme – en instaurant le Second Empire. Il était présent dans la capitale lors des soulèvements parisiens du coup d'Etat de 1851 et participa à l'installation de certaines barricades dans les rues de Paris. Bagehot – fort de son enthousiasme – ne trouva même pas contradictoire d'aller aider les républicains à monter les barricades contre les troupes de Louis-Napoléon Bonaparte alors même qu'il se déclarait en faveur du *coup d'Etat* dans *The Inquirer*.⁷ Il était le témoin d'une Révolution ; de l'histoire en marche et cela le transportait. Il s'agissait pour lui d'une crise de plus dans une longue succession de changements politiques qui avaient marqués la France. De la Révolution de 1789 à celle de 1848, le pays avait vu une première république (1792-1799), le *coup d'Etat* de Bonaparte de 1799, la période du Consulat de 1799 à 1804, le premier Empire (1804-1814-1815), la Restauration et ses deux monarchies (1814-1830) (sous Louis XVIII et Charles X), la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe (1830-1848) et l'avènement de la Seconde République (4 Mai 1848-1851). Il fut confronté dans les premiers jours de décembre 1851 à une véritable petite révolution, car la prise de pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte ne se fit

pas sans heurts. En effet, après avoir dissous l'Assemblée nationale, au soir du 2 décembre, le futur Napoléon III mit Paris sous état de siège et, voyant qu'une bonne partie de la bourgeoisie et des hommes du peuple lui résistaient, n'hésita pas à envoyer l'armée pour dégager les rues. C'est ainsi que, lors de la "fusillade des Boulevards" du 4 décembre, il y eut plus de 300 morts.⁸ Comme le rappelle André Encrevé dans *La France au XIX^e siècle : 1814-1914* : "Au soir du 4, Paris, terrorisé, ne bouge plus ; mais à la différence de son oncle, Louis-Napoléon ne l'a emporté qu'en faisant couler le sang"⁹. Walter Bagehot décrit dans ses lettres à ses parents une société française rongée par les refontes successives de l'Etat.¹⁰ Cependant, le *coup d'Etat* n'avait pas la même valeur à ses yeux que les autres révolutions et soulèvements français : au contraire, il s'agissait selon Bagehot du seul moyen, certes répressif, de ramener le peuple français sur la voie de l'ordre. Le problème majeur de la France, tel qu'il le décrit, c'est d'avoir tenté en 1848, comme en 1789 de se débarrasser de son passé et surtout de s'être fourvoyée dans sa recherche de la liberté et de l'égalité – deux principes qui ne peuvent en aucun cas aller de pair selon lui. Mais ce que dénonce Bagehot, c'est aussi la perversion d'une idée bonne au départ – évoluer vers un régime meilleur – qui, reprise par des hommes rusés et avides de pouvoir, conduit à son contraire, c'est-à-dire à la stagnation pure et simple de la société politique. En quelque sorte, la société française s'est déshumanisée, en 1789 comme en 1848, en se laissant guider par des élans contraires à l'ordre naturel : elle a tenté de fonder un Etat nouveau, alors qu'elle avait déjà un Etat qui aurait pu être réajusté en conformité avec les us et coutumes du pays. Au contraire, les hommes qui prirent le pouvoir en 1789 comme en 1848 ne surent pas créer les conditions nécessaires à un renouveau dans la continuité des traditions du pays – Bagehot entend par là une évolution politique en accord avec le caractère de la nation, car "la vie d'une constitution est conforme à l'esprit et au caractère de ceux qui la font fonctionner"¹¹ Or, les régimes politiques instaurés à la suite des révolutions ne l'ont pas été en conformité avec les besoins de la nation tout entière, mais plutôt en dépit de la nation et au profit

d'une certaine classe. C'est l'une des raisons pour lesquelles la Seconde République échoua : le gouvernement provisoire instaura le suffrage universel alors que la majorité de la population n'était pas éduquée pour en faire bon usage. Dans de telles conditions, la Seconde République ne pouvait mener qu'au désordre.

Les termes employés par Bagehot dans ses lettres sont souvent exagérés : leur auteur apparaissant souvent fasciné par les Français et ce qu'il considère comme une nature politique innée. Selon lui, une telle nation était bien trop passionnée pour pouvoir faire usage d'une quelconque liberté politique, à savoir le suffrage universel dans son expression la plus noble. Dans les deux premières lettres, Bagehot soulignait que la passion en politique était cause de danger pour la société. Il était avant tout un pragmatique, soucieux d'éviter toutes formes d'excès et recherchant la modération, pour qui : "Le premier devoir de la société est de préserver la société"¹². Ces lettres avaient pour objet de montrer que le besoin premier d'une nation – l'ordre – devait être respecté sous peine d'entrave durable dans le processus d'évolution de la nation. L'exemple de la France était le contre-exemple absolu, souvent utilisé par Bagehot pour montrer que 1848 n'était que la conséquence de 1789.

Plus de 18 ans après le coup d'Etat de 1851 et un peu avant la création de la troisième République en 1870, Bagehot, écrivit dans un article intitulé "Do the Conditions Requisite for a Stable Government Exist in France?":

La France est parvenue, par une longue et pénible expérience, à ce qu'on pourrait appeler une routine révolutionnaire. En premier lieu, l'ancien gouvernement s'effondre, et tout le monde voit qu'il doit s'écrouler, puis l'Assemblée en séance (...) vote que le gouvernement doit partir et entreprend de se charger des divers remplaçants, (...), quand tout à coup la populace parisienne fait irruption, chasse à la fois les orateurs et les auditeurs, et désigne un gouvernement provisoire tel qu'il lui convient, ou plutôt tel qu'il convient aux opinions et aux désirs des dirigeants qui commandent la populace à ce moment-là. Ce mode d'opération a été si souvent répété que Paris s'y

attend, et que la France s'y soumet ; mais, malheureusement, telle n'est pas la fin de la série. Passé un bref laps de temps, le gouvernement ainsi nommé par la populace parisienne, se brouille avec celle-ci. Le gouvernement, comme tout gouvernement, désire faire régner la loi et l'ordre, et s'oppose ensuite à la populace qui veut autre chose que la loi et l'ordre. De vives passions et de vagues espoirs avaient pressé la populace de nommer le nouveau gouvernement ; passés quelques jours, elle découvre que ces espoirs sont encore lointains et que ces passions sont encore inassouvies ; elle se met bientôt à haïr sa propre créature, peu de temps après elle s'insurge contre elle.¹³ La France était incapable de comprendre que théoriser la forme du régime politique empêchait de considérer pleinement les deux éléments sur lesquels il prenait racine : la société et le caractère national.

2. Adapter les régimes politiques aux caractères nationaux : la théorie politique de Bagehot

En mettant l'accent sur l'étude des caractères nationaux, Bagehot refusait l'acception classique de l'existence de bons et de mauvais régimes. L'inextricable difficulté du classement des bons régimes et de leurs déviations est en quelque sorte abandonnée au profit de la question du caractère de la nation. L'idée est d'adapter le régime aux hommes et non plus d'adapter les hommes aux régimes.

Dans la septième et dernière lettre sur le coup d'Etat, en réponse à certains de ses compatriotes qui proposaient pour la France un nouveau régime inspiré par la théorie mais qui négligeait la pratique, il écrit : "le régime qui sera ébauché doit être capable de protéger les foyers et les maisons des hommes. Il est aisé de concevoir des politiques si on néglige cette condition essentielle".¹⁵ Bagehot est un auteur qui procède avec simplicité plutôt que de se perdre dans des considérations philosophiques qui ne répondent plus aux attentes pratiques des hommes du XIXe siècle. Il résume sa conception ainsi : "la vente de figes, le raccommodage de souliers, la fabrication de clous : voilà l'essence de la vie. Et que celui qui prépare une constitution pour son pays réfléchisse à cela".¹⁵ Pour

Bagehot, l'existence de régimes critiquables – tel que le second Empire en France qui débuta en 1852 – était le signe que les besoins premiers de la société, à savoir la préservation de la société et sa stabilité, n'avaient pas été remplis par les régimes antérieurs. Sans elles, point de liberté.

Bagehot refuse de théoriser à l'excès le politique par crainte de s'éloigner de la réalité quotidienne. Il faut, selon lui, observer un peuple, et se laisser guider par ses besoins pour déterminer le type de politique qui lui conviendrait. Dans le tempérament d'une nation s'inscrit une réalité historique et sociale qui permet, mieux que toute logique rationaliste, de penser la pratique politique. S'interroger sur les différents régimes politiques revient alors, pour Bagehot, à poser la question de ce qu'est l'essence de la nation. Adapter le régime au développement intellectuel de la nation était la solution et non, comme le faisait la France, forcer la nation à s'adapter au régime. La conclusion qui en découlait était que les français étaient incapables en 1851 d'appréhender une quelconque forme de liberté politique et qu'avec un autocrate comme Louis-Napoléon Bonaparte, l'ordre et l'avènement de jours plus stables propices à la découverte de la liberté politique – pourraient s'installer. La création d'une République en 1848 s'apparentait à une mauvaise expérience politique, de pure abstraction, la nation n'étant pas suffisamment éduquée pour utiliser à bon escient le vote qui lui avait été donné.

C'est pourquoi, de cette période, les lettres sur le coup d'Etat restent un témoignage vivant et réfléchi sur l'importance du caractère de la nation. La troisième, intitulée "Sur la Constitution nouvelle de la France, et l'aptitude du caractère français à la liberté nationale"¹⁶, est sans doute la plus éloquente des sept lettres : Bagehot y dévoile son admiration pour le caractère national français (dont Louis-Napoléon Bonaparte est, à ses yeux, l'expression même à cette époque), mais précise également qu'en raison de ce caractère particulier la France est en quelque sorte ingouvernable. De ce constat suit une réflexion sur le sens du politique :

Burke a enseigné en premier au monde entier, (...) que la politique est faite de temps et de lieu, que les institutions sont des choses changeantes, qui doivent être mises à l'épreuve et adaptées aux conditions changeantes d'un monde en mutation, que la politique, en réalité, n'est qu'une affaire qui doit être définie dans chaque cas par les besoins précis de ce cas ; en termes clairs : par le sens commun et les circonstances. Ce fut là un grand pas en philosophie politique – bien qu'il apparaisse *maintenant* que les événements de 1848 ont été plus riches d'enseignements (je le crois) pour les personnes réfléchies. Ils nous ont permis de dire que, de toutes les circonstances qui influent de la sorte sur les problèmes politiques, de loin et de manière incontestable, la plus importante est celle du *caractère national* ¹⁷

L'expression "sens commun" revêt ici bien plus de signification qu'il n'y paraît : elle renvoie à l'un des caractères dont une nation doit nécessairement se doter pour espérer être convenablement gouvernée. Sans cette qualité indispensable une nation ne pourra qu'être instable, car "les meilleures institutions ne pourront retenir une nation disposée à se fourvoyer".¹⁸ Walter Bagehot dénonçait en cela le caractère français, cultivé et intelligent, selon lui, mais bien trop passionné pour se laisser gouverner, et par conséquent peu préparé à la liberté. Inversement, le caractère anglais, qu'il jugeait déférent et conservateur, était le caractère le plus prédisposé à un régime de type parlementaire. L'Angleterre avait réussi à trouver le régime – une monarchie parlementaire – qui convenait le mieux à son caractère national en raison à la fois, du "sens commun" des élites modérées qui avaient su s'adapter à l'évolution de la Constitution, et du "sens commun" de la nation déférente qui se laissait gouverner par ses élites. Pour Bagehot, la France de 1852 était doublement handicapée, car la nation (et ses élites) manquait cruellement de sens pratique et les types de gouvernement qui lui étaient imposés ne convenaient pas à son caractère. "En un mot", écrivait-il dans sa troisième lettre,

De même que les gens au 'bon gros sens commun' réussiront (en général) dans la vie d'une manière ou d'une autre (quelle que soit leur situation ou leur destinée), de

même une nation réussira certainement, qui dans la conduite d'institutions libres, appliquera un jugement sain, de la patience, un comportement rationnel et prêt aux compromis ; tandis que le caractère national le plus éminemment doué ne sera que la source et le germe d'un échec continu et désastreux si, quelles que soient ses autres insignes qualités, il est dépourvu de ces aptitudes simples, solides et essentielles.¹⁹

Des années plus tard, on retrouve la même assertion dans *Physics and Politics*, si ce n'est que le "sens commun" est devenu une notion plus définie, celle de la "modération animée".²⁰ Par cette expression un peu paradoxale dans les termes choisis (d'où la difficulté de la traduire), Bagehot entend une qualité qui transcende toutes les autres car elle est "l'union de la vie avec la mesure, de l'allant avec la raison"²¹ "Il est manifeste que c'est là une qualité qui multiplie autant, si ce n'est plus que toute autre, les résultats heureux dans la vie de tous les jours", écrit Bagehot, car "elle permet aux hommes de voir ce qui est bon ; elle leur donne assez d'esprit pour avoir une perspicacité suffisante ; mais elle ne fait pas des hommes de purs esprits".²² C'est la qualité requise du meilleur des gouvernements d'après Walter Bagehot : celui du débat ; sans la modération ou le sens commun, aucun gouvernement de ce type ne peut prévaloir. Mais on est déjà loin, avec la définition de la "modération animée", de ce que Bagehot tentait d'expliquer en 1852 : en effet, si à l'époque de la rédaction de *Physics and Politics*, le peuple anglais avait atteint ce stade modéré, c'est qu'auparavant, le sens commun et surtout la stupidité avaient prévalu dans la nation. Aussi surprenant que le mot "stupidité" puisse paraître, c'est pourtant bien ce que Bagehot recommandait comme autre qualité nécessaire, aux lecteurs de *The Inquirer* :

Je crains que vous moquiez si je vous dis ce que je conçois comme la qualité morale la plus essentielle pour un peuple libre, dont la liberté doit se réaliser progressivement, de façon permanente et à grande échelle, c'est beaucoup de stupidité.²³

Il ajoute un peu plus loin, comme pour les rassurer : "Je n'ai pas besoin de dire qu'en matière de stupidité réelle et

profonde, les Anglais n'ont pas de rivaux".²⁴ Pourquoi la stupidité ? Parce que Bagehot était convaincu que toute nation devait pouvoir s'adapter lentement aux évolutions du type de gouvernement dont elle s'était dotée, et qu'une certaine dose de stupidité n'était pas mauvaise en soi, dans la mesure où elle agissait comme facteur d'adaptation. Il s'expliquait en ces termes :

A vrai dire, ce que nous nommons indignement stupidité, encore que ce ne soit pas une qualité stimulante dans une société ordinaire, est la ressource favorite de la nature pour préserver la régularité de la conduite et la cohérence des opinions. Elle force à la concentration ; les gens qui apprennent lentement, apprennent uniquement ce qu'ils doivent apprendre. La meilleure assurance que les gens accomplissent leur devoir est qu'ils ne sachent pas quoi faire d'autre ; la meilleure assurance d'atteindre la stabilité d'opinion est que les gens soient incapables de comprendre ce qu'il y a à dire en faveur de l'opinion inverse.²⁵

C'était justement cette qualité qui manquait à la nation française et à ses élites, et qui, à en croire Walter Bagehot, faisait d'elle la nation instable par excellence. Trop "éclairée", elle ne pouvait trouver la stabilité politique qu'il lui fallait pour développer tout le tempérament de la nation : sans la base stable que procurait un caractère national moins docte, elle ne pouvait évoluer correctement. Encore une fois, l'analogie entre le corps organique, qui prend le temps de croître et de mûrir, et le corps social est ici très présente. Bagehot admirait le tempérament français mais en venait presque à regretter son intellect. "Un Français, un vrai Français, ne peut pas être stupide", disait-il ainsi en 1852, "la sagacité est sa substance, l'esprit est son eau, les bons mots sont pour lui des bonbons. Il lit et apprend en lisant ; la légèreté et la littérature sont sa marque par nature".²⁶ En réalité, trop de perspicacité, trop de répartie, trop de finesse desservait la nation française. Avancer que la stupidité était un élément positif au sein d'une nation était audacieux et allait marquer les esprits. R. H. Hutton écrit à ce sujet : "Je crois que, par la suite, il persuada pratiquement les hommes politiques anglais d'admettre cela (que c'est avec un peuple stupide que les institutions libres sont susceptibles de fonctionner), bien qu'en 1852 ce

ne fut qu'une nouveauté désinvolte, un paradoxe et une hérésie".²⁷

On le voit, la notion de caractère national a surtout été développée, dans l'œuvre de Bagehot, par la comparaison entre les caractères nationaux français et anglais. La référence au caractère national est propre à une série de penseurs victoriens mais comme le souligne Georgios Varouxakis dans son ouvrage intitulé *Victorian Political Thought on France and the French* ²⁸, seul Bagehot en fait la base de sa pensée politique. C'est pourquoi s'attacher à en expliquer la teneur revient à étudier ces deux nations en profondeur mais aussi à tirer des conséquences en terme d'organisation politique.

3. De la théorie politique à la théorie constitutionnelle

La réaction de Walter Bagehot concernant la Révolution française de 1848 est assez proche de celle d'Edmund Burke concernant la Révolution de 1789. Comme Burke, Bagehot croyait en l'évolution graduelle des sociétés politiques et tout comme le père du conservatisme moderne²⁹, il rejetait toute forme de rationalisme politique qui visait à faire triompher les droits de l'homme, nés de la raison des hommes et non de la tradition, hérésie totale pour les deux penseurs. C'est bien la continuité historique qui était au cœur d'une évolution harmonieuse – exprimée pleinement dans l'exemple de la constitution anglaise et du lien vivant entre le passé de la nation et son présent à l'oeuvre dans la *common law*. A l'opposé des français qui avaient méthodiquement détruits une partie des lois de l'Ancien Régime au mépris de la stabilité de la nation, les anglais avaient précieusement conservé leur héritage en l'adaptant aux besoins nouveaux. La *common law* constamment adaptable – reprise et adaptée par les juges - en était le lien vivant, preuve de la grande vitalité de la Constitution anglaise.

L'intention qui anime les écrits des deux hommes est bien de montrer que seule la durée et les mutations peuvent asseoir les qualités d'un régime. Certes, la critique d'Edmund Burke sur la Révolution de 1789 a eu une portée plus grande que celle de Walter Bagehot sur le coup d'Etat

de 1851 – sans doute parce que Burke, comme le montre si clairement Leo Strauss³⁰, est celui qui a subordonné la théorie à la pratique avec tant de ferveur – mais il ne faut pas pour autant négliger le fait que les lettres de Bagehot apparaissent comme la suite logique où même comme l'épilogue de *Reflections on the Revolution in France*. Dans l'ouvrage de 1790, Edmund Burke prédisait les grands troubles au-devant desquels allait la France et annonçait les dérives à venir, celles de l'épisode violent de la Terreur (1793-1794).³¹ Tout au long de l'œuvre, Edmund Burke exprime son inquiétude face à des comportements qui augurent des pires catastrophes. Il dénonce le dérèglement de l'Etat et montre combien les théories qui sont à l'origine de la Révolution sont erronées parce qu'elles ne correspondent pas aux besoins de la société. La conclusion s'impose, à savoir que la forme de régime en place fait ressortir la bestialité des citoyens. Que dire d'un Etat qui, censé guider les gouvernés vers un ordre meilleur, ne fait qu'encourager leur nature la plus mauvaise ? Les principes révolutionnaires, qui aspiraient au triomphe de la liberté et de l'égalité, n'étaient en fait qu'une chimère. A aucun moment, ils ne s'étaient incarnés dans la réalité. Qu'importait aux nouveaux citoyens français, semble dire Burke, de voir la liberté et l'égalité inscrites dans la Déclaration des droits de l'homme si, dans la réalité pratique, ils ne jouissaient d'aucun de ces droits ? Finalement, ne valait-il pas mieux jouir de moins de droits théoriques, comme c'était le cas pour les sujets du monarque anglais, mais vivre dans un régime stable où les libertés les plus importantes étaient respectées ? Burke exposait les incohérences de la démarche abstraite dans ce qu'elle avait de plus pervers : en imaginant une fin parfaite et en essayant de la rendre possible, les théoriciens de la Révolution n'avaient pas songé un seul instant au fait que leurs desseins se révéleraient peut-être inapplicables dans la réalité. Ainsi, ils s'évertuaient à transformer la société par leurs idées tandis que la société, qui était mue par ses propres principes, ne pouvait recevoir ces idées. La faille entre théorie et pratique que dénonçait Burke était une faille béante qui générerait une longue instabilité politique.

En 1851, Bagehot n'a plus, en quelque sorte, qu'à constater les méfaits de l'idéologie dénoncée par Burke et, prenant appui sur les leçons de l'histoire, à en conclure :

Je pense que tous les Anglais sensés qui examinent cette histoire (l'histoire de plus de soixante années), ne tarderont pas à entrevoir une conclusion particulièrement agréable à nos habitudes nationales bien réglées, à savoir que le premier besoin des Français est quelqu'un ou quelque chose apte et disposé à contenir les disputes de rues, à réprimer les éléments terribles de la révolution et du désordre qui, de temps à autre, stupéfient l'Europe ; capable et désireux de maintenir l'ordre et la tranquillité qui sont (tout le monde en convient) les conditions préalables essentielles et primordiales du travail et de la civilisation.³²

A partir de cette première exigence, Bagehot voit que le retour à une unité de corps entre l'Etat et la nation pourra enfin se réaliser. C'est pourquoi, comme Burke à propos de la Glorieuse Révolution, Bagehot interprète le coup d'Etat de 1851 comme un acte de sauvetage et qu'il défend les agissements de Louis-Napoléon Bonaparte précisément parce qu'il y voit la possibilité de repartir sur des bases saines, même si cela implique l'usage de la force dans un premier temps. Dans cette optique, il est deux points que Bagehot souligne : d'une part, "(...) un pouvoir exécutif véritablement fort, réputé pour être fort, et continuellement fort est la première condition d'un bon gouvernement dans ce pays (la France)"³³ ; d'autre part, le pays doit être gouverné par un homme plus ancré dans le réel que la plupart des hommes politiques de l'époque. Ainsi discerne-t-il, dans le caractère de Louis-Napoléon Bonaparte, les caractéristiques d'un dirigeant utile qui ne s'embarrasse pas de l'opinion des penseurs politiques de l'époque. A ce titre, celui-ci se révèle être un sauveur providentiel pour la France, selon Bagehot :

Mais je peux dire, que, quels que soient ses autres défauts, il a un avantage prééminent sur les autres hommes d'Etat français : il n'a jamais été professeur, ni journaliste, ni avocat à l'avenir prometteur, ni par goût, *littérateur*. Il n'a pas confondu sa personne avec l'histoire ; il n'expose pas ses idées dans des éditoriaux, dans de longs discours, ou dans des essais plaisants. Mais il est capable d'observer les faits correctement, de les examiner avec simplicité, et

de fonder son action avec discernement. Et sa devise est celle de Danton, *De l'audace toujours de l'audace*, et voilà ce qui, vous le savez, en temps de révolution, selon Bacon, mènera un homme loin, peut-être même jusqu'à la victoire finale, et à ce millenium toujours à venir qu'est *la consolidation de la France*³⁴

La prise de position de l'auteur en faveur de Louis-Napoléon a souvent été mal comprise et a choqué une grande partie des lecteurs de *The Inquirer* à l'époque, mais il apparaît clairement dans l'extrait cité ci-dessus que le coup d'Etat était à ses yeux une mesure d'utilité publique. Seul un homme comme Louis-Napoléon Bonaparte avait les moyens d'enrayer la spirale infernale de la fragilité gouvernementale en France parce qu'il le faisait non pour lui-même, semble dire Bagehot, mais pour la France. Dans sa façon de gouverner, Louis-Napoléon s'appuyait à la fois sur le peuple, qui, en participant au suffrage – dès le 20 décembre 1851, Louis-Napoléon usa du plébiscite pour asseoir son pouvoir – affirmait sa souveraineté, et sur la bourgeoisie, à qui il garantissait une reprise économique et la sauvegarde de ses intérêts. C'est pourquoi Walter Bagehot justifiait l'action de Louis-Napoléon par le fait que son but, à terme, était de restaurer l'ordre et la confiance du peuple. La description des événements, chez Bagehot, est assez inattendue mais il s'agit d'un retournement de situation qui vise à retrouver la normalité, comme si la Seconde République de 1848 à 1852 avait été une période d'égarement politique.

Il n'est pas inutile de souligner que si Bagehot voyait la liberté du peuple comme un but ultime, il admettait la possibilité que la réalisation de ce but implique une phase de despotisme.³⁵ En cela on perçoit déjà les prémisses d'un raisonnement utilitariste chez Bagehot : le césarisme³⁶ de Louis-Napoléon Bonaparte devait servir de transition à une nation affaiblie par des années de changements politiques et fonder les bases d'un régime plus libéral.

Seule cette façon de comprendre Bagehot permet d'accepter sa défense du coup d'Etat, sinon comment faire

coïncider les idéaux modérés de Bagehot et sa justification d'un événement auquel il ne pouvait être qu'opposé ? Le coup d'Etat n'était moralement acceptable que dans la mesure où il permettait au peuple français de retrouver un équilibre politique: équilibre qui pouvait être discuté certes, mais qui servirait d'étape au retour à une évolution politique régulière.

La Révolution de 1789 et les troubles de la Seconde République déclenchèrent des réactions qui seront à l'origine de l'élaboration d'une partie des principes politiques des deux auteurs car tous deux s'attacheront à en déceler les logiques profondes. Le dessein de Bagehot sera même de dénoncer le danger que représentent pour l'Angleterre et pour d'autres nations les égarements de la France. Dans un article intitulé, *Burke ou la fin d'une seule histoire de l'Europe*, François Furet déclare que Burke est celui qui voit "que la France inaugure une Histoire alors qu'il en incarne une autre. A partir de lui, à travers lui, l'Europe présente désormais deux figures antagonistes, inconciliables, l'Angleterre et la France".³⁷ Il en va de même pour Walter Bagehot, qui comprend très tôt que l'organisation politique des deux pays diffère en tant de points que seule une étude approfondie de la société qui a engendré ces systèmes peut permettre de comprendre ces divergences et d'en prévenir les dérives.

On le voit, le séjour de Bagehot en France fut à l'origine de sa réflexion politique – réflexion qui se poursuivit au moment des débats autour de l'extension du droit de vote en 1867 au Parlement britannique. Concilier liberté et démocratie devint l'un des axes forts de la pensée bagehotienne pour qui la liberté ne pouvait pleinement s'exprimer qu'à l'abri du danger de la démocratie. Donner le droit de vote à une nation peu à même d'en faire bon usage – c'est-à-dire politiquement non éduquée – était dangereux car cela aboutirait à lui sacrifier la liberté politique si péniblement acquise et si fragile. Pour Bagehot, revendiquer relevait du désir d'éduquer la nation et c'est la raison pour laquelle ses écrits sont encore si accessibles. Walter Bagehot demeure un penseur victorien dont la théorie socio-politique nous rappelle que la

politique est d'abord une affaire de bon sens. Et si, déjà, nos hommes politiques écoutaient ce message simple d'un siècle qui nous paraît éloigné, nous n'en serions pas, en ce début de 21^e siècle, à imposer à des peuples non préparés à les recevoir, des régimes politiques théorisés, comme c'est le cas en Afghanistan et en Iraq aujourd'hui.

NOTES :

1. Voir les titres dans les notes.

2. "The sentiments expressed in this letter render it advisable that we should again declare our own entire dissent from the views of the writer". Introduction à "Letter I.—The Dictatorship of Louis-Napoléon", *The Inquirer*, 8 janvier 1852.

3. Paris, à cette époque, était au bord de la révolution : Louis-Napoléon Bonaparte, élu président de la République française en 1848 pour quatre ans, n'était pas rééligible mais désirait conserver ses pouvoirs afin de restaurer l'Empire de son oncle dont il était l'héritier. Dans le but d'être réélu, il essaya donc de provoquer la révision de la constitution bien qu'il n'eût pratiquement aucun partisan au sein de l'Assemblée, et se trouva ainsi confronté à un refus. Sachant qu'il ne pouvait attendre les élections de mai 1852, pour lesquelles il serait inéligible, Louis-Napoléon décida d'imposer son autorité par un coup d'Etat, celui du 2 décembre 1851. Au matin du 3 décembre, Louis-Napoléon proclama que l'Assemblée et le Conseil d'Etat avaient été dissous, qu'il avait pris les pleins pouvoirs et rétabli le suffrage universel aboli depuis 1850. Louis Adolphe Thiers (1797-1877), l'homme d'Etat, et les siens aussi bien que les républicains essayèrent en vain de s'opposer à Louis-Napoléon, mais le soulèvement fut rapidement réprimé dans le sang. Louis-Napoléon et son nouveau gouvernement n'hésitèrent pas à présenter le coup d'Etat à la bourgeoisie et aux paysans comme salutaire et comme les ayant sauvés d'un soulèvement social plus violent. Le 20 décembre, les Français plébiscitèrent Louis-Napoléon, ce qui lui garantit des pouvoirs pratiquement dictatoriaux. En février 1852, après un second plébiscite, il fut proclamé Empereur des Français. L'année suivante, le 2 décembre 1852, jour anniversaire du coup d'Etat de 1851, le Second Empire fut proclamé.

Sur la situation économique et sociale en France à cette époque voir : Dominique Barjot, "L'économie française, 1815-1851".

dans : Dominique Barjot, Jean-Pierre Chaline, André Encrevé. *La France au XIX^e siècle: 1814-1914*. Paris: Presses Universitaires de France, 1997 (première publication en 1995), pp. 101-105. Sur les effets de la révolution française de 1848 sur l'Angleterre voir : Fabrice Bensimon. *Les Britanniques face à la révolution française de 1848*. Thèse sous la direction de Roland Marx, soutenue à l'université de Paris III le 10 janvier 1998, 652 pages.

5. André Encrevé, "La vie politique sous la II^e République", dans : Dominique Barjot, Jean-Pierre Chaline, André Encrevé. *La France au XIX^e siècle : 1814-1914, op.cit.*, p. 312.

6. "The Assemblies of the '48 Republic were disorderly in the extreme. I saw the last myself, and can certify that steady discussion upon a critical point was not possible in it". Walter Bagehot. *The English Constitution*. Londres : Fontana Press, 1993, p. 298.

7. Bagehot se rangea, comme Palmerston en Angleterre – c'est d'ailleurs à cause de son approbation de l'action de Louis-Napoléon que Palmerston dut démissionner de son poste de ministre des Affaires étrangères, à la demande de la reine Victoria – du côté de Louis-Napoléon. Dans une lettre à sa mère datée du 7 décembre 1851, il expliquait ainsi ses opinions : "Je prends résolument le côté du président contre M. Thiers. (...) Je suis, en résumé, ce qu'ils appellent ici un *réactionnaire*, et je crois que je suis du côté de la majorité ; une bien saine habitude à prendre pour un jeune homme". "I wish for the President decidedly myself as against M. Thiers (...) I am in short what they call here a *réactionnaire*, and I think I am with the majority—a healthy habit for a young man to contract". Lettre de Walter Bagehot à sa mère datant du 7 décembre 1851, *CW*, vol. 12, p. 326. Voir également sur le séjour de Walter Bagehot en France : Emilie Barrington (sous la direction de). *The Works and Life of Walter Bagehot, op.cit.*, vol. 10, pp. 193-195.

8. Voir la description de ce massacre dans Louis Girard. *Naissance et mort, la Seconde République*. Paris : Calmann-Lévy, 1968, pp. 291-2. Voir également "la statistique de la répression de l'insurrection de décembre 1851" dans : Maurice Agulhon. *1848 ou l'apprentissage de la République : 1848-1852*. Paris : Editions du Seuil, collection "Nouvelle histoire de la France contemporaine", n°8, 1973, pp. 235-7.

9. André Encrevé, "La vie politique sous le Second Empire" dans : Dominique Barjot, Jean-Pierre Chaline, André Encrevé. *La France au XIX^e siècle : 1814-1914, op.cit.*, pp. 412-3.

10. Voir toutes les lettres que Walter Bagehot envoya à cette époque à ses deux parents dans lesquelles il relate les

événements. Elles sont toutes rassemblées dans : Emilie Barrington (sous la direction de). *The Works and Life of Walter Bagehot, op.cit.*, vol. 10, pp. 189-204.

11. "The life of a constitution is in the spirit and disposition of those who work it". Walter Bagehot, "Letter V.—On the Constitution of the Prince-President", *The Inquirer*, 7 février 1852.

12. "The first duty of society is the preservation of society". Walter Bagehot, "Letter II.—The Morality of the Coup d'Etat", *The Inquirer*, 17 janvier 1852, *CW*, vol. 4, p. 36.

13. "By long and painful experience, France has attained what may be called a routine in revolutions. First the old government breaks down, and everyone sees it must fall, then the sitting Assembly—(...)—votes that the government shall go and begins to occupy itself with the various substitutes; (...); when all at once the mob of Paris rushes in—expels both speakers and hearers, and names a provisional government such as suits it, or rather such as suits the views and wishes of the leaders who have, for the time being, the command of it. This process has been repeated so often that Paris expects it, and France yields to it; but, unhappily, this is not the end of the series. After a short interval, the government thus nominated by the mob of Paris, quarrels with that mob. The government, as a government, wishes to keep law and order, and then it becomes opposed to the mob which wants something else than law and order. The mob was urged to name the new government by strong passions and vague hopes; in a few days it finds those hopes still distant, and those passions still ungratified; it soon begins to hate its own creature, in a little while after it is in arms against it". Walter Bagehot, "Do the Conditions Requisite for a Stable Government Exist in France?", *The Economist*, 10 sept. 1870.

14. "The system to be sketched out must be fit to protect the hearths and homes of men. It is easy to compose policies if you do but neglect this one essential condition". Walter Bagehot, "Letter VII.—Concluding Letter", *The Inquirer*, 19 février 1852.

15. "The selling of figs, the cobbling of shoes, the manufacturing of nails,—these are the essence of life. And let who so frameth a constitution for his country think on these things". *Ibid.*

16. Walter Bagehot, "Letter III.—On the New Constitution of France, and the Aptitude of the French Character for National Freedom", *The Inquirer*, 24 janvier 1852,.

17. "Burke first taught the world at large, (...) that politics are made of time and place—that institutions are shifting things, to be tried by and adjusted to the shifting conditions of a mutable world—that, in fact, politics are but a piece of business—to be

determined in every case by the exact exigencies of that case: in plain English—by sense and circumstances. This was a great step in political philosophy—though it *now* seems the events of 1848 have taught thinking persons (I think) further. They have enabled us to say that of all these circumstances so affecting political problems, by far and out of all question the most important is *national character*". *Ibid.* (Italiques de l'auteur).

18. "The best institutions will not keep a nation that *will* go wrong". *Ibid.*

19. "In a word—as people of 'large roundabout common sense' will (as a rule) somehow get on in life—(no matter what their circumstances or their fortunes)—so a nation which applies good judgement, forbearance, a rational and compromising habit to the management of free institutions, will certainly succeed; while the more eminently gifted national character will but be a source and germ of endless and disastrous failure, if, with whatever other eminent qualities, it be deficient in these plain, solid, and essential requisites". *Ibid.*

20. "animated moderation". Walter Bagehot. *Physics and Politics or Thoughts on The Application of the Principles of "Natural Selection" and "Inheritance" to Political Society*. Boston : Beacon Press, p. 145.

21. "Union of life with measure, of spirit with reasonableness". *Ibid.*, p. 146.

22. "It is plain that this is a quality which as much as, if not more than, any other multiplies good results in practical life. It enables men to see what is good; it gives them intellect enough for sufficient perception; but it does not make men all intellect". Walter Bagehot. *Physics and Politics or Thoughts on The Application of the Principles of "Natural Selection" and "Inheritance" to Political Society, op.cit.*, p. 147.

23. "I fear you will laugh when I tell you what I conceive to be about the most essential moral quality for a free people, whose liberty is to be progressive, permanent, and on a large scale; it is much stupidity". Walter Bagehot, "Letter III.—On the New Constitution of France, and the Aptitude of the French Character for National Freedom", *The Inquirer*, 24 janvier 1852.

24. "I need not say that, in real sound stupidity, the English are unrivalled". *Ibid.*

25. "In fact, what we opprobriously call stupidity, though not an enlivening quality in common society, is nature's favourite resource for preserving steadiness of conduct and consistency of opinion. It enforces concentration; people who learn slowly, learn only what they must. The best security for people's doing their duty is that they should not know anything else to do; the

best security for fixedness of opinion is that people should be incapable of comprehending what is to be said on the other side". *Ibid.*, p. 52.

26. "A Frenchman—a real Frenchman—can't be stupid; esprit is his essence, wit is to him as water, *bons-mois* as *bon-bons*. He reads and he learns by reading; levity and literature are essentially his line". *Ibid.*

27. "I believe he subsequently almost persuaded English politicians to accept it (that free institutions are apt to succeed with a stupid people), though in 1852 it was a mere flippant novelty, a paradox and a heresy". Richard Holt Hutton, "Memoir of Walter Bagehot", *Collected Works*, vol. 15, p. 107.

28. Georgios Varouxakis. *Victorian Political Thought on France and the French*. Basingstoke: Palgrave, 2002, 223 pages.

29. Le terme "conservatisme" est compris selon la définition que Philippe Bénéton lui donne : "Le terme permet de distinguer une famille de pensée, datée et située, qui pour l'essentiel a son unité et son autonomie doctrinales par opposition à la famille libérale et à la famille politique socialiste. (...) Le conservatisme est un mouvement intellectuel et politique de l'ère moderne qui naît avec elle puisque contre elle ; la doctrine conservatrice s'est constituée pour la défense de l'ordre politique et social traditionnel des nations européennes, elle est 'un traditionalisme devenu conscient' (Karl Mannheim) par opposition à la Révolution française, plus généralement au projet politique moderne". Philippe Bénéton, "Conservatisme", dans : Philippe Raynaud et Stéphane Rials (sous la direction de). *Dictionnaire de philosophie politique*. Paris : Presses Universitaires de France, 1996, p. 115.

30. Voir l'analyse de Leo Strauss sur la critique de la raison moderne que fait Burke, dans le chapitre intitulé "La crise du droit naturel moderne" : Leo Strauss. *Droit naturel et histoire* (1953). Paris : Champs/Flammarion, 1997, p. 254-279. (Traduction par Monique Nathan et Éric de Dampierre de *Natural Right and History*. Chicago: The University of Chicago Press, 1953). Voir également : d'Alfred Cobban. *Edmund Burke and the Revolt against the Eighteenth Century*. Londres: Allen and Unwin, 1960 (première publication en 1929), 280 pages

31. François Furet, "Burke ou la fin d'une seule histoire de l'Europe", *Le Débat*, 1986, n° 39.

32. "I think all sensible Englishmen who review this history (the history of more than sixty years), will not be slow to divine a conclusion peculiarly agreeable to our orderly national habits, viz., that the first want of the French is somebody or something able and willing to keep down street-rows, to repress the

frightful elements of revolution and disorder which, every now and then, astonish Europe; capable of maintaining, and desirous to maintain, the order and tranquillity which are (all agree) the essential and primary pre-requisites of industry and civilisation". Walter Bagehot, "Letter V.—On the Constitution of the Prince-President", *The Inquirer*, 7 février 1852.

33. "(...) The first condition of good government in this country (France) is a really strong, a reputedly strong, a continually strong, executive power". *Ibid.*, p. 64.

34. "But I may say, that, with whatever other deficiencies, he has one excellent advantage over other French statesmen—he has never been a professor, nor a journalist, nor a promising barrister, nor by taste, a *littérateur*. He has not confused himself with history; he does not think in leading articles, in long speeches, or in agreeable essays. But he is capable of observing facts rightly, of reflecting on them simply, and acting on them discreetly. And his motto is Danton's, *De l'audace toujours de l'audace*, and this you know, according to Bacon, in time of revolution, will carry a man far, perhaps even to ultimate victory, and that ever-future millenium *'la consolidation de la France'*". Walter Bagehot, "Letter I.—The Dictatorship of Louis Napoleon", *The Inquirer*, 10 janvier 1852.

35. Dès les premiers jours de 1852, le futur Napoléon III n'hésita pas à faire déporter en Algérie ou à Cayenne plus de quinze mille opposants à son régime et censura la presse. On trouve un bon résumé général de la répression politique sous le Second Empire dans : Dominique Barjot, Jean-Pierre Chaline, André Encrevé. *La France au XIX^e siècle : 1814-1914, op.cit.*, pp. 411-446. Pour plus de détails sur la vie politique qui va du coup d'Etat aux derniers jours du Second Empire, l'ouvrage d'Adrien Dansette est très complet : Adrien Dansette. *Du 2 décembre au 4 septembre*. Paris : Hachette, 1972, 509 pages.

36. Walter Bagehot lui-même qualifiait le pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte de "Cæsarism". Walter Bagehot, "The Collapse of Cæsarism", *The Economist*, août 1870.

37. François Furet, "Burke ou la fin d'une seule histoire de l'Europe", article cité, p. 57.

Regards des Anglo-Saxons sur la France au cours du long XIX^e siècle

Le colloque, organisé conjointement par le CICC (Université de Cergy-Pontoise) et le Centre for Victorian Studies (Université de Leeds) en avril 2007, se proposait d'explorer le regard porté sur la France par l'Angleterre et les États-Unis, au cours du « long dix-neuvième siècle ». L'idée principale de ces journées était de tenter de comprendre combien la France de cette époque avait pu devenir un agent du changement de l'Angleterre. Les textes présentés dans cet ouvrage analysent la vision qu'eurent de la France Britanniques et Américains au XIX^e, qu'ils fussent hommes politiques, penseurs, écrivains ou critiques d'art.

Odile Boucher-Rivalain est Professeur à l'Université de Cergy-Pontoise. Son domaine de recherche est la littérature et l'histoire culturelle de l'époque victorienne. Elle a publié *Roman et Poésie en Grande-Bretagne au XIX^e siècle : anthologie de textes critiques extraits de la presse victorienne* chez L'Harmattan ainsi que divers articles sur la réception critique du roman victorien.

Catherine Hajdenko-Marshall est Maître de Conférences à l'Université de Cergy-Pontoise. Elle a écrit sa thèse sur la théorie politique et constitutionnelle de Walter Bagehot (1826-1877) et est spécialiste de l'histoire des idées politiques au XIX^e siècle.

Collection : Cahiers du CICC



CICC

Civilisations et Identités Culturelles Comparées



ISBN : 978-2-296-06628-1

27 €

AKADEMIA HUMANISTYCZNA IM. ALEKSANDRA GIEYSZTORA
WYDZIAŁ NAUK POLITYCZNYCH
AKADEMICKIE TOWARZYSTWO EDUKACYJNO-NAUKOWE „ATENA”

**Spółeczeństwo
i Polityka
Общество
и политика
Society
and Politics**

Redaktorzy tomu:
Wojciech Jakubowski
Mariusz Włodarczyk
Bartłomiej Zdaniuk

Nr 4 (41)/2014

Pułtusk

REDAKCJA NAUKOWA

dr hab. Wojciech Jakubowski, prof. nadzw. – redaktor naczelny

dr hab. Piotr Zaleski – zastępca redaktora naczelnego

mgr Piotr Motyka – sekretarz redakcji (Polska)

mgr Gul'majram Moldosanova – sekretarz redakcji (Kirgistan)

- o AFRYKANISTYKA:
dr hab. Anna Nadolska-Szyczyńska
- o EDUKACJA HISTORYCZNA I SPOŁECZNA:
dr Marcin Włodarczyk
- o ETNOLOGIA:
dr hab. Piotr Zaleski
- o EUROPEISTYKA:
dr Łukasz Zamecki
- o FILOZOFIA:
dr Ėmti Kanimetov
- o HISTORIA INSTYTUCJI POLITYCZNYCH:
mgr Jorostaw Szczepański
- o HISTORIA MYŚLI POLITYCZNEJ I RUCHÓW SPOŁECZNYCH:
dr Bartłomiej Zdaniuk
- o NAJNOWSZA HISTORIA POLITYCZNA:
dr Krzysztof Garczewski
- o NAUKI EKONOMICZNE:
mgr Maciej Szytar
- o NAUKI O BEZPIECZEŃSTWIE:
dr Dariusz Faszczka
- o NAUKI O MEDIACH:
mgr Anna Kruczyk
- o NAUKI O POLITYCE:
mgr Myhajło Mozol
- o NAUKI O POLITYKACH PUBLICZNYCH:
dr hab. Tomasz Słonka
- o NAUKI PRAWNE:
dr Elena Breslavská
- o ORIENTALISTYKA:
mgr Agnieszka Syliwoniuk
- o PSYCHOLOGIA:
mgr Piotr Motyka
- o RELIGIOZNAWSTWO:
dr hab. Wojciech Jakubowski
- o SOCJOLOGIA:
dr Multarhek Madaliev
- o STOSUNKI MIĘDZYNARODOWE:
mgr Oliwia Piskowska
- o WSCHODOZNAWSTWO:
mgr Maria Golińska-Wapińska

Redakcja językowa

mgr Victoria Bieniek, mgr Anna Wolna (j. angielski)

mgr Katarzyna Włodarczyk (j. polski)

mgr Tatiana Breslavská (j. rosyjski)

Redakcja statystyczna

mgr Aneta Marcinkowska

Recenzenci tomu i artykułów

Lista recenzentów za każdy rok dostępna jest na stronie internetowej czasopisma

Projekt okładki: *Barbara Kuropiejska-Przybyszewska*

Opracowanie graficzne i łamanie: Studio OFI

ISSN 1733-8050

© Copyright by Akademia Humanistyczna im. Aleksandra Gieysztora, Pułtusk 2014

Wydawca

Akademia Humanistyczna im. Aleksandra Gieysztora

Wydział Nauk Politycznych
ul. Spacerowa 7, 06-100 Pułtusk

tel./fax (23) 691-90-66

e-mail: piotrmotyka@interia.pl

www.pismosip.ah.edu.pl

Nakład 1000 egz.

Objętość: 19,9 ark. wyd.

Wersja pierwotna: papierowa

Realizacja na zlecenie Wydawcy
Oficyna Wydawnicza ASPRA-JR

CONSOLIDATION OF STATE IN EUROPE

- Catherine Marshall:** *The politics of deference in Britain since the nineteenth century: an intellectual framework to state consolidation?* 15
- Agnieszka K. Cianciara:** *Europeanization of civil society in Eastern Partnership countries? The case of Ukraine and Georgia* 25
- Olena Podolyan:** *The challenge of “stateness” in post-Soviet democratisation: reevaluation of European level influence in Estonia and Ukraine (1991–present day)* 43
- Andrius Švarplys:** *Who is telling to whom? Social and political conditions for national narrative in after-post-communist Lithuania* 64

CIVIL SOCIETY

- Anna Garczewska:** *Civil disobedience and culture – selected examples* 81
- Magdalena Tendera:** *Social protest as a cultural universal: a structural analysis* 103
- Rev. Tadeusz Jarosz:** *Seeking for the essence of the paradigm of de-secularization: inculturation – the self-manifestation strategy of the catholic church within the environment of secularization* 113

PROBLEMS OF EDUCATION

- Lukasz Jureńczyk:** *Education of women in Afghanistan* 143
- Katarzyna Waszyńska, Przemysław Bury, Donata Waszyńska-Samolak:**
The (re)defining the role of the teacher in modern educational space 156

CONTEMPORARY HISTORY

- Leszek Nowak:** *The roots of Thatcherism* 169
- Daniel Przystek, Marcin Matuszak:** *Members of the Moczar group in theatre* 187

THE PERSPECTIVE OF THE EAST

- Sultan Tursunaliyev:** *Historical memory of wars against the Dzungar people in the epics of the Kyrgyz people: in search of rational and empirical* 209
- Keneš A. Alimbekov, Venera Š. Ibraeva:** *The making of the labour market and its present state in the Kyrgyz Republic* 225

VARIA

- Joanna Prystrom, Monika Walicka:** *Entrepreneurship and innovativeness as the determinants of local development: the example of Kleszczów community in Poland* 233

REVIEWS, REVIEW ARTICLES, REVIEW ESSAYS

- Marta Makowska:** *Umberto Eco, "Wymyślanie wrogów i inne teksty okolicznościowe"* 253
- Marzena Nawrocka:** *Cyprian Mielczarski, "Sofiści i polityka"* 256

Catherine
Marshall

The politics of deference in Britain since the nineteenth century: an intellectual framework to state consolidation?

Introduction

At first glance, the concept of Deference may seem very remote from the subject of State Consolidation but, in reality, it is linked to it in the works of one writer and constitutional theorist, the Victorian with an unpronounceable name, Walter Bagehot (1826–1877). In this context, State consolidation means the possibility for a State to reach political stability (and not necessarily only with a democratic regime) whilst allowing its citizens to enjoy freedom.

Bagehot, the author of the celebrated book *The English Constitution* (1867) defined what Deference meant politically and used it to show that a deferential nation such as the British in the 19th century were suited to their parliamentary government, precisely because they were respectful of their political elite. By comparison, the French – whom he saw as a nation of philosophers and therefore particularly unruly – needed a different type of regime to rule them or at times, to control them. For him, the political instability of the 19th century in France was linked to the fact that the various political regimes imposed on the French in the 19th century were not linked to the complexity of their national character.

What Bagehot was saying was not new, as he was only equating national characters and political regimes but, in the context of the evolution of democracy in the 19th century, he was also saying that Deference and inequality were not necessarily bad things and that they brought stability and therefore protected political liberties. Instead of defending equality in a theoretical way, he was saying that, pragmatically, an acceptable political inequality could well be the key to the expansion of democracy in the 19th century.

Obviously, this very Whiggish understanding of the development of the British State – based on the celebrated idea of what is often described by historians of the Whig Historiography as “Evolution without Revolution” – was not as clear cut as

Bagehot wanted it to be. However, his understanding of the concept of Deference does leave us with a tool in terms of political analysis, especially as, in the 20th and 21st centuries, Deference has been perceived by a number of contemporary historians as having declined¹.

A number of historians have perceived Deference as having died throughout the 20th century and certain political commentators, such as Dennis Kavanagh² in 1971, gave the concept of Deference a nearly fatal blow showing that it was neither well defined nor well-used and should be abandoned altogether to understand English politics. I want to say the opposite, and show that what Bagehot gave his readers in his work, *The English Constitution*, was rather useful to understand political regimes and how stable they could remain.

I also want to question if political Deference has really declined? And if it has, then what does it mean in terms of State consolidation? How has the State not been shaken to its roots if Deference has died? How also, in the context of the Devolution of the United Kingdom after 2000 and after the referendum on Scotland in September 2014, has Deference survived in certain parts of the Kingdom and not others? Furthermore how does it help us to understand Democracy in 21st century Britain – or, I should say in this case, 21st century England?

My analysis will be based on 3 main parts: First, an attempt to define the concept of Deference, second, the role of Deference in the intellectual framework of State consolidation and third, as a long conclusion, the persistence or not of Deference in the 20th and 21st centuries Britain (I will focus on England).

The aim of this paper is to consider Deference both as a *concept* in British political thought and as a *practice*.

Definition of the concept

The term Deference appeared at the end of 14th century³, taken from the verb “to defer”, meaning to give respectful consideration to a person. Respect or consideration were synonyms.

The first author to define Deference as a concept and to use it in a “political” sense was the Victorian constitutionalist and journalist above mentioned, Walter Bagehot. In his two well known books – *The English Constitution* (1867) and *Physics and Politics or Thoughts on the Application of the Principle of Natural Selection and Inheritance to Political Society* (1872) – and in the number of articles he wrote for *The Economist* (of which he was the editor), he gradually described the British as a deferential nation.

For Bagehot, this meant a nation whose political system was based on the *Common Law* (traditions and beliefs), and who accepted inequalities as the consequence

¹ See: D. Cannadine. *The Decline and Fall of the British Aristocracy*, New York 1999, p. 697–709.

² See: D. Kavanagh, *The Deferential English: A Comparative Critique*, “Government and Opposition” 1971, vol. 6, issue 3, p. 333–360.

³ In 1392, see: *The Oxford English Dictionary*.

of such a past. Politically this was invaluable. It characterised a social attitude reproducing in an unconscious way an ancestral behaviour. It was on such a national behaviour – which later evolved to become one of the main traits of the English national character – that political stability was built. Bagehot was mainly referring to the English (and to a certain extent to the Welsh) much more than to the British (the Scots could in no way be considered to be deferential, nor were the Irish).

As has been pointed out in an article published by J.R. Pole a few years ago, Bagehot might have fashioned some of his ideas on the American political Scientist Richard Hildreth who published a *Theory of Politics* in 1853 in which he equated wealth, deference and political power⁴. I would say that Bagehot was just trying to explain why the Constitutional Monarchy was of use in a society which was about to be enfranchised in the Victorian Age. Obviously, Bagehot was a member of the elite – albeit in favour of meritocracy – who saw that the extension of the suffrage could lead to political instability (he had been in France at the time of the French *Coup d'État* in December 1851 and he understood how quickly a regime could fall and bring the loss of precious liberties). Bagehot wanted the Victorian Liberal elite to remain in charge because the stability of the Constitutional Monarchy depended on them and had been built painstakingly over the years through social Deference. He believed that as long as the newly enfranchised class was politically uneducated, the old deferential system should carry on, until the people would be sufficiently politically enlightened to “let delight upon magic”⁵, i.e. that they would see the Monarchy and the House of Lords for what they were, simple organs of dignity. Bagehot explained the Victorian Constitutional Monarchy according to this useful dichotomy: the separation between the “organs of dignity” (the Monarchy and the House of Lords) and the “organs of efficiency” (the House of Commons and the Cabinet)⁶. This distinction allowed him to show that the regime was only a “Republic in disguise” as the real power, the executive, was exercised by the Prime Minister and his Cabinet and that very few citizens understood this – and for whom the figure of power was the Queen. In effect, this allowed the deferential nation to focus on the “magic” of the Monarchy to let the real politicians do their work. That Bagehot was not absolutely right is not the point – Queen Victoria had powers which were not negligible at the time – he was describing a reality which came to be in the 20th century and he was also saying that in the period of transition from an aristocratic regime to a more democratic one, stability was needed. This is why Deference needed to be nurtured because it was based on the political past of the Kingdom. For Bagehot, this idea went back to the 17th century (to the likes of James Harrington and John Locke) of a contract between people and power; a contract (or “compact”) according to which the people gave willingly their consent to

⁴ See: J.R. Pole, *Walter Bagehot on deference: and American source?*, “American Nineteenth Century History” 2001, vol. 2, n° 2, p. 104–109.

⁵ *We must not let delight upon magic*, in: *The Collected Works of Walter Bagehot*, vol. 5: *The English Constitution (1867)*, ed. N. St John-Stevan, London 1965–1986, p. 243.

⁶ *Ibidem*, p. 206.

the best politicians to govern them⁷ and that, in return, such a class of politicians had the moral duty to protect them and serve them properly, including by slowly giving them power (hence the slow evolution of the suffrage in the 19th century).

In his eyes, Deference was, first and foremost, a social attitude to which the Constitutional Monarchy of the 19th century was suited historically. What is unclear is how such a political attitude was supposed to change and how, in turn, it would transform the system of government. To sum up: how to go from a disguised republic – the Victorian Monarchy –, based on a deferential society, to another more open system of governance based on meritocracy.

What remains rather interesting is how little the concept has been analysed since the 1970's but also how it is still used nowadays in the press or in certain works to analyse the mores of the lower classes or to explain the love of the Monarchy. With time, Deference has been criticized for being unclear and impossible to pinpoint, discarded or used without any attempt to define it. It is also rather telling that Bagehot's definition is more often than not, misunderstood, giving rise to the most opposite interpretations. Over the years, it has either been considered as a political concept according to which data should be produced by political scientists, or it has been used in philosophy and sociology to understand how and why a population may defer to another, or it has even been used in marketing⁸. However, there have been very few works concentrating on Deference in terms of its use in the history of political ideas and how it has not died out.

The historian of political thought, G.A. Pocock, was one of the few to write an article in 1976 on what he named "The Classical Theory of Deference" for the *American Historical Review*⁹ in which he succeeded in not mentioning once the work of Bagehot – to his loss. Interestingly, Pocock had a different understanding of the concept to Bagehot's; for Pocock, the Classical theory of Deference was founded on a free political act which did not necessarily find its roots in the past. It was, he wrote, "The voluntary acceptance of a leadership elite by persons not belonging to that elite, but sufficiently free as political actors to render deference not

⁷ See: J.B. Kirby, *Early American Politics – The Search for Ideology: An Historiographical Analysis and Critique of the Concept of Deference*, "The Journal of Politics" 1970, vol. 32, n° 4, p. 821.

⁸ See for example: all the following articles using the concept of deference in many different ways: J. Ray, *The Measurement of Political Deference – Some Australian Data*, "British Journal of Political Science" 1972, vol. 2, issue 2, p. 244–251; A.C. Westlund, *Deference as a Normative Power*, "Philosophical Studies" 2013, vol. 166, issue 3, p. 455–474; C. Haroche, *Le comportement de déférence*, "Communications" 2000, 69, p. 5–26; A. Kolers, *Justice and the Politics of Deference*, "The Journal of Political Philosophy" 2005, vol. 13, n° 2, p. 153–173; C. Anderson (et al.), *The Origins of Deference: When Do People Prefer Lower Status?*, "Journal of Personality and Social Psychology" 2012, vol. 102, n° 5, p. 1077–1088; F.N. Laird, *The Decline of Deference: the Political Context of Risk Communication*, "Risk Analysis" 1989, vol. 9, n° 4, p. 543–550.

⁹ J.G.A. Pocock, *The Classical Theory of Deference*, "American Historical Review" 1976, vol. 81, n° 3, p. 516–523. See also: R.W. Davis, *The Whigs and the Idea of Electoral Deference: Some Further Thoughts on the Great Reform Act*, "Durham University Journal" 1974, n° 67; H. Newby, *The Deferential Dialectic*, "Comparative Studies in Society and History", 17.04.1975, p. 139–164.

only a voluntary but also a political act"¹⁰; adding: "Deference, then, is perfectly compatible with equality"¹¹. In saying this, Pocock was trying to show that a nation could willingly choose to be deferential, fully aware of the political good it could bring. Bagehot says something rather different: Bagehot explains that Victorian society was deferential, and free to do so, because this was linked to its history and its slow evolution (to "tradition and reason"¹²). For Bagehot, the nation could be both unequal and deferential¹³.

For David Cresap Moore¹⁴, who wrote a book in the 1960's, on the concept of Deference in the second half of the 19th century, Bagehot used the concept of Deference to explain his famous dichotomy between the organs of dignity in government (the Monarchy and the House of Lords) and the organs of efficiency (the Cabinet and the House of Commons) but nothing more. However, David Cresap Moore fails to see that Bagehot was giving a description of the English national character through Deference and that, for him, national characters should be at the base of any political regime (hence the impossibility to impose a regime on a nation). In this story, Deference was a key as no other nation had it as much as England had and it was the reason for its political stability and its consolidation even at the time of the opening to democracy. In one word, it was its secret – according to Bagehot – along with another one of its traits of character: moderation. Taken together, Deference and Moderation constituted an invaluable political asset.

Obviously, however, what is missing here is the role of the political elite and their role in the consolidation of the structure of the State. This is the subject of my second part.

Deference and inequality in practice: an intellectual framework to state consolidation?

As has already been mentioned above, Bagehot's vision was based on a Whig understanding of representative government. John B. Kirby wrote in an article entitled "Early American Politics – The Search for Ideology: An Historiographical Analysis and Critique of the Concept of Deference"¹⁵, that "It was the rule of Whig ideology that participation in matters of political decision making 'was the legiti-

¹⁰ J.G.A. Pocock, *The Classical Theory...*, p. 517.

¹¹ *Ibidem*, p. 518.

¹² What Bagehot in one work called "tradition and reason", in the other, he called respectively "the dignified and efficient parts" of the constitution. This famous dichotomy, to use Bagehot's phrase, was a scheme of 'double government'. See: D. Spring, *Walter Bagehot and Deference*, "American Historical Review" 1976, vol. 81, n° 3, p. 528.

¹³ David Spring writes on Walter Bagehot: "To be sure deference was a key concept for Bagehot. More than anyone else Bagehot brought this idea into current intellectual vogue. Geoffrey Best recently called Bagehot the Darwin of deference. And more than anything else in his writing, deference has caught the interest of historians". *Ibidem*, p. 525.

¹⁴ See: D. Cresap Moore, *The Politics of Deference: a Study of the Mid-Nineteenth Century English Political System*, New York 1976; D. Kavanagh, *The Deferential English...*, p. 333–360.

¹⁵ J.B. Kirby, *Early American...*, p. 820.

mate concern only of those who possessed what was commonly called a 'stake' in society". Here, what is meant is that by tradition or by choice (as Bagehot believed), it was best for a certain elite to govern in the best interest of the whole.

If the British people had Deference for its elite it was because they had maintained the tradition of respect for a patriarch within society and that, by "imitation", they had reproduced the model of submission throughout the centuries. That is why according to Bagehot, it was very difficult to create Deference. "It is evident that no difficulty can be greater than that of founding a deferential nation"¹⁶, wrote Bagehot, adding: "Respect is traditional; it is given not to what is proved to be good, but to what is known to be old"¹⁷. Therefore, breaking with the past, as the French had done after 1789, or not having a long political past, as was the case for the Americans in the 19th century, was a loss. And this is precisely why the English nation was lucky to have Deference – it was quasi innate: "There has ever been a structure in English political society: every man has not walked by the light of his own eyes; the less instructed have not deemed themselves the equals of the more instructed; the many have subordinated their judgement to that of a few. They have not done so blindly, for there has always been a spirit of discussion in our very air: still they have done so – opinions have always settled down from the higher classes to the lower; and in that manner, whenever the nation has been called on to decide, a decision that is really national has been formed"¹⁸.

For Bagehot, this was the basis of the parliamentary system – a system of government by debate (classical parliamentary government) which was only suited to the British national character and could not be reproduced anywhere precisely because Deference was so hard to acquire.

Obviously enough, Bagehot's rose-tinted vision was suited to his description of the consolidation of the State. It meant that order and stability would bring progress and it also meant that to protect the State, Deference needed to be nurtured. In the context of the 19th century, when after the great Reform act of 1832¹⁹ a new meritocracy and a new bourgeoisie were challenging the old aristocratic power, this was a way for a certain class to keep power²⁰.

Tensions, due to the extension of the suffrage would be diffused through the protection of a deferential society – hence the need for the fiction of the Monarchy which took the focus away from the real politicians who controlled power, the Cabinet and to a lesser extent, the House of Commons who voted laws.

"Our Constitution is not based on equality" wrote Bagehot: "or on an avowed and graduated adjustment to intelligence and property; but upon certain ancient feelings

¹⁶ *The Collected Works...*, vol. 5, ed. N. St John-Stevás, p. 251.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ W. Bagehot, *The History of the Unreformed Parliament, and its Lessons*, "The National Review", January 1860, in: *The Collected Works...*, vol. 6, ed. N. St John-Stevás, London 1965–1986, p. 274.

¹⁹ See: D.G. Wright, *Democracy and Reform: 1815–1885*, Harlow 1995 (1970), p. 17–55.

²⁰ See: M. Charlot, *La réforme électorale de 1832*, "Revue française de civilisation britannique" 1981, vol. 1, n° 2, p. 15–25.

of deference and a strange approximate mode of representing sense and mind, neither of which must be roughly handled, so if spoiled they can never be remade, and they are the only supports possible of a polity such as ours, in a people such as ours"²¹.

As such, the English were naturally made for their system of government (a mixed government) and any form of revolution as had been the case with its French neighbour in 1789, in 1848 and again with the *coup d'État* of 1851, was to be kept well at bay. Like a new Edmund Burke, Bagehot was pushing the voice of conservatism and respect for the old Constitution.

This Whig explanation has got limits and so has its idealization. Defending Deference meant that the politicians who exercised power were always the same men (an elite, whether based on aristocracy or a meritocracy) and therefore that by limiting the choice of politicians available, people's freedom to choose was greatly curtailed. It was also an extremely paternalistic understanding of society, both conservative and conventional. However, Bagehot was aware of this and this is why he wrote in article in 1872, "That reverence could not doubtless continue among a cultivated population, but then among a cultivated population, a population capable of abstract ideas, it would not be required"²².

However, this is where Bagehot was wrong and this is what I want to try and analyse in my conclusion.

Conclusion: evolution of the concept in the 20th and 21st centuries

Bagehot has often been criticised for being an astute political commentator and for a form of cynicism in his desire to maintain an elite in power²³. However, as this last quotation shows, he was concerned with the aftermath of the "Disguised Republic" and his rather sarcastic remarks on the Queen and her children in *The English Constitution* are the proof that he was not taken in by the spectacle of the Monarchy. It is a pity that Bagehot is too often quoted in the press nowadays for his defence of the Monarchy – it comes out at each Royal marriage or funeral in the British press – what Bagehot was just pointing out the obvious: the people need a pretty marriage and a virtuous Royal family to dream and to be inspired by them. However what most commentators forget is that he was describing the situation in the 19th century and not the situation of 21st century England, in which every single person above the age of 18 has got a right to vote and in which political responsibilities, depending only on individual choice, can be exercised by all.

Where most commentators are wrong about Bagehot is that he believed that Deference, like many other traits of the English character, would eventually evolve, espe-

²¹ This passage from "The English Constitution" can only be found in the article published on January 1, 1867 as initially published in "The Fortnightly Review" and in the original book version of 1867. See: *The Collected Works...*, vol. 5, ed. N. St John-Stevan, p. 408–409.

²² W. Bagehot, *The Thanksgiving*, "The Economist", 24.02.1872, in: *ibidem*, p. 440.

²³ See: C.H. Sisson. *The Case of Walter Bagehot*, London 1972.

cially with the political education of the people. However, this is where he got it wrong and where also a lot of commentators of the 1960's and 1970's have been misled. Deference in its most obvious signs may have partially died out but it is still present. Some books – for example Eric A. Nordlinger's *The Working Class Tories*, have shown how the working classes are traditionally conservative due to their historical Deference to power, but what is not seen is that there is still a generalised form of Deference to political leaders across the whole class spectrum – albeit much less than before.

What can be perceived in the English political life of the 21st century is that there is a political elite which has retained the political codes and to which society defers. The Conservative Prime Minister David Cameron, his Chancellor of the Exchequer, George Osborne, the Deputy Prime-Minister, the Liberal Democrat Nick Clegg, the Conservative Mayor of London, Boris Johnson, are all public school-boys who have gone to Oxbridge; they are all part of the same political mould and they can use their networks very efficiently to impose themselves, hide their shortcomings or press the right buttons in order to be heard. As such, they *are* the political elite. Since 1945 (and even more so earlier), nearly every single Prime Minister has gone to Oxford²⁴. Of course, this does not mean that there should be Deference towards Oxbridge political leaders but it means that, like in France with l' *École Nationale d'Administration*, they have been given the same type of education which allows them to go naturally into politics, and to adopt the same way of thinking as their forbears. That it is a good or bad thing is not the aim of this conclusion.

The second question is much more problematic: what happened to Deference and can it still help in terms of State consolidation? Here, my answer would be two-fold: Deference has not died out – the same class ends up in power repeatedly (even the so-called “common” Margaret Thatcher was educated at Oxford) – and it has helped in terms of State consolidation. What I need to assess is where Deference resides exactly within the different strata of society because if it does give stability, it affects something else: the very nature of democracy.

In his book on *The Working Class Tories*, Nordlinger ended with a rather long chapter on the fact that Deference amongst the working classes had led to what he termed “A Theory of stable Democracy”. By this, he meant that “attitudes towards political authority” such as Deference were a key to state stabilization and to democratic political development in countries which have still not got democracy.

I want to conclude by saying that if this may be true, it is nevertheless very problematic for the nature of democratic regimes. As Alexis de Tocqueville had noted in his famous work *Democracy in America* (1835), there is a natural tendency in Democracies for citizens to become lazy political actors. Democratic regimes give enough freedoms and possibilities for the citizen to feel contented, stable and secure, and to forget about his political responsibilities – or even, his political duty. More or less happy in the security of his home, fed and stable, the democratic citizen gives away his political power to an elite which is no longer the elite of times past – which has not got ingrained in them the moral and virtuous responsibility to

²⁴ Attlee, Eden, Douglas-Home, Macmillan, Wilson, Heath, Thatcher, Blair and Cameron.

govern – and this is when Deference in the 21st century from being a an element of stability becomes an element of its own undoing.

There are worrying times ahead for the UK: after the European elections in May 2014 which saw the rise of UKIP, the Scottish referendum in September 2014 showed how fragile the Union is and, next year in May, there will a General Election after which, if the Conservatives win, an in/out referendum on Europe before 2017 has been promised.

There are two ways of seeing the situation: either that the Deference of English society to its political elite has evolved to become a form of abdication of the political power of the people towards an elite which does not deserve such a role – leading to massive changes which might destabilize the Kingdom – or that evolution has eventually got rid of Deference in English society and that things are changing for something new and maybe better. Whatever the answer, the next few months will allow us to see how Deference has changed, or not, and how a stable Democracy like the UK might find itself slightly unsettled by the decisions it has brought upon itself.

Whatever the end result, Deference – in its traditional understanding of devolving one's power to a political elite enlightened enough to make good use of it – has most certainly been an element of stability in the UK over the centuries and it was certainly most effective in the 19th century to peacefully give rise to a democratic nation in the 20th century.

Whether or not this will be the case in the years to come remains to be seen, as there are alarming signs that a new form of Deference may have become an element of abdication of political power to an elite not deserving it in 21st century Britain. This new Democratic Age could be slowly sleep-walking towards political instability, ignoring the teachings of the past.

Keywords: United Kingdom (19th–21st centuries), British Constitution, Deference, Deferential Society, Walter Bagehot (1826–1877), Whig historiography

***Pojęcie uległości w Zjednoczonym Królestwie od XIX wieku:
rama intelektualna dla konsolidacji państwa?***

Pojęcie uległości (*Deference*) zostało zdefiniowane przez wiktoriańskiego dziennikarza i konstytucjonalistę Waltera Bagehota (1826–1877). Na przestrzeni swojego życia Bagehot używał tego pojęcia wielokrotnie – zwłaszcza w swoim słynnym esejju *Angielska Konstytucja* (1867). Pokazał on, jak uległość urosła z pierwotnego szacunku okazywanego patriarsze do potężnej siły stabilizującej społeczeństwa rozwijające się, siły utrzymującej porządek i wolność, dopóki państwa te nie staną się demokratycznymi. Treść artykułu pokazuje jak pogląd ów został w XX wieku zakwestionowany i jak uległość nadal jest obecna w brytyjskim życiu politycznym, tym razem jednak nie jako siła pozytywna dla społeczeństwa, tylko jako siła negatywna i oglupiająca.

Słowa kluczowe: Zjednoczone Królestwo (XIX–XXI wiek), konstytucja brytyjska, uległość, społeczeństwo uległe, Walter Bagehot, historiografia wigów

Les Cahiers du C.R.E.A.A.C.T.I.F

Atelier Histoire des Idées

“Alphée”

P. Badonnel & F. Lessay
Congrès de la SAES, mai 2004

Editions du C.R.E.A.A.C.T.I.F



« Concilier théisme¹ et science pour en conserver l'essence : le pari insensé de *The Metaphysical Society* (1869-1880) »

Retracer les recherches de la *Metaphysical Society*, c'est avant tout s'intéresser à une société consacrée à l'édification d'une nouvelle synthèse intellectuelle² et dont la durée d'existence ne dépassa pas les douze années, de 1869 à 1880.

La *Metaphysical Society* est originale à plus d'un titre : en premier lieu, parce qu'elle réussit à rassembler la fine fleur des intellectuels, des hommes politiques, des philosophes, des poètes et des ecclésiastiques de la seconde moitié du siècle victorien – dont le poète Alfred Tennyson et le Premier ministre libéral William Gladstone ne furent que les plus célèbres –, en deuxième lieu parce qu'elle rassemblait des membres de différentes confessions et même des athées dont le seul but était de débattre objectivement et surtout librement des questions religieuses et scientifiques dans un esprit d'échange et de tolérance ; et en dernier lieu, parce qu'elle avait une vocation sociale, à savoir ainsi que le rappelle Stuart Jones dans *Victorian Political Thought* de "trouver un fondement unifiant qui servirait de base à la diversité déconcertante des doctrines et des mouvements intellectuels du moment"³.

Pour tenter de montrer combien la *Metaphysical Society* est un modèle à part, tant par son mode de fonctionnement que dans son dessein et combien surtout elle est riche d'enseignements sur les interrogations des intellectuels victoriens, il faut revenir successivement sur le contexte intellectuel et politique dans lequel la société fut créée, sur les débats qui eurent lieu dans son cadre et enfin sur le rôle social que s'assignaient les intellectuels victoriens, rôle qui donne à voir une élite éminemment consciente de sa responsabilité envers le peuple.

A terme, c'est sur l'aporie qui réside au cœur même de la fondation de cette société, à savoir le désir de faire coexister science et théisme, d'un côté, et empirisme et intuitionnisme, de l'autre, sur laquelle on reviendra pour tenter de répondre, avec ses membres, à une ultime question : comment l'homme doit-il croire ? En se fondant sur sa raison ou en ayant tout simplement la foi ? Projet hasardeux, s'il en est.

Pour saisir et comprendre la dynamique de cette société, il est nécessaire d'évoquer le contexte historique et intellectuel de l'époque. Les bouleversements sociaux, les notions scientifiques et les idées morales et politiques du XIX^e siècle étaient à l'origine de nouveaux courants intellectuels. Les changements tels que la remise en question de l'origine divine de l'homme avec la publication de travaux comme ceux de Darwin⁴, la naissance de l'évolutionnisme spencérien⁵, l'utilitarisme redéfini de John Stuart Mill⁶ ou le rejet de toute philosophie non scientifique caractérisé par le positivisme⁷, ne furent pas sans incidence sur les penseurs de cette période féconde.

¹ Doctrine selon laquelle Dieu a une action sur le monde.

² Jones, H. S. *Victorian Political Thought*. Basingstoke et Londres : Macmillan Press Ltd, New York : St. Martin's Press, inc., collection "British History in Perspective", série "Standing Order", 2000, xv-142 pages, p. 82.

³ "The society had its chief purpose to find a unifying core underlying the bewildering variety of doctrines and intellectual movements of the day". Jones, H. S., "Evolution and Ethics" dans : *Victorian Political Thought, op.cit.*, p. 82.

⁴ Rappelons que *The Origin of Species* fut publié en 1859.

⁵ Herbert Spencer (1820-1903) philosophe et sociologue anglais. Rappelons que son célèbre ouvrage *Man Versus the State* fut publié en 1884. Dans *The Principles of Society* (1876-1896) : "il examine les institutions et montre que les groupes humains ont toujours obéi, dans les divers langage, des arts, des structures sociales, de l'économie, à l'inéluctable loi de la différenciation et de la complexité". Gournay Jean-François, Lessay Franck, Morvan, Alain. *Histoire des idées dans les îles Britanniques*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. "Perspectives anglo-saxonnes", 1996, p. 340.

⁶ *On Liberty* (1859) ; *Considerations on Representative Government* (1861) ; *Utilitarianism* (1861).

⁷ Rappelons-le, par positivisme il faut entendre le "rejet de toute spéculation a priori, donc de tout 'système' philosophique construit sur un postulat fondamental non démontrable". Tort, Patrick, "Positivisme" dans : *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris : Presses Universitaires de France, 1996, p. 3510.

Autour des années 1860 et 1870 se développe toute une série d'interprétations et d'interrogations sur les changements apportés par la triple révolution – industrielle, politique et scientifique – du siècle victorien. Des auteurs de tous bords politiques, des journalistes et des écrivains s'interrogent sur les transformations profondes de la société et sur la relation entre science et théisme, et entre science et éthique. Les raisons en sont multiples et non pas simplement liées aux découvertes fondamentales de Charles Darwin.

Dès lors, il n'est pas étonnant de constater que la création de la *Metaphysical Society*, véritable lieu d'échange d'idées, se fit précisément à cette période charnière. Au cœur de ces nouveaux systèmes de pensée, l'Histoire avait une place particulière qui devenait source de toutes sortes d'hypothèses. Les évolutionnistes, une partie des scientifiques, tout comme les positivistes, avaient le sentiment de pouvoir y lire leur évolution et surtout de pouvoir en tirer les leçons pour maîtriser le hasard.

Chez les penseurs politiques, comme Walter Bagehot (1826-1877) (membre de la *Metaphysical Society*), il s'agissait de voir comment concilier les demandes de l'avancée démocratique avec les dangers que cette même avancée démocratique faisait peser sur le devenir même de l'Etat – rappelons que la seconde réforme parlementaire de 1867 avait élargi le droit de vote à toute une catégorie d'ouvriers des villes qui jusque-là n'avait pu faire entendre leurs voix.

Chez les philosophes, comme John Stuart Mill (1806-1873) ou Henry Sidgwick⁸ (1838-1900) (ce dernier lui-aussi membre de la société), il s'agissait de comprendre comment progresser intellectuellement et faire en sorte que chacun, y compris la grande majorité de la population en partie inculte et à qui était donné ce précieux droit de vote – c'est à dire le droit de remettre l'Etat en question – apprenne à devenir libre de penser.

Enfin, chez les ecclésiastiques, comme le célèbre catholique John Henry Newman (1801-1890) et ses condisciples dont Henry Edward Manning (1808-1892) (également membre de la société) tout comme pour la plupart des évêques anglicans, la crise était plus profonde car avec les premières remises en question de l'origine divine de l'homme dans les années 1860-1870, il s'agissait d'une véritable crise de la foi qui ébranlait les convictions les plus profondes des Victoriens.

Dès lors, ces quatre catégories d'intellectuels abondaient tous dans un même sens – même si chaque groupe voulait conserver sa prééminence –, à savoir, rechercher comment donner de nouvelles fondations stables à la société victorienne, fondations sur lesquelles l'évolution ne serait plus perçue comme un danger mais serait en quelque sorte maîtrisée. La *Metaphysical Society* rassemblait en son sein ces différentes catégories de penseurs.

Revenons à la création même de cette société. C'est dès la fin des années 1860 que quelques penseurs, au premier rang desquels il faut citer le poète Alfred Tennyson (1809-1892) et James Knowles, le rédacteur en chef de la revue *The Contemporary Review* (1866-), que l'idée germa au cours d'une conversation entre les deux hommes. Auparavant, certains, dont Tennyson précisément, alors qu'ils étaient jeunes étudiants à Cambridge dans les années 1820, avaient déjà été à l'origine de la création de la *Cambridge Conversazione Society*, plus connue sous le nom de *The Cambridge Apostles*. Ce club d'échange d'idées, qui acquerra une certaine renommée, se rassemblait chaque semaine pour tenter de trouver une voie médiane à l'antagonisme grandissant qui se creusait peu à peu, à leurs yeux, entre les enseignements de la religion et ceux de la science. C'est, à la fois, le mode d'organisation et le thème principal des *Cambridge Apostles* qui servit de modèle à la *Metaphysical Society*.

La liste des soixante-deux membres de la société est singulière tant elle regroupe de personnages divers du XIX^e siècle : de l'homme politique libéral Robert Lowe (1811-1892) au cardinal Manning (1808-1892), au positiviste Frederic Harrison (1831-1923), à l'historien Sir Leslie Stephen (1832-1904) qui dirigea le *Dictionary of National Biography* (et qui fut également le père de Virginia Woolf) (1832-1904), en passant par le disciple de Darwin, le biologiste Thomas Huxley (1825-1895), sans oublier l'écrivain, critique d'art et réformateur social John Ruskin (1819-1900)

⁸ Henry Sidgwick (1838-1900) : philosophe britannique et Professeur de Philosophie de 1883-1900.

ainsi que Arthur James Balfour (1848-1930).⁹ Ne manquaient à cette assemblée impressionnante que les noms du philosophe John Stuart Mill et de l'évolutionniste Herbert Spencer (1820-1903) qui refusèrent tous deux de participer au projet, le premier prétextant que l'idée était louable mais difficilement réalisable, tandis que le second refusait pour des raisons de santé (Spencer garda pourtant un lien avec la *Metaphysical Society* par l'intermédiaire de ses relations avec deux membres en particulier : Huxley et Lubbock).¹⁰

Cette association d'hommes si hétéroclite pouvait faire penser à une bien étrange secte qui regroupait un archevêque catholique, futur cardinal (Henry Edward Manning), des évêques anglicans (C. J. Ellicott, évêque de Gloucester et de Bristol ; William Connor Magee, évêque de Peterborough), des scientifiques agnostiques (T.H. Huxley), des philosophes matérialistes et des athées. A une autre époque, on peut aisément imaginer que certains d'entre eux aient pu être accusés d'hérésie ; durant les années 1870, la soif de connaissance de ces Victoriens dépassait tout cela.

Le rassemblement de tant de personnages venant d'horizons si variés exigeait deux règles : la tolérance et la confiance réciproque. Chaque mois – neuf fois par an, hormis en août, septembre et octobre – l'un d'entre eux devait présenter une conférence (par la suite publiée dans *The Contemporary Review*), distribuée à l'avance aux participants et qui devait provoquer le libre échange d'idées. Les membres se retrouvaient au *Grosvenor Hotel* et dînaient ensemble avant de débattre, le tout dans une atmosphère cordiale et détendue.

L'idée était de débattre de questions « métaphysiques », la définition de ce terme prenant des nuances aussi variées que la diversité des opinions des membres. De ce fait, aux yeux de Tennyson, il s'agissait d'avoir "une vision plus claire de Dieu"¹¹ tandis que pour d'autres il s'agissait davantage de s'interroger sur l'existence de l'âme, sur la nature même de la foi ou encore sur l'immortalité. C'est ainsi que le mot "métaphysique" doit être compris dans sa version élargie, à savoir la connaissance des principes premiers qui régissent l'homme et son devenir. C'est à ce titre que Stuart H. Jones rattache les interrogations de la *Metaphysical Society* de la cosmologie, cette science des lois générales qui gouvernent l'Univers, car il était aussi question de trouver des bases scientifiques à ces questions métaphysiques afin de tenter de concilier science et théisme.

Conscients que la majorité de la nation ne mesurait pas les enjeux posés par ces changements, les intellectuels de la *Metaphysical Society* avaient, quant à eux et pour la nation, la conscience aiguë de se trouver soumis à des forces qui les dépassaient mais qu'ils tentaient maladroitement de contrôler, voire pour certains aux premiers rangs desquels il faut compter les religieux, d'infléchir. Dans ce sens, la volonté des membres de trouver un lien entre science, politique et éthique et surtout de tenter d'identifier, comme le dit encore Stuart H. Jones "une nouvelle source d'autorité morale et sociale"¹², est empreinte de bon-sens – voire d'humanisme – comme si ne pouvant se raccrocher à rien d'autre qu'à leurs convictions profondes ces hommes tentaient d'enrayer la spirale d'une évolution qui dans sa route oubliait l'essentiel : la vertu et dans une certaine mesure, la foi. Dans le seul ouvrage consacré à la *Metaphysical Society*, datant de 1947, l'auteur Allan Willard Brown déclare que les membres faisaient partie d'"un groupe privilégié et qu'ils en avaient conscience ; rarement dans l'histoire les intellectuels n'ont assumé les responsabilités qui vont de pair avec leurs privilèges de façon plus sérieuse"¹³. Déjà pourtant, ils appartenaient au passé, cet âge d'or victorien où le débat, y compris celui qui ne débouchait sur rien de tangible, était bien plus important que l'austérité des certitudes établies par les faits.

Compris sous cet angle, les 95 discours prononcés par les membres, douze années durant, dévoilent un aspect souvent très personnel de leurs auteurs, puisque ces derniers s'expriment sur des

⁹ Voir la liste des membres dans : Brown, Allan Willard. *The Metaphysical Society, Victorian Minds in Crisis, 1869-1880*. New York : Columbia University Press, 1947, p. 1.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 22-25.

¹¹ "A clearer vision of God". *Ibid.*, p. 1.

¹² "A new source of moral and social authority". Jones, H. S., "Evolution and Ethics" dans : *Victorian Political Thought*, *op.cit.*, p. 83.

¹³ "A privileged group and they knew it : rarely in history have the intellectuals taken the responsibilities of privilege more seriously". Brown, Allan Willard. *The Metaphysical Society, Victorian Minds in Crisis, 1869-1880*, *op.cit.*, p. 298.

sujets ayant trait à leurs croyances profondes. Ainsi, pour ne citer que quelques titres, le positiviste Frederic Harrison s'interrogea sur "The Relativity of Knowledge", T.H. Huxley testa la tolérance de ses comparses religieux en 1870 en choisissant le sujet suivant "Has a Frog a Soul : and of What Nature is That Soul, Supposing it to Exist ?" alors que quelques années plus tard, en 1876, il modéra ses propos pour traiter de "The Evidence of the Miracle of the Resurrection", un des évêques anglicans C.J. Ellicott choisit "What is Death ?", tandis que le Cardinal catholique Henry Edward Manning préféra la question suivante "What is the relation of the will to thought?" ; enfin John Ruskin s'attaqua à "The Nature and Authority of Miracle".

Les 26 membres fondateurs virent rapidement grossir leurs rangs jusqu'à atteindre le nombre de 62 membres (dans l'ensemble les effectifs restèrent stables). L'assiduité des membres était quant à elle variable puisqu'en moyenne 15 membres assistaient aux réunions mensuelles. Le cérémonial demeura pratiquement immuable : tous les deuxièmes mardis du mois, les membres se retrouvaient pour dîner à 18h30 avant d'entamer la soirée-discours suivie du débat à 20h30. Un président de séance était nommé pour l'année et était chargé de mener les débats aussi bien que de s'assurer du bon enregistrement dans le registre des délibérations des informations relatives à chaque séance (nombre de participants, débat du jour par exemple). Chaque intervention recelait une question, soit directement dans le titre, soit en conclusion, qui servait de substrat à la discussion. A la fin de chaque séance, tous les membres présents s'efforçaient – si tenté que cela fut possible – de s'accorder pour donner une réponse à la question posée. De ces débats il ne reste malheureusement aucune trace écrite, si ce n'est les quelques jugements personnels relevés dans la correspondance de certains.

Des 95 discours, 39 furent publiés dans des journaux et magazines de l'époque, 28 d'entre eux dans *The Contemporary Review*. Par ailleurs plus de 35 discours peuvent être consultés dans les œuvres complètes des membres de la société. Seule une poignée (4) n'a pu être retrouvée dans leur version originale : les deux premiers, avant qu'une clause, passée en 1870, n'impose aux auteurs de transmettre aux membres le contenu de leur texte avant la rencontre ; et deux autres interventions qui ont sans doute souffert du changement de secrétaire de la *Metaphysical Society* en 1876. Cependant, les versions retouchées de ces articles ont été retrouvées dans certains magazines de l'époque, ou même, en tant que chapitres insérés dans les œuvres des auteurs. Ainsi donc, toutes les interventions ont été retrouvées sous une forme ou une autre, mais quoi qu'il en soit, il n'existe pas de recueils les rassemblant et seule la *Bodleian Library* d'Oxford en détient une série incomplète.

Il y eut trois périodes très distinctes dans la vie de la *Metaphysical Society* qui correspondent respectivement à son développement, à son accomplissement et à sa décomposition : la première s'étendant de la création en 1869 jusqu'en 1873, la seconde de 1873 à 1878 et enfin la dernière de 1878 à 1880. La fin de la première période de la *Metaphysical Society* fut marquée par une remise au point par le président de séance de l'année 1873, le Cardinal Manning¹⁴, qui présenta le 10 juin 1873 une communication dont le titre à lui seul explicite le propos : "A Diagnosis and a Prescription". A ses yeux, la société devait rapidement réformer son mode de fonctionnement par peur de stagner et s'accorder sur trois points : premièrement, la mise en place d'une terminologie commune à tous les membres sur des termes tels que "Matière", "Dieu", "Liberté" ou encore "Ame" – il est à peine utile de mentionner combien cela était irréalisable au sein d'une assemblée si hétéroclite – deuxièmement, l'adoption d'une méthode commune et dernièrement, l'assurance que chaque intervention défendrait une véritable thèse, dont la problématique serait contenue dans le titre. On le voit, Manning cherchait à imprimer une direction nouvelle à la société – direction dont le but était de tenter d'harmoniser le mode rédactionnel des interventions et surtout de chercher à faire plus ample usage des conclusions tirées au terme de chaque débat. Ce dont le Cardinal Manning n'avait pas conscience, c'est que ses propositions viendraient limiter la spontanéité de certains débats, voire, dans une certaine mesure, tuer les échanges eux-mêmes en réduisant la marge de raisonnement par les définitions imposées sur les termes. Une partie des membres refusa d'ailleurs de suivre les recommandations de Manning sur la méthode employée mais un effort fut

¹⁴ Il faut ici rappeler que le Cardinal Manning avait été l'un des grands artisans du Concile du Vatican de 1870 qui avait statué sur le dogme de l'infaillibilité papale.

fait concernant la définition des termes clés avec la création d'un « comité de définitions » qui devait veiller à noter les différentes définitions sur lesquelles les membres se seraient entendus. Il faut ici mentionner qu'aucune trace écrite n'a été retrouvée du travail de ce comité, sans doute ne l'ont-ils pas souhaité.

Toute la seconde période fut largement dominée par cette nouvelle donne et c'est de 1873 à 1878 que les interventions les plus riches eurent lieu. L'attention des membres se concentra sur des points beaucoup plus précis et moins sujets à polémique que ceux de la première période. Par exemple, l'homme de loi James Fitzjames Stephen (1829-1894) (frère de Leslie Stephen) choisit "The Effect of a Decline of Religious Belief on Morality" (1876) et que Frederic Harrison et le Cardinal Manning étudièrent l'un après l'autre le même thème "The Soul before and After Death" (1877). Pourtant peu à peu la *Metaphysical Society* s'essouffla car, à trop vouloir appliquer les conseils de Manning, le champ de recherche se réduisit à sa plus stricte dénomination, c'est à dire aux fondamentaux tels que la foi, la résurrection ou encore la connaissance ainsi que tous les grands thèmes sur lesquels il était pratiquement impossible aux membres de trouver un terrain d'entente. Dès lors, l'intervention de Manning, si elle redonna une véritable direction à la société pour un temps, à terme, en enlevant aux débats leurs imperfections et en proscrivant tout flottement concernant les définitions clés, finit par sonner le glas de sa déchéance. C'est dans le pluralisme des idées que résidait la force de la *Metaphysical Society*, et c'est en voulant gommer cette source de vitalité que Manning poussa la société à son propre sabotage.

C'est ainsi que la deuxième période s'acheva, le 9 avril 1878, avec l'intervention du philosophe Matthew Boulton intitulée "Has a Metaphysical Society any *Raison d'être* ?". Un mois auparavant, le 12 mars 1878, le comité de définitions avait présenté un rapport dont il ne reste pas de trace écrite mais qui, si l'on en croit l'intervention de Boulton, avait évalué le mérite réel et remis en question l'existence même d'une telle société. Les deux dernières années, de 1878 à 1880, correspondant à la troisième période, virent certains membres éminents lentement se détacher des recherches en cours et quitter le groupe, généralement par manque d'intérêt alors que d'autres, décédèrent. En outre, l'un des membres fondateurs, James Knowles, quitta *The Contemporary Review* dans laquelle étaient publiés les discours jusqu'en 1877 pour fonder la revue *Nineteenth Century* qui devint un véritable forum d'échanges pour les membres de la *Metaphysical Society* qui souhaitaient retrouver une certaine spontanéité perdue. Lentement, le feu sacré qui avait animé les débats des premiers temps s'éteignit et la nouvelle génération de membres, tels l'homme politique John Morley ou Leslie Stephen ne nourrissaient pas le même attachement, ni la même admiration pour ce lieu d'échange. La dernière intervention "The Recent Phase of the Free-Will Controversy" eut lieu le 11 mai 1880, présentée par l'un des derniers membres élus, le philosophe C. Barnes Upton. Elle eut le mérite de réveiller le débat sur le devenir du libre-arbitre mais n'eut pas de suite puisqu'ils ne se réunirent pas en juin et en juillet. Après la coupure traditionnelle des trois mois d'août, de septembre et d'octobre, il apparût clairement que le devenir de la société était compromis. La dernière rencontre eut lieu le 16 novembre 1880 chez James Martineau¹⁵ pour voter, en compagnie de sept autres membres, la dissolution de la société. Les principales raisons données étaient la difficulté de maintenir le rythme des interventions et le désintérêt général des membres envers leur société. Huxley en conclut que l'expérience "succomba d'un trop-plein d'amour", signifiant en cela qu'à vouloir trop bien faire, les membres s'étaient eux-mêmes censurés et par la suite avaient tout simplement éteint tout désir de continuer.

¹⁵ James Martineau (1805-1900). Théologien et philosophe de formation, il enseigna toute sa vie, en particulier au New College de Manchester et à University Hall à Londres. Unitarien, avocat du déterminisme et de l'utilitarisme benthamien dans ses premières années, il remit en cause sa philosophie pour devenir un critique du déterminisme. Les ouvrages qu'il écrivit, après cette période, reflètent sa croyance en Dieu, en la liberté et en l'immortalité. Les plus connus sont *Types of Ethical Theory* (1885), *The Seat of Authority in Religion* (1890) et *Study of Spinoza* (1882). Il écrivit également pour un grand nombre de revues dont la *Westminster Review*, puis devint rédacteur en chef de la *Prospective Review* et de la *National Review*. Comme Hutton et Bagehot, il fut membre de la *Metaphysical Society*

Que reste-t-il des enseignements de la *Metaphysical Society* ? Tout d'abord en mettant l'humanité au premier plan et ne la réduisant pas uniquement au mouvement historique, les membres imposèrent le retour au débat véritable, à savoir un échange sur ce qui fait la spécificité de l'homme dans sa sphère publique et dans sa sphère privée. A leurs yeux, la confrontation des idées – qui plus est, des idées les plus contestables – était le moteur de tout progrès. Aucun des enseignements tirés de la science ne pouvait remplacer la richesse d'une discussion bien menée. Les membres savaient que leurs divergences étaient trop profondes pour s'accorder mais ils recherchaient simplement à diminuer leurs désaccords, à tenter de trouver une voie médiane, à partir de laquelle il pourraient régler d'autres difficultés. On le voit, c'est un état d'esprit typiquement anglo-saxon qui ne recherche pas l'affrontement dans l'échange mais bien la pondération et le développement de la pensée. C'est à ce trait particulier qu'on reconnaît, ainsi que le souligne Allan Willard Brown dans son ouvrage sur la *Metaphysical Society*, "l'amour des Britanniques pour le fair-play"¹⁶. D'ailleurs, une fois le débat régulé par les demandes trop réductrices de Manning, il n'est pas étonnant de constater que la société savante se saborda.

On perçoit un authentique sentiment de moralité chez les membres de la *Metaphysical Society* parce qu'ils en venaient à se soucier des autres dans un esprit véritablement altruiste. Ils avaient pris conscience, y compris les plus farouches défenseurs de l'évolution, du fait que la science ne pouvait pas tout expliquer et que si la foi était mise à mal par les recherches scientifiques, il n'en demeurerait pas moins que la religion avait eu jusque là une importance et une utilité considérables. Toute la difficulté revenait donc à dire que l'éthique, si elle n'était plus fondée sur les enseignements religieux, était néanmoins tout aussi fondamentale au devenir de la nation. Les hommes ne pouvaient se passer de morale contrairement à ce que certains évolutionnistes, comme Herbert Spencer, tentaient de montrer. Il en était de même pour toutes les doctrines politiques qui, se fondant sur les recherches biologiques, voulaient réduire la sphère d'influence de l'Etat sous prétexte de ne pas intervenir dans l'évolution naturelle des hommes. Au contraire, ce que pratiquement tous les membres de la *Metaphysical Society* n'avaient de cesse de montrer était bien que "les valeurs éthiques, tout comme les phénomènes naturels, devaient être compris comme faisant partie d'un processus d'évolution" et qu'une fois cette théorie prouvée, l'opposition existant entre ce qui relève de l'intuition et ce qui relève de l'expérience n'aurait plus lieu d'être. Or, si la *Metaphysical Society* échoua complètement dans cette démarche, elle parvint néanmoins à montrer que la religion avait encore un rôle à jouer auprès des hommes en dépit de sa remise en question par la science.

Pour ne faire mention que des discours des membres soit agnostiques, soit athées, un nombre non-négligeable fait néanmoins état de l'existence d'une foi qui, au lieu d'être multiple comme les différentes confessions, serait en réalité une philosophie de vie. La religion, telle qu'elle apparaît dans ces interventions, serait à l'image d'une expérience intérieure très profonde qui dépasserait les barrières couramment admises entre les confessions et qui distillerait la moralité. Croire ou non en l'existence divine de l'homme n'a plus d'importance profonde puisque, comme le soulignent les membres, il appartient à chaque homme de discerner ou non, au fond de son être, ce que sont morale et foi.

Dès lors, l'opposition entre libre-arbitre et déterminisme n'a plus lieu d'être, elle non plus, car, que le schéma évolutif détermine le devenir des civilisations ou non, l'homme que nous donnent à voir les membres de la *Metaphysical Society*, peut rechercher au fond de lui-même son éthique personnelle. Il n'a pas besoin de la religion pour le guider comme un enfant, au contraire et dans ce sens, l'évolution le force en quelque sorte à se prendre en charge et à se faire confiance.

Il apparaît en particulier chez les évolutionnistes de la société, tels T.H. Huxley, qu'au lieu de faire de la doctrine de l'évolution une doctrine déterministe, le problème soit renversé et que ce soit dans l'évolution que l'homme découvre qu'il détient un libre-arbitre véritable, celui de vivre en adéquation avec sa nature ou pas.

¹⁶ "An English love of fair-play". Brown, Allan Willard. *The Metaphysical Society, Victorian Minds in Crisis, 1869-1880, op.cit.*, p. 22.

Allan Willard Brown résume les enseignements de la *Metaphysical Society* par cette remarque : "même si le libre-arbitre n'existe pas, nous devons agir comme s'il existait". En effet, peu importe que nous soyons déterminés ou pas, car c'est dans la capacité de chacun à rechercher ce qu'il y a de plus grand en lui, que l'on peut tirer les leçons morales de l'avancée de la science. C'est en ce sens que l'expérience et l'intuition, la science et la théologie, la foi et la connaissance, se rejoignent maladroitement. Affirmer cela, c'est aussi avancer, comme le souligne encore Allan Willard Brown, que les intuitionnistes triomphèrent des empiristes dans la bataille menée au sein de la *Metaphysical Society*.

Lors de la première véritable session, le 2 juin 1869, après la création de la société le 21 avril, Tennyson fit lire par James Knowles un poème sur lequel il avait travaillé pendant des mois, intitulé "The Higher Pantheism". Rappelons que le panthéisme est une doctrine qui considère que Dieu existe en tout. Ce poème parvient très lyriquement à proposer une solution au problème au cœur des interrogations des membres de la *Metaphysical Society*, à savoir que plutôt que de vouloir à tout prix tirer des enseignements de la nature, l'homme devrait être convaincu par le fait que celle-ci, dans sa diversité et dans sa richesse, est bien de nature divine. Ainsi donc, dès le début, Alfred Tennyson parvint à rapprocher les divers courants présents au sein de la société et à nous offrir un poème philosophique dont l'écho résonna longtemps chez les membres, puisqu'il fut souvent repris et cité par eux, prenant peu à peu valeur de symbole.

L'échec de cette société est un échec éclairant à plus d'un titre : en premier lieu, parce qu'il nous donne à voir combien les interrogations des Victoriens sont encore d'actualité, en second lieu parce qu'avec le bénéfice du temps, il apparaît que la société soit en un sens parvenue à faire concilier l'irréconciliable et en dernier lieu, parce que ce regroupement d'hommes aux opinions si diverses, voire opposées, est une leçon de tolérance et de sagesse.

Si la société ne dura pas plus de douze ans, il faut néanmoins souligner que son esprit perdura dans d'autres clubs d'échanges d'idées qui se formèrent par la suite, en particulier *The Society for Psychical Research*, fondée par un ex-membre de la *Metaphysical Society*, Henry Sidgwick en 1882, et surtout par *The Aristotelian Society* fondée par Shadworth Hodgson en 1879. De même, faut-il préciser que des revues, telles la revue philosophique *Mind* et la revue *Nineteenth Century*, ouvrirent leurs pages aux anciens membres pour que les débats de la *Metaphysical Society* se poursuivent. Ainsi cette expérience hors du commun ne s'est pas éteinte véritablement et aujourd'hui encore, dans le fait de vous en retracer les grandes lignes, il semble que nous contribuions, avec ces Victoriens, à rechercher les raisons pour lesquelles notre sens moral ne se soit pas dégradé avec le mouvement historique.

Depuis cette époque, le mariage entre ce que nous certifie la science et nos croyances personnelles est complexe, sans cesse remis en question. Grâce à la *Metaphysical Society*, nous en comprenons mieux l'essence sans pour autant trouver de réponses définitives. Mais, en un sens, c'est déjà beaucoup de savoir que c'est en conservant ce qu'il y a de meilleur dans son passé que l'homme parvient à subordonner l'évolution à sa volonté.

Catherine Hajdenko-Marshall
Université de Cergy-Pontoise

François Pernet
Julien Zarifian (dir.)

**Dans les allées du pouvoir,
sociétés « discrètes »,
cercles de réflexion
et groupes de pression**

*Journée d'étude organisée
au château de La Roche-Guyon
16 novembre 2013*



Éditions de l'Amandier



La bibliothèque
fantôme

Sommaire

Introduction	7
Pour l'amour de Dieu, élites aristocratiques et réseaux dévots, l'exemple des Condé (1630-1660)	15
La Franc-Maçonnerie en France au XVIII ^e siècle : un réseau d'influence dans l'État ?	31
La <i>Metaphysical Society</i> (1869-1880) : une association discrète au service de la société victorienne ou un cercle d'intellectuels utopistes voué à l'échec ?	43
Les « sherpas » du G7 : entre diplomatie nationale et réseau transnational (1975-1990)	57
Images télévisuelles d'un « club » très sélect : Davos à l'épreuve de la médiatisation	101
Etopia, fondation d'écologie politique belge	117
Les associations pour la sauvegarde des lieux de mémoire de la traite négrière et de l'esclavage, aux Antilles et en France métropolitaine : entre militantisme, influence et pouvoir	131
La démocratie aux enchères ? Lobbies, Special Interests et SuperPACs : l'impact du financement des campagnes électorales sur la vie politique américaine	185
Splendeurs et misères des <i>think tanks</i> américains	207
Le paysage politique américain et les limites des think tanks : le cas de l'Obamacare	229
Les lobbies « ethniques » aux États-Unis et la question de leur influence sur la politique étrangère américaine	281
Conclusion	311

**La *Metaphysical Society* (1869-1880) :
une association discrète au service de la
société victorienne ou un cercle d'intellectuels
utopistes voué à l'échec ?**

Catherine MARSHALL

*Maître de conférences à l'IEP de Saint-Germain-en-Laye
(Université de Cergy-Pontoise)*

La seconde moitié du siècle victorien fut une période de changement pour la société britannique. Les découvertes du naturaliste Charles Darwin – publiées après 1859³⁸ – remirent en question certains principes religieux établis, tandis que la révolution industrielle et l'extension du droit de vote donné progressivement au peuple (par les réformes parlementaires de 1832, 1867, 1884-85) transformèrent la vision traditionnelle du politique. Les élites perdaient une partie du pouvoir qu'elles avaient pu exercer religieusement, politiquement et socialement, des décennies durant, et se trouvaient affaiblies.

C'est à cette période que plusieurs religieux de renom et d'obédiences différentes, guidés par l'architecte James Knowles et le célèbre poète Tennyson, décidèrent de fonder un cercle de réflexion pour traiter des idées relevant de la science et de la foi. Ce cercle s'appellerait la *Metaphysical Society* même si, comme on le verra, le terme métaphysique ne fut jamais défini – une définition commune se révélant impossible. Leur principal objectif était de débattre – avec une harmonie de façade et discrètement – de toutes les questions philosophiques, religieuses et scientifiques propres

38 - Charles Darwin, *The Origin of Species by Means of Natural Selection or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life* (1859), Londres, Melbourne et Toronto, Everyman's Library, 1982 (1^{re} publication en 1928), XIII-488 pages.

à expliciter les principes premiers de philosophie, tels que Dieu, le monde, l'être, le moi, l'immortalité. Avec les Métaphysiciens, ces questions devenaient : la foi face aux découvertes scientifiques de l'époque, l'immortalité et la nature de l'âme, l'existence de Dieu, la nature de la conscience et les principes des matérialistes. Tous ces sujets étaient particulièrement propres à susciter la mésentente entre des hommes d'obédiences différentes à un moment où la société britannique était traversée par des courants de pensée très nombreux.

Les membres, tous masculins, de la *Metaphysical Society* – des universitaires, des hommes politiques, des journalistes, des philosophes, des médecins, des poètes et des ecclésiastiques – étaient tous des acteurs connus du siècle victorien : le Premier ministre William Gladstone et le scientifique Thomas Henry Huxley en furent les plus célèbres. La liste des soixante-deux membres³⁹ incite à s'interroger sur cet aréopage de personnages, membres de différentes confessions, ainsi que des athées, dont le but était de débattre objectivement et surtout librement des questions religieuses et scientifiques dans un esprit

39 - Sir Henry Wentworth Acland, Henry Alford, Walter Bagehot, Arthur James Balfour, Alfred Barratt, Alfred Barry, Matthew P. W. Boulton, John Charles Bucknill, Campbell George, William Benjamin Carpenter, Richard William Church, Andrew Clark, Rev. Robert Clarke, William K. Clifford, Rev. J. D. Dalgairns, C. J. Ellicott, Alexander Campbell Fraser, James Anthony Froude, Francis Aidan Gasquet, William Ewart Gladstone, Alexander Grant, Sir Mountstuart Elphinstone Grant Duff, William Rathbone Greg, George Grove, Sir William Withey Gull, Frederic Harrison, James Hinton, Shadworth Hodgson, Richard Holt Hutton, Thomas Henry Huxley, James Knowles, Robert Lowe, Sir John Lubbock, Edmund Lushington, William Connor Magee, Henry Edward Manning, James Martineau, Frederick Denison Maurice, St George Mivart, John Morley, J. B. Mozley, Roden Noël, Roundell Palmer, Mark Pattison, Frederick Pollock, Charles Pritchard, George Croom Robertson, John Ruskin, Lord Arthur Russell, John Robert Seeley, Henry Sidgwick, Arthur Penrhyn Stanley, Sir James Fitzjames Stephen, Leslie Stephen, James Sully, James Joseph Sylvester, Alfred Tennyson, Connop Thirlwall, William Thomson, John Tyndall, C. Barnes Upton, William George Ward.

d'échange et de tolérance. Seuls quatre membres sur soixante-deux ne figurent pas dans l'ouvrage de référence qu'est le *Oxford Dictionary of National Biographies*. Il s'agissait d'une élite très consciente de son rôle dans la société victorienne et qui avait encore le temps de s'adonner à un passe-temps comme celui de réfléchir aux questions fondamentales de l'homme – pour le bien de la société. Ces hommes voyaient également que le rôle qu'ils avaient pu jouer en tant qu'élite – politique et religieuse en particulier – était remis en question. Dès lors, il s'agissait aussi d'une entreprise de sauvetage de leur propre classe.

Onze années durant, ces hommes se retrouvèrent régulièrement, neuf fois par an, pour évoquer ces questions. Les communications étaient envoyées à l'avance pour permettre à tous de préparer le débat. Le rituel était immuable : les membres se retrouvaient pour dîner à 18 h 30 avant d'entamer la soirée-communication suivie du débat à 20 h 30. Un président de séance était nommé pour l'année, chargé de mener les débats aussi bien que de s'assurer du bon enregistrement dans le registre des délibérations des informations relatives à chaque séance (nombre de participants, débat du jour). Chaque intervention recelait une question, soit directement dans le titre, soit en conclusion, qui servait de substrat à la discussion. À la fin de chaque séance, tous les membres présents s'efforçaient – si tant est que cela fut possible – de s'accorder pour apporter une réponse à la question posée. De ces débats il ne reste que quelques instantanés, dans la correspondance de certains⁴⁰ et dans un article⁴¹ publié par l'un des membres, mais cette discrétion était voulue car elle

40 - Voir "Introduction and bibliography" in Catherine Marshall, Bernard Lightman and Richard England, (eds), *The Papers of the Metaphysical Society (1869-1880)*, Oxford, Oxford University Press, 3 vol., à paraître en janvier 2015.

41 - Richard Holt Hutton & James Knowles, "The Metaphysical Society". A Reminiscence", in *Nineteenth Century XVIII* (August 1885), 177-196.

devait encourager l'échange alors que les questions traitées auraient pu choquer et restèrent problématiques pour certains – traiter de l'existence même de l'âme en face d'un Cardinal catholique avec des athées et des agnostiques présents n'était pas chose facile et aurait pu mener le Cardinal à des ennuis très sérieux avec sa hiérarchie. De leurs travaux, quatre-vingt-quinze communications furent produites nous donnant à voir une société savante en proie aux bouleversements de la période.⁴²

L'objet du présent article sera de montrer comment certaines communications dépassèrent le cercle restreint de la Société métaphysique pour avoir une incidence indéniable sur les questions de l'époque, comment l'échec de la société peut être lu de différentes façons et comment, également, au-delà des difficultés, les travaux de ces intellectuels et leurs discussions eurent des répercussions sur la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle.

Le véritable enjeu à l'œuvre

Les obstacles rencontrés durant les onze années d'existence furent nombreux, en particulier parce que la méthode adoptée pour la présentation des interventions et pour les discussions afférentes relevait davantage du consensus que d'une méthode scientifique rigoureuse à proprement parler.

Dans le seul ouvrage publié sur la société en 1947, Alan Willard Brown⁴³ avait identifié trois périodes dans la vie de la *Metaphysical Society* qui correspondaient respectivement : à son développement de 1869 à 1873 avec les premières difficultés face à des thèmes problématiques, à son

42 - De ces quatre-vingt-quinze communications, quatre-vingt-onze ont été retrouvées, voir Catherine Marshall, Bernard Lightman and Richard England, (eds), *The Papers of the Metaphysical Society (1869-1880)*, op. cit.

43 - Alan Willard Brown, *The Metaphysical Society: Victorian Minds in Crisis, 1869-1880*, New York, Columbia University Press, 1947.

accomplissement de 1873 à 1878 avec la tentative de mettre en place une méthodologie commune et à sa décomposition de 1878 à 1880 suite à la mort de plusieurs membres éminents et au manque de participation des autres. Si ce découpage est habile et permet de comprendre les étapes de la vie de la société, il est bien trop simplificateur. La société métaphysique n'était pas un lieu d'échange harmonieux – comme on aurait pu le penser – et son devenir était lié à la qualité des travaux présentés et à la participation des membres. En ce sens, c'était un lieu de bataille où deux forces marquantes se battaient pour dominer : pour résumer, celui des intuitionnistes et des empiristes mais aussi, sur un autre plan, les déterministes et les défenseurs du libre arbitre. Et dans ce conflit, c'est bien la méthodologie scientifique qui avait un rôle clé à jouer.

Dans ce que Brown qualifie de deuxième étape de la société, une communication joua un rôle important, celle du Cardinal Newman intitulée « A Diagnosis and a Prescription », présentée le 10 juin 1873. Il faut ici signaler que le Cardinal Manning avait été l'un des artisans du Concile du Vatican de 1870 qui avait statué sur le dogme de l'infaillibilité papale. À ses yeux, la *Metaphysical Society* devait s'accorder sur trois points : premièrement, la mise en place d'une terminologie commune à tous les membres sur des termes tels que « Matière », « Dieu », « Liberté », « Âme », etc. – il est à peine utile de mentionner combien cela était irréalisable au sein d'une assemblée si hétéroclite – deuxièmement, l'adoption d'une méthode commune et, enfin, l'assurance que chaque intervention défendrait une véritable thèse, dont la problématique serait contenue dans le titre.

Manning cherchait à imprimer une direction nouvelle à la société savante – direction dont le but était de tenter d'harmoniser le mode rédactionnel des interventions et surtout de chercher à faire plus ample usage des conclusions

tirées au terme de chaque débat. Ce dont le Cardinal Manning n'avait pas conscience c'est que ses propositions viendraient limiter la spontanéité de certains débats, voire, dans une certaine mesure, tuer les échanges eux-mêmes en réduisant la marge de raisonnement par les définitions imposées sur les termes. Une partie des membres refusa d'ailleurs de suivre les recommandations de Manning sur la méthode employée mais un effort fut fait concernant la définition des termes clés avec la création d'un comité de définitions qui devait veiller à noter les différentes définitions sur lesquelles les membres se seraient entendus. Il faut ici mentionner qu'aucune trace écrite n'a été retrouvée du travail de ce comité, ce qui n'est pas un hasard étant donné les problèmes que sa découverte aurait pu poser pour certains.

Peu à peu la *Metaphysical Society* s'essouffla car, à trop vouloir appliquer les conseils de Manning, le champ de recherche se réduisit à sa plus stricte dénomination, c'est à dire aux fondamentaux tels que la foi, la résurrection ou encore la connaissance, ainsi que tous les grands thèmes sur lesquels il était pratiquement impossible aux membres de trouver un terrain d'entente. Dès lors, l'intervention de Manning, si elle redonna une véritable direction à la société savante pour un temps, à terme, en enlevant aux débats leurs imperfections et en proscrivant tout flottement concernant les définitions clés, finit par sonner le glas de sa déchéance. C'est dans le pluralisme des idées, voire dans l'amateurisme des débats, que résidait la force de la société, et c'est en voulant gommer cette source de vitalité que Manning poussa la société à son propre sabotage. Il est assez intéressant de noter que Manning – dans le camp des non-scientifiques – recommandait d'utiliser une méthode fondée sur la raison, qui elle-même finit par abolir les questionnements. Et c'est bien cela qui est capital car tout le problème pour les intuitionnistes était de tenter de mettre au point une méthode aussi scientifiquement valable que

celle des empiristes pour valider ou redonner une légitimité à leurs thèses religieuses. Dire cela n'est pas sans poser problème : d'une part, cela sous-entendait que la seule méthode valable pour comprendre les principes premiers de l'être était la méthode scientifique et d'autre part que les religieux – qu'il convient plutôt d'appeler « intuitionnistes » car certains scientifiques étaient croyants – cherchaient à utiliser les mêmes armes contre leurs ennemis, à savoir les scientifiques qui, eux, remettaient en cause l'existence divine de l'homme. Le vernis d'une société victorienne dite tout en retenue et en tolérance ne pouvait que se craqueler au fur et à mesure des interventions et des incompréhensions.

Comprise de cette façon, la distinction des trois périodes de la société selon Brown est certes bien commode (et pas tout à fait fausse) mais peu utile pour comprendre la véritable bataille à l'œuvre qui se joua de 1869 à 1880. Cette bataille dépassait le cercle des métaphysiciens puisqu'elle se joua également en dehors des murs du *Grosvenor Hotel* (où se tenaient la plupart des réunions) pour se répercuter sur la société et, à la marge, sur le politique.

L'héritage de la Société métaphysique

Le problème essentiel rencontré par les métaphysiciens était une incapacité à se comprendre. En un sens, chacun des camps restait dans sa bulle idéologique qui empêchait le véritable échange. Les lettres et les archives des membres montrent bien combien certains appréciaient de se retrouver à confronter leurs idées avec d'autres bien différentes des leurs, mais ce n'est pas pour autant qu'un consensus émergea. Au contraire, ces échanges devinrent peu à peu stériles.

Cependant, l'objet du présent recueil d'articles est de s'interroger sur le rôle des sociétés discrètes de toute nature et c'est bien là-dessus qu'il faut revenir car au-delà de la bataille essentielle et propre à la période entre intuitionnistes et empiristes, la *Metaphysical Society* eut un rôle à jouer dans

quatre aspects fondamentaux de la seconde moitié du XIX^e siècle : l'invention de nouveaux termes pour définir les croyances, le débat sur la vivisection, les débats dans la presse sur « société religieuse » et « société séculaire » et les questions de méthodes en sciences humaines.

En premier lieu, penser de nouveaux termes. C'est Thomas Henry Huxley qui fut contraint d'inventer un mot pour se définir face à la diversité des croyances des métaphysiciens. Huxley, souvent qualifié de « bulldog de Darwin » pour avoir défendu plus que le grand homme lui-même les thèses développées dans *The Origin of Species* (1859) puis dans *The Descent of Man* (1871), n'était pas athée, ni membre d'une congrégation religieuse particulière. En cherchant à définir ses croyances, il inventa pour la *Metaphysical Society*, le terme « agnostique ». Il faut se remettre dans le contexte de l'époque pour comprendre combien être considéré comme athée n'allait pas de soi : être perçu comme un athée dans la société intellectuelle victorienne avait quelque chose de radical et de presque anormal. Comme Huxley l'écrit lui-même en 1889 :

« [...] la plupart de mes collègues se définissaient religieusement d'une façon ou d'une autre. Et même s'ils se montraient gentils et amicaux avec moi, j'étais, quant à moi, l'homme sans protection ou sans étiquette derrière laquelle se protéger et je ne pouvais manquer d'éprouver les mêmes sentiments que ceux du renard de l'histoire qui, après avoir quitté le piège dans lequel il avait perdu sa queue, se présenta à ses compagnons normalement parés⁴⁴. »

C'est bien pour cette raison qu'il forgea le terme « agnostique » dès la mise en place de la *Metaphysical Society* ; par-là, il entendait que l'existence de Dieu ne pouvait être prouvée, ni l'inverse. Il n'était tout simplement pas question

44 - Thomas H. Huxley, *Science and Christian Tradition*, New York, D. Appleton, 1898, p. 239.

pour Huxley de rester sans dénomination socialement acceptable alors que se définir en tant qu'athée aurait été mal perçu. C'était une période où le pouvoir de l'Église anglicane tentait encore de lutter face aux attaques des groupes non-conformistes, des radicaux et des utilitaristes benthamiens, et où chaque dénomination tentait d'imposer de nouvelles idées. Il fallait inventer de nouvelles catégories pour montrer que rejeter la religion ne signifiait pas nécessairement rejeter la spiritualité. En ce sens, l'invention de Huxley reste encore fort utile – et très moderne – pour se définir religieusement.

Le deuxième rôle important que la *Metaphysical Society* eut à jouer fut dans le cadre du débat sur la vivisection des années 1870⁴⁵. Il faut d'emblée signaler qu'il s'agit là d'une des rares fois où les débats pourtant secrets débordèrent pleinement dans le domaine politique. Le 8 juin 1875, Lord Arthur Russell (neveu du Premier ministre Whig John Russell) présenta une communication intitulée « The Right of Man over the Lower Animals » dans laquelle, en accord avec Huxley et les scientifiques présents, il défendit très ouvertement la vivisection des animaux contre ceux – dont le journaliste Richard Holt Hutton – pour qui il s'agissait de pratiques moralement inacceptables. Aux yeux de Huxley : « Infliger, de façon délibérée, de la souffrance à un homme ou à une bête est un crime [...] le crime repose dans le fait de le faire de façon délibérée et non dans l'acte d'infliger de la souffrance comme telle »⁴⁶. Pour Hutton, penser ainsi était proprement indéfendable et contraire à l'éthique. Le débat

45 - Voir Stephen Catlett, "Huxley, Hutton and the 'White Rage': A Debate on Vivisection at the Metaphysical Society", in *Archives of Natural History*, 11 (Oct. 1983), p. 181-189. Catherine Marshall, "The debate on vivisection at the Metaphysical Society: a progressive or a reactionary moral quest?" in *Revue Française de Civilisation Britannique*, à paraître en 2014.

46 - Cité dans l'article de Stephen Catlett tiré d'une lettre de T. H. Huxley à un étudiant non identifié en 1900. Voir Stephen Catlett, "Huxley, Hutton and the 'White Rage': A Debate on Vivisection at the Metaphysical Society", in *Archives of Natural History*, *op. cit.*, p. 188.

fut houleux et se propagea puisque les deux protagonistes de l'affaire, Huxley et Hutton, se retrouvèrent tous deux à siéger au sein de la *Royal Commission on Vivisection*, réunit à la même période par le gouvernement pour décider de la nécessité de légiférer ou non sur le cas de la vivisection des animaux. Huxley fut assez explicite dans la lettre de soutien qu'il rédigea en faveur de la communication de Russell et qui fut lue aux membres. « Il est très rafraichissant », Huxley écrivit-il « de lire le témoignage honnête et fort de Lord Arthur après avoir été lassé par la sentimentalité toxique et la tendresse inhumaine de la société pour la défense de la cruauté contre l'homme – dont les membres sont prêts à laisser la maladie torturer des tonnes d'hommes du moment que les caniches vivent heureux »⁴⁷. Hutton réagit très vivement déclarant qu'une telle lettre devrait être « brûlée par le premier bourreau »⁴⁸. De cette soirée, plusieurs articles antivivisection furent publiés dans *The Spectator*, journal dont Hutton était l'éditeur. La suite des échanges se poursuivit au sein de la commission royale où ils siégeaient tous deux et qui finit par légiférer en faveur de la vivisection mais en imposant l'usage de l'anesthésie pour toute expérience ne nécessitant pas explicitement que l'animal fut éveillé et en prenant soin d'éviter toute sorte de cruauté – le *Cruelty to Animals Act*, première loi de ce genre fut votée en 1876, moins d'un an après la communication de Russell donnée en juin 1875.

Ce qui reste intéressant ici c'est bien le fait que l'agitation au sujet de la vivisection au sein de la *Metaphysical Society* reposait sur deux camps qui transcendaient les divisions traditionnelles entre intuitionnistes et empiristes, ou sur celle entre scientifiques et religieux : ici, il s'agissait bien de ceux qui

47 - T. H. Huxley à James Knowles. Voir Stephen Cadrett, "Huxley, Hutton and the 'White Rage': a Debate on Vivisection at the Metaphysical Society", in *Archives of Natural History*, op. cit., p. 185-6

48 - Lettre de James Knowles à T. H. Huxley, 9 juin 1875, n. 20, 42, Huxley Papers, Imperial College Archives.

encourageaient le progrès de la science par la recherche (les pro-vivisection) et ceux qui recherchaient le progrès de l'homme par le développement de la moralité (les antivivisectionnistes)⁴⁹.

La troisième incidence – à défaut d'utiliser le terme d'influence qui semble bien difficile à prouver – reste la capacité des métaphysiciens à dominer la vie intellectuelle de leur temps par la publication de leurs travaux dans les revues de l'époque. Si tous les débats de la société ne devaient être divulgués et les communications rarement lues par d'autres personnes que les membres eux-mêmes, il reste que pratiquement toutes les communications firent l'objet de publications soient en tant qu'articles dans les revues de l'époque (et souvent avec très peu de modifications) – *The Contemporary Review*, *Dublin Review*, and *Nineteenth Century Review*, *The Spectator* et *Mind* en particulier – soit en tant que chapitres dans les ouvrages de leurs auteurs. Ce qui était tenu secret était le fait qu'elles aient été débattues au sein de la *Metaphysical Society* en présence de membres si divers, mais pas leur contenu. Et c'est bien cela qui reste assez remarquable car certaines communications sont le reflet des intérêts des membres et de la façon dont chaque communauté intellectuelle œuvra pour s'imposer dans cette seconde moitié du XIX^e siècle.

Enfin, leur dernière contribution, négligée car elle se perd dans le contexte de l'époque, reste le rôle que la société eut à jouer dans la mise en place d'une autre façon de traiter les questions philosophiques. En en sens, les Métaphysiciens furent les derniers des grands amateurs éclairés ; après eux, chaque branche de la métaphysique se détacha pour créer des sous-catégories spécialisées, en philosophie, en sciences sociales, ou sciences politiques pour s'attaquer à des pans

49 - Lloyd G. Stevenson, "Religious Elements in the Background of the British Anti-vivisection Movement", in *Yale Journal of Biology and Medicine*, vol. 29, 1956, p. 125-157.

distincts et souvent coupés des autres. Les Métaphysiciens, pour certains d'entre eux, restaient encore des intellectuels un peu utopistes alors que d'autres étaient déjà des professionnels de leurs domaines ; à cheval entre deux mondes, leur entreprise était vouée à l'échec.

Conclusion : nature de l'échec

Il faut nécessairement conclure que la *Metaphysical Society* échoua dans son objectif mais ce fut un échec magnifique à plus d'un titre.

Premièrement, la dissolution de 1880 fut provoquée davantage par un changement dans la teneur des débats et dans le recrutement des nouveaux membres que par d'autres raisons. Les membres fondateurs étaient des hommes typiques de la décennie des années 1870, ouverts, curieux et tolérants (et généralement des Libéraux en politique). Avec les années 1880, une nouvelle génération d'intellectuels, moins ouverte parce que plus spécialisée, prit les rennes et ne put accepter l'amateurisme des débuts. Paradoxalement, c'est la spécialisation dans des domaines de pensée bien définis, la psychologie ou la philosophie par exemple, qui scella le sort de la société. Le compromis, propre aux libéraux des années précédentes, n'était plus de mise.

Deuxièmement, la *Metaphysical Society* parvint néanmoins à montrer que la religion avait encore un rôle à jouer auprès des hommes en dépit de sa remise en question par la science. Pour ne faire mention que des discours des membres, qu'ils soient agnostiques ou athées, un nombre non-négligeable fait néanmoins état de l'existence d'une foi qui, au lieu d'être multiple comme les différentes confessions, serait en réalité une philosophie de vie. Bien plus qu'une simple croyance, la religion, telle qu'elle apparaît dans ces interventions, serait à l'image d'une expérience intérieure très profonde qui dépasserait les barrières couramment admises entre les confessions et qui en distillerait la moralité. Croire ou non en

l'existence divine de l'homme n'a plus d'importance profonde puisque, comme le soulignent les membres, il appartient à chaque homme de discerner ou non, au fond de son être, ce que sont morale et foi. Ce faisant, cette compréhension – qui serait à l'image d'une éthique de vie – contribuerait au bon fonctionnement de la société. Cette façon de penser anticipe la philosophie des idéalistes britanniques de la fin du XIX^e siècle.

Troisièmement, ce qui aurait pu être perçu comme l'opposition entre libre-arbitre des croyants et déterminisme des savants est infondée, car, que le schéma évolutif détermine le devenir des civilisations ou non, l'homme que nous donnent à voir les membres de la *Metaphysical Society* peut rechercher au fond de lui-même son éthique personnelle. Il n'a pas besoin de la religion pour le guider comme un enfant, au contraire, et dans ce sens, l'évolution le force en quelque sorte à se prendre en charge et à se faire confiance. Il apparaît en particulier chez les évolutionnistes de la société, tels Huxley, qu'au lieu de faire de la doctrine de l'évolution une doctrine déterministe, le problème soit renversé et que ce soit dans l'évolution que l'homme découvre qu'il détient un libre-arbitre véritable, celui de vivre en adéquation avec sa nature ou pas. Dans ce sens, ce que les hommes de la *Metaphysical Society* n'ont de cesse de montrer c'est qu'en dépit des changements auxquels il est soumis, l'homme doit chercher en lui-même ce qui fait de lui un être moral. C'est de la capacité de chacun à rechercher ce qu'il y a de plus grand en lui que l'on peut tirer les leçons morales de l'avancée de la science. C'est en ce sens que l'expérience et l'intuition, la science et la théologie, la foi et la connaissance, se rejoignent maladroitement.

Enfin, si la société savante ne dura pas plus de douze ans, il faut néanmoins souligner que son esprit perdura dans d'autres clubs d'échanges d'idées qui se formèrent par la suite, en particulier *The Society for Psychical Research*, fondée par un ex-membre de *The Metaphysical Society*, Henry Sidgwick en 1882, et surtout par *The Aristotelian Society* fondée par

Shadworth Hodgson en 1879 – également ex-membre. De même, faut-il préciser que des revues, telles la revue philosophique *Mind* et la revue *Nineteenth Century*, ouvrirent leurs pages aux anciens membres pour que les débats de *The Metaphysical Society* se poursuivent.

Quoi qu'il en soit, la *Metaphysical Society* mérite une place dans l'histoire des idées de la seconde moitié du XIX^e siècle. Les communications permettent de réécrire ce qui a été pensé sur une partie de la seconde moitié du XIX^e siècle, concernant le thème de la moralité et surtout le lien entre science et foi. Contrairement à ce qu'on peut penser, les religieux ne refusèrent pas les enseignements de la science, ils tentèrent de s'en approprier les méthodes pour mieux la dompter et garder une forme de domination sur la société. C'était bien de cela qu'il s'agissait.

La *Metaphysical Society* reste surtout une société à part dont les thèmes de recherche nous touchent toujours autant que les victoriens à l'époque. Les enjeux sont certes différents, mais tenter de comprendre comment croire, ou pas, reste d'actualité. Il s'agit là d'une question fondamentale, proche des grandes questions philosophiques telles que « comment l'homme doit-il vivre ? ». C'est une question qui implique que l'homme qui se la pose s'engage entièrement, de toute sa personne. Cela implique également que ce qui relève de la science – de la méthode logico-expérimentale – ne peut venir donner des réponses complètes. Et c'est bien là la force des communications de la Société métaphysique : ces hommes ont courageusement questionné l'essence de leurs convictions, spirituelles ou pas, et les réponses qu'ils donnent, si elles ne peuvent s'accorder, nous permettent, à nous, lecteurs du XXI^e siècle, de nous faire une idée sur notre propre façon de croire. Dans ce sens, et plus que jamais, les interrogations de ces victoriens éclairés restent bien les nôtres au-delà de la maigre portée politique qu'ils eurent ou de l'échec de leur entreprise.

François Pernot et Julien Zarifian (dir.)

Dans les allées du pouvoir, sociétés « discrètes », cercles de réflexion et groupes de pression

*Journée d'études organisée au château de la Roche-Guyon
16 novembre 2013*

Depuis l'Antiquité, des sociétés souvent « discrètes », qu'elles prennent le nom ou la forme d'« officines », de cercles de pensée, de clubs, de groupes de pression informels ou institutionnalisés, ou encore d'agences ou de *think tanks* officiels et officieux, ont toujours arpenté les allées du pouvoir et gravité autour des Grands et des décideurs politiques. Au fil des siècles, ces groupes souvent à l'initiative des prises de décision politique se sont multipliés auprès des lieux de pouvoir tout en évoluant dans leur forme et leur processus de recrutement. Et, ces dernières décennies, dans un monde surinformé, la complexification des modes de gouvernance politique, en particulier en Europe et aux États-Unis, leur ont encore permis de gagner en influence.

Au-delà de l'analyse de l'apparence et de la réalité du pouvoir, c'est, d'une part, la nature exacte des liens entre ces leviers de pouvoir et les institutions et, d'autre part, le paradoxe ou la contradiction entre surinformation et développement des leviers de pouvoir souvent « discrets », qui font l'objet d'analyses, de comparaisons et de confrontations fructueuses du fait de la variété des contextes géographiques, politiques, ainsi que des périodes historiques étudiés.

2015-XI - 25 €

ISBN 978-2-35516-291-6

ISSN 2102-5681





Cahiers
victoriens et
édouardiens

76
OCTOBRE
2012

Believing in Victorian Times

Textes recueillis par
Bénédicte COSTE

Presses universitaires de la Méditerranée



Contents

Abstracts	7
Timothy LARSEN <i>The Bible and Belief in Victorian Britain</i>	11
Odile BOUCHER-RIVALAIN <i>Harriet Martineau (1802–1876), from Unitarianism to Agnosticism</i>	27
Jean-Michel YVARD <i>Agnosticism, scepticism épistémologique et « voie négative » en Grande-Bretagne au XIX^e siècle</i>	45
Catherine HAJDENKO-MARSHALL <i>Believing After Darwin: the Debates of the Metaphysical Society (1869–1880)</i>	69
Sherrie LYONS <i>A Most Eminent Victorian: Thomas Henry Huxley</i>	85
Claire MASUREL-MURRAY <i>Conversions to Catholicism among Fin de Siècle Writers: A Spiritual and Literary Genealogy</i>	105
J. Jeffrey FRANKLIN <i>The Economics of Immortality: The Demi-Immortal Oriental, Enlightenment Vitalism, and Political Economy in Dracula</i>	127
Comptes rendus	149
Notes on contributors	199

Cahiers victoriens et édouardiens

76 Automne | 2012 :
Believing in Victorian Times

Believing After Darwin: the Debates of the Metaphysical Society (1869–1880)

CATHERINE HAJDENKO-MARSHALL

p. 69-83

Abstract

The Metaphysical Society is often referred to as a rather discreet **debating society** but the role it played in questioning the ideas pertaining to science and **faith in the second half of the nineteenth century** has rarely been properly discussed. **The members of the Metaphysical Society** were all well-known members of the Victorian elite who held a variety of religious and political views. They produced ninety-five papers over a period of eleven years which have never been analysed together as a coherent set. They attempted to find a way of believing after the discoveries of Charles Darwin as if religion had been challenged by science. In fact, what the papers reveal is that science and the methods of scientists could be used to explain religion and religious faith and that the **opposition between science and faith was not as important as expected**. The present article aims to show that **the questions they asked are still very relevant to twenty-first century citizens—even in the diversity of the religious views presented and the methodology adopted**. As such, the Metaphysical Society remains an interesting experiment, which failed, but which still has a lot to teach us.

Index terms

Mots-clés : croyance, époque victorienne, Bible, agnosticisme, Metaphysical Society, conversion, catholicisme, Dracula, Martineau (Harriet), Huxley (Thomas Henry)

Keywords : belief, Victorian times, Bible, agnosticism, Metaphysical Society, conversion, Catholicism, Dracula, Martineau (Harriet), Huxley (Thomas Henry)

Full text

- 1 Believing, in Victorian Britain, is a subject which unavoidably brings to mind a variety of related subjects: the changes due to the industrial revolution, the fear of democracy, scientific developments in the light of Darwin's *The Origin of Species* (1859) and a beginning of decline in religious belief. All these transformations were at the very core of thought in the second half of the 19th century. They raised questions as to how Christianity, how morals and ethics themselves, would survive in such a mutable world. Much worse, the elite were troubled by fears that the expansion of atheism—and the loss of a form of spiritual hope—would undermine society which would then descend into chaos.
- 2 At the time of the publication of Darwin's *The Descent of Man* in 1871, one of the main criticisms voiced was that it was a dangerous work precisely because it undermined, even more than any work before it, the belief in God. John Morley (a member of the Metaphysical Society) wrote that Darwin was wrong for “revealing his zoological conclusions to the general public at a moment when the sky of Paris was red with the incendiary flames of the Commune” (Morley, I, 101). The elite were concerned that the masses would demand more democracy and that the uneducated many, being no longer guided—or rather ruled—by religion, would destroy society.
- 3 Therefore, it is not surprising that the Metaphysical Society was formed precisely at that time—in 1869—by a group of eminent Victorians who felt that the discoveries of science and faith should be discussed, in a spirit of fairness, in order to find in both these domains a common ground. Debating would allow the proponents of a variety of beliefs and ideas to state their theological or scientific case and thus to better understand one another. The unstated aim was to eventually try and find a new foundation on which to base authority—the authority, that as an elite (either religious, intellectual or political), they were losing.
- 4 This unique debating experiment only lasted for eleven years, from 1869 to 1880, but the 62 members—who were all influential figures in the society of the second-half of the 19th century—produced ninety-five papers. This wealth of discussion provides a fascinating insight into the struggle to find a compromise—or indeed not to compromise at all—on the members' ideas pertaining to faith and science. These debaters came from every sphere of influence. To name but a few, William Ewart Gladstone, Noel Roden, John Morley and Arthur James Balfour were among the Society's political figures. The men of science included T. H. Huxley, John Tyndall, Henry Acland, G. Croom Robertson, J. J. Sylvester and William Kingdon Clifford, St. George Mivart. Religion had its defenders: the Catholic Archbishop of Westminster, Henry Edward Manning, the Catholic theologian, Father J. D. Dalgairns, the liberal Anglican, Frederick Denison Maurice, the Bishop of Peterborough and later Archbishop of York, William Connor Magee, the Bishop of Gloucester and Bristol, C. J. Ellicott, the Unitarian James Martineau. Philosophy was the domain of Henry Sidgwick, Shadworth Hodgson and Mathew Boulton. Among those who defended justice, history, poetry, journalism and any number of other fields, we find the historian James Anthony Froude, the positivist Frederic Harrison, the critic John Ruskin, Leslie Stephen, Sir James Fitzjames

Stephen, Walter Bagehot, James Knowles, Richard Holt Hutton and the Poet Laureate, Alfred Lord Tennyson.

5 Not every great thinker of the age belonged to the Society. Among the great names missing are those of John Stuart Mill, Herbert Spencer, John Henry Newman and Matthew Arnold.¹ The first three were approached but declined—Mill because he doubted the viability of the Society, Spencer because of his health, Newman because he was shocked by the very existence of such a body (he felt Manning was endangering his reputation by being part of it).

6 Why did these eminent Victorians decide to organize such a Society? How did they organize their debates and what papers did they produce? How did they attempt to present, explain and justify their beliefs? Their experiment failed but it did raise certain questions relating to methodology, the specialization of professions, the persistence of morality in an unreligious world and the recourse to spirituality in a shifting world.

The Metaphysical Society and its Initial Aims

7 The members of the Metaphysical Society met once a month, 9 times a year (when Parliament was sitting), generally at the Grosvenor Hotel in London, to dine together and then listen to the paper one of them would give on a metaphysical subject, or on mostly anything to do with faith or science. They were not a secret society in any way, but they were discreet about their ways as, for some of them, their involvement could endanger their reputation. They were an odd combination of persons and, to accept such debates, they must all have felt a pressing moral and social duty to help society in the 1870s.

8 In the words of one of its key members, Cardinal Manning:

The Society was avowedly founded with a view to bring together the most various and even opposite schools of metaphysical thought that is to say, the old and the new, the scholastic and the modern family of metaphysicians, who have multiplied and ramified into endless variations. All, however, may be reduced to two ultimate schools, namely, to those who take their point of departure from the intuitions of the Reason, and to those who take their point of departure from the reports of Sense.²

9 It is the extremely daring and liberating approach that they took concerning such subjects which makes the papers of these 62 intelligent and very different persons so intriguing.

10 The members can be roughly divided into three groups; the religious members, the scientists and the moderate members (generally politicians, thinkers or writers). What is most striking in the list of the 62 members is the variety of their religious beliefs. These ranged from the better-known Christian denominations—Anglicans or Catholics—to Unitarians or Arians, and right down to Deists, Agnostics and Atheists. In fact, Huxley coined the term “Agnostic” at one of the meetings of the Metaphysical Society to try and label what he believed in, as opposed to the other members.³ This is a detail which illustrates a problem at the time for no name existed for those who were neither atheist nor involved in any form of religion.

11 Not all the 62 members joined at once; the society started with 26 founding members:⁴ newcomers were co-opted once their name was put forward,

seconded and a ballot took place. The members did not all attend at the same time—a meeting would normally involve some fourteen or fifteen members at a time, and sometimes up to over twenty people attended. Several letters found in the private papers of certain members indicate the efforts that were made to discuss matters in a spirit of openness and fair-play. This is how one member, William Connor Magee, Bishop of Peterborough, later Archbishop of York, depicted this rather unusual congregation of men in a letter to his wife dated 13 February 1873 (4 years into the existence of the Society):

... I went to dinner duly at the Grosvenor Hotel. The dinner was certainly a strangely interesting one. Had dishes been as various we should have had severe dyspepsia, all of us. Archbishop Manning in the chair was flanked by two Protestant Bishops right and left—Gloucester and Bristol and myself—on my right was Hutton, Editor of the *Spectator*—an Arian; then came Father Dalgairns, a very able Roman Catholic priest; opposite him, Lord A. Russell, a Deist; then two Scotch metaphysical writers—Freethinkers; then Knowles, the *very* broad Editor of the *Contemporary*; then dressed as a layman and looking like a country squire, was Ward, formerly Rev. Ward, and earliest of the perverts of Rome; then Greg, author of “the Creed of Christendom”, now a Deist; then Froude, the historian, once a deacon in our Church, now a Deist; then Roden Noel, an actual Atheist and red republican, and looking very like one! Lastly Ruskin who read after dinner a paper on miracles! Which we discussed for an hour and a half! Nothing could be calmer, fairer, or even, on the whole, more reverent than the discussion. Nothing flippant or scoffing or bitter was said on either side, and very great ability, both of speech and thought, was shown by most speakers. In my opinion, we, the Christians, had much the best of it. Dalgairns, the priest, was very masterly; Manning, clever and precise and weighty; Froude, very acute, and so was Greg; while Ruskin declared himself delighted “with the exquisite accuracy and logical power of the Bishop of Peterborough”. There is the story of the dinner. Altogether a remarkable and most interesting scene, and a greater gathering of remarkable men than could easily be met elsewhere. We only wanted a “Jew and a Mahometan to make our Religious Museum complete”.

(MacDonnell, I, 284)

- 12 More than anything, women were missing, but it was obvious from the creation of the Society that it would only be open to men, even though one woman—Lady Augusta Stanley—, the wife of Dean Stanley, was responsible for actually coming up with the idea of the Metaphysical Society. Originally, it was supposed to have been “The Theological Society” but several possible members who were approached, such as the wise Unitarian James Martineau, refused to join if the Society did not include all those interested in questions of belief, be they believers or unbelievers. This is how the Metaphysical Society was born on 21 April 1869 at a preliminary meeting where it was stated that the Society’s aim was “to collect, arrange and diffuse Knowledge (whether objective or subjective) or mental and moral phenomena” (Brown, 26–7).

The Papers: What They Reveal and How the Society Slowly Lost its Focus

13 Over 11 years, the members produced 95 papers of varying lengths concerning theological, metaphysical, philosophical and scientific questions. The list of the papers makes interesting reading, sometimes even, amusing reading, such as with the paper “Has a Frog a Soul” (November 8, 1870) or “The Arguments for a Future Life” (April 9, 1872) or “The Personality of God” (May 12, 1874). Others are much more precise and shed a light on the concerns of the members at the time: such as the papers on euthanasia (July 8, 1873), utilitarianism (December 16, 1873), the rights of animals and vivisection (June 8, 1875) and the scope of metaphysics (February 10, 1880).

14 All the papers, minus four, were privately printed and sent to the members a fortnight in advance. They were all printed according to the same model: the name of the author never appeared, and they were as simple as possible as only the date and the title allowed the papers to be differentiated. This was done on purpose to ensure confidentiality for the papers. In a letter dated December 3, 1869, to Gladstone, James Knowles, who was Secretary of the Society for most of its existence (but who is better known as the editor of the *Contemporary Review* and later of *Nineteenth Century*), wrote: “I am requested to remind members that all papers are to be considered strictly private. . . .”⁵ This explains why most papers were either destroyed or perhaps kept by some members, but never put together and published as a set. What did happen though, is that the papers were generally expanded after the discussions at the Metaphysical Society and subsequently published (mostly in the *Dublin Review*, in the *Contemporary Review*, in *Nineteenth Century* but also in *Mind* and as chapters in the books of some of the members). Lucy Toulmin Smith, the librarian of Harris Manchester College (Oxford), went on a quest at the end of the 19th century to try and complete the set the College had been given by Mrs Pattison. She sent at least 14 letters (conserved in the stacks of the College) to the surviving members, or relatives of members, to find the missing papers. The answers she received were invariably the same: that very few complete sets existed or that the will of the Society had been to keep the papers out of the public eye. For example, Henrietta Huxley, Thomas Henry Huxley’s widow, explicitly explained in a letter dated September 22, 1895, that:

I have not hitherto come across any of these papers—and if I should do so—I do not think it would have been my husband’s wish that they should be given up—it having been one of the Society’s rules that the papers should be strictly private—to which he conscientiously adhered.⁶

15 All in all, if most of the papers have been published in an expanded form, the original versions have never been found nor used as key primary sources for the second half of the 19th century.⁷

16 The papers fall into two broad categories: some answer one another, like a long conversation, whereas others just single out some of the subjects presented at the time of the creation of the Society. Allan Willard Brown, the Society’s only chronicler, sums it up in the following terms:

In this sense, the history of the Society is a long unfolding of one argument, constantly elaborated, modified, and redirected, and

argument which can perhaps be stated as: "What must a man believe? What may or can a man believe?"—not only about God and "reality" but about his own nature. In the presumption of these high themes lie both the accomplishment and the interest of the Society. (Brown, 33)

- 17 What has also emerged is that the members often argued and that some, either offended or hurt or both, felt like leaving. There is, for example, one letter from Manning to Acland urging him not to leave the Society (on 17 January 1873) after what appeared to be a disagreement: "I hope you will not again think of leaving the Metaphysical Society. . . . What you said on Tuesday night seemed to me to be very much to the point and I hope in my comments I did not seem to imply any variance. I thought we were on the same track."⁸
- 18 Nevertheless, they had to make do with each other because they were all connected: Knowles, for example, was a very well-known architect who designed Tennyson's house as well as those of other members, at the same time as editing the *Contemporary Review* and then the *Nineteenth Century*. Knowles also, as secretary of the Society, published the expanded versions of the papers and often asked other members to review them. The case of Walter Bagehot provides another example of how the network functioned. Bagehot was the editor of the *Economist*, but also the banker who acted as Gladstone's "Spare-Chancellor" (title of a biography on Bagehot).⁹ He was a literary critic who wrote several articles with his friend and fellow member Richard Holt Hutton, himself the editor of the *Spectator*. Bagehot's brother-in-law, William Rathbone Greg, was also a member and so was Bagehot's former teacher, Carpenter. The Society also gave Bagehot the opportunity to meet other members, such as Ruskin and Tennyson, on whom he had written long articles.
- 19 At least 10 members of the Metaphysical Society were also members of the Century Club, another male-only intellectual club which met every week to fight for university reform and which lasted from 1865 to 1881. The Century Club wanted Oxford and Cambridge to become open to every religion to help promote all able intellectuals, whether Anglican or not. In fact, in 1871, the Religious Test Act allowed Nonconformists to accept college fellowships without becoming Anglican clergymen. Just like the Metaphysical Society, the members of the Century Club conceived of themselves as a humanist elite whose role was to change mentalities by means of press articles and political action. Of course, the Second Reform Bill of 1867 allowed some of them to do just that: they could take certain key seats and play an active political role. In fact, the Metaphysical Society was the counterpart of the Century Club, but for matters of a more philosophical and religious nature. It is important to remember that these clubs' networks were very much alive and those in them ranged from intellectuals to members of the clergy or to physicians. For example, Dr Andrew Clark, whilst being a member of both the Metaphysical Society and the Century Club, was Gladstone's personal doctor but also became the private physician of several other members of the Society. Scientists from the Metaphysical Society, such as Huxley and Tyndall, were also members of the Century Club and of the prestigious X Club, all at the same time.
- 20 Going through the exchanges of letters between the members, understanding these links, understandably provides insight into an influential, but somewhat secluded and exclusive elite. These men had a clear understanding of their social role as an elite at a time when the foundations of society had been shaken both religiously and politically. It is in this context of change that the 95 papers prove so enlightening. Although some papers are obscure, even insofar as the

actual way in which they were written, others are absolutely fundamental because of the subjects discussed.

- 21 Until last year, one key document was still missing: the Minute book of the Society which had been mislaid in the 1920's after being sold at auction, and which contained key information on attendance and also on the Society's quest for definitions of the terms discussed. The Minute Book has been found in Harvard (having been bought in 1947 by the friends of Harvard) and new light has been shed on the Society's "Committee of Definition". The latter was the name chosen by Cardinal Manning in a central paper given in 1873 entitled "A Diagnosis and a Prescription" in which he came up with the idea to give a definition of key terms for each paper, such as religion, faith or miracles, which would then be discussed in order to produce a common and accurate definition. The Minute Book mentions the Committee of Definition but it soon became obvious that Manning was attempting to introduce something which was not necessarily welcomed by other members. In Shadworth Hodgson's incredibly well-kept set in Corpus Christi College (Oxford), the following annotation was found at the end of the famous paper Cardinal Manning had given on the subject of definitions:

Note to p.q. This is hardly fair to the Society. It looks as if the Secretary has been registering definition from the beginning, as they could be found in the Papers read, or in the Discussions. But no such thing. For some two or three meetings the Secretary has been asking, as opportunity offered, from Definition of theirs or of that from members, in conversation. That is all that has taken place. The list given, then, must be taken to represent the definition forming capacities of the Society.¹⁰

- 22 Hodgson's annotation appears simply to be proof of Cardinal Manning's attempt to impose his will. However, the private papers of certain members show that Cardinal Manning was not exactly popular. Prof. Croom Robertson referred to him contemptuously as "the Eminent" in a letter to Hodgson dated March 7, 1878, referring to a paper Manning had given; the letter ends "Left him floundering over Berkeley at 9.45. Could not stand it longer and saw no good in trying to put him right."¹¹ The best insult though remains Ruskin's who in his diary for the entry of May 2, 1875, found Manning, "the most entirely complete representation[s] of humbug we have in the world".¹²

- 23 In fact, many of members rather disliked each other and over the years the contents of the papers became less polite. Sir James Fitzjames Stephen, for example, in most of the seven papers he gave, became progressively a fierce opponent of the Catholic members of the Society, often painstakingly using reasoned argument to tear to pieces transubstantiation or the existence of miracles (which must have shocked even the more open-minded Catholic members). The poor attendance in the second half of the 1870s is also proof that the Society had not fulfilled its aim; it had failed to try and elevate the debate into something different from a simple argument over reason and intuition.

- 24 It is through these modest finds that a proper picture of the Society is appearing, revealing quite clearly that the network of these intellectuals ran along very distinct lines, with the pro-religion members on one side, and the unbelievers, or doubters, on the other. What seemed to be a club of gentlemen quietly discussing key philosophical and metaphysical questions was in fact a congregation of intellectuals who fought a good fight, albeit a gentlemen's one,

to impose their views on society by publishing papers and books, but also to permeate (and this was before the Fabians used the term) the body politic *via* the politicians who attended. Gladstone was a regular at the meetings even when he was PM in the 1870s and several other politicians frequently attended: Morley, Balfour, Robert Lowe or Noel Roden, for example. The very commendable unsaid aim of working to build a foundation on which later Victorian society would thrive, never materialised.

The Methodology Adopted and its Flaws

25 One of the criticisms often aimed at the Society was—and still is—that it was a forum of intellectuals who exchanged in a courteous and amateurish way. The very fact that the members never even attempted to define what they meant by “Metaphysics” is itself rather telling. Nonetheless, even if some of the papers are sketchy, most shed a new personal light on their authors and show how their reflections and beliefs evolved over the 1870s. They were not just intellectuals wasting their time trying to understand what to believe in. They were initially genuinely convinced that their discussions would draw opposing sides to the middle ground.

26 What soon became clear was that nobody was willing to change their views and that some even became fiercer in their dislike of religion over their years in the society (Fitzjames Stephen is a good example). Some—very few—did change but it was generally because of external reasons: Roden Noel, for example, returned to religion after the death of his son, whilst St George Mivart—the only scientist who was also a Catholic, eventually—after years of defending Catholicism, expressed his doubts about faith before his death. In reading the papers all together, one feels that the authors do not share the same frame of reference and that their thoughts could not possibly meet.

27 The methodology they came to adopt to discuss questions of faith was also inadequate. The first papers from 1869 to 1873, were generally produced along the lines which had been decided upon at the outset: to debate openly and to “collect arrange and diffuse knowledge” (Brown, 26–7). Another objective of the Society at the time of its creation was to “collect trustworthy observations upon such subjects as: Remarkable mental and moral phenomena—normal or abnormal, the relations of brain and mind—and generally of physics and metaphysics, The faculties of the lower animals, etc., etc.” (Brown, 26–7). The first papers followed such a pattern until, in 1873, Cardinal Manning—who was chairman of the Society for the year—gave the defining paper entitled “A Diagnosis and a Prescription” referred to above. In it, Manning meant to help matters, but actually administered a blow to the Society which in the end was to prove fatal. He stated in a rather ominous way:

It is my painful duty as Chairman to announce that the Metaphysical Society has been visited by symptoms of aphonia. It will make no utterance tonight. . . . Had I known the impending danger in time, I for one would have endeavoured to avert the catastrophe; but I learned it too late to apply any stimulants, or to attempt any paper which could be offered to the Society as a thesis for discussion. Nevertheless, as I am officially bound to announce our disaster, I have laid the fact before you. . . . The Society was avowedly founded with a view to bring together the

most various and even opposite schools of metaphysical thought. . . . For four years we have met and conversed, sometimes have contended, with great freedom of speech, perfect frankness, unfailing courtesy, and a kindness which has never been for a moment overcast. . . . Three things may be chiefly noted as wanting in our discussions . . . a fixed and accepted Terminology . . . a common method, . . . the want of definitions.

28 Such an approach was understandable but one remains rather perplexed with the solution prescribed. How could such a diversity of members agree on anything, let alone definitions of important terms but also on a common methodology? Manning, without stating it clearly and by insisting on the definition of key terms, was using a form of scientific methodology, albeit a very sketchy one, applied to human sciences. This meant trying to explain the very existence of God by means of a scientific and empirical method. There is quite a paradox in the use of such a method by men of faith, as if the only way to prove their point was to use the methodology of their opponents against them, on subjects on which this was practically impossible. It was doomed to fail.

29 However, what is quite obvious here is that none of the Metaphysicians were opposed to the methods of science—quite the opposite. Therefore, the real debate was not science *vs* faith but whether or not faith could use science to justify itself.

30 Admittedly, most of the papers which followed did not really comply with Manning's rules but they all became much more focused on specialised subjects, which produced very rich papers. However, after 1873, the potential for debate became less obvious as if each faction was defending its own little corner. Slowly, some important members stopped attending or died, transforming the society as new members, more specialised in their range of interests, were brought in. By 1878, it became clear that the Society had changed.

31 A rather discreet philosopher, Matthew Piers Watt Boulton (who also happened to have invented the ailerons of planes), gave a paper in April 1878, with the telling title: "Has a Metaphysical Society any *raison d'être*." He started with the following words: "but before . . . breaking up our society, let us consider the matter a little further" and went to explain that such a Society had indeed a *raison d'être* but that the plurality of ideas meant that debate was impossible. In effect, this was a kiss of death as two years later, the Society was dissolved with only 7 members signing the dissolution notice.

32 What was supposed to have been a judicial prescription—common definitions and a common methodology—eventually killed any debate because finding a common ground was impossible and it was their differences—and their distinctly different approaches—which had made debate interesting in the beginning. These men were mostly enlightened amateurs, however, this does not mean that the subjects they dealt with had no interest: the debates on vivisection, agnosticism, euthanasia, ethics or the theory of evolution were all capital.

33 The legacy of the Metaphysical Society was to produce papers which deserve to be studied and, more to the point, understood within the context of three different debates at the core of the second half of the 19th century: (1) the debate over the decline of religion and the way in which this could endanger society, (2) very narrowly linked to it, the debate over how to find a new source of moral and social governance, and (3) in a more universal and contemporary light, the debate over science, religion and spirituality.

34 As regards the first debate, it is obvious that the Metaphysicians were wrong in believing that a decline in religion would destroy the moral backbone of the mass of the population and lead—hand in hand with the extension of the suffrage—to the end of long-established British institutions and liberties. Their anxieties were linked to a period in time when society was changing and when the old elite—especially the religious one—no longer occupied the moral high ground in the same way as it had done before the first discoveries of science had challenged the divine nature of men.

35 The second debate over the need of a new moral authority is much more complex in the sense that some of the papers of the Metaphysical Society attempt to link ethics and science in a way which had not been done before. This is the period when ethics were perceived as part of an evolutionary process in which a new moral foundation could be found. There was also the idea of compromise between morality and science which does appear in some of the papers. It is not surprising that works by former members of the Metaphysical Society such as Leslie Stephen's *The Science of Ethics* (1882), James Martineau's *Types of Ethical Theory* (1885), Henry Sidgwick's *Outlines of the History of Ethics for English Readers* (1886) or Huxley's *Evolution and Ethics* (1893) all centred on (albeit with different conclusions) a history of science or on a science of ethics. Here, it was as if through the teachings of science, a new moral ground would appear naturally. On this point especially the members disagreed, either for obvious religious reasons or, as for Huxley, because "the ethical progress of society depends, not on imitating the cosmic process, still less in running away from it, but in combating it" (Huxley, *Evolution and Ethics*, 34). This question is central to the way in which our societies have evolved politically, towards either increased state intervention aiming to promote equality or decreased state intervention, because *laissez faire* is assumed to be the best way to let society develop. This debate, like the third one, concerning science, religion and spirituality, is far from over.

36 We are still on a par with the Victorians as regards the third debate. We have not solved the question of a divine intervention or not in the creation of mankind—and will most likely never do so. The latest debate which took place on this question, the one between the atheist—or agnostic as he appears to be—science writer Richard Dawkins and the Archbishop of Canterbury (as he was at the time) Rowan Williams at Oxford on February 23, 2012 on the theme of "The nature of human beings and the question of their ultimate origin", seems straight out of the Metaphysical Society, and to echo the first famous Oxford debate which had taken place in 1860 between a future Metaphysician, Huxley, and Samuel Wilberforce. Even if things have evolved and Rowan Williams accepts the non-human origin of men, the debate concluded that it was impossible to categorically deny the existence of God, leaving Richard Dawkins, who has written extensively on atheism, to declare himself an agnostic. More interestingly, the views expressed at the time of the debate were that such a debate was not good for society. The chairman of the Conservative party, Lady Warsi, even complained about the "militant secularisation" of society.¹³ Newman or Manning would have not put it any differently in the 1870s.

37 The papers presented by the members of the Metaphysical Society are a reminder that their questions are still our questions. Certainly, they were amateurs, but enlightened ones: inquisitive, cunning, bent on defending their own set of values, on keeping them alive in a changing world, of making them

evolve with new discoveries. But they were also arrogant and sometimes backward in their thinking. The Society's members belonged to an intellectual elite who rejected women and allowed them no place in their discussions, even if they had a real place in their homes. In some of the members' views it was essential to ensure that such an elite was preserved, convinced as they were that it knew how better to guide, both politically and morally, an uneducated mass than it could itself.

38 After the demise of the Metaphysical Society, new types of debating societies emerged—the Synthetic Society (a theistic society that seven former Metaphysicians joined), the Aristotelian Society for the Systematic Study of Philosophy (founded in 1879 by the Metaphysician, Shadworth Hodgson) or the Society for Psychical Research (founded in 1882 by another Metaphysician, Henry Sidgwick)—all much more specialized in their fields and less ready to admit diversity in their members.

39 The final striking conclusion is that these papers provide different visions of the second part of the 19th century and, according to which paper is read, it is as if they embodied several “visions” of religious beliefs, morality and ethics, evolution and faith. For the speakers, believing was—just as it still is—a very private matter based on inner beliefs which are not easily explainable, not easily transferable. In this sense, the Metaphysicians' questions, their ways of dealing with their differences and the papers they have bequeathed to us—often against their will—are still useful tools for understanding ourselves.

Bibliography

The papers of the Metaphysical Society do not exist as a set yet—see footnote.

BROWN A. W., *The Metaphysical Society. Victorian Minds in crisis, 1869–1880*, New York, Columbia University Press, 1947.

BUCHAN Alastair, *The Spare Chancellor. The Life of Walter Bagehot*, Londres, Chatto and Windus, 1959.

HUXLEY T. H., *Evolution and Ethics*, London and New York, Macmillan and Co., 1893.

HUXLEY T. H., “Agnosticism and Christianity”, *Collected Essays*, vol. 5, Science and Christian Tradition, London, Macmillan, 1904.

MACDONNELL John Cotter, *The Life and Correspondence of William Connor Magee*, 2 vol., London, Isbister, 1896 (vol. 1).

MORLEY John, *Recollections*, London, Macmillan & Co., 1917 (vol. 1).

RUSKIN John, “Diary”, Bodleian Library, Oxford, Special collections, MSS Eng. Misc.40827 (c227), 1874–1876.

WINTOUR Patrick, “‘Militant Secularisation’ Taking Hold of British Society”, *The Guardian*, 13 February 2012.

Notes

1 See: BROWN, 24–5. Arnold, even though he was in contact with several members does not seem to have been asked—or there are no records of it.

2 Cardinal MANNING, “A Diagnosis and a Prescription”, paper no. 36, June 10, 1873.

3 See T. H. HUXLEY, “Agnosticism and Christianity” (*Collected Essays*, vol. V: *Science and Christian Tradition*, London, Macmillan, 1904), the whole essay but especially 310–1.

4 H. Alford, W. Bagehot, A. Barry, W. B. Carpenter, J. A. Froude, W. E. Gladstone, A. Grant, J. Hinton, R. H. Hutton, T. H. Huxley, J. Knowles, Sir J. Lubbock,

E. Lushington, H. E. Manning, J. Martineau, R. Noel, C. Pritchard, A. Russell, J. R. Seeley, A. Stanley, A. Tennyson, J. Tyndall, W. G. Ward and 3 members were included but only later elected: Bishop Thirlwall, F. Harrison, and the Duke of Argyll.

5 James Knowles to Gladstone, 3 December 1869. Bodleian Library, special collections, microfilm of Gladstone's letters, Add MS 44231, ff1860, Reel 14 (Pt4)—films 1677/1–31.

6 Henrietta Huxley to Lucy Toulmin Smith, 22 Sept. 1895. Harris Manchester College (Oxford), MS. M. N. C. MISC. 57, doc. 7.

7 In Oxford, the Bodleian Library has got two sets but both are incomplete. The only nearly full set I have been able to find is one (not catalogued) at Harris Manchester College (91 papers out of 95), together with the beautifully bound set belonging to the philosopher, Shadworth Hodgson, now kept in the vaults of Corpus Christi College. The British Library has only got 44 papers, Cambridge has got a microfilm copy of the Bodleian's set and Manchester has got another incomplete set. Finding a reliable, complete set has been, so far, close to impossible. The author of this article is working with Bernard Lightman and Richard England on an edited version of the papers for OUP.

8 Letter of Manning to Acland, 17 Jan. 1873. Bodleian Library, Oxford, Special collections, MSS Acland d. 59–6, "letters from Clergymen".

9 Alastair BUCHAN, *The Spare Chancellor. The Life of Walter Bagehot* (Londres, Chatto and Windus, 1959).

10 Corpus Christi College—Hodgson Collection, Shelfmark VI.22 (1873–1876), Paper 36, 11. "With Permission of the President and Fellows of Corpus Christi College, Oxford".

11 Croom Robertson to Hodgson, 26 Nov. 1879. Corpus Christi College (Oxford)—Hodgson Collection, shelfmark VI.23 (1877–1880). "With permission of the President and Fellows of Corpus Christi College, Oxford".

12 Ruskin's diary, entry for May 1875, 2nd Sunday. Bodleian Library, Oxford, Special collections, MSS Eng. Misc.40827 (c227), 1874–1876, 99.

13 Patrick WINTOUR, "Militant Secularisation' Taking Hold of British Society", *The Guardian*, 13 February 2012.

References

Bibliographical reference

Catherine Hajdenko-Marshall, « Believing After Darwin: the Debates of the Metaphysical Society (1869–1880) », *Cahiers victoriens et édouardiens*, 76 Automne | 2012, 69–83.

Electronic reference

Catherine Hajdenko-Marshall, « Believing After Darwin: the Debates of the Metaphysical Society (1869–1880) », *Cahiers victoriens et édouardiens* [Online], 76 Automne | 2012, Online since 01 October 2013, connection on 15 August 2017. URL : <http://cve.revues.org/524> ; DOI : 10.4000/cve.524

About the author

Catherine Hajdenko-Marshall

Université de Cergy-Pontoise

Catherine Marshall is a Lecturer at the University of Cergy-Pontoise where she teaches British civilisation and the history of political ideas in Britain. Her doctoral thesis was on Walter Bagehot's political and constitutional theory. She has published several articles on the development of political ideas in Victorian Britain in relation to Bagehot's constitutional theory and is currently working on a critical edition of the papers of *The Metaphysical Society* (1869–1880) for OUP, with Bernard Lightman and Richard England.

By this author

Sir James Fitzjames Stephen (1829-1894) : un intellectuel sceptique, critique des idées libérales de son temps [Full text]

Published in *Cahiers victoriens et édouardiens*, 75 Printemps | 2012

Copyright



Cahiers victoriens et édouardiens est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

REVUE FRANÇAISE DE CIVILISATION BRITANNIQUE

FRENCH JOURNAL OF BRITISH STUDIES
(www.rfcb.fr)

publiée par
Le Centre de Recherches et d'Études en Civilisation Britannique

(CRECIB – www.crecib.fr)

Vol. XIX, n° 3

**LES MOUVEMENTS BRITANNIQUES POUR
LA REFORME MORALE:**

ENTRE PROGRESSISME ET REACTION/

**BRITISH CRUSADES FOR MORAL
REFORM AND THEIR AMBIVALENT
POLITICS**

Responsable du numéro :

Emmanuel ROUDAUT

SOMMAIRE

Emmanuel ROUDAUT	Avant-propos <i>Foreword</i>	p. 6
Nelly GRAZIANI	Josephine E. Butler and the <i>Contagious Diseases Acts</i> repeal campaign: a moral interpretation of the Constitution for an ethical conception of the State <i>Josephine E. Butler et la campagne pour l'abrogation des Contagious Diseases Acts: une lecture de la constitution et une conception de l'Etat guidées par l'éthique</i>	p. 10
Catherine MARSHALL	The debate on vivisection within the Metaphysical Society <i>Le débat sur la vivisection au sein de la Metaphysical Society</i>	p. 25
Emilie DARDENNE	Henry Stephens Salt et la Humanitarian League (1891-1919) : une morale radicale et spirituelle <i>Henry Stephens Salt and the Humanitarian League (1891-1919): a Radical and Spiritual Ethic</i>	p. 42
Martine STIRLING	Campagne réactionnaire ou croisade humaniste ? Les enjeux ambigus de la League of National Life <i>Reactionary Campaign or Humanist Crusade? The Ambivalent Politics of the League of National Life</i>	p. 57
Anne ETIENNE	Les réformes de la censure théâtrale : le Lord Chamberlain entre tensions répressives et libertaires <i>Reforming Theatre Censorship: the Lord Chamberlain Caught Between the Repressive and the Libertarian Camps</i>	p. 75
Stéphane PORION	Conservatisme et moralité : position progressiste d'Enoch Powell en faveur de la dépénalisation de l'homosexualité masculine [1951-1960] <i>Conservatism and Morals: Enoch Powell's Support for the Decriminalisation of Male Homosexuality [1951-1960]</i>	p. 93
Stephen BROOKE	Sexual Rights, Human Rights, the Material and the Post-material in Britain, 1970 to 2010 <i>Droits de l'homme et minorités sexuelles, droits matériels et « post-matériels » au Royaume-Uni (1970-2010)</i>	p. 113
RÉSUMÉS/ ABSTRACTS		p. 129

The debate on vivisection within the Metaphysical Society

Catherine MARSHALL

Sciences Po Saint-Germain-en-Laye

The Metaphysical Society was founded in 1869 by a group of eminent Victorians who felt that scientific discoveries and faith should be discussed, in a spirit of fairness, in order to find some common ground in both fields. Debating would allow the proponents of a variety of beliefs and ideas to state their theological or scientific cases and thus to achieve better understanding between them. The members,¹ all men, ranged from atheists, agnostics, Deists, Arians, Unitarians and Anglicans to Catholics. The unstated aim was to find a new foundation on which to base authority – the authority that, as a religious, intellectual or political elite, they were losing. This unique debating experiment only lasted for eleven years, from 1869 to 1880, but the papers the Society left (95 papers were read in all), give an insight into the struggle to find some common ground between the members' ideas pertaining to faith, ethics, morals and science.

The members met once a month, nine times a year, when Parliament was sitting, generally at the Grosvenor Hotel in London. They would have dinner and then listen to a paper that one of them presented. In the words of Cardinal Manning, one of its main members:

The Society was avowedly founded with a view to bring (sic) together the most various and even opposite schools of metaphysical thought, that is to say, the old and the new, the scholastic and the modern family of metaphysicians, who have multiplied and ramified into endless variations. All, however, may be reduced to two ultimate

¹ Sir Henry Wentworth Acland, Henry Alford, Walter Bagehot, Arthur James Balfour, Alfred Barratt, Alfred Barry, Matthew P. W. Boulton, John Charles Bucknill, Campbell George, William Benjamin Carpenter, Richard William Church, Andrew Clark, Rev. Robert Clarke, William K. Clifford, Rev. J. D. Dalgairns, C. J. Ellicott, Alexander Campbell Fraser, James Anthony Froude, Francis Aidan Gasquet, William Ewart Gladstone, Alexander Grant, Sir Mountstuart Elphinstone Grant Duff, William Rathbone Greg, George Grove, Sir William Withey Gull, Frederic Harrison, James Hinton, Shadworth Hodgson, Richard Holt Hutton, Thomas Henry Huxley, James Knowles, Robert Lowe, Sir John Lubbock, Edmund Lushington, William Connor Magee, Henry Edward Manning, James Martineau, Frederick Denison Maurice, St George Miryart, John Morley, J. B. Mozley, Roden Noël, Roundell Palmer, Mark Pattison, Frederick Pollock, Charles Pritchard, George Croom Robertson, John Ruskin, Lord Arthur Russell, John Robert Seeley, Henry Sidgwick, Arthur Penrhyn Stanley, Sir James Fitzjames Stephen, Leslie Stephen, James Sully, James Joseph Sylvester, Alfred Tennyson, Connop Thirlwall, William Thomson, John Tyndall, C. Barnes Upton, William George Ward.

*schools, namely, to those who take their point of departure from the intuitions of the Reason, and to those who take their point of departure from the reports of Sense.*²

Reconciling the many different views held by the members was an impossible dream, and this is why the Society only lasted for 11 years, but the very fact that it existed is in itself essential to our understanding of the second half of the Victorian period. The daring and liberating approach that they took to such subjects makes the papers of these 62 prominent, intelligent men particularly fascinating.

Throughout the years, many subjects were discussed, but one paper, on vivisection, was quite unlike the others. A very strong disagreement arose between those, like T. H. Huxley (1825-1895) and Lord Arthur Russell (1825-1892), who were in favour of the use of vivisection for the advancement of science, and those, like the journalist Richard Holt Hutton (1826-1897), who felt that it was morally unacceptable. A somewhat heated debate took place on 8 June 1875 when Lord Arthur Russell presented his paper on "The Right of Man over the Lower Animals". The title gave a clue as to which side Russell was on. For him, the implication was quite clearly that men were animals too. In this sense, Arthur Russell was very much following the Darwinian tradition which was opposed to the views of the religious members of the Metaphysical Society.

Beyond the criticism of scientific experiments lay another much more important subject: what was the role of morality in the advancement of science? In encouraging discoveries for the progress of science, were men not damaging their moral sensibilities by being cruel to animals? Such an approach meant that different categories of Metaphysicians – who were generally opposed – could meet and disagree on the subject of vivisection. The members of the Metaphysical Society fell into two main groups: the Christian metaphysicians and those who defended the discoveries of science. A few – some philosophers and poets – tried to rise above the quarrel.³ This broad distinction may serve to provide a general picture but it is slightly out of focus as, in reality, the lines of demarcation were not so clear-cut. The debate which took place over Russell's paper illustrates this. In the case of vivisection, the "general" distinctions were erased to reveal new lines of disagreement between those who felt that vivisection was morally indefensible and fundamentally morally wrong – whatever the end result – and those who believed

² Cardinal MANNING, "A Diagnosis and a Prescription", paper n° 36, June 10, 1873. This paper will appear in the Critical edition of the Papers of the Metaphysical Society (edited by Richard ENGLAND, Bernard LIGHTMAN and Catherine MARSHALL,) due to be published by Oxford University Press, in 3 volumes, in January 2015.

³ See: Alan Willard BROWN, *The Metaphysical Society: Victorian Minds in Crisis, 1869-1880*. New York: Columbia University Press, 1947.

that the advancement of science (for biological, medical research and, in the long run, for public health) was a prime necessity, not necessarily unconnected with morals. The advancement of science could also be understood as crucial for human welfare and that promoting human welfare was a moral necessity.

In *Making English Morals. Voluntary Associations and Moral Reform in England, 1787-1886*¹, when referring to the feud over vivisection in the 1870s, M. J. D. Roberts explains that:

*A new complexity had entered the world of middle-class moral reform by the end of the 1870's. From one perspective the coming of democracy had encouraged activists to associate with the state to give 'moral subsidy' to the formation of the character of immature or morally vulnerable citizens. From another perspective, this very process could be interpreted as a threat to the moral growth of the individual. Whether the way out of this dilemma was even greater exposure to the learning process of moral self-management (as J.S. Mill insisted) or more sensitive stewardship of their power and expertise by the professional middle classes (as Frances Power Cobbe argued), was a matter yet to be resolved.*²

The Metaphysicians were very much divided on such questions but it was also clear that in their discussions they understood their responsibility as an elite to guide the new society emerging in the 1870s. More precisely they sought a new basis for morality, whether founded on revamped religious ideals, or based not on religion at all but only on a personal ethic.

Roberts also underlines the fact that the elite had first to accept the changes which had taken place within society, especially concerning politics, religion and science, and then to see which side to take, either "moral self-management" or "sensitive stewardship". This added another layer to the so-called division between empiricists and intuitionists within the Society. What makes the debate on Russell's paper particularly interesting is its blurring and questioning of all the traditional distinctions used to assess the views of the Metaphysicians.

The Metaphysicians were also men of their period who were not only exposed to the new discoveries of science; they were very much influenced by the utilitarian vision of weighing the pain and pleasures of an action as it had been exposed by Jeremy Bentham (1748-1832), redefined by John Stuart Mill (1806-1873) in the middle of the century and later on in the century, explained in a new light by Henry Sidgwick (1838-1900), himself a member of the Metaphysical Society. Therefore, in the vivisection controversy, what was being played in utilitarian terms was the pain

¹ M. J. D. ROBERTS, *Making English Morals. Voluntary Associations and Moral Reform in England, 1787-1886*, Cambridge: Cambridge University Press, 2004

² *Ibid.*, p. 221.

spared to men by the pain inflicted on animals and whether or not such a calculation was acceptable in moral terms (In other words, could the end justify the means?).

In the debate over the use of vivisection, the Metaphysicians were also showing how medicine and science were slowly becoming essential within society - this was not being accepted as a sign of progress by all. The discoveries of Charles Darwin (1809-1882), first exposed in *Origin of Species* (1859) concerning plants and animals, had formulated the doctrine of evolution through natural selection. That such a doctrine could be applied to men, later in *The Descent of Man* (1871), challenged the religious beliefs of the period, making it very difficult for the Clergy, especially, to impose its views on society in the same way as it had done previously. With Darwin and his followers, the methodology of science (through facts) became synonymous with the progress of civilisation. In such a light, vivisection was a necessity for the improvement of experimental physiology and medicine. As Nicolaas A. Rupke rightly points out in *Vivisection in Historical Perspective*: "In other words, when vivisection was attacked, it was not an attack on an isolated laboratory practice, but on all that animal experimentation had come to represent: a new discipline with new career opportunities, a criterion of proper science, a method which raised the status of physiology in the hierarchy of sciences"⁶.

This is precisely what the analysis of the paper on vivisection given at the Metaphysical Society in June 1875 hopes to show: an elite that was slightly unsettled and quarrelsome - which was very unlike the Metaphysicians - forcing its members to address a fundamental question, that of the existence and practice of morals in a world in which experimentation and observation could bring progress to medicine. Therefore, the aim of the present article will be to focus on the context in which the paper on vivisection was given, the contents of the paper itself and on the strong reactions it provoked within the Metaphysical Society. More than anything, this paper wishes to analyse the issues raised by the exponents of experimental science - a new professional class arising and taking control - against the advocates of religion and the aristocrats whose cultural dominance was also challenged in the second half of the 1870s. In an unlikely fashion, the gentleman of the Metaphysical Society could not easily be sorted out against such lines - as they were intertwined - and the controversy was much deeper than expected.

The context in which the paper was given - from the summer of 1874 to the end of 1875

At the time when Lord Arthur Russell decided to give his June 1875 paper, those who were in favour of or against vivisection were already in conflict. Vivisection had been used over the centuries - it is mentioned by doctors as far back

⁶ Nicolaas A. RUPKE (ed.), *Vivisection in Historical Perspective*, London, New-York and Sydney: Croom Helm, 1987, p. 6.

as in Ancient Greece⁷ – but the controversy built up, throughout the nineteenth century, over whether cruelty to animals was acceptable or not. As Brian Harrison has shown in his article on *Animals and State in Nineteenth-Century England*, the initial debate was not focused on what cruelty to animals meant. Britain, in the first half of the nineteenth century was still an agricultural society relying on animals on an everyday basis; both the lower and upper classes often used and abused animals, albeit for different purposes, the former in their work, the latter for recreation; humanitarian considerations were not even mentioned. It took some time for the question to focus on the cruel treatment inflicted on animals and, much more importantly, on that inflicted by educated men (i.e. by those who should have known better, precisely because of their level of education).

The creation of the Society for the Prevention of Cruelty to Animals as far back as 1824 – it received Royal approval by Queen Victoria in 1840 to become the Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals (RSPCA) – ensured that legislation was passed. The Cruelty to Animals Act of 1835 (which extended to bulls, dogs, bears and sheep the Cruel Treatment of Cattle Act of 1822 to prevent cruel and improper treatment of cattle) was replaced in 1849 by another Cruelty to Animals Act.⁸ Slowly but gradually, mid-Victorian Britain became very much aware that inflicting pain on animals deliberately – and no longer on the question of animal protection alone – was an issue to be dealt with by the State and that experimentation on animals should be regulated on a national scale.⁹

The controversy gathered momentum, and the gross abuse of experiments on animals for science was brought to the attention of the British public with articles or letters appearing in various newspapers throughout the 1860s and beginning of the 1870s.¹⁰ The RSPCA used the press to denounce vivisection on moral grounds and were helped by well-placed anti-vivisectionists who had a say in politics.¹¹ It was becoming clear through the stories emerging that the scientific quest for knowledge and the improvement of medicine was not as pure as the scientists intended it to be and that animals were treated with great cruelty. There was a self-serving approach to science by some vivisectionists and it was up to the law to interfere to control them. What is important here is the idea that such scientists should have been sufficiently enlightened not to inflict pain willingly.

⁷ See: Andreas-Holger MAEHLE and Ulrich TRÖHLER, "Animal Experimentation from Antiquity to the End of the Eighteenth Century: Attitudes and Arguments", in: Nicolaas A. RUPKE (ed.), *Vivisection in Historical Perspective*, op.cit., pp. 14-47.

⁸ The first legislation passed to regulate cattle-slaughtering was in 1785. See: Brian HARRISON, "Animals and the State in Nineteenth-Century England", in: Brian HARRISON, *Peaceable Kingdom: Stability and Change in Modern Britain*, Oxford, Clarendon Press, 1982, pp. 82-122, p. 85.

⁹ See: Brian HARRISON, « Animals and the State in Nineteenth-Century England » in Brian HARRISON, *Peaceable Kingdom: Stability and Change in Modern Britain*, op.cit., pp. 82-122.

¹⁰ See: Richard D. FRENCH, *Antivivisection and Medical Science in Victorian Society*, Princeton: University Press, 1975.

¹¹ See: Brian HARRISON, « Animals and the State in Nineteenth-Century England » in Brian HARRISON, *Peaceable Kingdom: Stability and Change in Modern Britain*, op.cit., pp. 103-

During the period from August 1874, when the British Medical Association held a meeting at which the French physician Valentin Magnan performed a cruel public experiment on two dogs, to July 1875, when a Royal Commission on vivisection¹² was set up by Parliament, several articles appeared in the press. As early as 1863, the great anti-vivisectionist, Frances Power Cobbe (1822-1904), had already attempted to draw attention to the cruelty of experiments on animals in an article entitled *The Rights of Man and the Claims of Brutes*.¹³ She had also denounced – as she was living in Italy, near Florence, at the time – the experiments on animals practiced by Professor Moritz Schiff (1823-1896) at the Royal Superior Institute in Florence.¹⁴ However, the anti-vivisection debate truly rose in those months between December 1874 and the end of 1875.¹⁵ Thus, when Lord Arthur Russell gave his paper in June 1875, the controversy between vivisectionists and their opponents was at its height.

Dr Valentin Magnan (1835-1916) was a chief physician of the Asylum of Saint Anne in Paris and performed experiments on both animals and humans for his research. It was in the 1870's that he found that the well-known drink Absinthe had a devastating effect on the body and mind of those who drank it and often abused it.¹⁶ It was precisely for these findings that, in the summer of 1874, he was invited to the annual meeting of the British Medical Association to present his work on the toxicity of Absinthe. Magnan decided to perform an experiment on two dogs: one was injected with Absinthe, the other with pure alcohol (the dog injected with Absinthe died, whilst the other survived). While the experiment was being carried out and the sufferings of the dogs displayed to members of the audience, several people protested, and eventually one of the incensed attendees brought in a magistrate to end the experiment. The anti-vivisectionists seized the opportunity to bring charges against Magnan and those who had helped him. Dr Valentin Magnan was not taken to court – he found his way back to France rather quickly – but four members of the British Medical Association were. The trial took place in the autumn

¹² On the Royal Commission sat Viscount Cardwell, Lord Wimarleigh, W. E. Forster, Sir J.B. Karlake, T. H. Huxley, J. E. Erichsen, R. H. Hutton (Secretary: N. Baker). Their duty was "To inquire into the practice of subjecting live animals to experiments for scientific purposes, and to consider and report what measures, if any, it may be desirable to take in respect of any such practice. See: List of commissions and officials: 1870-1879 (nos. 1-37), Office-Holders in Modern Britain: Volume 10: Officials of Royal Commissions of Inquiry 1870-1939 (1995), pp. 1-13. URL: <http://www.british-history.ac.uk/report.aspx?compid=16604> (Date accessed: 27 March 2014).

¹³ Frances Power COBBE, "The Rights of Man and the Claims of Brutes", *Fraser's Magazine*, November 1863, vol. 68, pp. 586-602.

¹⁴ See: Patrizia GUARNIERI, "Moritz Schiff (1823-93): Experimental Physiology and Noble Experiment in Florence", in: Nicolaas A. RUPKE (ed.), *Vivisection in Historical Perspective*, op.cit., pp. 105-24.

¹⁵ See: Frances Power COBBE, *Life of Frances Cobbe by herself*, London: Richard Bentley & So, 1894, 2 vols, vol. 2, pp. 248-50.

¹⁶ Valentin MAGNAN, *Etude expérimentale et Clinique sur l'alcoolisme. Alcool et absinthe. Epilepsie absinthique*, Paris: typographie de Renou et Maulde, 1871 & Valentin MAGNAN, *L'alcoolisme. Des diverses formes du délire alcoolique et de leur traitement*, Paris: Adrien Delahaye, 1874.

of 1874 but the case fell through in December as it could not be proven that the four BMA representatives had taken part in the experiment.¹⁷ The reactions in the Press were numerous throughout the hearing of the court case. This was when, seizing the opportunity again, Frances Power Cobbe published her two essays *Need of a Bill* and *Reasons for Interference* in December 1874 and wrote a petition in January 1875 in which she demanded that legislation be passed to restrict vivisection.

If British society was made aware of the question of vivisection thanks to the Magnan trial, the tipping point for the anti-vivisection movement came with the publication of a short article entitled "Vivisection", written by Dr George Hoggan (1837-1891) and published in the *Morning Post* dated February 2, 1875. In it, Dr. Hoggan, who had been an assistant to the French physiologist Claude Bernard (1813-1878), denounced the unbearable cruelty to animals that he had witnessed during medical experiments. The experiments were described in the most vivid terms, which could only horrify all animal lovers:

I think the saddest sight I ever witnessed was when dogs were brought up from the cellar to the laboratory for sacrifice. Instead of appearing pleased with the change from darkness to light, they seemed seized with horror as soon as they smelt the air of the place, divining apparently their approaching fate. They would make friendly advances to catch the three or four persons present, and as far as eyes, ears and tail could make a mute appeal for mercy eloquent, they tried in vain.¹⁸

The piece was also reprinted in Richard Holt Hutton's *Spectator* dated February 6, 1875. It cast a whole new light on the debate, showing the ugly face of experimental science and what took place behind closed doors. Hutton, by then, was using his *Spectator* as the anti-vivisectionists' platform for dissent. A number of reactions to Dr Hoggan's testimony soon appeared, including Frances Power Cobbe's call for legislation entitled "Regulating the Practice of Vivisection", which was supported by a number of parliamentarians and presented to the House of Lords by Lord Henniker on May 4, 1875.

The vivisectionists, understanding the danger to scientific progress that such a piece of legislation represented, reacted in their turn. They feared that legislation would regulate the experiments in such a way as to prohibit all painful experiments, or even all sorts of experiments on animals, making it impossible for them to carry out their research. The vivisectionist scientists, led by Thomas Henry Huxley – himself backed up by his mentor Charles Darwin – soon came up with their own bill drafted by physiologists to be brought before Parliament. The two bills – vivisectionist and anti-vivisectionist – were not dissimilar, both pertaining to control and regulate vivisection and impose the use of anesthetics for painful experiments on animals, but in the words of Richard D. French in *Antivivisection and Medical*

¹⁷ See the following article: Anon, "Prosecution at Norwich. Experiments on Animals", *The British Medical Journal*, vol. 2, n°728, 12 Dec. 1874, pp. 751-54.

¹⁸ George HOGGAN, "Vivisection." *Morning Post*, 1 February 1875, p. 3; reprinted in the *Spectator*, 48, 6 Feb. 1875, p. 177.

Science in Victorian Society, the two bills "were of deep seated irreconcilable viewpoints on what was or was not permissible in the way of experiments upon living animals".¹⁹ For the anti-vivisectionists (and some were scientists), painful experiments, however they were carried out, were not acceptable, whereas for the vivisectionists, painful experiments under anaesthetics were a necessity for certain types of experiment. Finally the decision was taken by the then Home Secretary, Richard Cross, to appoint a Royal Commission of Enquiry on the subject on May 24, 1875. Interestingly for the Metaphysical Society, T. H. Huxley sat on the side of those in favour of vivisection and Richard Holt Hutton on the opposite side when the Commission sat between August 5 and December 15, 1875.

Between early February 1875 when Dr Hoggan's article appeared in the *Morning Post* and June 1875 when Lord Arthur Russell presented his paper, several other Metaphysicians aired their views in the press, turning the subject into a bone of contention between the members of the Metaphysical Society. It was the first time that a public debate became a private debate amongst them.

In the numerous articles, letters and opinions which were published in the press and which were quoted by Lord Arthur Russell in his paper,²⁰ four main points were raised concerning vivisection: the moral importance of not making animals suffer unnecessarily (pinpointing the fundamental role of anaesthetics in experiments), the role – even the duty – of the Church in denouncing the horrors of vivisection, the problem of the secrecy of certain experiments which could lead to a lack of control and the consequences for the advancement of science of controlling such experimental practices. For example, in a letter to the *Spectator*, the Reverend Henry A. Mitton (1837-1918), expressed all such views, stating:

I believe a solemn duty rests upon the Church in this matter [vivisection]. Great discretion is needed to deal with the question temperately and justly, yet surely no clergyman, with a knowledge of the facts, is justified in excluding it from the lists of practical evils with which he is bound to deal. One thing the defenders of vivisection must lay to heart, – that should their opposition frustrate reasonable measures to restrain present abuses, it may become necessary, by an Association formed for the purpose, to lay the horrors of their secret torture-chambers before popular audiences. In such a case, a feeling will quickly be aroused in the country which will lead to far more

¹⁹ Richard D. FRENCH, *Antivivisection and Medical Science in Victorian Society*, *op.cit.*, p. 75.

²⁰ J. H. BRIDGES and Richard CONGREVE, "Vivisection," *Formightly Review*, 23, March 1875, pp. 435-7; Henry A. MITTON, "The Moral Consequence of Vivisection," *The Spectator*, 3 April 1875, p. 436; Edward A. FREEMAN, "Field Sports and Vivisection," *Formightly Review*, 21, May 1874, p. 626; "Science Gossip," *The Athenaeum*, 2482, May 22, 1875, p. 691; "Cardinal Manning on Vivisection," *Pall Mall Gazette*, May 22, 1875, p. 7.

*drastic legislation than is now contemplated under which the interests of true science might possibly suffer*²¹

Soon, a number of points and counter points were raised which did not help the debate. The line of division became rather blurred even among those who held the same beliefs. A letter by Cardinal Manning – one of the leading members of the Metaphysical Society – addressed to the Catholic journalist and editor of the *Weekly Register*, Charles Kent, in *The Athenaeum* (and duplicated in the *Pall Mall Gazette*) on May 22 stated:

*I cannot pretend to estimate the scientific utilities of vivisection; but I have no need of any such refinements to enable me to say that the infliction of physical pain without just cause is an abuse of the domination that God has given to man over the lower creatures. It is lawful to take their life for the food of man: but it is not lawful even for this just and necessary purpose, to take their life by needless pain. To inflict the exquisite and prolonged torments described by those who have been present at vivisection can, in my belief, be brought under no moral law, nor under any right possessed by man over any of his fellow creatures*²².

Others, like the Liberal politician and Regius professor of modern history at Oxford, Edward A. Freeman (1823–1892), pointed out that cruelty to animals was not only restricted to the secrecy of the vivisection room but that it was often seen in blood sports all over Britain. In an article entitled “Field sports and Vivisection” published in May 1874 in the *Fortnightly Review*, he denounced both the secrecy of scientific experiments combined with the paternalistic grandeur of the scientists in defending their research, as well as the questionable attitude of foxhunters. He called both categories – scientists and blood sports enthusiasts – “simply men, men liable to human temptations and human infirmities, and subject, like other men, to the subtle power of self-delusion”.²³ Freeman was pointing out the class-dimension of the controversy. If initially, before the vivisection debate, cruelty against animals was focused on the ill treatment of animals by the lower classes (bull-baiting for example), it was now targeting two other categories, the educated scientists and the aristocracy who practiced blood sports. With such articles, politicians, the Clergy, the aristocracy, scientists, the general public and even the secluded members of the discreet Metaphysical Society started arguing about it.

***The paper: “The Right of Man over the Lower Animals”, paper 55,
8 June 1875***

²¹ Henry A. MITTON, “The Moral Consequence of Vivisection,” *The Spectator*, 3 April 1875, p. 436.

²² Cardinal Henry Edward MANNING, “Science Gossip,” *The Athenaeum*, 2482, 22 May 1875, p. 691 & “Cardinal Manning on Vivisection,” *Pall Mall Gazette*, 22 May 1875, p. 7.

²³ Edward A. FREEMAN, “Field Sports and Vivisection,” *Fortnightly Review*, 21, May 1874, p. 626.

Lord Arthur Russell (1825-1892) is one of the few Metaphysicians whose name and life are not included in the Dictionary of National Biography. Nevertheless, his surname is well-known; he was the nephew of Lord John Russell, Liberal Prime Minister from 1846 to 1852, and again from 1865 to 1866. Arthur Russell was also the brother of the British diplomat, Lord Odo Russell, 9th Duke of Bedford.

Russell is an interesting character in his own right for he was educated at home and never attended university, unlike most of the other members of the Metaphysical Society. He travelled extensively around Europe, gaining inside knowledge into European diplomatic and social circles. He was also the private secretary of Lord John Russell from 1849 to 1854 and later entered parliament as MP for Tavistock from 1857 to 1885. Russell, married to Laura, the French Vicomte de Peyronnet's daughter, was a member of both the British and the French elite. In his mother-in-law's *salon*, he met many French intellectuals, from Tocqueville to Renan.

Intellectually, he was curious about many subjects ranging from Hegelian philosophy to natural history and geography – he was a member of the Royal Geographical Society, of the Linnean Society and of the Zoological Society. His friend the Scottish-born politician and fellow Metaphysician Sir Mountstuart Grant Duff (1829-1906) wrote about him “He, as you probably know, amongst his many interests, which embraced almost everything that deserved to be the subject of *la grande curiosité*, had a very strong interest in Metaphysics, and it is a pity that this side of his mind has not been painted, for the many who cherish his memory, by someone able to do it justice”²⁴.

Lord Arthur Russell was one of the most prolific members of the Metaphysical Society, giving six papers in eleven years and being a member throughout, unlike some members who left when the Society was gradually breaking up after 1878. Concerning religion, he was considered by other members as a deist but his papers show him to be someone who believed that religion could evolve thanks to the discoveries of science and who never rejected religious views as such. His papers evidence a belief in an Absolute, in the Hegelian sense of the term, and this often made him side with those in the Metaphysical Society who wanted to understand the nature of God.

On the evening Russell read his paper on “The Right of Man over the Lower Animals”, twelve members attended – Gladstone as chairman, Clifford, Fraser, Greg, Knowles, Hinton, Hutton, Martineau, Mivart, Pattison, Russell, Sylvester – as

²⁴ Lord Arthur RUSSELL. *Papers read at the Meetings of the Metaphysical Society*, Privately printed, 1896, “notes furnished by Sir Mountstuart Grant Duff to Mr. Wilfrid Ward”, p. 80. This little volume contains the six papers Russell gave at the Metaphysical Society, the article “The Metaphysical Society: a reminiscence” published by Richard Holt Hutton in the *Nineteenth Century*, 18, August 1885, pp. 177-96, the extracts of letters between Russell and his brother Odo on the Metaphysical Society, the list of papers read, the list of members and the notice of dissolution. Lord Arthur Russell's own set of papers – nearly complete – was left by his daughter Diana to the Bodleian Library in Oxford (in 3 vols.).

well as one guest, Mr Justice Richmond.²⁵ This paper was unlike his previous more elaborate ones, consisting of twenty short paragraphs stating his views on vivisection and defending it in the name of scientific progress. It is an odd piece with no introduction and no real conclusion, quoting extensively from the articles mentioned above – including some misquoted passages – and written in a frank and uncompromising language. It reads like some rigorous mathematical deduction. One aspect of vivisection was however made clear: animals should not be hurt unnecessarily and especially not for the sheer pleasure of it. On this point all the members would have agreed anyway.

Russell's main point is that vivisection is a necessity in a world hoping to progress through the discoveries of science. He emphasises men's moral right to use vivisection as a way to improve the condition of mankind. There is even a sense that it should be a duty for scientists to do so. In quoting and referring to a large selection of the letters and articles published in the spring of 1875 – including Cardinal Manning's letter mentioned above – Lord Arthur Russell deliberately emphasises the foolish approach taken by the anti-vivisectionists in a world which could be greatly improved by experiments on animals. He makes them appear to be slightly irresponsible. "I am of opinion", he writes in his second paragraph, "that taking the life of animals to satisfy the carnivorous appetites of man is defensible; and further, that if by the infliction of pain on some animals we can obtain knowledge which will enable us to cure or to alleviate pain or illness in man, the action is not only not culpable, but may become (...) a positive duty".²⁶

He adopts a strong stance, quite unlike that in his other papers, when he attacks the anti-vivisectionist camp. He examines anti-vivisectionist views in a harsh light, making them appear naïve and backward. "If one of my children had been saved from pain by the sacrifice of a hecatomb of guinea-pigs, rats, and rabbits", he carries on in the fourteenth paragraph mocking the anti-vivisectionists, "my conscience would be at ease".²⁷ He then describes Mr Hoggan's article – above described – as having a "silly conclusion" and showing that "Mr Hoggan's tender heart is in the wrong place".²⁸ In reference to his fellow Metaphysician Cardinal Manning and his letter published in *The Athenaeum* and in the *Pall Mall Gazette* on May 22, Russell goes even further by retorting, in reference to Manning's use of the

²⁵ The rules of the Metaphysical Society allowed foreign visitors to attend but not British ones. It was not very usual to have foreigners. In this case, the Minute Book of the Metaphysical Society mentions that Mr Justice Christopher William Richmond (1821-95) was from New Zealand but British born. He moved to New Zealand in 1853 where he was Colonial Secretary, Colonial Treasurer, Minister for Native Affairs and Commissioner of Customs. After 1861, he became a Barrister and Solicitor and then a Judge of the Supreme Court. See: Harvard University - Houghton Library / Metaphysical Society. Minute book: manuscript, 1869-1880. MS Eng 1061 (2 vols.). Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass, vol. 1, scanned p. 61.

²⁶ Lord Arthur RUSSELL, *Papers read at the Meetings of the Metaphysical Society, op.cit.*, p. 22. This paper will appear in the Critical edition of the Papers of the Metaphysical Society (edited by Richard ENGLAND, Bernard LIGHTMAN and Catherine MARSHALL) due to be published by Oxford University Press, in 3 volumes, in January 2015.

²⁷ *Ibid.*, p. 26.

²⁸ *Ibid.*, p. 27.

expression "infliction of pain without just cause": "What is *needless* pain, and what is the infliction of pain *without just cause*? I hold that the desire to alleviate the burden of human suffering is a just cause. Experiments on animals can only be correctly described as 'cruel', when they can be shown to be useless".²⁹

What is clear from the start of the paper though is that he trusts scientists not to be evil because, he writes, in the third paragraph, "experience teaches that men who have studied the natural sciences are, as a rule, less brutal than ignorant and illiterate men"³⁰, and he goes on, in the following paragraph, "Physiologists, as a class, are not more habitually cruel than the sportsmen, as a class, who prolong the agonies of animals merely for fun, and not to acquire knowledge".³¹ Here, he is willingly – and rather naively – setting aside the case of certain scientists who performed cruel experiments and did it knowingly.

By refusing to consider such a possibility, Russell also refuses to consider that there is anything morally wrong in vivisection. In his eyes, in paragraph seven, "The fear that the study of biology by means of experiments on animals will lead to moral degeneracy is contradicted by experience. I do not believe that the student of biology suffers morally from his studies, any more than the surgeon from the practice of his art".³²

In answer to the articles published in Richard Holt Hutton's *Spectator* depicting scientists as unfeeling and cruel people, he declares in the fifteenth paragraph, "I feel grateful towards the men who are engaged in these laborious, painful and repulsive studies, and I believe that I should be acting as a bad citizen if I were to join an agitation to hold them up to the execration of the ignorant masses, as I have been pressed to do"³³. Let us remember that Hutton was listening to the paper as it was being given, and this direct criticism must have provoked him. The last point in Russell's paper is another accolade to the scientists: "I conclude with the opinion that the right of using the life of animals, for food or for knowledge, but never needlessly or wantonly, is the birthright of man in his struggle for existence".³⁴ This was very unlike Lord Arthur Russell's usually moderate papers.

What is also problematic in the article is that it mostly focuses on the gain for mankind in vivisection and not on the status of animals. Not one line is dedicated to what animals are, their fundamental role for some, their comforting presence for others, or just simply, their place in the world as fellow creatures. One ends the article with a rather strict utilitarian understanding of vivisection with such lines as, in paragraph six, "The infliction of pain on animals by means of the whip to promote the convenience of men is sanctioned by the public conscience. It becomes, then, a question of degree whether the infliction of greater pain on some animals in

²⁹ *Ibid.*, p. 24.

³⁰ *Ibid.*, p. 22.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 23.

³³ *Ibid.*, p. 24.

³⁴ *Ibid.*, p. 28.

order to reduce the amount of human suffering can be justly sanctioned by the public conscience". Again, in paragraph eight, "The health and vigour of the human race appear to me more important in the economy of the world than the immunity of some of the lower animals from pain" or even, in paragraph eleven, "it is our duty to help our fellow-men in labouring to lessen the amount of human suffering on this planet and during this life".³⁵ It was obvious that Russell was trying to put all the arguments together without any sentimentality to provoke discussion, but one remains slightly surprised by its coldness in the face of the evidence of wrongdoing by some scientists which had appeared in the press at the time.

The paper never appeared in the form of an article – although it was reprinted from the original in Russell's privately reprinted collection of papers.³⁶ It was much too sketchy to be published but it led to the excellent debate the Metaphysicians present that evening engaged in. It was to have an effect both on the Metaphysicians and on the debates of the Royal Commission which had just been set up.

The controversy between T. H. Huxley and R. H. Hutton

The papers were generally sent out in advance of the meetings to allow comments to be passed on by those not able to attend. T. H. Huxley, who was away, wrote a letter defending Russell's paper. This letter was read by the secretary, one of the founders of the Metaphysical Society, the architect and journal editor James Knowles (1831-1908). According to those present, in Knowles's words, the contents of the letter threw Richard Holt Hutton into a "white rage"³⁷ as he violently opposed vivisection. The debate which ensued was unlike any others before it.

As soon as Lord Arthur had finished his short paper, Knowles first read a passage of Huxley's letter supporting Lord Arthur Russell's opinion. It is not quite clear how much of the letter was read, as Stephen Catlett points out in an article which first revealed the discovery of the famous letter in 1983.³⁸ The most offensive passages were the following:

*I am sorry I cannot be at the meeting of the Metaphysical Society on Tuesday as I should have liked to do my little towards backing Lord Arthur up.
It is most refreshing to read his fair & manly statement after being wearied by the venomous sentimentality & inhuman tenderness of the members of the Society for the infliction of cruelty on Man – who*

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Lord Arthur RUSSELL, *Papers read at the Meetings of the Metaphysical Society*, *op. cit.*, pp. 22-33.

³⁷ This is in reference to the title of Stephen Catlett's short article on the subject; see: Stephen CATLETT, "Huxley, Hutton and the 'White Rage': a Debate on Vivisection at the Metaphysical Society," *Archives of Natural History* 11, Part 2, Oct. 1983, pp. 181-9.

³⁸ See: Stephen CATLETT, "Huxley, Hutton and the 'White Rage': a Debate on Vivisection at the Metaphysical Society," *Archives of Natural History*, *op. cit.*

*are ready to let disease torture hecatombs of men as long as poodles
are happy
Let Art & Science, Men & Women die
But let no tear suffuse a lap dog's eye!
Didn't a noble poet write something like that? Or did I see it in the
Spectator?*³⁵

The last part was a sarcastic way of mocking Richard Holt Hutton's views and the way in which he used his position as editor of the *Spectator* to criticize vivisection. The Metaphysicians were not often at one on any of the subjects they debated – this was the very point of the Society – but there was often an acceptance, even an amused tolerance, of other points of view in a spirit of fairness – at least when they met. Such is not the case here: Huxley's reference to the "venomous sentimentality & inhuman tenderness" of his opponents at the Metaphysical Society shows how deep a fracture there was on such a subject. Stephen Catlett believes that James Knowles avoided reading the last paragraph which was an open disparagement of Richard Holt Hutton's pro-vivisectionist *Spectator* propaganda.⁴⁰

That Knowles refrained from reading the last passage can be deduced from the long letter he wrote to Huxley the next day. It is a testimony to what happened after Russell finished reading his paper. The most important passages read:

We had a famous talk last night over Ld A. Russell's paper. Gladstone was in the chair & spoke much [?] & Martineau was loftily luminous & perfect as he always is when he is strongly roused. Hutton was (as Gladstone said to me) in a minority of one. I was half surprised & so was Ld Arthur to find how much support Lord A. [gained?]. I need hardly add that I was half as glad & surprised. & you will agree that after all it is no more than ought to have been from such a society as the Metaphysical. But the greatest turn [fun?] was your note to me. I read aloud so much of it as I dared & am glad I did not read quite all for it drove Hutton into a white rage. I have seldom seen him so moved. I can't recollect his epithets but he said such a letter ought to be "burnt by the common hangman" & so further. It made however such an effect that at the end of the evening I was called upon by the chairman⁴¹ to read it a second time & though the extreme trenchancy of its turn did almost stagger some yet all were with it in spirit. & Mivart⁴² was forward to say how much & how far [any the first?] he agreed. As to Lord Arthur he is so much in love with it that he begged me hard to give it to him, being he said, a "certificate of character" to him. Now I don't mean under any circumstances to give him the actual autograph because I like it so much myself but it has [occurred?] to

³⁵ Reprinted in: *Ibid.*, pp. 185-6.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 186.

⁴¹ William Ewart Gladstone was chairman for the evening.

⁴² The anatomist St George Jackson Mivart (1827-1900).

*me to ask you whether I may let him have a copy of it? I know he would like this next best to having the document itself but I don't of course like to give it him without your consent.
[...] Carpenter⁴³ and Tyndall⁴⁴ both wrote letters⁴⁵ supporting Lord Arthur as neither of them could personally attend.
I wish you had been there you would really have enjoyed your evening.⁴⁶*

This letter is remarkable for several reasons. First, because over the years very little has remained of the debates which took place after the papers were given – the members all agreed to be most discreet about their exchanges, as productive discussion could only happen within such a framework. Second, because the reaction of those attending was, according to Knowles, in favour of Russell's pro-vivisectionist stance. Third, because of Richard Holt Hutton's openly strong reaction.

The letter also sheds light on the fact that the distinction between what has come to be known as the "scientific naturalists"⁴⁷ and the Christian Metaphysicians is more a construction of the twentieth century than the reality of the 1870's.

Richard Holt Hutton's response as editor of *The Spectator* was to publish several long articles against vivisection ensuring that the debate would not peter out. More than Lord Arthur Russell's paper on "The Right of Man over the Lower Animals", it is the discussion generated inside and outside the Society and its legacy which shed an interesting light on the extent to which those heated discussions were necessary for the advancement of science. In the end, vivisection and the way it was dealt with at the Metaphysical Society illustrate how the elite should apprehend and deal with such burning issues.

Conclusion: Science, religion and moral issues at the Metaphysical Society

In the debate over vivisection at the Metaphysical Society, the distinction between the characters is fundamental as they emerge as more finely sketched individuals with fluctuating views. Russell, along with Huxley and Hutton are actors – vivid ones – in a much larger issue which was being debated widely in Victorian society at the time. This paper and the letters describing the exchanges before and after it are a window into the complexity of the debate which took place over vivisection.

The agitation for moral reform over vivisection is caught between what can initially appear as two diverging pathways: either accepting science and progress or

⁴³ The biologist William Benjamin Carpenter (1813-1885).

⁴⁴ The physicist John Tyndall (1820-1893).

⁴⁵ The two letters were not found.

⁴⁶ Letter of Knowles to Huxley, 9 June 1875, number 20, 42, Huxley Papers, Imperial College Archives.

⁴⁷ Frank TURNER, *Between Science and Religion: The Reaction to Scientific Naturalism in Late Victorian England*, New Haven, CT: Yale University Press, 1974.

reacting against it. However, as one can see with Lord Arthur Russell's paper, the question was much more between two types of progressive thinkers: those who wanted the progress of science through research and those who wanted the progress of men through the development of morality. One was not necessarily opposed to the other but, in this paper, it appears that both sides were on parallel tracks which could not meet – not at that time anyway.⁴⁸

The class dimension of the debate is also interesting as Lord Arthur Russell, an aristocrat and man of leisure (albeit a rather enlightened one) sided with the scientists in this debate and those scientists involved with vivisection who wanted to impose their status on society (through their scientific methodology). As it has been pointed out, Russell refused to see, and did not even consider, that some of these scientists abused their position to inflict pain on animals for their own career promotion, and justified their experiments by claiming that this was done for the advancement of science.

What is still difficult to assess is how great a part these debates played in the changes which took place within society over the vivisection question. Here, for once, one can see history in the making when T. H. Huxley and Richard Holt Hutton took their differences to the Royal Commission of Enquiry "on the practice of subjecting live animals to experiment for scientific purposes"⁴⁹ and sat on opposite sides of the panel. Hutton, Manning and others at the Metaphysical Society, such as Tennyson, also helped Frances Power Cobbe to found, along with George Hoggan, in November 1875, the Victoria Street Society, which was to become the National Anti-Vivisection Society.

The historian Richard D. French⁵⁰ has shown how the pro- and anti-vivisectionists fought, lobbied and used every single tool available to impose their opinions and how the Royal Commission had to hear all the different sides before finally producing a report in January 1876 in favour of legislation on the matter. In the end, one cannot help but see that there was a tangible result: more than a year after the paper was given, the Cruelty to Animals Act was passed – it received Royal Assent on 15 August 1876. It allowed the use of vivisection but imposed the use of anaesthetics unless the experiment required the animal to be conscious in order to yield results. The first piece of legislation in the world to be passed on such an issue, this Act replaced the 1849 Cruelty to Animals Act. It was a compromise between the views of Hutton and Russell.

If the purpose of the Cruelty to Animals Act of 1876 was certainly not to impose morality on scientists, it did give them a framework in which to experiment which was also partially acceptable to anti-vivisectionists. In this sense, the moral reform mobilization of the anti-vivisectionists had an effect on the lives of the pro-

⁴⁸ Lloyd G. STEVENSON, "Religious Elements in the Background of the British Anti-vivisection Movement", *Yale Journal of Biology and Medicine*, vol. 29, 1956, pp. 125-57.

⁴⁹ See: Hansard, 3rd series, 1875, CCXXIV, 794.

⁵⁰ Richard D. FRENCH, *Antivivisection and Medical Science in Victorian Society*, *op.cit.*, chapter 10.

vivisectionists and in this combat, the Metaphysicians all played their civic role to the full. Their exchanges, so vividly depicted by Knowles, were important stages in the larger debate within society and played a part in the early discussions over animal rights theories which continue to be a great moral issue to this day.

**« The Editors of the Metaphysical Society or, Disseminating the Ideas of the
Metaphysicians »**

[A paraître en 2018 chez Oxford University Press
dans un collectif dirigé par Catherine Marshall, Bernard Lightman & Richard England
sur l'édition critique des *Papers of the Metaphysical Society*].

The Editors of the Metaphysical Society or, Disseminating the Ideas of the Metaphysicians

Catherine Marshall

'Nineteenth century Britain was uniquely the age of the periodical', wrote Don Vann and VanArsdel in *Victorian Periodicals and Victorian Society*, 'There are well-known, and often stated, reasons for this, of course – technology, literacy, swift-distribution, lower prices – but periodicals also came to constitute a literature in their own right'¹. In view of such an important role for periodical literature in this period, it is perhaps not surprising that most of the sixty-two members of the Metaphysical Society were contributors to the various well-known Victorian periodicals of the 1870s. The study of the journalistic contributions of the Metaphysicians can help reinterpret the place of their ideas in late Victorian England. What could be perceived before the edition of the critical publication of *The Papers of the Metaphysical Society*² as distinct opinions published in various, often rival, journals, reviews or weeklies, can now be reinterpreted in their context, i.e. from the papers and the debates which unfolded within the sheltered meetings of the Metaphysical Society.

No less than twelve members of the Metaphysical Society were editors of well-known periodicals or weeklies throughout the eleven years of existence of the society (from April 1869 to November 1880). Their editorial skills and choices all give an insight into the complex links between the Metaphysicians and higher journalism. These editors had a lasting influence on the diffusion of the themes which were raised at the Metaphysical Society, because they published a number of the papers given by the members, transforming the nature of journalism, by finding new ways of generating creative responses to main topics, and thereby targeting a wider audience.

Some of the editors of the Metaphysical Society found themselves at a crossroads between 'old' and 'new' journalism.³ However, as Gowan Dawson makes clear: 'The new journalism, in fact, had its origins in several newspapers of the 1870s, but came to greater prominence with a number of periodicals that were founded during the 1880s and 1890s'⁴. Interestingly, these new forms of journalism were initiated by the editors of the Metaphysical Society as well. James Knowles especially, introduced changes when he moved from the *Contemporary Review* to the no less celebrated *Nineteenth Century* in 1877. He was one of the editors who saw that ideas concerning religion, science, politics and culture needed to be presented in new formats to reach new audiences in new ways like the new journalists. He rejected the principle of anonymity of contributors, which was still perceived as the honourable way of putting one's ideas forward, by requiring signed articles; he dropped the pretence of the 'reviews' of books, which were in reality full essays on authors and ideas and he used the diversity of views of the Metaphysicians for the benefit of the two periodicals he

¹ J. Don Vann and Rosemary T. VanArsdel, ed., *Victorian Periodicals and Victorian Society* (Toronto, Buffalo: University of Toronto Press, 1995), 7.

² Catherine Marshall, Bernard Lightman, and Richard England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880. A Critical Edition*, 3 vols (Oxford, OUP, 2015).

³ The term of "new journalism" was coined by Matthew Arnold, in 1887, to criticise the devices which were introduced in the UK, from Northern America, to win mass audiences with a type of journalism which was entertaining and less exclusive. See: Joel H. Wiener, 'How new was the New Journalism', in *Papers for the Millions: The New Journalism in Britain, 1850s to 1914*, edited by Joel H. Wiener (New York: Greenwood, 1988), 74-71.

⁴ Gowan Dawson, 'The Review of Reviews and the new journalism in late-Victorian Britain', in *Science in the Nineteenth-Century Periodical. Reading the Magazine of Nature*, edited by Geoffrey Cantor (et al) (Cambridge: CUP, 2004), 172.

edited.⁵ Along with his fellow Metaphysician editors, John Morley and Leslie Stephen especially, he realised (for financial reasons too) that such subjects should be presented in ways which were more fitting to the changes of the age and to a larger educated audience. Before the term 'new' journalism was invented, the editors of the Metaphysical Society were precursors to alterations which were about to take place in the periodicals of the 1880s.

The Metaphysical Society is not often considered as the meeting ground of so many renowned editors of the late Victorian Age – from the *Contemporary Review*, the *Nineteenth Century*, the *Fortnightly Review*, the *Cornhill Magazine*, *Fraser's Magazine*, *Macmillan's Magazine*, the *Dublin Review* down to *The Economist*, *Spectator*, *Mind*, *Brain* and even *The American Journal of Mathematics*. As much as the ideas discussed by the members, it was the meetings of the twelve editors at the Metaphysical Society – never all together but at least a core of them on regular occasions – which helps to see the links between the papers they published and the ideas they chose to put forward. Most of them were closely related, often writing for each other's publications, which ended up having an impact on the way in which ideas reverberated in the higher press of the 1870s. There was a form of interpenetration of ideas between them. The role of the editors has often been overlooked because of the discreetness of the meetings of the Metaphysical Society and often, simply, because the link between each of these periodicals could not be made without a complete set of the papers of the Metaphysical Society, the list of the publications in which the papers were published and the various contributions of the Metaphysicians on all their related subjects.

Three main aspects characterize the editors as participants in the changes taking place in the society of the 1870s: firstly, they worked on very dissimilar periodicals; secondly, the way they understood their role and what they did to mould public discourse; thirdly, how they transferred the ways of the Metaphysical Society into print.

1. The twelve editors of the Metaphysical Society

Since A. W. Brown's seminal 1947 biography of the Society, ten editors were seen as active during the eleven years of its existence.⁶ Brown lists the following: Henry Alford, editor of the *Contemporary Review* from 1866 to 1870; James Knowles who took over the *Contemporary Review* from 1870 to 1877 and then became the founder and editor of the *Nineteenth Century* in March 1877; Walter Bagehot, editor of *The Economist* from 1860 to his death in 1877; George Croom Robertson, founder and editor of *Mind* from 1876 to 1891; Richard Holt Hutton, co-editor of the *Spectator* from 1861 to 1886; William George Ward, co-editor of the *Dublin Review* from July 1863 to 1878; John Morley, editor of the *Fortnightly Review* from 1867 to 1882; James Anthony Froude, editor of *Fraser's Magazine* from 1860 to 1874⁷; George Grove, editor of *Macmillan's Magazine* from 1868 to 1883 and Leslie Stephen, editor of the *Cornhill Magazine* from 1871 to 1882.

However, Brown's list is incomplete as there were two other members involved in journalism as editors at the time. John Charles Bucknill co-founded *Brain* in 1878 and helped to edit it⁸, and James Joseph Sylvester, when he was in America from 1878-1884, was editor

⁵ Walter E. Houghton, 'Periodical literature and the articulate classes' in *The Victorian Periodical Press: Samplings and Soundings*, edited by Joanne Shattock and Michael Wolff (Toronto and Buffalo: Leicester University Press, University of Toronto Press, 1982), 6.

⁶ Alan Willard Brown, *The Metaphysical Society. Victorian Minds in Crisis, 1869-1880* (New York, Octagon Books, 1973), 169. See also: Laurel Brake, 'Theories of Formation. *The Nineteenth Century*: Vol. I, N^o. 1, March 1877. Monthly. 2/6', *Victorian Periodicals Review*, XXV, 1, Spring 1992, 17.

⁷ The periodical changed its name to *Longman's Magazine* in 1880.

⁸ Bucknill co-founded *Brain* in 1878 with David Ferrier, James Crichton-Browne and John Hughlings Jackson to become the leading scientific journal of neurology.

of the *American Journal of Mathematics*. Most of the twelve editors were also regular contributors to periodicals other than the ones they edited. To cite only the most prolific writers: Bagehot, Hutton and Stephen at the same time as being busy editors, regularly wrote for various other publications, from *Fraser's Magazine* to the *Fortnightly Review*. Some members who were not editors, like Richard William Church, who founded with Mozley the High Church *Guardian* in 1846, was a weekly contributor to it from 1846 to 1871. Others, like Gladstone, were regular contributors to the *Contemporary Review* and the *Nineteenth Century*.

Many Metaphysicians were also editors of periodicals before or after the years of the Metaphysical Society. Bucknill was co-founder of the *Asylum journal*⁹ and its editor from 1853 to 1862; Mozley was editor of the High Church organ *The Christian Remembrancer* until 1868; Bagehot was the founder and co-editor with his friend Hutton of the old *National Review* from 1855 to 1864; John Morley was editor of the *Pall Mall Gazette* from 1880 to 1883 then of *Macmillan's Magazine* from 1883 to 1885 and Frederick Pollock, who joined the Metaphysical Society in its last year in 1879, became editor of the *Law Quarterly Review* a few years later from 1885 to 1919. So, in reality, from the editors to the regular contributors, the sixty-two Metaphysicians were involved, in one way or another, in a type of higher journalism which promoted their ideas and their ways of engaging in the debates of the day.

It is to be noted too, that half of the twelve editors were founding members – Alford, Bagehot, Froude, Hutton, Knowles and Ward – who introduced others to the Society. Grove joined at the first meeting in 1869¹⁰ and all the following members were seconded by Hutton: Sylvester was proposed by Hodgson¹¹ in 1873, Bucknill was proposed by Carpenter¹² the same year, and Morley was proposed by Huxley¹³ in 1876. Only two editors, Robertson and Stephen were proposed and seconded by other members.¹⁴

The last two editors elected to the Society – Stephen and Morley – never held the Metaphysical Society in high esteem and their outlook on its achievements is that they were just a group of gentle amateurs.¹⁵ In Leslie Stephen's biography of his brother – Sir James Fitzjames Stephen, a significant member of the Society –, he disparagingly notes that the debates and the discussions 'produced a considerable crop of Magazine articles; and helped to spread the impression that certain very important problems were being debated upon the decisions of which immense practical consequences might depend'¹⁶. Leslie Stephen's sarcastic testimony, who joined the Society late in the day, questions whether the ideas discussed had an impact on the Metaphysicians and on the readers of periodicals who – unbeknown to them – read some of the papers presented at the Society. Stephen touches upon a subject which is itself an issue, that of the ability of the Metaphysicians to speak to each other, debate, and modify each other's opinion through the ideas put forward (it became the bane of the Society and eventually led to its demise). What Stephen makes clear is that it was "a manifestation of different modes of thought and of diverging conceptions of the world and

⁹ The *Asylum journal*, founded in 1853, became the *Journal of Mental Science* in 1858, and, in 1963, *The British Journal of Psychiatry*.

¹⁰ Metaphysical Society, Minute Book, : manuscript, 1869-80. MS Eng 1061 (2 vols), Houghton Library, Harvard University, Cambridge, MA, vol. I, 10.

¹¹ *Ibid.*, 44.

¹² *Ibid.*, 49.

¹³ *Ibid.*, 71.

¹⁴ Croom Robertson was proposed by Hodgson and seconded by Carpenter in 1872 and Stephen was proposed by his brother and seconded by Manning in 1877. See: *Ibid.*, 39, 81.

¹⁵ Leslie Stephen, *The Life of Sir James Fitzjames Stephen, bart., a judge of the High Court of Justice* (London, Smith, Elder. & Co., 1895), 362.

¹⁶ *Ibid.*

of life, which had become thoroughly imbedded in the very texture of the speaker's mind"¹⁷. Fundamentally, the Metaphysicians often did not speak to each other but rather *past* each other, and this also could be seen in their publications.¹⁸

Brown considers the editors to be among 'the most active members of the Metaphysical Society'¹⁹. Undeniably, Knowles, Hutton and Ward participated regularly in the meetings of the Society and also gave numerous papers (especially Hutton who gave seven papers, throughout the lifespan of the society whilst Ward gave three). Most of the editors, in truth, gave very few papers or even none, in the case of Alford, Knowles, Mozley and Sylvester. Their influence, and this is what Brown must have meant, went beyond the confines of the Society, as they took the ideas of the Metaphysicians to the outside world. For Brown, 'The Metaphysical Society thus became a focal point for the dissemination of ideas and the cultivation of a tone, a manner, and a temper destined to put its mark on the whole subsequent history of English journalism'²⁰. But, in view of what Leslie Stephen pointed out, how were the editors able to 'disseminate' their ideas? Or more to the point, through the choices they made did they not just popularize their own partisan views or those of the Metaphysicians?

2. Moulding public discourse in a changing late Victorian age

The decade of the 1870s marks a change between two types of journalism – old and new – but also a country moving from an aristocracy to a democracy and from a religious to a less orthodox society. As the 1867 Second Reform Act had been passed, the democratisation process was well under way, and if it is true that the popular classes did not read the higher periodicals of the period, the editors of the Metaphysical Society saw themselves as an enlightened elite, with a duty to promote education and ideas which would uphold certain values, which would then trickle down to the people.

The editors were all part of a liberal influential set who were not yet professional journalists, in the sense that they ran their publications using their educated independent opinions, without the sub-editors or reporters that popular journalism would require later. Ten out of twelve editors – Hutton at the *Spectator* and Bagehot at *The Economist* need to be set aside – were in the role of present day editors of higher quality journals or even academic ones. Their contributors either reviewed the books of the day, which were often 'review-like essays'²¹ or were the precursors of publications which presented independent essays of diverse opinions to an educated elite. The editors were still a group of privileged amateurs, brought up to have broad interests, but they did have different views – especially on the role of religion in society and on their role to enlighten the public on such subjects – which were reflected in their editorial styles. One has to constantly bear in mind, as Brian Harrison points out, that 'nineteenth century society witnessed the simultaneous development of several routes to social cohesion, each of which employed the press for its own purposes'²².

The twelve editors and their publications can be divided into three main concentric circles with the Metaphysical Society at its core: first, in the smallest circle, can be found the two publications which were the voice of the Society in its different periods; second, in a

¹⁷ *Ibid.*, 364.

¹⁸ Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, 26.

¹⁹ Brown, *The Metaphysical Society*, 170.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Houghton, 'Periodical literature and the articulate classes', 6.

²² Brian Harrison, 'Press and Pressure Group in Modern Britain' in *The Victorian Periodical Press: Samplings and Soundings*, edited by Joanne Shattock and Michael Wolff, 262.

medium-sized circle, the five periodicals, reviews and weeklies more loosely related to the Society but which still either published some of the papers or opened their pages to the members; then comes the third, larger circle of the last five publications, which were much more remote from the considerations of the Society. Even in the last circle, the editors had a role to play in promoting the works of other Metaphysicians or revealing their disagreements.

In the first category, the *Contemporary Review* (from 1869 to 1877) and the *Nineteenth Century* (from March 1877 onwards) each reflect the characteristic changes within the Metaphysical Society. They were (with the *Fortnightly Review*) monthly periodicals which promoted a higher type of journalism. As Mark Pattison, a Metaphysician, described them, they were 'the three new iron monitors' in an 'active warfare of opinions'.²³ If Henry Alford, Dean of Canterbury, was the first editor of the *Contemporary Review* from 1866 to 1870 (founded by Alexander Strahan in 1866), Knowles is really the key player of both these periodicals.²⁴ The *Contemporary* promoted liberal religious thought and held a mainly Broad Church position but Knowles quickly accepted conflicting opinion pieces and invited contributions from Victorians outside of the circle of the Metaphysicians (Herbert Spencer was a regular). Unlike a number of periodicals at the time, it did not defend anonymous journalism and allowed controversies to take place within its pages as each contributor took responsibility for the ideas he defended. It was perfectly suited to become the printed ambassador of the Metaphysical Society. All in all, more than 150 articles were published by the Metaphysicians and a total of 29 papers read at the Society – in either the original version or an extended version – were published in the *Contemporary Review* from 1869 to 1877.²⁵ Under the editorship of Knowles, The *Contemporary* became a powerful organ of the Society in which the subjects of miracles, materialism, atheism, the role of science on religious beliefs as well as philosophical questions were all regularly presented to a wider readership. Brown rightly notes that, when the papers made it into print, 'it is astonishing, not how many changes were made for the public eye but how few'.²⁶ Indeed, the papers were marked 'private' at the top and were not, initially, intended for wider circulation. But there was no rule against revising a paper and publishing it in a periodical if the source was not disclosed. No one knew they had first been read to a different audience.

Knowles was the? most active member of the Society, as he was its secretary for many years, and can be seen as its impresario, using his editorial talent to promote its diverse views. His double function, as a renowned architect and editor, allowed him to meet and use his friendships. He shaped the legacy of the Society through the publishing of its papers – some of which would not have been retrieved without him – and in thinking new ways of making the Metaphysicians debate within his pages. Pollock, remarked that Knowles 'was not an editor at all, but a literary showman'²⁷ precisely because he knew how to get the Victorian elite engaged in debate within his periodicals, understood the value of signed articles to attract readers and was generous in his retribution. Other Metaphysicians were less harsh, the positivist Frederic Harrison, gave perhaps the most objective tribute when he wrote that Knowles 'exercised a very striking influence not only on periodical literature but on liberal

²³ Mark Pattison, "Books and Critics", *Fortnightly Review*, XXVIII, 22 (Nov. 1877), 663.

²⁴ Brown pays tribute to Dean Alford in the following terms: 'He will be longest remembered for his courageous editing of a liberal religious review in the years when freedom of religious thought and the discussion of religious questions in the light of the new movements in sciences and philosophy were still suspect in England'. Brown, *The Metaphysical Society*, 171.

²⁵ The following papers were all published in the *Contemporary Review*: n°6, 7, 8, 9, 12, 13, 15, 16, 18, 19, 20, 22, 23, 27, 32, 33, 34, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 52, 53, 58 and 61. Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*.

²⁶ Brown, *The Metaphysical Society*, 338.

²⁷ Sir Frederick Pollock, *For My Grandson: Reminiscences of an Ancient Victorian* (London, John Murray, 1933), 93.

thought²⁸. When Knowles founded the *Nineteenth Century*, it was precisely to have even more leeway to house the conflicting views of the Metaphysicians in their last three years of existence. The break with the *Contemporary Review* is due to the free debating spirit of the Metaphysicians. 'The sharp repartee and unfettered spirit of debate common to the Society's meetings were giving the Review an increasingly controversial tone' explains Houghton in his work on the *Nineteenth Century*.²⁹ A number of less opinionated figures, more clerically orthodox, reappeared in the *Contemporary* after 1877.³⁰

The *Nineteenth Century* flourished and eventually eclipsed the *Contemporary*. Knowles revelled in controversy, inviting articles which ranged from agnosticism to staunch Catholicism, and from empiricism to intuitionism, sometimes in the same issue. The six papers republished in its pages, from 1877 to the end of the Society in 1880, do not do justice to the influence the Metaphysicians played in making the periodical such a distinguished late Victorian publication.³¹ Apart from even more renowned Victorian figures of the period – Matthew Arnold, Florence Nightingale, H.K. Hyndman, Anthony Trollope, Alfred R. Wallace, Francis Galton or Robert Lowe – the contributors of the first three years reads like the list of the members of the Metaphysical Society. If the *Contemporary Review* published the most articles by the Metaphysicians, it is the *Nineteenth Century* which contributed the most to the promotion of the society's influence and the shaping of its legacy.

In the second circle, not fully remote from the first, come the five publications in which one or more papers of the Metaphysicians were published. In this set can be included: the academic journal *Mind*, founded and edited by Croom Robertson, in which three papers were published³²; Morley's *Fortnightly Review* in which three more papers appeared³³ and all of the following in which one paper was published: Ward's *Dublin Review*³⁴; Grove's *Macmillan's Magazine*³⁵ and Hutton's *Spectator*³⁶. Here again, most Metaphysicians were regular contributors to these very different sets of publications. *Mind* attracted distinguished philosophically-minded contributors and was a precursor of 20th century academic publications; the *Fortnightly Review* appealed to the same secular readership as the *Contemporary Review* and the *Nineteenth Century*, promoting both liberal views and the personal responsibility of its contributors by imposing signed articles; the *Dublin Review* targeted educated Catholic opinion and rejected any type of defence of empiricism within its pages; *Macmillan's Magazine* (which had been set up by the eponymous publisher in 1859) was a Broad Church publication which did not invite controversy, favoured signed articles and whose audience was mainly educated but not an elite. Lastly, *The Spectator* was a liberal weekly with a tradition of anonymity (like *The Economist*). It is interesting to note that the first paper given at the Metaphysical Society, Richard Hold Hutton's "A Questionable Parentage for Morals" (of which there is no original version), was retrieved from the pages of *Macmillan's Magazine*³⁷ and that paper n°37, also by Hutton on euthanasia, first appeared in

²⁸ Frederic Harrison, "Tribute", *Nineteenth Century*, LXIII, (April 1908), 695-6.

²⁹ 'Nineteenth Century: Introduction', in *The Wellesley Index to Victorian Periodicals (1824-1900)* (1966), edited by Walter E. Houghton (London, Routledge, 1988), vol. 2, 622.

³⁰ 'Contemporary Review: Introduction', in *The Wellesley Index to Victorian Periodicals (1824-1900)*, vol. 1, 212.

³¹ Papers n° 63, 65, 66, 67, 69, 71 were published in the *Nineteenth Century*. Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society: 1869-1880. A Critical Edition*.

³² Papers n° 46, 56 and 83 were published in *Mind*. In addition, paper n°8 appeared in an extended version in 1900. *Ibid*.

³³ Papers n° 10, 14, 28 were published in *Fortnightly Review*. *Ibid*.

³⁴ Paper n°30, *Ibid*.

³⁵ Paper n°1, *Ibid*.

³⁶ Paper n°37, *Ibid*.

³⁷ Richard H. Hutton, "A Questionable Parentage for Morals", *Macmillan's Magazine*, XX (July 1869), 266-73.

the pages of *Spectator*, before giving rise to a discussion at the Metaphysical Society.³⁸ The Metaphysicians did not only take their views outside; they also took the outside views of their members within, to generate debate on controversial subjects such as suicide, euthanasia, or vivisection.³⁹ A good example is Sidgwick's paper (13 July 1875) on "The theory of evolution in its application to practice" which was published in the first issue of *Mind* and to which Pollock answered a few months later in the very pages of the periodical and not at the Metaphysical Society.⁴⁰ It also happened with the debates on free-will, which raged in the pages of *Mind* from 1879 to 1880 between Metaphysicians and non-Metaphysicians alike and which was the subject of the last paper ever given at the Society.⁴¹ Therefore, the possibilities of dialogue and dissent were infinite between the members, the editors as well as their publications.

The third, larger circle includes even more diverse publications – which also explains why no papers of the Metaphysical Society were published in them – but they all deserve a mention. Stephen's *Cornhill Magazine* was the counterpart of *Macmillan's Magazine*, a new genre of accessible literary magazines set up by publishers targeting the same audience; Froude's *Fraser's Magazine* was a miscellany; Bagehot's *The Economist* was (and still is) a weekly mouthpiece of free-trade, Bucknill's *Brain* was a scientific journal of neurology whilst Sylvester's *American Journal of Mathematics* was another academic distinguished journal which remains to this day a leading journal in the field of Mathematics. Out of these, Brown considered that the *Cornhill Magazine*, *Fraser's Magazine* and *The Economist* were worthy of attention because of their leading editors. However, none of the three were active participants of the Metaphysical Society – they produced two papers each – nor did Froude and Stephen hold great regard for the Metaphysical Society. For Stephen, the 'debaters did not know what they were talking about'⁴²; for Froude, the Society lost its appeal after four attendances, to the extent that he did not attend at all after 1876⁴³. As for Bagehot, his close friend Hutton recalls that 'he seldom spoke of it, and told me very shortly before his death that he shrank from such discussions on religious points, feeling that, in debates of this kind, they were not and could not be treated with anything like thoroughness'⁴⁴. In truth, because of its specialised interests, *The Economist* never published anything related to the Metaphysical Society but in spirit – the promotion of individual responsibility and the making of one's opinion through the reading of the enlightened opinions of others – it certainly fitted the Metaphysicians' bill. As for the monthly *Cornhill Magazine* under Stephen, whatever his own private anticlerical views, it 'remained as innocent of controversy as the day it was born'⁴⁵. Stephen, however, did express his views forcefully on religion but he did so in the pages of Froude's *Fraser's Magazine*. Brown omits to mention this certainly because he did not have access to the list of the authors of *Fraser's* at the time, but Froude allowed the Stephen brothers – Leslie and James Fitzjames –, as well as himself, to confront orthodox views in a series of severe articles targeting Catholicism. It is in *Fraser's Magazine* that Fitzjames Stephen answered one of

³⁸ Richard H. Hutton, "Professor Newman on the Duty of Suicide", *Spectator*, 46, 2330 (22 Feb. 187) 237-8.

³⁹ Catherine Marshall, "The debate on vivisection within the Metaphysical Society", *Revue Française de Civilisation Britannique*, 19/3 (Nov. 2014), <http://www.cercles.com/rfcb/rfcb19-3/19-3.htm> (accessed 7 May 2017).

⁴⁰ Henry Sidgwick, 'The theory of evolution in its application to Practice', *Mind*, I. I (Jan. 1876), 52-57; Frederick Pollock, 'Evolution and Ethics', *Mind* I. 3 (July 1876), 334-45.

⁴¹ Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 3, 318. 318 ft2.

⁴² Stephen, *The Life of Sir James Fitzjames Stephen*, 362.

⁴³ Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 1, 341.

⁴⁴ Richard H. Hutton, "Walter Bagehot", *The Fortnightly Review*, XXII (Oct. 1877), 453-84. The article is reproduced in *The Collected Works of Walter Bagehot*, edited by Norman St John Stevas (London, *The Economist*, 1986), vol. XV, 101.

⁴⁵ 'Cornhill Magazine: Introduction' in *The Wellesley Index to Victorian Periodicals (1824-1900)*, vol. 1, 322.

Ward's articles on religious certitude, which had been published in the Catholic *Dublin Review*, refuting the intuitionist arguments of his fellow Metaphysician. This illiberal salvo then led to several long exchanges either in the *Dublin Review* or at the Metaphysical Society in January and December 1875.⁴⁶ This is another instance of how the debates of the Metaphysical Society reached two very dissimilar periodicals, before resurfacing at the Society, as Cardinal Manning and Mivart took on the Catholic mantle when Ward ceased the argument at the end of 1875.

Brain remains equally interesting as Bucknill reviewed the books of his Metaphysician colleagues in the "Critical digests and notices of books" part of the journal. In an academic publication of clinical neurology and translational neuroscience, he succeeded in reviewing books which were nearly outside the field. Bearing in mind that *Brain* was founded in 1878 and that the Metaphysical Society was dissolved two years later, Bucknill still wrote three fine reviews of the books of Huxley on *Hume* (1879), Clifford's posthumous *Lectures and Essays* (1879, edited by Stephen and Pollock), and Balfour's *A Defence of Philosophical Doubt, being an Essay on the Foundations of Belief* (1879)⁴⁷. The one on Clifford is particularly good in light of the author's untimely death. As for *The American Journal of Mathematics*, it bears the long extract of a letter that Clifford had addressed to Sylvester on the contents of the first issue of the Journal and shows in what high regard and fondness Clifford was held by his Metaphysical colleague.⁴⁸ Obviously, the letter published is related to mathematical formulae but is the sign that, even though Sylvester was in America and Clifford in Gibraltar for his health, the mathematicians had their own network, of which the Metaphysical Society was most certainly a part.⁴⁹

Therefore, the three concentric circles of the editors of the Metaphysical Society all shed a new light on how the Metaphysicians interacted in the pages of their various publications, how they published and shared each other's views as well as questioning each other's thoughts. Nevertheless, it is the first circle which is most prominent in what follows: the transposition of the methodology of the Metaphysicians to the pages of their two main mouthpieces.

3. The methodology of the Society transferred into print

The Metaphysical Society was created with the specific requirement to 'receive and to discuss with absolute freedom'⁵⁰ all the subjects related to metaphysics. Ten years after the publication of Mill's *On Liberty*, the founding members had made his opinion theirs, namely that 'complete liberty of contradicting and disproving our opinion is the very condition which

⁴⁶ W. G. Ward, 'Certitude in Religious Assent', *Dublin Review* XVI (April 1871), 23-42; James Fitzjames Stephen, 'On Certitude in Religious Assent. A Letter to the Author of an Article in the *Dublin Review* for April 1871', *Fraser's Magazine*, 85 (Jan. 1872), 23-42. This was followed by: W. G. Ward, "Reply," *Dublin Review*, XVIII (Jan. 1872), 223-6. James Fitzjames Stephen's two papers are n° 50, "On a Theory of Dr. Newman's as to Believing in Mysteries" and n° 57, "Remarks on the Proof of Miracles" in Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 2, 235, 325.

⁴⁷ John Charles Bucknill, on Huxley, *Brain* (1879) 2 (1), 99-111, <https://doi.org/10.1093/brain/2.1.99>; On W. K. Clifford, *Brain* (1879) 2 (3): 403-408, <https://doi.org/10.1093/brain/2.3.403>; On A. J. Balfour, *Brain* (1880) 2 (4): 528-535, <https://doi.org/10.1093/brain/2.4.528>, all accessed 7 May 2017.

⁴⁸ Professor Clifford, 'Extract of a Letter to Mr. Sylvester from Prof. Clifford of University College, London', *American Journal of Mathematics*, I, 2 (1878), 126-8.

⁴⁹ Clifford and Sylvester attended the Society four times together from March 1874 to June 1875. Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 2, 125, 141, 212, 304.

⁵⁰ *Ibid.*, 26.

justifies us in assuming its truth for purposes of action'.⁵¹ The Metaphysicians were guided by such a spirit and their disagreements were its natural expression.

The members, whilst they engaged in the debates within their own Society, were performing both an individual and a public duty by attempting to think rightly. The editors only took such duties a step further by making disagreements and debates available to a larger audience. The Metaphysicians sought dissent because they believed that it was the only way to raise the level of education and intelligence and the only source of a liberal way of thinking. In practical terms, this meant that the *Contemporary Review* and the *Nineteenth Century* especially, became public platforms for what was being played out at the Metaphysical Society in the dialogue between scientific reasonings and religious beliefs. When Frederick Oakeley pointed out, in 1877, that these two periodicals gave 'eminent Catholic writers an opportunity of directly addressing their non-Catholic fellow countrymen on some of the most momentous subjects of the day'⁵², he was not aware how much the editors of the Metaphysical Society and the Metaphysicians themselves were behind such publications.

Initially, at the *Contemporary*, the papers of the Metaphysicians were republished along with many others of diverse opinions, leaving readers to make their own minds up. Discussion forums often took place in the same issue, usually related to a paper initially given at the Metaphysical Society. A good example is Clifford's paper of 9 March 1875 regarding 'the scientific basis of morals' which was published in a longer version in the *Contemporary* in September, along with two other papers by two Metaphysicians, Harrison and Magee.⁵³ For this forum Magee also expanded the paper he gave after Clifford's, entitled 'Hospitals for incurables considered from a moral point of view'⁵⁴. In it, he tried to convince his fellow Metaphysicians of the supernatural basis of morality; obviously both Clifford and the positivist Harrison aired opposite views in the *Contemporary*. Sometimes too, articles published in the *Nineteenth Century*, inspired the subjects of papers given at the Metaphysical Society. This was the case with Pollock's March 1880 'Generic and symbolic images' paper, which was a response to an article published in July 1879 by Francis Galton (this time, not a Metaphysician) on the same subject.⁵⁵

The debates of the members also carried on in the correspondence parts of each other's periodicals or used the papers given to express new opinions in their publications. For example, Huxley and Mivart's dispute over evolution in the *Contemporary* was discussed in the *Dublin Review*. But, the Catholic Mivart, who was a regular contributor to Ward's *Dublin Review*, also wrote articles, along with Ward, which were directly related to the papers discussed at the Metaphysical Society. Mivart gave his first paper at the Metaphysical Society in June 1876 on "What is the good of Truth?" in which he argued that due to the determinism of scientific naturalists, 'scientific truth', 'freedom' and 'responsibility' lost their meaning and part of their appeal.⁵⁶ In the July 1876 volume of the *Dublin Review*, Ward published an article on 'Professor Mivart on the rights of conscience', directly linked to the Metaphysical Society paper, to which Mivart answered in the October issue, with an article entitled 'Liberty of conscience'. This then gave rise to another article by Ward in the January 1877 issue on

⁵¹ John Stuart Mill, *On Liberty* (1859) (Indianapolis: Hackett Publishing Company, 1978), 18.

⁵² 'The *Contemporary Review*, 1866-1900', in *The Wellesley Index to Victorian Periodicals* (1824-1900), vol. 1, 211.

⁵³ W. K. Clifford, 'On the scientific basis of morals', *Contemporary Review*, 26 (Sept. 1875), 650-60; W. C. Magee, 'On the scientific basis of morals', *Ibid.*, 661-9; Frederic Harrison, 'On the scientific basis of morals', *Ibid.*, 670-5.

⁵⁴ Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 2, 282.

⁵⁵ *Ibid.*, vol. 3, 303; Francis Galton, 'Generic Images', *Nineteenth Century*, 6 (July 1879), 157-69.

⁵⁶ The next paper by Fitzjames Stephen, "What is a 'Lie'?" (in July 1876), was in answer to Mivart's. Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 2, 416.

'Civil intolerance of religious error: Professor Mivart on liberty of conscience'. A year later, Mivart, building on this 'discussion', published part of his 1876 first paper, in a new longer version entitled 'Force, Energy, and Will' in the *Nineteenth Century*.⁵⁷ These were running discussions in print, diffusing ideas either starting at the Metaphysical Society, or brought into it and then disseminated in the periodicals of the 1870's through the editors.

It is impossible to list all the links because they are too many, and so many not yet found: the Society can be seen as the centre of a spider's web in which all the connections will be made when all the archives of all these publications become accessible through digitalisation.⁵⁸ With the publication of the papers of the Metaphysical Society, the themes in the paper have become more visible to contemporary scholars allowing a comparison to the publications of the 1870s. It is the superposition of the papers and the work of the editors in the periodicals which give a three dimensional map of connections difficult to see previously. A great deal remains to be done to cover the full extent of the links between Metaphysicians, editors and the history of their ideas at the time.

Ward, in editing the *Dublin Review*, was sensitive to his audience and never published the polemical opinions of the Metaphysicians, but conversely, Knowles revelled in such differences. The Society and its tradition of fierce discussions – directly inspired by the famous student debating society, the Cambridge Apostles, which had left its mark on many Metaphysicians – provided the ammunition he needed. When he founded the *Nineteenth Century*, he came up with a more direct way of interesting his readers with what he called 'A Modern Symposium'. Brown thinks that Knowles was inspired by the column 'Notes and Discussions' of *Mind*, under Croom Robertson's editorship, which allowed contributors to answer one another.⁵⁹ In reality, at the *Contemporary*, Knowles had already introduced the possibilities of internal printed dialogue within the same issue but, this time, his editorial experimentation was to ask a contributor (always a Metaphysician) to write a piece on a subject related to the great questions of the day, to which several other contributors would react without seeing the opinions of others. Opposing views were then expressed which would be concluded by the first contributor (who would have access to all the articles).⁶⁰ Knowing who the contributors were – because of the audience they would attract – was the point of such experiments. As early as the second issue of the *Nineteenth Century*, Knowles invited the contentious Fitzjames Stephen to start the first symposium on "The influence upon morality of a decline in religious belief".⁶¹ Knowles, with a particular editorial flair, knew exactly what he was doing in asking Fitzjames Stephen to start. At the previous meeting of the Metaphysical Society, on 13 March 1877, Stephen's paper 'Authority in matters of Opinion' had been read in answer to Gladstone's review of Sir George Cornwall Lewis's *An Essay on the Influence of Authority in Matters of Opinion* (1849) published in the first issue of the *Nineteenth Century*.⁶² According to Leslie Stephen, who had replaced his brother, unable to

⁵⁷ St George Jackson Mivart, 'What is the good of Truth?', paper n° 63, 13 June 1876 in Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 3, 409-15; W. G. Ward, 'Professor Mivart on the rights of conscience', *Dublin Review*, XXVII, 79 (July 1876), 1-37; St George Mivart, 'Liberty of conscience', *Dublin Review*, XXVII, 79 (Oct. 1876), 555-67; W. G. Ward, 'Civil intolerance of religious error: Professor Mivart on liberty of conscience', *Dublin Review*, XXVIII, 80 (Jan. 1877), 1-46; St George Mivart, 'Force, Energy, and Will', *Nineteenth Century*, III (May 1878), 933-48.

⁵⁸ As another example, Brown explains how Dalgairns's paper "On the Theory of a Soul", which was published in the *Contemporary Review*, was quoted in the *Dublin Review* but there are certainly more occurrences which have not yet been found. Brown, *The Metaphysical Society*, 211.

⁵⁹ *Ibid.*, 202.

⁶⁰ Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 3, 18, ft i.

⁶¹ James Fitzjames Stephen, 'A Modern 'Symposium': the influence upon morality of a decline in religious belief', *Nineteenth Century*, I (April 1877), 331-3.

⁶² William E. Gladstone, 'On the Influence of Authority in Matters of Opinion', *Nineteenth Century*, I (March 1877), 2-22.

attend, 'when the paper was read they had an inarticulate wrangle over things in general [which] soon came to be a game of random abuse, in which we each said the nastiest thing that occurred to us without the smallest reference to the context'⁶³. The paper was published in an extended version in the *Nineteenth Century* in April 1877, provoking Gladstone into writing a longer answer in the July issue.⁶⁴ Knowles asked Fitzjames Stephen to start a new polemic in his pages, precisely at the same time as his opinions had been the source of an argument at the Metaphysical Society. As an editor, he was only taking into the open irreconcilable views to generate interest – and sales – for his periodical. Fitzjames Stephen's first article gave rise to three articles on the same subject by the Catholic Ward, the agnostic Huxley and the liberal Hutton.⁶⁵ Two more symposia were published: one was started, in June 1877, by Harrison on 'The soul and future Life' on the basis of the author's paper on 'The soul before and after death' given at the Metaphysical Society.⁶⁶ This led Hutton, Huxley, Noel, Palmer, Barry, Greg, Ward and two non-Metaphysicians, Baldwin Brown and Frederic Rogers, to react and express their very diverging views⁶⁷. The last Symposium was started in May 1878, when Russell gave his answer to 'Is the Popular Judgment in Politics more Just than that of the Higher Orders?', which allowed Hutton, Grant Duff, Harrison, Greg, Gladstone and Robert Lowe (not a Metaphysician) to clash on how best to politically educate the uneducated.⁶⁸

If one of the aims was to engage the readership in a Socratic dialogue, the reality is that, like at the Metaphysical Society, the articles aired views which never led to changes in the initial opinions of the members. Furthermore, as the *Nineteenth Century* did not have a correspondence part, 'the debate was closed to outsiders'⁶⁹. This was very much a sterile debate which was also the sign that all was not well at the Metaphysical Society either. For Christopher Kent,

The effect created by journals such as the *Nineteenth Century* and the *Contemporary Review* which were conducted upon this basis [the open platform], was one of cultural and intellectual confusion, not of consensus. The consequences for the reader may well have been complete bewilderment, for he was confronted within their pages with the spectacle of the leading figures of the clerisy charging off in all directions, encouraged by showmen such as Knowles to exhibit

⁶³ Cited in Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 3, 54.

⁶⁴ Sir James Fitzjames Stephen, 'Mr. Gladstone and Sir George Lewis on Authority', *Nineteenth Century*, I (April 1877), 270-97; William E. Gladstone, 'Rejoinder on Authority in Matters of Opinion', *Nineteenth Century*, I (July 1877), 902-26.

⁶⁵ W. G. Ward, 'A modern 'symposium' the influence upon morality of a decline in religious belief', *Nineteenth Century*, I (May 1877), 531-6; T. H. Huxley, *Ibid*, 536-9; R. H. Hutton, *Ibid*, 539-45; James Fitzjames Stephen, 'A modern 'symposium'', *Ibid*, 545-6.

⁶⁶ Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 3, 23-4.

⁶⁷ The second Symposium: Frederic Harrison, 'The soul and future life (part I)', *Nineteenth Century*, I (June 1877), 623-36 and 'The soul and future life (part II, concl.)', *Nineteenth Century*, I (July 1877), 832-42. It was answered by R. H. Hutton, 'A modern 'symposium': the soul and future life', *Nineteenth Century*, II (Sept. 1877), 329-34, T. H. Huxley, *Ibid*, 334-41; Frederic Roger, *Ibid*, 341-48; Roden Noel, *Ibid*, 349-54; Roundell Palmer, 'A modern 'symposium'', *Nineteenth Century*, II (Oct. 1877), 497-99; Alfred Barry, *Ibid*, 499-506; W. R. Greg, *Ibid*, 506-11; Baldwin Brown, *Ibid*, 511-7; W. G. Ward, *Ibid*, 517-21; Frederic Harrison, 'A modern 'symposium (concl.)'', *Ibid*, 521-36.

⁶⁸ The third Symposium: Arthur Russell, 'A modern 'symposium': Is the Popular Judgment in Politics more Just than that of the Higher Orders?', *Nineteenth Century*, III (May 1878), 797-800. It was followed by R. H. Hutton, 'A modern 'symposium'', *Ibid*, 800-8; M. E. Grant Duff, *Ibid*, 808-14; Frederic Harrison, *Ibid*, 814-22; W. R. Greg, 'A modern 'symposium'', *Nineteenth Century*, IV (July 1878), 174-81; Robert Lowe, *Ibid*, 181-4; W. E. Gladstone, *Ibid*, 184-9; Arthur Russell, 'A modern 'symposium' (concl.)', *Ibid*, 189-92.

⁶⁹ Brake, 'Theories of Formation. *The Nineteenth Century*: Vol. I, N^o. 1, March 1877. Monthly. 2/6", 16.

and expound their various hobbies and to debate among themselves, seemingly at times from sheer love of controversy itself.⁷⁰

In reality, under the cover of being liberal, the Metaphysicians were, in the words of Leslie Stephen 'securely entrenched in [their] own fastness' and only dispelled 'a languid amusement in outworn problems'⁷¹. As the 1870s were closing and the Metaphysical Society was losing its members and its appeal, it became clear that such discussions did not achieve much. Knowles, judiciously sensing the wind of change, dropped the idea of Symposia after 1878, along with his central role at the Metaphysical Society, and focused on his editorship of the *Nineteenth Century*.

The time of great liberal amateurs had passed. As a form of uncertainty settled in, due to political and social changes as well as the role of the Empire in the world, editors, such as Knowles, Morley and Stephen, focused on politics in their pages and left the philosophical, religious, medical, scientific and metaphysical questions to a number of specialised publications in which the former Metaphysicians all took on new roles. In 1869, Sidgwick (another Metaphysician) had already perceived that the Victorians had been 'growing year by year... more sceptical in the proper sense of the word: we suspend our judgment much more than our predecessors, and much more contentedly: we see that there are many sides to many questions; the opinions that we do hold we hold if not more loosely, at least more at arms' length... we are gaining in impartiality and comprehensiveness of sympathy'⁷². The time of experts had come to sweep away the Victorian educated amateurs.

Conclusion

The last question to consider is whether the editors of the Metaphysical Society transformed the nature of the Victorian periodicals to the extent that Brown believes they did. In terms of the second and third circle mentioned above, the editors had some influence in the permeation and interpenetration of ideas, as seen for example in the letters and answers published in the *Dublin Review* or, later, the controversy on the role of ethics between the Metaphysician philosophers Barratt and Sidgwick in the pages of *Mind*⁷³. In the first circle however, it is undeniable that Knowles's role in bringing the ways of debating of the Society to a wider audience, in the *Contemporary Review* and especially in the *Nineteenth Century*, of demanding signed articles and presenting philosophical, religious and moral subjects in long essays, did have an impact on future publications, albeit those of a higher quality or academic ones.

The work of the twelve editors is still difficult to trace and remains a confused record of the past because of the wealth of opinions and ideas which were expressed, but such a confusion can perhaps be accepted as the mark of the 1870s. The concerns of the Metaphysicians and their ways of expressing their views matched the transitional democratic phase in which they lived. Their incertitude and questionings were voiced by their prescient editors. Scientific terms and philosophical concepts, as well as religious expressions, became interconnected and found a new life in the pages of their publications. After them came a new age which was also responsible for changes, not only in the style of journalism, but in the

⁷⁰ Christopher Kent, 'Higher Journalism and the Mid-Victorian Clerisy', *Victorian Studies*, XIII, 2 (Dec. 1969), 196.

⁷¹ Stephen, *The Life of Sir James Fitzjames Stephen*, 364-5.

⁷² Cited in: Walter E. Houghton, "Periodical literature and the articulate classes", 13.

⁷³ Marshall, Lightman and England, ed., *The Papers of the Metaphysical Society 1869-1880*, vol. 3, 143; Alfred Barratt, 'Ethics and Psychogony', *Mind* 3, 10 (Apr. 1878), 277-83.

ways in which education would lead to greater specialisations. Nevertheless, without the initial input of the Metaphysicians, such ideas would not have been so thoroughly debated in the periodicals of the 1870s. In this sense, the twelve editors of the society remain an influential set of intellectuals whose full impact has yet to be chartered. Their contribution was to spread or try and counteract the scientific spirit of the age and generate discussion as to how a rationalistic approach to great questions could also transform society from within. In the end, their role was much more central in the battle which was raging within the Metaphysical Society, between those who saw how secular ideas could undermine morality in society and those who favoured the teachings of sciences to answer metaphysical questions. They were the great amplifiers of the debates of the Society, which itself embodied the spirit of the 1870s.

Cahiers

*victoriens et
édouardiens*

75

**AVRIL
2012**

Colloque de la S.F.E.V.E.

Dijon, 22-23 janvier 2010

Résistances

Congrès de la S.A.E.S.

Lille III, 21-23 mai 2010

À l'horizon

Colloque de la S.F.E.V.E.

Cergy, 21-22 janvier 2011

Représenter la diversité dans la cité

Congrès de la S.A.E.S.

Paris III, 20-22 mai 2011

Oser

Textes recueillis par Laurent BURY

Presses universitaires de la Méditerranée



Contents

Abstracts	9
I Colloque de la S.F.E.V.E. à l'université de Dijon, 22 et 23 janvier 2010. Thème : « Résistances »	17
Christian AUER <i>Edina contra Septem ou la résistance à la lutte des étudiantes de médecine d'Édimbourg en 1870</i>	19
Claire BAZIN <i>Jane Eyre fait de la résistance</i>	31
Isabelle CASES <i>De l'unité des arts comme résistance : The Claims of Decorative Art de Walter Crane</i>	41
Audrey DOUSSOT <i>Le genre féerique illustré à l'époque victorienne : splendeurs et déclin d'un genre entré en résistance</i>	55
Jacqueline FROMONOT <i>Portraits de Résistantes (1847-1875) : la femme face au système patriarcal dans quelques romans victoriens</i>	69
Catherine HAJDENKO-MARSHALL <i>Sir James Fitzjames Stephen (1829-1894) : un intellectuel sceptique, critique des idées libérales de son temps</i>	81

Fabienne MOINE		
« <i>A Woman's Answer</i> » : <i>Adelaide Procter et la poésie face au genre</i>	93	
II Congrès de la S.A.E.S. à l'université de Lille III, les 21, 22 et 23 mai 2010. Thème : « À l'horizon »	107	
Marianne CAMMUS		
<i>Les horizons de Thomas Hardy</i>	109	
Stéphanie DROUET-RICHET		
<i>La scène internationale : les nouveaux horizons dans Daniel Deronda de George Eliot</i>	121	
Françoise DUPEYRON-Lafay		
<i>Les voyages dans les ghost stories de Montagu Rhodes James : à la découverte d'horizons inattendus</i>	131	
Isabelle HERVOUET-FARRAR		
« <i>A Flight</i> », de Charles Dickens (1851), récit de voyage ?	145	
Hervé PICTON		
<i>Richard Hurrell Froude et le spectre du désétablissement</i>	159	
Benjamin TOUSSAINT		
« <i>To see beyond the horizon of mere selfishness</i> » : <i>l'horizon moral dans les romans de George Eliot</i>	171	
III Colloque de la S.F.E.V.E. à l'université de Cergy, les 21 et 22 janvier 2011. Thème : « Représenter la diversité dans la cité »	185	
Hannah HUNT		
<i>Eternal city or the stuff of nightmares? The characterisation of Rome in Portrait of a Lady and Middlemarch</i>	187	
IV Congrès de la S.A.E.S. aux universités de Paris III-Paris IV, les 20, 21 et 22 mai 2011. Thème : « Oser »	199	
Fabienne CASPARI		
« <i>My dear audacious Moore</i> » : <i>les poses de l'artiste décadent dans Confessions of a Young Man</i>	201	
GILBERT ПРАМ-ТЪВАНЕ		
<i>Le gentleman kiplingien dans tous ses états : audaces de « The Man Who Would Be King »</i>	215	
Book reviews	227	
Notes on contributors	247	

Cahiers victoriens et édouardiens

75 Printemps | 2012 :

Résistances — À l'horizon — Représenter la diversité dans la cité — Oser

Résistances

Sir James Fitzjames Stephen (1829-1894) : un intellectuel sceptique, critique des idées libérales de son temps

Sir James Fitzjames Stephen (1829-1894): An Intellectual Sceptic, Critic of the Liberal Ideas of his Time

CATHERINE HAJDENKO-MARSHALL

p. 81-92

Résumé

Sir James Fitzjames Stephen is known for his book entitled *Liberty, Equality, Fraternity* (1873) in which he opposed John Stuart Mill's liberal ideas. For a jurist like him, political societies could not be built on liberty but much more on force and on the subordination to law. At a time—the second half of the 19th century—when religion could not dominate societies any longer, the only way to preserve society was to impose the law and to have it respected, including through the use of force. One had to resist progress which could destroy society. Impervious to the ideas of his period but unquestionably stamped with the teachings of the *Old Whigs*, Sir James Fitzjames Stephen remains a key character to understand the spirit of resistance at work in the second half of the 19th century, at the same time a sceptic, a moraliser and a Conservative.

Entrées d'index

Mots-clés : conservatisme, force, libéralisme démocratique, loi, Mill (John Stuart), progrès, Stephen (Sir James Fitzjames)

Keywords : conservatism, democratic liberalism, force, law, Mill (John Stuart), progress, Stephen (Sir James Fitzjames)

Texte intégral

- 1 Sir James Fitzjames Stephen est un auteur mal connu même si, depuis quelques années, il fait l'objet d'un nouvel intérêt, comme en témoigne l'édition de ses travaux en cours de publication par Oxford University Press et l'université de Boston¹. Frère de l'historien Leslie Stephen et oncle de l'écrivain Virginia Woolf, il est resté célèbre grâce à son ouvrage *History of the Criminal Law* publié en 1883, qui fait encore référence de nos jours.
- 2 Pour ce juriste, qui écrivait régulièrement pour *The Saturday Review*, *The Pall Mall Gazette* et *The Cornhill Magazine* dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les sociétés politiques ne pouvaient se fonder sur la liberté des citoyens mais bien davantage sur la contrainte et la subordination au droit, incapables qu'elles étaient de faire bon usage de la liberté. À une période où la religion ne pouvait plus dominer exclusivement les sociétés en raison des découvertes de la science, la seule façon de préserver la société était d'imposer le droit et de le faire respecter — si nécessaire, par la force. En d'autres termes, il fallait opposer le droit aux idées du progrès qui pouvaient détruire la société. C'est dans un ouvrage intitulé *Liberty, Equality, Fraternity* (1873) — qui fit d'abord l'objet d'une publication sous forme d'articles dans *The Pall Mall Gazette* de novembre 1872 à janvier 1873 — que Sir James Fitzjames Stephen présenta cette théorie politique en s'opposant aux idées libérales de John Stuart Mill telles qu'elles étaient exposées dans *On Liberty* (1859), *Utilitarianism* (1861) et *On The Subjection of Women* (1869).
- 3 Réfractaire à certaines idées de son époque mais incontestablement empreint des enseignements des *Old Whigs*, Sir James Fitzjames Stephen demeure un personnage essentiel pour comprendre l'esprit de résistance à l'œuvre dans la seconde moitié du XIX^e siècle, tout à la fois sceptique, moralisateur et conservateur. Sceptique quant à l'avènement du libéralisme démocratique, moralisateur quant à la remise en question du fait religieux, et conservateur dans la veine d'un Burke, en faveur d'un libéralisme non-doctrinaire. Et c'est bien sur ces trois aspects qu'il faut revenir, car relire Stephen aujourd'hui c'est aussi voir que le discours conservateur paternaliste et empreint de nationalisme revient avec force de nos jours, dans les discours d'un David Cameron par exemple. Il est intéressant de noter que l'esprit de résistance, à l'œuvre à l'époque, n'est pas si éloigné de ce discours politique actuel réfractaire aux changements et qui défend une certaine image du Royaume-Uni, comme si, au-delà des siècles, les questionnements des Victoriens sur le devenir de l'État restaient plus que jamais d'actualité.

L'opposition au libéralisme démocratique

- 4 L'ouvrage *Liberty, Equality, Fraternity* fut rédigé par Stephen au moment de son retour d'Inde où il avait occupé les fonctions de conseiller juridique du vice-roi de 1869 à 1872. Le titre — qui ne manque pas d'éveiller la curiosité des Français que nous sommes — est, en réalité, une critique des idéaux théoriques que ces trois termes sous-tendent et qui seraient, selon Stephen, à l'œuvre dans les trois ouvrages clés de John Stuart Mill précédemment cités.
- 5 Sir James Fitzjames Stephen s'oppose à John Stuart Mill parce qu'à ses yeux la liberté n'a de sens que si elle est définie par rapport à un objet. Le juriste qu'il était ne pouvait accepter le concept de liberté selon l'acception que lui donnait John Stuart Mill — à savoir celui d'une liberté individuelle normative que l'État serait forcé de respecter. Stephen s'en explique, dans la seconde introduction à *Liberty, Equality, Fraternity* publiée en 1874, quand il déclare : « *Liberty is a eulogistic word ; substitute it for a neutral word — "leave", for instance, or "permission" — and it becomes obvious that nothing whatever can be predicated of it, unless you know who is permitted by whom to do what* » (Stephen 30).
- 6 Si, pour John Stuart Mill, la liberté individuelle ne pouvait se vivre qu'au sein d'un État démocratique dans lequel l'extension du droit de vote serait subordonnée à l'éducation de la nation, pour Stephen, il était impossible d'envisager l'État démocratique — peu importe sa forme — comme compatible avec la liberté individuelle. Au contraire, écrit-il :

The growth of liberty in the sense of democracy tends to diminish, not to increase, originality and individuality. [...] The existence of such a state of society reduces individuals to impotence, and to tell them to be powerful, original, and independent is to mock them. It is like plucking a bird's feathers in order to put it on a level with beasts, and then telling it to fly. (Stephen 80)

- 7 On le voit, le problème essentiel pour Stephen était que la liberté — dans son acception générale — était d'abord perçue comme liée au régime démocratique qui, lui, tendait à l'égalité des citoyens. Liberté et égalité ne pouvaient en aucun cas aller de pair pour Stephen.
- 8 À l'instar de Walter Bagehot (1826-1877) à la même époque et pour les mêmes raisons, Stephen ne pouvait accepter le point de vue de Mill qui lui semblait en contradiction avec la réalité. Comment en effet, défendre l'extension démocratique qui, en donnant une égalité politique à des hommes peu à même d'en faire bon usage, viendrait remettre en question la liberté individuelle et politique d'une élite ? Pour Stephen, Mill était un rêveur qui, en voulant théoriser la liberté de chacun, en oubliait la réalité pratique :

To say that the sole function of the wise and good is to preach to their neighbours, and that every one indiscriminately should be left to do what he likes, and should be provided with a rateable share of the sovereign power in the shape of a vote, and that the result of this will be the direction of power by wisdom, seems to me to be the wildest romance that ever got possession of any considerable number of minds. (Stephen 212)

- 9 Il est assez intéressant de noter que John Stuart Mill est considéré ici dans la lignée de certains philosophes français du siècle des Lumières qui, ayant

théorisé la Révolution Française, n'en avaient pas imaginé la réalité pratique — le règne de la Terreur et la longue instabilité de l'État en particulier. On ne peut s'empêcher de penser au Burke de *Reflections on the Revolution in France* (1790) et à sa critique des idéaux de la Révolution Française. Tel Edmund Burke avec Richard Price (1723-1791), Stephen se moque de la vision abstraite que Mill donne d'un État libéral dans lequel les citoyens pourraient s'améliorer.

- 10 La différence fondamentale est que Stephen et Mill avaient une conception distincte du rôle de l'homme en société. Pour un homme de loi comme Stephen, confronté à la réalité des salles d'audience, les hommes étaient « faibles et ignorants » (Stephen 111) et peu à même de comprendre leur propre intérêt² mais pouvaient trouver une force dans la vie en société. John Stuart Mill imaginait, au contraire, un monde dans lequel chaque individu pourrait protéger sa liberté individuelle et en jouir avant toute chose. Aux yeux de Stephen, il s'agissait là d'une utopie :

In fact, by far the most important part of our conduct regards both ourselves and others [...]. Thus, Mr Mill's principle cannot be applied to the very cases in which it is most needed. Indeed, it assumes the existence of an ideal state of things in which everyone has precisely the position which, with a view to the general happiness of the world, he ought to hold. If such a state of things existed there would be some plausibility in saying that no one ought to interfere with anyone else except for the sake of protecting himself against attack, by maintaining the existing state of things. But as no such state of things exists or ever yet existed in any age or country, the principle has at present no *locus standi*. (Stephen 66)

- 11 À contre courant des idées politiques de son temps, Sir James Fitzjames Stephen n'imaginait pas l'évolution historique comme un progrès pour l'homme mais bien comme la possibilité pour ce dernier de s'accommoder des améliorations victoriennes et de seulement rechercher la satisfaction personnelle de son désir. Dans un tel schéma, l'homme victorien risquait de se perdre, tout à l'écoute de lui-même, sans gouvernance religieuse et voué à des idéaux libéraux dangereux. Seule la contrainte des lois pouvait forcer les hommes à vivre en société de façon évoluée et à donner un sens à leur vie.

- 12 *Liberty, Equality, Fraternity* est un éloge de la force de coercition bien appliquée et seule cette coercition — qu'elle soit fondée sur les lois ou la morale — peut amener les citoyens à jouir de la liberté individuelle et politique. Stephen prend le contrepied de la position de Mill ; quand Mill se fait le défenseur d'une liberté individuelle ultime et théorique, Stephen envisage la jouissance de cette liberté dans la pratique.

- 13 Dès lors, comme le revendiquait Mill, l'État ne peut se détourner de la sphère individuelle des citoyens et être neutre face à elle, dans le sens où il a un devoir d'inculquer la morale qui permet à tous de vivre en société et que cette moralité passe généralement par la religion. On le voit, le scepticisme conservateur de Stephen face aux évolutions politiques de la seconde moitié du XIX^e siècle se doublait également d'une grande prudence face à la remise en question du fait religieux.

Résistance aux idées du progrès

- 14 La plus grande critique de Stephen face à Mill est de limiter la sphère d'influence de l'État au point de lui ôter son rôle clé : celui d'éducateur

principal de la société. Dans sa biographie de Stephen, Leslie Stephen — son frère — explique ainsi : « *The fault which he finds with Mill is precisely that Mill would unmoralise the state* » (Leslie Stephen 333).

15 Fitzjames Stephen est très clair sur ce point : vouloir préserver sa liberté individuelle est compréhensible mais, dans l'absolu « millien », cette action se fait toujours au détriment de la société et au détriment même du développement de l'individu. C'est pourquoi il n'hésite pas à affirmer l'idée suivante : « *almost every human being requires more or less coercion and restraint as astringents to give him the maximum of power which he is capable of attaining* » (Stephen 81).

16 Seule la contrainte, par le biais de la peur d'une justice immanente — humaine ou divine — a un sens. Stephen n'avait guère de foi en la capacité de l'homme à se raisonner et de s'éduquer en dehors de la contrainte : « *Society cannot make silk purses out of sow's ears, and there are plenty of ears in the world which no taming can turn even into serviceable pigskin* » (Stephen 142). Seule une morale claire diffusée par l'État pouvait être à l'origine d'une amélioration de l'individu et seule la religion pouvait en être l'instigatrice.

17 C'est là que Stephen se démarque des penseurs politiques libéraux de l'époque car il fait de la religion d'État une nécessité pour l'évolution politique et individuelle des citoyens au point même que la religion semble instrumentalisée — elle est une autre forme de justice. Toujours dans *Liberty, Equality, Fraternity*, il déclare ainsi : « *I might multiply to any conceivable extent illustrations of the propositions that all government has and must of necessity have a moral basis, and that the connection between morals and religion is so intimate that this implies a religious basis as well* » (Stephen 90). Stephen voyait dans l'interaction de l'individu avec la société une possibilité d'amélioration, voire une chance de développer une vertu antique qui lui semblait oubliée par Mill au profit d'une individualisation bien égoïste. John Stuart Mill, écrit-il, « *draws a picture of social intolerance and of its effects which nothing but considerations of space prevent me from extracting in full* » (Stephen 102). À l'inverse de Mill, Stephen voyait l'individu comme un tout, partie intégrante de la société.

18 Deux fondements l'habitent, l'un inexorablement lié à l'autre : un puritanisme qu'il défendit sa vie durant et le respect pour le droit, dont il fit sa profession. On les retrouve dans sa lecture de Mill. Il apparaît, cependant, que sa compréhension des théories de l'auteur est mal comprise à cause de ce prisme. En effet, réduire Mill à sa défense de la liberté individuelle et ne pas lui accorder une portée plus profonde — voire essentielle — en particulier sa recherche des limites de la sphère de compétence de l'État au sein d'une société changeante, ou sa défense d'une démocratisation liée au degré d'éducation des citoyens pose problème. D'ailleurs, l'ouvrage dévoile les préoccupations profondes de Stephen qui part d'une relecture de Mill pour aboutir à une défense de la justice, en passant par le rôle de la religion. Il en conclut, en oubliant presque Mill, que seule la morale peut amener les citoyens à développer une forme de vertu. Tout repose sur le postulat d'après lequel seule la contrainte peut gouverner les sociétés et que les lois doivent, par conséquent, avoir un fondement moral pour guider à la vertu. Dès lors la réfutation de Mill, prépondérante et prononcée au début de l'ouvrage, s'efface au profit d'un message plus important encore qui est le suivant : « *the maintenance of a high moral standard, the admiration and honour of virtue and the condemnation*

of vice, what is called in a school or a regiment a good moral tone, is the great condition of virtue » (Stephen 146).

- 19 Au fond, si la critique de John Stuart Mill se veut factuelle, elle repose avant tout sur une grande appréhension, celle de la perte d'un caractère national anglais que Stephen idéalise comme étant endurant, patriotique et plein de bon sens. Il apparaît peu à peu que Mill est critiqué — injustement d'ailleurs — comme le défenseur des idées progressistes, pourfendeuses des traditions anglaises. À la fin de son ouvrage, Stephen déclare ainsi :

The whole tendency of modern civilization is to enable each man to stand alone and take care of his own interests, and the growth of liberty and equality will, as I have already shown, intensify these feelings. They will minimize all restraints and reduce everyone to a dead level, offering no attractions to the imagination or to the affections. In this state of society you will have plenty of public meetings, Exeter Halls, and philanthropic associations, but there will be no occasion for patriotism or public spirit. (Stephen 241)

- 20 On le voit, plus que John Stuart Mill et sa défense de la liberté individuelle, c'est bien une critique du progrès, un refus de l'égalité (que ce soit entre nations ou entre hommes et femmes), une résistance profonde face à une lame de fond emmenée par des idées nouvelles, des découvertes scientifiques fondamentales et des changements religieux à l'œuvre dans la société victorienne, qui font de Sir James Fitzjames Stephen un pourfendeur du libéralisme classique et un défenseur d'un conservatisme qui s'inscrit dans la veine burkénne.

Contre le libéralisme classique : défense d'un conservatisme classique

- 21 En appelant à la morale et à la force comme seul substrat de la société, Stephen se veut le nostalgique d'un passé meilleur, alarmé par la sécularisation de la société et sa possible déchéance. « *Progress is, partly good, partly bad* » (Stephen 199), dit-il. Le scepticisme de Stephen face au progrès est en réalité une forme de pessimisme face au mouvement de l'histoire, face aussi à des idéaux politiques pensés mais qui ne correspondent pas à la réalité. Selon lui, « *The construction of theories and their application to practice ought to go hand in hand ; they ought to check and correct each other, and ought never on any account to be permitted to be long or widely separated* » (Stephen 131).
- 22 Comme le décrit très justement Richard Posner dans sa préface à *Liberty, Equality, Fraternity*, tout l'enjeu dans l'œuvre de Stephen est de comprendre que ce dernier s'oppose au libéralisme de Mill tout en se qualifiant lui-même de libéral. Dès lors, comme le dit Posner, « *he is criticism from within* » (Stephen 13).
- 23 En réalité et comme évoqué dans l'introduction, Stephen est un Libéral conservateur, un *Old Whig* qui, comme Edmund Burke, s'oppose à toute forme de rationalisme, à l'avènement de la démocratie, même s'il accepte son inexorable avancée comme une fatalité et défend — à l'instar de Blackstone (1723-1780) cette fois — la *Common Law* comme un bien précieux, véritable fil conducteur entre le passé et le présent. De même, son attachement à la

religion, et à la religion d'État en particulier, fait de lui un conservateur classique qui refuse le changement et défend les institutions de l'État. Et pourtant, il est aussi tout à la fois celui qui se qualifie comme un utilitariste pour qui le plus grand bonheur du plus grand nombre doit être au cœur de toute action morale et la source de la légitimité des institutions. Dès lors, comment le définir ?

24 Richard A. Posner, dans son introduction à *Liberty, Equality, Fraternity*, s'accommode de ces différences en déclarant que l'ouvrage est « *a document of utilitarianism as well as of conservatism* » (Stephen 18). Pourtant c'est Posner qui nous donne un autre moyen de comprendre Stephen : il faut partir de son admiration pour John Stuart Mill et discerner que le problème réside ailleurs, à savoir dans leur conception de la nature humaine.

25 Pour Stephen, l'homme n'est pas toujours bon et il faut, pour préserver la liberté individuelle, lui imposer une discipline qui se fait jour dans le respect de la loi et dans l'existence d'une morale enseignée par la religion — peu importe laquelle, mais de préférence une religion d'État et qui corresponde à l'État. Pour Mill, l'homme doit être respecté dans sa sphère individuelle pour ses préférences — qu'elles soient bonnes ou mauvaises et tant qu'elles ne gênent pas autrui. Dans ce sens, les deux hommes ne pouvaient se comprendre, en effet. C'est la raison pour laquelle Stephen ne pouvait partager l'interrogation même de Mill sur la liberté. Il s'en explique clairement :

To me the question whether liberty is a good or a bad thing appears as irrational as the question whether fire is a good or a bad thing ? It is both good and bad according to time, place and circumstance, and a complete answer to the question, In what cases is liberty good and in what cases is it bad ? would involve not merely a universal history of mankind, but a complete solution of the problems which such a history would offer.
(Stephen 85)

26 Sa solution, dans un monde changeant où les élites traditionnelles ne pouvaient plus réellement jouer leur rôle de liant de la société, était de s'en remettre à la suprématie du droit et à la pression de l'opinion publique. L'opinion publique était pour lui « *the great engine by which the whole mass of beliefs, habits, and customs, which collectively constitute positive morality, are protected and sanctioned* » (Stephen 144). John Stuart Mill s'opposait précisément à cette opinion publique parce qu'elle était généralement peu soucieuse de la liberté individuelle.

27 Au-delà de ces différences, c'est bien une conception très différente du rôle des citoyens face à l'État que défendaient ces deux penseurs et si Stephen, comme l'évoque son frère, se définissait comme un Libéral (Leslie Stephen 310), il n'en avait que l'apparence puisqu'il était en faveur de la liberté dans l'ordre, de la religion d'État, de l'impérialisme britannique et d'un État fort qui imposerait des règles probes. C'est bien davantage un conservatisme classique que Stephen soutenait, doublé, comme le souligne Julia Stapleton, d'une « nostalgie pour le Whiggisme et pour le libéralisme aristocratique » (Stapleton 1).

28 Finalement, que Stephen ait correctement interprété les écrits de John Stuart Mill ou non — et sur ce point, Leslie Stephen comme d'autres critiques préfèrent s'abstenir³ — n'est pas essentiel, car sa résistance à ce qu'il percevait comme le progrès de la civilisation invite à s'interroger sur les raisons qui l'animent.

- 29 Il existe chez Stephen une forme de regret face à la perte de traits de caractère typiquement anglais qui se dilueraient dans le progrès. La certitude avec laquelle il défend le rôle des élites, en Inde mais aussi dans le Royaume, et sa défense d'un État qui se doit d'inculquer la vertu aux citoyens, nous donne à voir un système aristocratique dans lequel l'État a le devoir de bien faire. Stephen résume ce devoir en ces termes : « *Virtue as a law implies social relations, and the law "Be virtuous" can hardly be obeyed except by a person who wishes good men to be happy, and who wishes to some extent to make men good* » (Stephen 251). Ce désir de voir s'imposer la vertu nous amène à voir en Stephen un conservateur social, presque autoritaire, qui imagine que l'État sait mieux que les citoyens ce qui est bon pour eux. C'est là, on le voit, que réside une forme de danger qui fit que Stephen fut incompris et critiqué pour sa réfutation de John Stuart Mill. Leslie Stephen revient pudiquement sur cette confrontation en rappelant que Mill aurait simplement déclaré que Fitzjames « *did not know what he was arguing against, and was more likely to repel than to attract* » (Leslie Stephen 339) — ce qui fut le cas.
- 30 Mais, ainsi qu'il fut évoqué en introduction, comment cette analyse peut-elle nous être utile de nos jours ? Au fond, s'interroger sur les théories des auteurs du passé n'a de sens que si nous en tirons des leçons pour notre avenir. Dans ce sens, le Conservatisme moral et patriotique de Stephen a traversé le ^{xx}e siècle pour se retrouver dans le Conservatisme de Churchill et de Macmillan dans les années 1950 et 1960 et se fait jour de nouveau au Royaume-Uni, sous une autre forme appelée « Red Toryism ».
- 31 La campagne électorale du printemps 2010 au Royaume Uni est intéressante car elle a forcé le leader conservateur David Cameron à utiliser les idées d'un universitaire, spécialiste de théologie, et plutôt de gauche, Phillip Bond⁴, pour tenter de définir un Conservatisme humaniste susceptible de réconcilier un Royaume divisé — on ne peut manquer ici de penser à une forme de Conservatisme disraélien des années 1870 voulant bâtir des ponts entre les riches et les pauvres. Phillip Bond a fondé un *Think Tank* appelé *ResPublica* et défend un Conservatisme communautaire, social et s'opposant au neo-libéralisme.
- 32 David Cameron veut défendre une nouvelle conception de la société et de l'État : il rejette une permissivité propre aux années 1960 et 1970 qui aurait saccagé les valeurs morales de la société, il s'oppose à une société trop occupée par ses intérêts personnels au point de s'être coupée de la société civile et surtout il cherche à lutter contre l'isolement des individus qui les empêche d'exercer leur rôle de citoyens.
- 33 Une certaine morale chrétienne — que l'on retrouvait déjà dans la troisième voie des nouveaux travaillistes — est au fondement de ce Conservatisme de la « troisième voie ». Sous couvert de vouloir guider les citoyens pour leur bien, c'est aussi la conception d'un État à même de guider le citoyen trop individualiste, trop égoïste et incapable de comprendre ses responsabilités qui se fait jour. Ce nouveau Conservatisme n'a de moderne que le nom, « Red Toryism », mais il ressemble fort — dans son essence, entendons bien — au Conservatisme social de Stephen qui vise à éduquer les citoyens pour leur bien et pour celui de la société, quitte à réduire leur sphère de liberté individuelle.
- 34 En temps d'incertitude, comme c'était le cas face aux changements nombreux de la seconde moitié du siècle victorien et comme c'est aussi le cas pour nous, de nos jours, face à une triple crise financière, sociale et environnementale, les hommes politiques se replient sur des valeurs usitées,

comme pour se protéger. La peur de l'avenir, que ce soit au XIX^e siècle ou aujourd'hui, ne manque pas de pousser les Conservateurs à se tourner vers un passé dont ils ont la nostalgie, comme si seul ce dernier pouvait préserver l'ordre existant et l'édifice de la société. Les alternatives qu'offre Cameron d'encourager le localisme et de définir des règles claires pour l'éducation des enfants puisent dans un Conservatisme traditionnaliste qui, lui-même, puise sa source dans les siècles passés.

35 Peut-être que se tourner vers l'avenir plutôt que vers le passé et tenter de voir comment l'homme du XXI^e siècle va pouvoir vivre en harmonie avec la nature et avec son prochain aurait davantage de sens dans la crise mondiale que nous traversons ? Et dans ce sens-là, les interrogations des victoriens restent les nôtres.

Bibliographie

JONES H. S., *Victorian Political Thought*, Londres, Macmillan, 2000.

LIPPINCOTT Benjamin Evans, *Victorians Critics of Democracy (Carlyle, Ruskin, Arnold, Stephen, Maine, Lecky)*, Minneapolis, The University of Minnesota Press, 1938.

MANDLER Peter, dir., *Liberty and Authority in Victorian Britain*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2006.

DOI : 10.1093/acprof:oso/9780199271337.001.0001

MILL John Stuart, *On Liberty and Other Essays* (avec une introduction par John Gray), Oxford et New-York, Oxford University Press, 1991.

MULLER Jerry Z., *Conservatism : An Anthology of Social and Political Thought from David Hume to the Present*, Princeton, Princeton University Press, 1997.

RADZINOWICZ Leon, *Sir James Fitzjames Stephen (1829-1894) and his Contribution to the Development of Criminal Law*, Londres, Bernard Quaritch, Selden Society Lecture, 1957.

STAPLETON Julia, « Sir James Fitzjames Stephen : Liberalism, Patriotism and English Liberty », *Victorian Studies*, vol. 41, 1998.

STEPHEN Leslie, *The Life of Sir James Fitzjames Stephen, bart., a Judge of the High Court of Justice*, Londres, Smith, Elder & Co, 1895.

STEPHEN Sir James Fitzjames, *History of the Criminal Law of England*, Londres, Macmillan, 1883, 3 volumes.

DOI : 10.1017/CBO9781139794589

STEPHEN Sir James Fitzjames, *Liberty, Equality, Fraternity (1873) and Three Brief Essays*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1991.

Notes

1 Les 11 volumes sont publiés sous la direction de Christopher Ricks et de Frances Whistler.

2 « *Men inevitably are and always will be weak and ignorant, and that their apparent and possibly their real interests clash* » (Stephen 111).

3 Voir Leslie STEPHEN 317.

4 Voir Anon., « The religious Influence in Politics. Missionary Positions », *The Economist*, 28 novembre 2009, p. 41-42 et *The Sunday Times*, « The Red under Cameron Bed », Review section, 18 octobre 2009.

Pour citer cet article

Référence papier

Catherine Hajdenko-Marshall, « Sir James Fitzjames Stephen (1829-1894) : un intellectuel sceptique, critique des idées libérales de son temps », *Cahiers victoriens et édouardiens*, 75 Printemps | 2012, 81-92.

Référence électronique

Catherine Hajdenko-Marshall, « Sir James Fitzjames Stephen (1829-1894) : un intellectuel sceptique, critique des idées libérales de son temps », *Cahiers victoriens et édouardiens* [En ligne], 75 Printemps | 2012, mis en ligne le 09 janvier 2015, consulté le 15 août 2017. URL : <http://cve.revues.org/1635> ; DOI : 10.4000/cve.1635

Auteur

Catherine Hajdenko-Marshall

Université de Cergy-Pontoise.

Catherine Hajdenko-Marshall is a Lecturer at the University of Cergy-Pontoise where she teaches British civilisation and the History of political ideas in Britain. Her doctoral thesis was on Walter Bagehot's political and constitutional theory. She has published several articles on the development of political ideas in Victorian Britain in relation to Bagehot's constitutional theory and is currently working on the papers relating to *The Metaphysical Society* (1869-1880) and on the Victorian legacy on contemporary political thought.

Articles du même auteur

Believing After Darwin: the Debates of the Metaphysical Society (1869–1880)

[Texte intégral]

Paru dans *Cahiers victoriens et édouardiens*, 76 Automne | 2012

Droits d'auteur



Cahiers victoriens et édouardiens est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Revue d'études benthamiennes

12 | 2013
Varia

Mill et la peine de mort

Mill and the death penalty

Benoît Basse

John Stuart Mill et la question de la cruauté de la peine de mort

[Texte intégral]

John Stuart Mill

Plaidoyer en faveur de la peine capitale [Texte intégral]

Discours parlementaire du 18 avril 1868

Dossier Sidgwick

Sidgwick Issue

Catherine Marshall

Sidgwick's utilitarianism in the context of the rise of Idealism: a reappraisal [Texte intégral]

Autour du livre de David Phillips, Sidgwickian Ethics

Symposium on David Phillips's Sidgwickian Ethics

Anthony Skelton

Symposium on David Phillips's *Sidgwickian Ethics* [Texte intégral]

Introduction

David Phillips

Sidgwickian Ethics – An overview [Texte intégral]

Roger Crisp

Metaphysics, Epistemology, Utilitarianism, Intuitionism, and
Egoism: A Response to Phillips on Sidgwick [Texte intégral]

Robert Shaver

Utilitarianism and Egoism in *Sidgwickian Ethics* [Texte intégral]

Anthony Skelton

Sidgwick's Argument for Utilitarianism and his Moral
Epistemology: A Reply to David Phillips [Texte intégral]

David Phillips

Replies to Crisp, Shaver and Skelton [Texte intégral]

Compte rendus de lecture

Book Reviews

Simon Grivet

*Cruel and Unusual. The American Death Penalty and the
Founders' Eighth Amendment*, par John Bessler [Texte intégral]
L'abolition est dans la Constitution !

Horatia Muir-Watt

Utilitarian Biopolitics, by Anne Brunon-Ernst [Texte intégral]

Bénédicte Coste

Utilitarianism and the Art School, par Malcolm Quinn [Texte intégral]

Gregory Bligh

Portrait d'un grand juriste : à propos de la biographie de H.L.A.
Hart [Texte intégral]

Revue d'études benthamiennes

12 | 2013 :

Varia

Dossier Sidgwick

Sidgwick's utilitarianism in the context of the rise of Idealism: a reappraisal

CATHERINE MARSHALL

Résumés

FrançaisEnglish

L'ouvrage célèbre de Henry Sidgwick, *The Methods of Ethics* (1874), avait pour objet de trouver un fondement intuitionniste à l'utilitarisme. Les six conférences qu'il donna à la Société Métaphysique (1869-1880) sur pratiquement le même sujet permettent de mieux comprendre le cheminement des idées de Sidgwick sur ce point à l'aune des changements religieux, scientifiques et politiques de la période. Sa critique de ce qui allait devenir l'Idéalisme britannique et les critiques dont il fut l'objet par un idéaliste tel que Bradley eurent des incidences sur les révisions successives de cet ouvrage. En essayant de concilier utilitarisme et intuitionnisme – deux méthodes éthiques opposées – il tentait de défendre une forme d'utilitarisme nouveau, à savoir un utilitarisme dans lequel serait incorporé une forme de moralité discrète. Le fait qu'il échoua n'est pas important en soi car il tenta de trouver des solutions à ce qui lui paraissait être irréconciliable dans l'utilitarisme et les six conférences qu'il donna à la Société Métaphysique permettent d'en saisir toute la portée et de comprendre sa définition de l'utilitarisme.

Henry Sidgwick's great work, *The Methods of Ethics* (1874), was an attempt to give Utilitarianism an Intuitionist basis. The six papers he gave at the Metaphysical Society (1869-1880) on nearly the same subject throw a new light on his ideas and how he revised his work several times in the light of religious, scientific and political changes which were taking place at the time. His criticism of what was to become Idealism and the criticism he was subjected to from an Idealist such as Bradley were also of influence on his work. By trying to bring together Utilitarianism and Intuitionism – two opposed ethical methods – he was seeking to defend a revamped form of "utilitarianism", that is

a form of utilitarianism which would incorporate a self-effacing morality. That he failed to do so is not the point, but he did try and the six papers he gave at The Metaphysical Society help to understanding his own version of utilitarianism.

Entrées d'index

Mots-clés : Sidgwick, utilitarisme, Société Métaphysique (1869-1880), Idéalisme, Bradley, éthique, science, foi, empirisme, intuitionnisme.

Keywords : Sidgwick, utilitarianism, Metaphysical Society (1869-1880), Idealism, Bradley, ethics, science, faith, empiricism, intuitionism.

Texte intégral

- 1 Henry Sidgwick (1838-1900) is not very well-known in France and is mostly remembered for being « the last of the Utilitarians ».¹ In itself, such a description does not help to understand who Sidgwick was and what he stood for. Independently from the fact that it wrongly purports the idea that Utilitarianism died out after Sidgwick, it mostly focuses on one aspect of his work – mainly his understanding of ethics – and tends to set aside the other parts (on politics, on society, on science and on morality especially) which were equally interesting.
- 2 In the same way, British idealism has suffered the same fate in France and, apart from the works of some French philosophical scholars and of Professor Jean-Paul Rosaye, very few scholars in our field of studies – that is British studies, in France – have been interested in it. France and the French have either refused or ignored idealism. In our country, it is mostly in the field of philosophy that British Idealism² has attracted some attention. That mostly philosophers have been interested in the subject is also another part of the problem because the methodology used to study Idealism too often sets aside the context of the second and late half of the 19th century in which Idealism came to be. This has been part of the work attempted by Jean Paul Rosaye to present an author like F. H. Bradley in context whilst questioning the role and methodology of the history of ideas.³ This is precisely what this article will attempt to do by explaining the work of Sidgwick in the context of the period spanning from 1869 to 1880 – that is, at the time of the papers he gave at the Metaphysical Society (1869-1880) and as British Idealism was about to blossom into a full philosophy.
- 3 The Metaphysical Society was formed in 1869 by a group of eminent Victorians who felt that the discoveries of science and faith should be discussed, in a spirit of openness and discretion, in order to find in both these fields a common ground. Debate was supposed to help the 62 members⁴ understand each other and find a new authority on which to stand on. These 62 eminent Victorians came from all fields of thought, some were agnostics, others atheists, but most came from many different religious backgrounds. This unique debating experiment only lasted for eleven years, but the members produced 95 papers which give an insight into the struggle to find a middle ground – or none at all, as was the case – on the members' ideas pertaining to faith, ethics and science.
- 4 Henry Sidgwick gave six papers throughout the life span of the Metaphysical Society and at a time when he was writing *The Methods of Ethics* (1874). Therefore, Sidgwick wrote all his papers for the Metaphysical Society at the

time when he was either writing or revising his most famous work, *The Methods of Ethics* (which was revised seven times up to 1907 – another edition was published in 1981 with an introduction by John Rawls) and one can see the changes in his opinions and ideas through the papers. Sidgwick was also writing at a time when he was openly opposed to Idealism (even though he was close to T. H. Green) and was attacked by F. H. Bradley for what Bradley believed was a defence of utilitarianism in *The Methods of Ethics*. Sidgwick revised *The Methods of Ethics* after F. H. Bradley's 1877 criticism of his ideas in the critical work entitled *Mr Sidgwick's Hedonism: An examination of the main argument of The Methods of Ethics*⁵.

5 Sidgwick was described as the great enemy of Idealism because of his refusal to abandon utility as the ethical guide to morality. F. H. Bradley's criticism⁶ of Sidgwick's *Methods of Ethics* was also conducive in creating the vision of Sidgwick as the last of the Utilitarians bent on rejecting Idealism. I shall not mention Green's criticism of utilitarianism in the posthumous *Prolegomena to Ethics* (1883 – Green died in 1882) because it came after the Metaphysical Society had been dissolved. However, and this will be the aim of this paper, I want to show that Sidgwick's moral philosophy is not as utilitarian as believed. I also want to show how in the light of the papers he gave at the Metaphysical Society – at the time when he was working on or revising *The Methods of Ethics* (as already mentioned) and when Bradley's criticism was published – he came to change his views slightly and adopt a form of utilitarianism which is a toned down type of utilitarianism. Others before me have already attempted this much better than I will, as J. B. Schneewind in the classic *Sidgwick's Ethics and Victorian moral Philosophy*⁷; Stefan Collini in an article entitled "My role and their duties: Sidgwick as a Philosopher, Professor and Public Moralist"⁸ or, even in France, much more recently, Michel Terestchenko's "Henry Sidgwick le cosmos de la moralité réduit au chaos"⁹ – but they have not studied Sidgwick's papers given at the Metaphysical Society and Sidgwick's personal evolution in their light.

6 In effect, Idealism could have been the adequate answer to part of the problems of the Metaphysicians and to Sidgwick's own questionings as it provided the possible reconciliation between ethics, science and faith that they were searching for. In the words of David Boucher and Andrew Vincent, British Idealism,

acted as a profound interrogation, critique and metaphysical counterbalance to the individualism of the variants of an instinctive British utilitarianism and naturalistic evolutionism. It offered a philosophy that gave the much needed orientation to social cohesiveness and the closeness of the relation between individual and collective responsibility¹⁰

7 In other words, this was precisely the solution to a number of the questionings of the Metaphysicians, as British Idealism was an attempt to solve the Victorian crisis of faith. Obviously, because of the variety of ideas held by the members – from evolutionary naturalism, utilitarianism, rationalism, intuitionism or positivism – such a social philosophy as Idealism could not be accepted and they did not appreciate nor could anticipate its rise (it was too early). After all, the Metaphysical Society met between 1869 and 1880, precisely when Idealism was gathering momentum, but the ideas were already

in the air and by the second half of the 1870's, Idealists were defending their philosophy.

- 8 I will argue that Sidgwick was deeply affected by his loss of faith and that the development of his moral philosophy came through the confrontation to other types of philosophical currents, including Idealism, and that, in the end, utilitarianism was not perceived by him as being the best ethical theory. I shall begin therefore with Sidgwick's period at the Metaphysical Society, the papers he presented in the light of *The Methods of Ethics* and, in my conclusion, refer to the type of utilitarianism he defended in the light of the criticism of F. H. Bradley.

1. Sidgwick's position at the Metaphysical Society at the time of the writing of *The Methods of Ethics* (1874)

- 9 Henry Sidgwick cannot be described as a common Metaphysician: he was one of the few professional philosophers who had joined this debating Society and he attempted to stand above the battle which was raging between the two opposite schools within the Society: empiricism – or the fact that all forms of knowledge come from experience – and intuitionism or the fact that transcendental truths come innately. This does not mean that he had nothing to say on either, nor that he shared some of the views of the empiricists, but his papers were always aiming at standing above such quarrels and considering the diverse methods available to find the best ethical theory. As one of the professional philosophers in the Society, he tried to concentrate on the methodology required to find the basis of belief and the meaning of Metaphysics. He ploughed a different furrow compared to his fellow members as he was neither on the side of the religious believers nor on that of the scientists. As a sceptic, he had rejected religion and as a moral philosopher, he was opposed to the scientists' method based only on empirical facts. Sidgwick was in some respects a moderate and pragmatic member.
- 10 Sidgwick became a member as soon as the Metaphysical Society was created in 1869 and remained so until the end, unlike many other members who decided to resign when the Society lost its appeal (mostly in the last four years). The Metaphysical Society was founded in an age of uncertainty – 1869 – when the changes due to the industrial revolution, the fear of the extension of democracy after the Reforms Acts of 1832 and 1867, scientific developments in the light of Darwin's *The Origin of Species* (1859) and a beginning of decline in religious belief were affecting not only society but also its elite. All these transformations were at the very core of thought in the second half of the nineteenth century. They raised questions as to how Christianity, how morals and ethics themselves, would survive in such a mutable world. Much worse, the religious elite were troubled by fears that the expansion of atheism – and the loss of a form of spiritual hope – would undermine society which could then descend into chaos.
- 11 At the time of the publication of Darwin's *The Descent of Man* in 1871, one of the main criticisms voiced was that it was a dangerous work precisely because

it undermined, even more than any work before it, the belief in God. The elite were concerned that the masses would demand more democracy and that the uneducated many, being no longer guided – or rather ruled – by religion, would endanger society. In the debates taking place at the Metaphysical Society, the empiricists believed that a “basis of morals” could be founded uniquely on science and that this would be enough – and even should be enough – for society. For the intuitionists, mostly religious thinkers and all Christians, this was a heresy and they rejected such a vision because, for them, men had the ability to grasp intuitive moral truths. Therefore, at the time, the division within the Metaphysical Society was the reflection of the division which was happening within Victorian society itself.

12 Sidgwick did not consider the opposition between science and faith as the real problem, as he felt this was missing the point. What the Christian Metaphysicians rejected was not science as such but the belief, as Bernard Lightman explains, that “the only valid knowledge was derived through empirical experience of a uniform natural world”¹¹, or in Thomas Henry Huxley’s terms in *Science and Christian Tradition* (1894), “scientific naturalism”. Such a belief was dangerous because it left a very small place for ethics and practically none for faith. Part of Sidgwick’s endeavour in the six papers he gave at the Metaphysical Society was to list the different methods available to understand ethics, to question the knowledge of beliefs, ethics and metaphysics and, then only, to touch upon how a valuable ethic could arise and how one should act according to it. We will see that he was very pessimistic about such a possibility ever being fulfilled. But unlike most of the other Metaphysicians, he tried to find a method of ethics – hence the title of his famous work, published in 1874, *The Methods of Ethics*.

13 Following a number of other young doubters at the time, it is Sidgwick’s loss of faith which gave rise to his philosophy. His first doubts concerning faith took place when he was still a student at Cambridge and such doubts must have been rather distressing for a young man coming from a staunch Anglican background. Henry Sidgwick had a rigorous honesty – a trait which would characterize him not only at the Metaphysical Society but throughout his life. He moved away from his faith, as soon as 1862, to later become a sceptic who over the years, eventually, came to accept theism¹². In 1862, the term agnostic had not yet been coined: it was T. H. Huxley who, in 1869, thought it up to describe his own views at the Metaphysical Society.¹³

14 However, his loss of faith made him feel uneasy and dishonest in his own life especially as he held a fellowship and tutorship in one of the Cambridge Colleges. He felt that he could not hold a position which forced him to subscribe to the Thirty Nine Articles of the Anglican faith at the same time as being in real doubt about his own faith (all College fellowships were restricted to members of the Church of England).¹⁴ In all honesty of conscience, in 1869 (incidentally, the same year as he joined the Metaphysical Society), he decided to resign his fellowship and tutorship. The episode is interesting as it shows Sidgwick’s moral honesty when others at the same time were not as scrupulous as he was. His college (Trinity) – showing that they had accepted his doubts in all faith – elected him to a lectureship allowing him to carry on as before but the agony over whether or not he should resign his fellowship gave him ample opportunity to reflect on ethics. As he confessed in his memoirs: “I may say that it was while struggling with the difficulty thence arising [concerning his

Fellowship] that I went through a good deal of the thought that was ultimately systematised in the *The Methods of Ethics*"¹⁵.

15 As already said, Sidgwick is often considered as the philosopher who, coming after Jeremy Bentham and John Stuart Mill, was able to present a distinct type of utilitarianism. However, such a perception does not give full credit to Sidgwick's book mentioned in the quotation above – *The Methods of Ethics* (1874). Sidgwick was concerned with moral theory and how the principle of utility could fit in with it. It is not a book on utilitarianism but it does consider utilitarianism as one of the methods of ethics. This work did not attract all the attention it should have, especially in the first half of the 20th century – or the wrong sort of attention mainly from Bradley in the late 1870's –, but it did appeal to a number of American thinkers in the second half of the 20th century (John Rawls especially) and has received a great deal of attention in the last decade, in the form of a rehabilitation of ethical hedonism (in the works of Roger Crisp¹⁶ and Fred Feldman¹⁷). It remains a fundamental work and a classic in moral philosophy, even if the conclusion – to which I will refer later – remains non-committal and ends up doing a disservice to the ideas presented in the book

16 As Schneewind has pointed out, *The Methods of Ethics* concentrates on knowledge and not on the practice of such a knowledge. The methodology used by Sidgwick, as the philosopher explained himself in the introduction to the 6th edition, was "the Socratic induction, elicited by interrogation"¹⁸. In the book itself, Sidgwick presents three methods of ethics – rational egoism (also known as egoistic hedonism), intuitional morality, and universal hedonism (or John Stuart Mill's utilitarianism) and deals with each one to try and reach the best and most reliable form of ethical reasoning.

17 However much Sidgwick presented himself as an advocate of utilitarianism in his other writings, in *The Methods of Ethics*, he makes clear that the search for a "definite ethical system"¹⁹ cannot be reduced to the Utilitarian empirical and egoistic *felicibus calculus* of Bentham or even to the ethical hedonism of John Stuart Mill. For Sidgwick, the utilitarian *credo* "that each man ought to seek the general happiness" was understood as a "readiness for absolute self-sacrifice"²⁰. In *The Methods of Ethics*, Sidgwick does not oppose intuitionalism (defended by the Cambridge moralists, such as Whewell) to rational egoism and utilitarianism, but he brings into light the unsolvable reconciliation of what these philosophies purport in terms of finding a workable ethic. In the end, and even though he never said so, this ended in a dualism of practical reason as it led to the irreconcilable separation of personal desires from the general happiness of the greatest number.

18 In the first edition of *The Methods of Ethics*, published in 1874, that unhappy conclusion led Sidgwick to end on a sombre note explaining that there is a "fundamental contradiction in our apparent intuitions of what is Reasonable in conduct" such that "the Cosmos of Duty is thus really reduced to a Chaos: and the prolonged effort of the human intellect to frame a perfect ideal of rational conduct is seen to have been foredoomed to inevitable failure"²¹. In the following editions, this capital passage was corrected and this is what we will see now through Sidgwick's papers given at the same period and on the same subject at the Metaphysical Society.

2. Sidgwick's papers given at the Metaphysical Society before the publication of *The Methods of Ethics* (1874)

19 Henry Sidgwick's six Metaphysical papers are all a key to understanding how he came to write and revise *The Methods of Ethics*. The first two entitled "The Verification of Beliefs" (n°8, 27 April 1870) and "Utilitarianism" (n°40, 16 Dec. 1873) were given before the publication of *The Methods of Ethics*, and are both linked to the book in the light of Sidgwick's loss of religious faith.

20 Henry Sidgwick's first paper, "The Verification of Beliefs", was an attempt to demonstrate how to verify the certainty of a belief and ended in his description of his own scepticism. Sidgwick analysed the three main methods in use which could help verify or not belief: Intuitive or Cartesian verification, Discursive Verification allied to Inductive or Baconian verification and Social or Ecumenical verification (based on common-sense). A fourth method, referred to as the Critical verification, was rejected, as it relied partly on intuition and Sidgwick could not accept that an intuition might be "indisputable".

21 If the empirical method was plainly too restrictive to verify any form of faith, the only way left was blending experience and intuition and this, in turn, could be validated by common-sense and experience. The paper was clearly written with no desire to impress – it was just very much an unaffected attempt to question his own beliefs and his search for truth. Sidgwick's appeal to different methods would then be used in *The Methods of Ethics*. It was published as an article in the *Contemporary Review* some time later, with very little amending except for the conclusion which stated the importance of combining methods in order to find a "theory of certitude".²² Another version of the article then appeared as the appendix of the essay "Criteria of Truth and Error"²³ published in *Mind* in 1900 and analysed in depth the three methods presented in the original Metaphysical Society paper. Again, in this conclusion, Sidgwick states – rather tellingly – that "the special characteristic of *my* philosophy is to keep the importance of the others in view"²⁴.

22 The second paper gives his understanding of Utilitarianism. He gives a clear statement of his position and qualifies his understanding of what a theory of ethics should be, just a few months before his main work was published. In so doing, he departs from the theories of both Bentham and Mill very clearly. Sidgwick describes the difficulty Utilitarians face in reconciling personal interest with public interest. Many of the momentous ideas in *The Methods of Ethics* are encapsulated in that small paper, making it a perfect introduction to Sidgwick's great work. He makes it clear that his type of Utilitarianism is "an ethical, and not a psychological doctrine." It is a "Universalistic Hedonism" which opposes "Egoistic Hedonism". He differs from Benthamism in the sense that for classical Utilitarians the good was identified with pleasure. Ideally, Sidgwick's form of Utilitarianism should, "supply a principle and method for determining the objective or material rightness of conduct", which is precisely what he tried and failed to achieve in *The Methods of Ethics*.

23 The last paragraphs of the paper are used to "verify" whether what was said can be validated by experience and intuition (which is based on his reason, in his case), i.e. what Sidgwick had defined as the right method in his first paper

(n° 8). What were perceived as opposed models of reasoning are, in his thought, made to adjust to one another and not to oppose each other. Sidgwick concludes that Utilitarianism should lead to a “theory of right conduct,” but he is unable to go further as this would mean that a moral and political obligation could be imposed on society to subordinate their personal happiness to the greatest happiness of the greatest number. This predicament is considered more fully in *The Methods of Ethics* even if he is unable to reach an adequate answer.

24 Already here, in these two papers, Sidgwick can be seen as searching for a theory of knowledge and a theory of ethics in the light of the development of his moral philosophy. The papers which came after 1874, were all, as we shall see, attempts to rethink these ideas in the light of the reception of *The Methods of Ethics*.

3. The four other papers in view of the criticism of F. H. Bradley (1877) and of the second edition (1877) and third edition (1884) of *The Methods of Ethics*

25 At this stage, what is quite striking is that neither in these two papers nor in the *The Methods of Ethics* does Sidgwick deal with Idealism. As F. Hayward wrote in a 1901 article entitled the “The True Significance of Sidgwick’s ‘Ethics’”,

In view of the influential position of Oxford thought, it is astounding that a five-edition treatise on the leading methods of Ethics should devote only a few scattered remarks (mainly footnotes) to the most important of contemporary systems, and that Idealism, so far as dealt with in the text, should be treated merely as a form, and not, apparently, a leading form of Intuitionism. For every other system he has a word of praise; every other system he treats with seriousness and respect; his treatment of this by means of a few *en passant* strictures, is perfunctory and inadequate. No reader of the “Methods” unacquainted with contemporary events would imagine that, at the time Sidgwick wrote, Idealism in Britain was a powerful, growing and apparently victorious system of thought; the inference would rather be that the prevailing system was a crude Intuitionism, after which, as a good second, came Egoism. To the students of the future, Sidgwick’s book will therefore convey an altogether wrong impression on nineteenth century thought, and the error will not be removed by an examination of the same author’s “Outline of the History of ethics” in which the work of Green is represented by less than two pages of exposition.²⁵

26 And indeed, how is it possible that Sidgwick denied Idealism its true place – especially considering his honesty in his writings and his apparent fairness towards ideas? The four other papers published after the publication of the *Methods of Ethics* give a beginning of an answer.

27 The four other papers are all useful to see how Sidgwick progressed in his thoughts. His third paper is the only one which was given between the publication of the first edition and the second edition of *The Methods of Ethics* and before F. H. Bradley’s critical pamphlet on Sidgwick’s ideas.

28 The aim of the third paper – “The Theory of Evolution in its Application to Practice” (13 July 1875, n°56) – was to argue that evolution cannot do more

than describe the origin of ethical tensions. Once again, the main issues at stake for Sidgwick were the fundamental questions of ethics, “the essential nature of Good or Well-being”. He takes great care to distinguish Charles Darwin’s views on the evolution of ethics (best developed in his *Descent of Man* in 1871) from Herbert Spencer’s, but ultimately concludes that neither theory, inasmuch as they are empirical, can really help us solve moral problems.

29 Sidgwick offers a perceptive analysis of the relationship between evolution and ethics, anticipating key distinctions that would be made more forcefully by later thinkers on these subjects. His main argument is that whereas an evolutionary account of the origins of morality may be interesting and plausible – and perhaps even true – such an account cannot ultimately solve the philosophical issues of ethics, since the various views of ethical theory must all be equally the product of gradual evolution. In an interesting passage, Sidgwick alludes to the problem of social inequality which was a traditional moral concern: according to some evolutionists, such as Spencer, this kind of inequality was simply a matter of the natural increase of “heterogeneity” which was the fundamental feature of evolutionary progress. As a result, such inequality was assumed to be acceptable to some (Spencer is targeted here). Sidgwick rejected this kind of “social Darwinism” by noting that some ancient societies were more socially unequal than modern ones, and that therefore social inequality, as such, is not something that evolution (or nature) inevitably progresses towards: our attitude to the best social order “cannot be determined by any deductions from the doctrine of evolution.” Ultimately, the limited influence of evolution on our ideas of the good arise because the study of evolution is an empirical science, and by definition, says Sidgwick, “all such theories relate only to what is, not to what ought to be . . .”. While Darwinists may argue that ethical standards arise because of their effect on survival, and Spencerian evolutionists suggest that they tend to maximize happiness in a population, neither school can establish the “essential nature of Good or well-being.” Sidgwick concludes that even if we were to accept Darwin’s plausible account of the evolution of morals as being the result of natural selection operating “between competing tribes” (or, as modern evolutionists would call it, group selection), we would still be left with a quandary. Individuals have a natural, evolved tendency to maximize benefits to themselves that conflicts with a natural, evolved tendency to serve the interests of their particular group. Evolution can explain the origin of this tension, but it cannot, in the end, resolve it. In this paper, Sidgwick was content to set the limits on evolutionary thought, and to preserve a space for moral philosophy to analyze and truly address the problems that science can only, at best, describe.

30 When Sidgwick’s *Methods of Ethics* came out in 1874, a number of reviews were published on the book and it received quite a huge amount of attention – included unwanted ones, such as F. H. Bradley’s. Bradley published his own *Ethical Studies* in 1876 in which, having had no time to fully focus on Sidgwick’s own work, he wrote four pages on it and added a note in Essay III, stating that “on the subject of Hedonism, I can not honestly say more than that he seems to me to have left the question exactly where he found it”.²⁶ Sidgwick’s very even temper was sorely tempted as can be perceived in his unusually harsh review of Bradley’s *Ethical Studies* published in *Mind* in 1876. Bradley responded, in 1877, with the very critical *Mr Sidgwick’s Hedonism: An examination of the main argument of The Methods of Ethics*²⁷.

- 31 Sidgwick left the confrontation with Bradley there but both in his following papers at the Metaphysical Society and in the revised edition of his *Methods of Ethics*, certain modifications took place – for one thing the famous negative conclusion already mentioned above was removed and an attempt to solve the impossible reconciliation between classical utilitarianism and the needs of the community was tackled more clearly – but, one has to admit, just as unsuccessfully.
- 32 The four other papers given from 1878 to 1880, dealt with the very same problems. In his fourth paper – “The Relation of Psychogony to Metaphysics and Ethics”, 15 January 1878, n°76 (which came after the publication of the 2nd edition of *The Methods of Ethics* and after F. H. Bradley’s criticism) – Henry Sidgwick follows the same line he had presented in his previous paper, on evolution and ethics (paper n° 56): the scientific study of the origins of a phenomenon cannot determine the ultimate validity of philosophical positions related to it. Here Sidgwick considers the study of the origin of the mind (psychogony) and concludes that it does not affect the fundamental questions of metaphysics and ethics.²⁸ Sidgwick’s paper is a deconstruction of psychogony and of all the types of sciences which purport to use only empirical evidence “to acquire knowledge of physical laws” and for which the only thing which matters is “the degree of dependence of mind on matter.”
- 33 He concludes that the vexed question of whether ideas are innate (the view of the intuitionists) or derived (the view of the empiricists) cannot be answered by the study of how either view originated. Even if a rigorous scientific demonstration could be given, “in neither case does it seem that any connection can be made out between the investigation of the origin of the belief and the establishment of its validity.” Similarly, applied to the origin of conscience, psychogony does not throw any light upon the conduct of men and therefore ends up confusing the issue when the real questions of life are addressed not by science or by using any type of historical method, but by philosophy.
- 34 Sidgwick’s fifth paper – “Incoherence of Empirical Philosophy”, 14 January 1879, n°83 – concerned, once again, the usefulness of accepting the results of empirical philosophy, while noting the fundamental impossibility of proving its validity. Having evolved over the years on the question, it is not empiricism that he rejects, as he declares that he believes in “the triumphant march of modern physical investigation” as a means to understand knowledge. So what type of empiricism does he reject? His first two papers, “The Verification of Belief (paper n° 8) and “Utilitarianism” (paper n° 40), give a clue here as the main problem for Sidgwick is empirical *philosophy* and not empiricism as such. For him, empirical philosophy can give certain answers concerning the way in which ideas have originated in our mind, but it can never be a valid course to seek what knowledge is, as the source of all knowledge for empirical philosophy is based on experience. For Sidgwick, experience cannot be used on its own. Empirical philosophy is therefore a philosophy which “aims at establishing a general theory of what *can* be known [...] by which we may distinguish real from apparent knowledge.” This is both a mistake and a contradiction for Sidgwick for whom the first “criterion” of knowledge cannot be accepted as knowledge if it is not based on experience – the experience of something of which one cannot have had previous experience. In such a light, the only solution to find a first criterion is to follow the intuitionist school, opposed to the empirical one, which uses “General Consent.” Here, however,

Sidgwick does not refer to innate ideas which are generally what the intuitive school accepts as fundamental.

35 What looked initially like a personal reflection on the validation of beliefs and the understanding of knowledge, slowly takes a new meaning. What Sidgwick is doing in this fifth paper is to refute and deconstruct the empirical philosophy, using its own tools. He challenges empirical philosophers, such as John Stuart Mill, who use such initial questions as “what is immediately known” to defend their views, to which Sidgwick simply answers “what *is* immediately known?”. In the end, it is a full blown attack on empirical philosophy and what it defends. For Sidgwick, there is a fundamental incoherence in the idea that something one can “immediately know” something on which to construct a system of knowledge. If this were the case, it would mean for Sidgwick that there would be those who knew, as opposed to those who did not and this would not only be morally wrong but, plainly, unacceptable.

36 More than any other, is it a staunch defence of epistemological intuition over any other school of philosophy. What comes out is the care to be given to clear and honest reasoning, based on common sense, and that this is the true path to find an ethic of conduct.

37 The reaction of those present was rather strong, as Sidgwick later related in a letter to Huxley's son:

I remember that on one occasion when I had read to the Society an essay on the “Incoherence of Empiricism”, I looked forward with some little anxiety to his [Huxley's] criticisms; and when they came, I felt that my anxiety had not been superfluous. He “went for” the weak points of my argument in half a dozen trenchant sentences, of which I shall not forget the impression. It was hard hitting, though perfectly courteous and fair.²⁹

38 Leslie Stephen, who had also attended the meeting, gave his side of the story to Clifford: “We had a rather good meeting at the Metaphysical, in which he [Huxley] trod rather heavily upon Sidgwick's toes, and Sidgwick displayed that reflective candour which in him becomes at times a little irritating. A man has no right to be so fair to his opponents.”³⁰

39 Henry Sidgwick's last paper – “The Scope of Metaphysics”, 10 February 1880, n°92 – was given a few months before the dissolution of the Metaphysical Society. It dealt with the definition of Metaphysics but came too late for a Society which had been unable to agree on a common definition for more than eleven years. Sidgwick was obviously attempting to revive debate all over again as the Metaphysical Society was dying.

40 In this last paper, he considered “Metaphysics” as distinguished from “Physics”, “Philosophy”, “Psychology” and “Logic.” The aim of the distinction between the terms is to show how Metaphysics is understood by different schools of thinkers and what, in his view, Metaphysics is not. For Henry Sidgwick the quest for Metaphysics can only be based on a combination of methods and that none can be completely rejected, especially not “reflective observation and induction”. In fact, what Sidgwick wanted was to investigate what we can know, or what was defined years after as the work of “epistemology”.³¹

41 In the end, what was most important is that, for Sidgwick, the only way to reach certainty was to accept that intuition and experience could be both used – that intuition could be valid if verified by experience and common-sense. And this is what he most certainly did at the Metaphysical Society. But where does

this leave us with Sidgwick's refusal to give Idealism its true place? In what ways can these six papers shed a new light on Sidgwick's thought and especially on his utilitarianism in view of the changes in society which were taking place at the time?

5. Sidgwick, a reappraisal ?

42 In his 1901 article on Sidgwick, F. H Hayward noted that,

Though never consciously unfair to Idealism, he [Sidgwick] felt himself out of sympathy with it, though, [...] there were strong idealist undercurrents in his own mind. In his "Methods" he never did full justice, even critically, to its point of view. He occasionally refers to it: he criticizes a few of its minor characteristics, but he never faces the weighty metaphysical arguments of Green and Green's successors.³²

43 I believe that in view of Sidgwick's papers at the Metaphysical Society, this appears very true: Sidgwick refused to accept Idealism because it challenged his spiritual beliefs. It is all the more surprising as Green's idealism would have helped him solve the impossible conclusion he reached in the *Methods of Ethics*.

44 In the end, by not letting go of his desire to establish his ethics on a form of empirical basis, by the impossibility to reconcile personal interests with the common good and by refusing to consider an appeal to a greater Absolute, Sidgwick ended his *Methods of Ethics* in a very negative way – even a dispirited one. What is most surprising is that Idealism could have been a solution to his predicament because, as I have attempted to show in this paper, Sidgwick's philosophy was challenging classical utilitarianism and hard-edged empiricism.

45 Idealism also offered a form of optimism which is lacking in Sidgwick's work. One cannot help wondering why, in view of the numerous and penetrating exchanges between Sidgwick and Green, Sidgwick did not accept Green's charge that his universal Hedonism was implausible.³³

46 As Jerome Schneewind concludes on Sidgwick's thought:

The *Methods* centers on an examination of the accepted moral opinions and modes of thought of common sense. It involves a rejection of empiricism and dismisses the issue of determinism as irrelevant. It emphasizes an attempt to reconcile positions seen by utilitarians as deeply opposed to each other. It finds ethical egoism as reasonable as utilitarianism; and it concludes with arguments to show that, because of this, no full reconciliation of the various rational methods for reaching moral decisions is possible and therefore that the realm of practical reason is probably incoherent.³⁴

47 I would be less severe and say that perhaps Sidgwick's greatest challenge in the *Methods of Ethics* and in his papers given at the Metaphysical Society was to try and give Utilitarianism an Intuitional basis. By bringing together these two ethical methods, which were opposed, he was seeking to defend a revamped "utilitarianism", that is a form of utilitarianism which would incorporate a self-effacing morality. That he failed is another problem, but he

did try and his six papers display his agony in turning the problem around over and again.

48 The insolubility of the fundamental problem of ethics hunted Sidgwick in the dualism of practical reason. In a letter to his friend Dakyns, he explained:

You know I want intuitions for Morality; at least one (of Love) is required to supplement the utilitarian morality; and I do not see why, if we are to have one, we may not have others. I have worked away vigorously at the selfish morality, but I cannot persuade myself, except by trusting intuition, that Christian self-sacrifice is really a happier life than classical insouciance".³⁵

49 His inability to find a path between classical virtue, Christian morality and universal hedonism did not make him turn to Idealism because it went against "the historical search for the first principles of right action" – which is precisely what Sidgwick was attempting to do. Idealism presented – in its different forms – such a radically new kind of moral theory that it confined Sidgwick to a Victorian quest for moral philosophy, a very conservative one, no longer suited to the new demands of a changing society.

50 In the end, Sidgwick altogether abandoned the idea of finding an ethical theory and in a very dispirited letter to his friend Dakyns, wrote:

Ethics is losing its interest for me rather, as the insolubility of its fundamental problem is impressed on me.³⁶

51 Nevertheless – and in spite of that very pessimistic reflection – Sidgwick still deserves to be read by both utilitarians and their critics for the sophistication of his "toned-down" utilitarianism but always bearing in mind that he was, in a way, the first of the true Victorian Philosophers and the last of the Victorian Utilitarians.³⁷

Notes

1 Catherine Audard has made the work and ideas of Henry Sidgwick available to a larger audience in France, see: Catherine Audard. *Anthologie historique de l'utilitarisme. L'utilitarisme Victorien : John Stuart Mill, Henry Sidgwick et G. E. Moore (1838-1903)*. Paris : PUF, tome 2, 1999, pp. 159-233. See also: Catherine Audard, "La tradition utilitariste : Bentham, Mill et Sidgwick", chapitre 2 dans Alain Renaut (ed.). *Les critiques de la modernité politique*. Paris : Calman-Lévy, 1999, pp. 93-102.

2 Sébastien Gandon & Mathieu Marion, "L'idéalisme britannique : histoire et actualité", *Philosophiques*, Volume 36, numéro 1, spring 2009, pp. 3-34.

3 Jean-Paul Rosaye. *F. H. Bradley et l'idéalisme britannique. Les années de formation (1865-1876)*. Arras : Artois Presses Université, 2012.

4 Sir Henry Wentworth Acland, Henry Alford, Walter Bagehot, Arthur James Balfour, Alfred Barratt, Alfred Barry, Matthew P. W. Boulton, John Charles Bucknill, Campbell George, William Benjamin Carpenter, Richard William Church, Andrew Clark, Rev. Robert Clarke, William K. Clifford, Rev. J. D. Dalgairns, C. J. Ellicott, Alexander Campbell Fraser, James Anthony Froude, Francis Aidan Gasquet, William Ewart Gladstone, Alexander Grant, Sir Mountstuart Elphinstone Grant Duff, William Rathbone Greg, George Grove, Sir William Withey Gull, Frederic Harrison, James Hinton, Shadworth Hodgson, Richard Holt Hutton, Thomas Henry Huxley, James Knowles, Robert Lowe, Sir John Lubbock, Edmund Lushington, William Connor Magee, Henry Edward Manning, James Martineau, Frederick Denison Maurice, St George Mivart, John Morley, J. B. Mozley, Roden Noël, Roundell Palmer, Mark Pattison, Frederick Pollock, Charles Pritchard, George Croom Robertson, John Ruskin, Lord Arthur Russell, John Robert Seeley, Henry Sidgwick, Arthur Penrhyn Stanley, Sir James

Fitzjames Stephen, Leslie Stephen, James Sully, James Joseph Sylvester, Alfred Tennyson, Connop Thirlwall, William Thomson, John Tyndall, C. Barnes Upton, William George Ward.

5 F. H. Bradley. *Mr Sidgwick's Hedonism: An examination of the main argument of the Methods of Ethics*. London: Henry S. King, 1877.

6 *Ibid.*

7 Jerome B. Schneewind. *Sidgwick's Ethics and Victorian Moral Philosophy* (1977). Oxford: Oxford University Press, 1992.

8 Stefan Collini, "My role and their duties: Sidgwick as a Philosopher, Professor and Public Moralist" in Rodd Harrison (ed.). *Henry Sidgwick*. Oxford: OUP, 2011, pp. 9-50.

9 Michel Terestchenko, "Henry Sidgwick le cosmos de la moralité réduit au chaos", *Revue de métaphysique et de morale*, 2004, 1, n° 41, pp. 101-28. See also: Rozenn Martinoia, "Une triste fin pour un si grand travail"? La révision de l'utilitarisme par Henry Sidgwick, *OEconomia*, 2011, pp. 171-93.

10 David Boucher & Andrew Vincent. *British Idealism: a Guide for the perplexed*. London and New York: Continuum, 2012, p. 4. On British Idealism and Idealists, see also William Mander. *British Idealism: A History*. Oxford: OUP, 2011.

11 Bernard Lightman, 'Science at the Metaphysical Society: Defining Knowledge in the 1870s', in *The Age of Scientific Naturalism: John Tyndall and His Contemporaries*, ed. Michael Reidy and Bernard Lightman (London: Pickering and Chatto, 2014) (yet unpublished).

12 The Theist, as opposed to the Deist, does not refuse to believe in God, but, for him, the demonstration of any form of revelation is subordinated to belief. It is often a very detached form of religion.

13 See Huxley's explanation for the coining of the term in the following article: T. H. Huxley, "Agnosticism" in: T. H. Huxley. *Science and Christian Tradition*. London, Macmillan, 1894, p. 239.

14 The Universities Tests Act of 1871 allowed non-Anglicans to take lay academic degrees and to hold lay academic or collegiate offices. The Universities of Oxford and Cambridge Act of 1877 later established that clerical restrictions on the tenure of almost all headships and fellowships of colleges was no longer a requirement. See Albert Venn Dicey, *Lectures on the Relation between Law and Public Opinion during the 19th Century* (London: Macmillan, 1919), Appendix, note III, "University Tests, (A) Movement for Abolition from 1772".

15 Arthur Sidgwick and Eleanor Mildred Sidgwick. *Henry Sidgwick: a Memoir*. London: Macmillan and Co., 1906, 38.

16 Roger Crisp. *Reasons and the Good*. Oxford: OUP, 2006.

17 Fred Feldman. *Pleasure and the Good Life. Concerning the Nature, Varieties and Plausibility of Hedonism*. Oxford: OUP, 2004.

18 Henry Sidgwick. *The Methods of Ethics* (7th edition). London: Macmillan and Co, 1907, p. xix.

19 *Ibid.*, p. xv.

20 *Ibid.*

21 Henry Sidgwick. *The Methods of Ethics*. London: Macmillan and Co., 1874, p. 473.

22 Henry Sidgwick, "Verification of Beliefs," *Contemporary Review* 17 (July 1871), pp. 582-90.

23 Henry Sidgwick, "Criteria of Truth and Error," *Mind* IX, no. 33 (January 1900), pp. 8-25. Also reprinted in Henry Sidgwick, *Lectures on the Philosophy of Kant and other Philosophical Lectures and Essays* (London: Macmillan and Co. Limited, 1905), pp. 430-60 and the appendix, pp. 461-7.

24 *Ibid.*, p. 467.

25 F. H. Hayward, "The True Significance of Sidgwick's 'Ethics'", *International Journal of Ethics*, vol. 11, n° 2, Jan. 1901, p. 177.

26 F. H. Bradley. *Ethical Studies*. London: H. S. King, 1876, footnote 1, p. 114 ; see also pp. 114-7.

27 F. H. Bradley. *Mr Sidgwick's Hedonism: An examination of the main argument of the Methods of Ethics*. London: Henry S. King, 1877.

28 For Sidgwick, the term refers to the work of G. H. Lewes, in his book *The Physical Basis of Mind*, the second series of which had just been published in 1877. G. H. Lewes, *The Physical Basis of Mind. Being the Second Series of Problems of Life and Mind* (Boston: James R. Osgood and Company, 1877). Lewes spelled the neologism as "psychogeny."

29 Leonard Huxley, *Life and Letters of Thomas Henry Huxley*, 2 vols. (New York: D. Appleton and Company, 1900), vol. 1, p. 345.

30 Frederick William Maitland, *The Life and Letters of Leslie Stephen* (London: Duckworth & Co., 1906), pp. 333-4.

31 This paper was never published but it led to another paper given by Gasquet two months later entitled "The Relations of Metaphysics to the Rest of Philosophy" (paper n° 94) – the last paper to be read at the Metaphysical Society.

32 F. H. Hayward, "The True Significance of Sidgwick's 'Ethics'", *International Journal of Ethics*, vol. 11, n°2, Jan. 1901, pp. 176-7.

33 On the link between Green and Sidgwick, see: David O. Brink. *Perfectionism and the Common Good: Themes in the Philosophy of T. H. Green*. Oxford: OUP, pp. 114-24.

34 Jerome B. Schneewind, "Sidgwick and the Cambridge Moralists" in Bart Schultz (ed.). *Essays on Henry Sidgwick* (1992). Cambridge: Cambridge University Press, 2002 p. 94.

35 Arthur Sidgwick & Eleanor Mildred Sidgwick. *Henry Sidgwick: a Memoir*. Macmillan and Co., 1906, p. 90

36 *Ibid.*, p. 277.

37 He was also, in line with his moral philosophy, interested in all kinds of subjects relating to the life and death of men. His interest in psychic manifestations and supernormal phenomena revealed another side of Sidgwick – a side which was developed fully when he founded the Society for Psychical Research in 1882.

Pour citer cet article

Référence électronique

Catherine Marshall, « Sidgwick's utilitarianism in the context of the rise of Idealism: a reappraisal », *Revue d'études benthamiennes* [En ligne], 12 | 2013, mis en ligne le 10 décembre 2013, consulté le 08 août 2017. URL : <http://etudes-benthamiennes.revues.org/678> ; DOI : 10.4000/etudes-benthamiennes.678

Auteur

Catherine Marshall
Université de Cergy Pontoise, IEP Grand Paris ouest, laboratoire CICC EA 2529

Droits d'auteur

Droits réservés

Victorian & Edwardian Studies

4



Catherine Marshall & Stéphane Guy (eds)

The Victorian Legacy in Political Thought

Peter Lang

Contents

Acknowledgements.....	5
-----------------------	---

CATHERINE MARSHALL & STÉPHANE GUY

Introduction.....	11
-------------------	----

Part I – (Mis)construing the Victorians

EMMANUELLE DE CHAMPS

Bentham in the Twentieth Century.....	39
---------------------------------------	----

CATHERINE HEYRENDT-SHERMAN

Thomas Carlyle's Legacy, Past and Present.....	57
--	----

GREGORY CLAEYS

Negative Liberty and Mill's Libertarian Reputation: A Reconsideration	75
--	----

AUDE ATTUEL-HALLADE

Whig Thought: Historiographical Perspectives.....	101
---	-----

Part II – Succeeding (to) the Victorians

MICHAEL HENKEL

The Legacy of British Idealism in Political Thought and Today's Problems of State Building.....	123
--	-----

MARIA DIMOVA-COOKSON

Welfarist and Moral Justifications of the Strong State: Reconciling Hobhouse's and Bosanquet's Perspectives on the Role of the State	145
--	-----

COLIN TYLER A Forgotten Hero of British Social Democracy? The Historical Significance of Edward Caird.....	167
ANDREW VINCENT Idealism and Religion: The Legacy of Victorian Debates.....	185
JEAN-PAUL ROSAYE Mark Bevir and Victorian Idealism	207
MARK BEVIR Victorian Idealism – Then and Now.....	225

Part III – (Mis)using the Victorians

CHRISTIAN AUER Margaret Thatcher’s “Victorian values”: A Reappraisal.....	233
FRANÇOISE ORAZI Margaret Thatcher and Conservative Feminism - A Rehabilitation of Victorian Values	
NEIL DAVIE The Victorian Prison Revisited? The Antecedents of British Penal Policy, 1993-2010*.....	261
MARIE TERRIER New Labour’s Discourse on Social Cohesion and the First Fabians’ Paradoxical Legacy: the Case of Anti-Social Behaviour	279
YANN BÉLIARD The Lib-Lab Roots of New Labour	297
JEAN-PAUL RÉVAUGER Social Policy Serving the Economy: A Victorian Legacy.....	315

Contents

9

CHRISTINE DUNN-HENDERSON

**The “Problem” of the Poor: Welfare Reform in Contemporary Britain
and the Legacy of Tocqueville’s *Mémoire sur le paupérisme* 331**

NOEL O’SULLIVAN

Conclusion: Beyond the Victorian Legacy 351

Notes on Contributors 373

CATHERINE MARSHALL & STÉPHANE GUY

Introduction

The idea for this collection of essays became a reality when, as two Victorian scholars in France, we felt that the political ideas which came into existence in the Victorian period – most especially in the second half of the 19th century – were either misunderstood, misused or ignored in British contemporary political thought. To our minds, most of the political and social ideas of the end of the 20th century and beginning of the 21st century in Britain still rely heavily on the ideas framed in the 19th century and should be acknowledged as such.

Certain contemporary political terms are used along with certain values, with a misunderstanding as to what was originally meant at the time. The use of a Victorian rhetoric hides the fact that there is often no recognition of the importance of Victorian sources and how they could be of use to contemporary political thinkers, if used properly.

Even if the perception of the Victorian period has gradually changed over the last twenty years, thanks to the works of a number of scholars, there are still certain perfunctory misunderstandings and mistakes, mostly in political discourses and in the press. In order to separate the present-day perception of the 19th century from what was really meant in the context of the period, we tried to map out what the 19th century gave the 21st century in terms of political and social ideas and if what was given was truly Victorian – or only a perception of it.

20th and 21st century thinkers – political ones especially – often refer to the ideas of the 19th century as a means to their end and, in doing so, give us an understanding of the 19th century which is either blurred or subjective. It is either a misinterpretation of the reality of the 19th century or, more often than not, an interpretation of ideas taken out of their context.

The ultimate aim of this collection of essays is to try and pinpoint where the Victorians and their ideas have left their legacy and how our lives are still based – or not – on a Victorian past.

The papers presented in this book cover the political and social dimensions of the Victorian legacy, often extending to culture and religion. Some were given at the time of an international conference on “The Victorian Legacy in British Contemporary Political Thought” organised at the University of Cergy-Pontoise (France) on June 9-10, 2011, by the two editors of this book. After the conference, it became clear that a book could be published on the subject and new contributors – mostly British scholars – joined in and participated in the project, giving it much more substance.

The three parts of the book cover the ways in which the Victorian period and some great Victorian authors have been interpreted or misinterpreted (Part I). The book then focuses, in Part II, on the philosophical legacy of Victorian thinkers and shows how the modern concept of the State in many ways has been inherited from 19th century reflections on the links between knowledge, religion and morality. The contributions focus mostly on the significance of British Idealism and are the reflection of the growing interest which has been given to this philosophy in the last 15 years.¹ Part III finally seeks to examine the Victorian legacy in modern day politics: how does the age interact not only with theory but with current political discourse, programmes and parties? In the historical and conceptual framework sketched in the two previous parts, it attempts to explore the implications of the Victorian past for practical politics, social policy and the role of the State as it is perceived by the general public through government decisions and orientations.

1 Part I (Mis)construing the Victorians

The first part of the book is a snapshot of the legacy of five main Victorian figures: the legal and political philosopher Jeremy Bentham, the critic and historian Thomas Carlyle, the philosopher and economist John Stuart Mill and two Whig historians and politicians, Thomas Babington

¹ The *British Idealism Specialist Group* which was set up in 1999 at the University of Cardiff (Wales) has been one of the main architects of such a change along with the work of the *Centre for Idealism and New Liberalism* (University of Hull) and the *British Idealism and Collingwood Centre* (Cardiff University).

Macaulay and Lord Acton. The four essays presented all reconsider the influence of these Victorian figures on the 20th and 21st centuries.

The first article by Emmanuelle de Champs, "Bentham in the Twentieth Century: A Survey of the *Times Literary Supplement*" draws on the critical articles published in the *Times Literary Supplement* in the 20th century to analyse the representation and evolution of the understanding of Jeremy Bentham's thought throughout that period. The use of a non-academic periodical allows the author to show how Bentham was considered and written about for a wider audience and how the utilitarian subtext has remained alive, however faulty. As Emmanuelle de Champs points out, if Bentham's studies have been renewed through the work of a number of scholars since the 1960's, one of the enduring questions which remains in the minds of conservative thinkers when analysing Bentham is whether or not the Victorian period corresponded to a highlight in individual utilitarianism and if so, how to consider utilitarianism in British political thought. The conclusion shows how Bentham's thought still deeply divides historians of political ideas as he remains a controversial figure either not taken seriously or not fully understood. In that sense, this first essay already points to the great misunderstanding of some of the contentious Victorian thinkers and to how Benthamism has become a word, at worst, devoid of its true meaning and, at best, as analysed out of context.

The second essay by Catherine Heyrendt-Sherman on "Thomas Carlyle's legacy, Past and Present" considers Carlyle's thought as it was passed on through the works of a number of others, whether literary figures, political or philosophical ones, in the 19th and 20th centuries. Using Thomas Carlyle's core work *Past and Present* (1843) and its description of what an ideal society should be, Catherine Heyrendt-Sherman considers Carlyle's greatest legacies, i.e. the denunciation of social inequalities, the right to work to receive a fair wage, the refusal of a money-dominated world and the defence of a humane world in which responsible behaviour flourishes for the best of all. Carlyle, whose reputation has, over the years, suffered from ups and downs, is retrieved from a form of benign historical neglect to be considered more fully for his real contribution to the history of political thought.

The reputation of John Stuart Mill, the great liberal thinker of the 19th century, had also not gone uncontested during the 20th century. Gregory Claeys in his essay on "Negative liberty and Mill's Libertarian

Reputation: A Reconsideration” focuses on the misreading of John Stuart Mill and most especially the common idea that there could be two different John Stuart Mills, that of *On Liberty* (1859), and that of his other major works, *Principles of Political Economy* (1848) and *Utilitarianism* (1863) to quote only those. Gregory Claeys focuses on the description often given of John Stuart Mill as an advocate of negative liberty and how it has become a mantle for all types of libertarians since the second half of the 20th century. By shedding light on what Mill truly meant by the “sovereignty of the individual”, the author investigates how and why John Stuart Mill’s theory has been misunderstood. Gregory Claeys also clearly demonstrates how over the years the interpretations of Mill by some thinkers have been misused by others, adding to the inability to distinguish Mill’s true meaning from Mill’s interpretation by others. The essay rediscovers the true John Stuart Mill, setting his political thought back into the context of the time and undoing the wrongful interpretations which have research on Mill’s thought over the last century.

The last essay by Aude Attuel-Hallade, “Whig Thought: Historiographical Perspectives”, concentrates on how the 20th century Cambridge scholar Herbert Butterfield understood and used the legacy of the Whig political thought, as it was presented in the writings of the two Victorian Whig historians and politicians Thomas Babington Macaulay and Lord Acton. Aude Attuel-Hallade, by pointing out how wide a meaning the term “Whig” still encompasses, allows present day readers to understand how the interpretation of history is necessarily a construction of the human mind. The Whig interpretation of history as it was defined by Butterfield in his two seminal works *The Whig Interpretation of History* (1931) and *The Englishman and his History* (1944), pervades the British way of thinking – even if it was challenged by Butterfield himself and by other historians over the last 20 years. The Whig story remains a comprehensive interpretation of the British politics and history which is most difficult and, indeed most dangerous, for any present-day politician to ignore.

As a whole, these four essays, by focusing on some of the core Victorians and the misinterpretation of their ideas and works, sets the stage for the study of the Victorian legacy.

2. Part II – Succeeding (to) the Victorians

This second part, on the legacy of the Victorians, focuses on the sources of British Social Democracy and on the ways in which the Victorian State was forced to adapt to the changing circumstances of the 20th century. Referring to the political legacy of the Victorians also implies a questioning of the moral role of the State and, partially linked to it, of the role of faith in the actions and the decisions of citizens. What had initially been, in this second part of the book, an attempt to seek out and define the forms taken by political legacies in the present time, slowly took the form of the acknowledgement of the role of British Idealism on such questions. The academics who contributed to this part give us an insight into the precursors of Social Democracy in Britain and the ways in which they dealt with State building, the role of the State, the development of Social Democracy, the intellectual legacy of religion and how British Idealism itself is being reinterpreted by modern political thinkers.

The first essay is Michael Henkel's article on "The Legacy of British Idealism in Political Thought and Today's Problems of State Building" which focuses on the ways in which British Idealism still has a lot to offer to modern thinkers. The gist of the article is the importance of the role of the State in preserving a free society and how the renewed interest in Idealism can answer some of the main questions at the heart of our present-day societies (not only Western democracies). Using both Bernard Bosanquet's *The Philosophical Theory of the State* (1899) and Francis Fukuyama's theory of the building of effective State structures in the 21st century, Michael Henkel compares the conclusions of the two authors to show that Bosanquet's type of Idealism paved the way for 21st century citizenship by making citizens fully responsible for the working of their ever changing and complex political structures.

Along the same lines and also drawing on Bernard Bosanquet's *Philosophical Theory of the State* (1899), Maria Dimova-Cookson takes on the great battle between Bosanquet and one of his fiercest critics, L. T. Hobhouse in his work *The Metaphysical Theory of the State* (1918). Concentrating on the two apparently contradictory conceptions of the State defended by L. T. Hobhouse – one of the most damaging critics of the Idealist political theory – and Bernard Bosanquet's traditional political theory of Idealism, the author shows how a reconciliation of their

ideas is possible. The Welfarist perspective of the State defended by Hobhouse can be accommodated by Bosanquet's moral justification of it which then brings Maria Dimova-Cookson to show how, in present day politics, a new conception of the State could be understood thanks to Bosanquet's Idealist stance. The article also shows the evolution of political theory throughout the 20th and 21st centuries through the work of both thinkers and how two different types of liberalism emerge from their theory.

Colin Tyler's contribution focuses on the renewed importance of British Idealism on contemporary political thought and most especially on the important part that the British Idealist Edward Caird played in teaching certain main thinkers of 20th century Britain (Attlee and Beveridge in particular but many other social democratic figures). Colin Tyler uses the contemporary writings of the Labour MP Frank Field – most especially *Saints and Heroes: Inspiring Politics* (2010) – to show how Field has wrongly understood T. H. Green's writings and how Edward Caird has been overlooked as the real influence on certain main actors of the Social Democratic debate in the 20th century. The inspiring conclusion given is that Edward Caird's idealism could be an answer to the left's lack of ideological compass in the 21st century and that the questions linked to the common good and to that of the duty of citizens in social democratic societies can still be renewed in such a light.

The three following papers concentrate on other aspects of British Idealism, i.e. the importance of the questions linked to religion and secularity in our modern world and on the role of metaphysics in a world which likes to do without.

Andrew Vincent's "Idealism and Religion: The legacy of Victorian Debates" focuses on the late Victorian religious debate and on how Idealists and their critics have not yet solved the main debate agitating the 19th century, that of religion and reason. In an extensive introduction to Idealism and religion since the end of the 19th century, Andrew Vincent focuses on philosophical Idealism and how, if it has given many answers to the questions raised over religion in the 20th century, some are still unsolved forcing us to see in what ways the gap between religion and reason can ever be solved.

Focusing on the importance of metaphysics, Jean-Paul Rosaye, in an article entitled "Mark Bevir and Victorian Idealism: A Reappraisal" presents the ways in which British Idealism has been understood in Mark

Bevir's work over the last ten years. Jean-Paul Rosaye's paper stresses how metaphysics is still capital, even if our century attempts to steer clear of it and he shows how Mark Bevir's position, denying the necessity of an absolute, tends to deny Idealism its greatest force. The article also shows how British Idealism is discussed in the 21st century, proving that it is a philosophy to be reckoned with.

Mark Bevir answers Jean-Paul Rosaye in a short yet intellectually stimulating essay, in which he focuses on what Victorian Idealism was and how he considers it to be now. In a spirit of debate, Mark Bevir takes on Jean Paul Rosaye's essay to show that if they differ on the role of an absolute, their analyses of British Idealism and what it still has to give to the 21st century are not overtly opposed. Eventually, the two papers complete each other to show how two different points of view on Idealist philosophy can still point to its great importance in our present world.

All these contributions raise a number of problems that derive from the notion of Victorian posterity. What they show is that, as a historical object, the 19th century is bound to be interpreted in multitudinous ways and that political theory interacts with the social, economic, political and intellectual context, whether during the period itself or in the mind of the contemporary observer. Far from being a pure entity, history is a hybrid resulting from the many circumstances in which the thought process takes place, an area that the idealists themselves saw crucial when they sought to account for the past and explore "the Idea of History", to use Collingwood's phrase.

Examining the Victorian legacy in contemporary political thought must therefore take into consideration not only ideas as abstract units that might be passed on by mere intellects but also as the product of a political context. It is no coincidence that a number of the researchers on 19th century idealism (for instance in the *Centre for Idealism and New Liberalism* at the University of Hull) are also specialists in contemporary politics. Having examined the conceptual specificities of a Victorian legacy, attention must be devoted to the way in which the Victorians fashion present day political life. Beyond the interpretations or misinterpretations of Victorian thought, beyond the power of philosophical systems and their relevance in the present day, one must admit that the past itself is doomed to escape the conceptual framework eternally sought after by the political philosopher. History works its way forward distinctly from academics' or researchers' attempts at grasping or containing it.

Whether they like it or not, the Victorian age is an object that may be used or misused because, as a part of the British past, it is in essence open to diverse interpretations from all sections of society.

This is exemplified by the contradictory ways in which the Victorian age has been called upon by analysts of contemporary politics. It sometimes appears as the embodiment of bigotry, hypocrisy, sternness and austerity. Such is the view that transpired in the criticism of the New Labour government's attempt at curbing truancy in 2002: the Liberal-Democrat MP Steve Webb held Tony Blair to be a "Victorian miser"². In a response to the then Prime Minister's "Victorian values" interview, Neil Kinnock claimed in 1983: "The 'Victorian values' that ruled were cruelty, misery, drudgery, squalor and ignorance"³. Despite the historic turn that the notion had seemed to undergo in the public mind after this controversial use by Margaret Thatcher, the Victorians continue to be referred to alternatively as a model or as a foil: in December 2010, a journalist from *The Guardian* saw the Lib-Con government as a "Victorian clique"⁴. It seems therefore that Victorian political culture and thought cannot escape distortion by contemporary politics.

3. Part III – (Mis)using the Victorians

Though it ended officially with the death of the monarch in 1901, the Victorian era has seemed to survive in contemporary political thought, first and foremost in the very speeches of politicians drawing on the Victorian age to prop up their programmes ideologically and pragmatically. Thatcher spurred the trend in the 1983 interview where she claimed allegiance to "Victorian values", picking up on the term journalist Brian Walden had offered:

2 "The Prime Miser: Blair in 'Victorian' bid to axe child benefit to truants", *The Mirror*, April 29th, 2002.

3 Quoted in Raphael Samuel, *Island Stories. Unravelling Britain*, London, Verso, 1998, p. 333.

4 "In this Dickensian season, a Victorian clique still rules", *The Guardian*, 21st December 2010.

The Victorian era was one that teemed with multitudinous and sometimes opposing visions of polity yet rarely questioned the very existence of the State. What might be called the pragmatism of the elite gave rise to a form of democratic compromise, allowing the growth of political ideas that may still be found in contemporary political thought.

Have reformist, socialist, liberal or utilitarian ideas avoided the dogmatism of twentieth century politics or paved the way to other forms of ideology? To what extent has the organization or gradual obliteration of the State been influenced by evolutionary theories, the quest for effective government and expertise or, more generally, refusal of the past? What was the impact of Victorian thinkers and ideas on the mutation of contemporary political ideas? Have we reached a post-Victorian period or are we still using a Victorian rhetoric as well as Victorian theories? Have we not, also, reached a stage in which retrieving some of those ideas might help to solve some of our contemporary political problems? The essays presented in this book all attempt to answer some of these questions and try to show how nineteenth century thought and culture have shaped British modern political debate and, for some, still continue to do so. It will prove useful to academics and the general public interested in contemporary politics as well as the history of ideas and political philosophy.

The two editors, **CATHERINE MARSHALL** and **STEPHANE GUY**, are Senior Lecturers in British Studies, specialised in the history of ideas, at the University of Cergy-Pontoise in France. They are both members of the **ClCC** (Centre de recherche en civilisations et identités culturelles comparées).

ISBN 978-3-0343-1495-4



9 783034 314954

www.peterlang.com

Revue Française de Civilisation Britannique

French Journal of British Studies

XXI-2 | 2016 Economic Crisis in the United Kingdom Today: Causes and Consequences

Crise économique au Royaume-Uni aujourd'hui: causes et conséquences

Catherine Marshall and Stéphane Guy

Avant-propos [Full text]

Foreword

Stéphane Guy

Réflexions sur la crise [Full text]

Some thoughts on crisis

Economic Responses to the Crisis: Regulation and Reform since 2008

Réponses économiques à la crise: régulation et réformes depuis 2008

Marie-Claude Esposito

La supervision du secteur financier britannique : les leçons de la
crise de 2007-2008 et le pari risqué du Brexit pour la City [Full text]

*Supervision of the UK financial sector: lessons from the 2007-2008 crisis and
Brexit risks for the City*

Nathalie Champroux

The consequences of the 2008 crisis on Britain's Inflation

Targeting Framework [Full text]

Les conséquences de la crise de 2008 sur le cadre britannique de ciblage de l'inflation

Ondine Aza

British Official Development Assistance (ODA) and the 2008 Financial Crisis: a Noteworthy Commitment or a Self-interested Strategy? [Full text]

L'Aide publique au développement britannique et la crise financière de 2008 : engagement exemplaire ou stratégie intéressée?

Aymen Boughanmi

La finance éthique et la crise de 2008 : l'exemple britannique [Full text]

Ethical Finance and the crisis of 2008: the case of Britain

The Meaning of Crises: Causes, Remedies and Paradoxes

Le sens des crises: causes, remèdes, paradoxes

Simon Lee

Developmental State or Developmental Market?

The Cameron-Clegg Government's Response to the Financial Crisis [Full text]

*Etat « développementiste » ou marché « développementiste » ?
La réaction du gouvernement Cameron-Clegg à la crise financière*

Raphaële Espiet-Kilty

Augmentation de la pauvreté en Angleterre depuis 2010 : crise ou idéologie ? [Full text]

The Increase in poverty in England since 2010: crisis or ideology?

Nicholas Sowels

Some "Heterodox" Explanations of the Economic Crisis [Full text]

Quelques analyses "hétérodoxes" de la crise économique

James Connelly

Reasoning through Crisis: Crisis, Incommensurability and Belief

[Full text]

La raison permet-elle de penser la crise ? Crise, incommensurabilité et croyance

Crises in Political Discourse

La Crise dans le discours politique

Edwige Camp-Pietrain

Les effets de la crise économique et financière sur les questions constitutionnelles en Écosse [Full text]

The Impact of the Economic and Financial Crisis on Constitutional Issues in Scotland

Marc Lenormand

« Crisis ? What crisis ? » Discours de crise et critique du consensus en Grande-Bretagne (1964-1979) [Full text]

"Crisis? What crisis?" Building narratives of crisis and criticising consensus politics in Britain (1964-1979)

Gino Raymond

The 1970s and the Thatcherite Revolution:

Crisis of Ideology or Control? [Full text]

Les années 70 et la révolution thatcherienne : crise de l'idéologie ou désir de contrôle ?

Catherine Marshall

En guise de conclusion [Full text]

By Way of Conclusion

Book Reviews

Recensions de livres

Corinne M. Belliard

Compte rendu de *La prison des pauvres : L'expérience des workhouses en Angleterre.* [Full text]

Clémence Fourton

Review of *The British Growth Crisis.* [Full text]

Marie-Annick Mattioli

Compte-rendu de *Les Mères de la nation – féminisme et eugénisme en Grande-Bretagne* de Florence Binard [Full text]

Ariane Mak

Review of Training Minds for the War of Ideas: Ashridge College, the Conservative Party and the cultural politics of Britain, 1929-54 [Full text]

En guise de conclusion

By Way of Conclusion

Catherine Marshall



Éditeur

CRECIB - Centre de recherche et d'études
en civilisation britannique

Édition électronique

URL : <http://rccb.revues.org/1119>
ISSN : 2429-4373

Référence électronique

Catherine Marshall, « En guise de conclusion », *Revue Française de Civilisation Britannique* [En ligne],
XXI-2 | 2016, mis en ligne le 05 octobre 2016, consulté le 12 octobre 2016. URL : <http://rccb.revues.org/1119>

Ce document a été généré automatiquement le 12 octobre 2016.



Revue française de civilisation britannique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

En guise de conclusion

By Way of Conclusion

Catherine Marshall

- 1 Comment imaginer qu'il y ait un sens à conclure ce numéro sur la crise ? Comment, alors que le terme revient sans cesse et que la notion prend de nombreux sens, imaginer y apporter une réponse finale ? Pourtant, à bien des égards, ce numéro consacré à la crise au Royaume-Uni apporte des réponses nouvelles à la situation outre-Manche des années 1960 à nos jours et force à modifier notre point de vue sur les conséquences de l'après 2008.
- 2 En effet, ce que les articles publiés dans cette revue tendent tous à montrer est bien que la notion de crise est féconde et qu'elle peut se percevoir comme un élément bien plus positif qu'on ne pourrait le penser au premier abord. En d'autres termes, il n'y a pas de théories adéquates pour décrire ce qu'est une crise : elle est généralement un signal, voire une force qui secoue pour aller de l'avant, mais elle s'inscrit dans une histoire qu'il faut disséquer pour la comprendre – dans le cas présent, celle du Royaume-Uni dans les cinquante dernières années ou bien davantage encore, comme le donne à voir l'article de notre collègue Simon Lee.
- 3 Ainsi, s'il n'y a pas de sens à conclure sur la notion de crise en général, il reste néanmoins à terminer sur une note plus optimiste, comme Stéphane Guy l'a esquissée à la fin de son introduction. Une grande partie des articles de ce numéro montrent que cette notion renferme les clés pour imaginer une sortie ou pour accepter de vivre avec la crise car elle fait partie de notre vie. L'issue passe par un réveil parfois brutal, un bilan d'une situation pénible et par la prise de décisions pour tenter d'avancer. Il invite à une transformation et parfois, il s'agit bien, d'une progression : d'un changement pour le meilleur.
- 4 De la crise financière – dans toute la réalité de ses conséquences sociales ici particulièrement étudiées par Ondine Aza et Raphaëlle Espiet-Kilty –, à la crise politique, en passant par l'usage fait de cette notion, il apparaît clairement qu'elle remet en question les certitudes et force à s'adapter. C'est sans doute pour cette raison, parce

qu'elle touche à la fois plusieurs niveaux de notre conscience, qu'elle reste encore une notion à défricher et ce, tout particulièrement, par les civilisationnistes.

- 5 Dans les cinq dernières années, la communauté scientifique des anglicistes s'y est fortement intéressée. Déjà en 2012, la revue *Cercles* avait consacré son 25^{ème} numéro, sous la direction de Pierre Sicard, à « La crise ». Plusieurs de nos collègues anglicistes, à la fois littéraires et civilisationnistes, étaient revenus sur « La crise dans sa dimension de remise en cause des certitudes individuelles et collectives ; la crise par les bouleversements qu'elle induit dans l'écoulement habituel du temps »¹. En 2015, c'est l'équipe de nos collègues irlandaises, sous la direction de Martine Pelletier et de Valérie Peyronel, qui avait consacré un numéro d'*Etudes irlandaises* à « La crise ? Quelle Crise ? »². Cette fois, l'idée était bien de chercher à distinguer à quelles crises il était fait référence et du bon usage du terme pour en éviter les travers dans le cadre des études irlandaises.
- 6 Dans le cas du présent numéro, l'accent a été mis sur deux versants de cette notion au Royaume-Uni : d'une part, la réalité des crises en politique et l'impact de 2008 ; d'autre part, l'usage que les hommes politiques ont pu en faire. Ce que les articles tendent à montrer est bien que si crise(s) il y a, il n'en demeure pas moins que le danger reste la réponse appropriée et son utilisation politique. Au lieu de profiter du signal de la crise pour faire une mise au point et chercher une issue, cette dernière est souvent utilisée politiquement pour subvertir le signal initial. C'est en cela que la crise finit par devenir permanente, comme une rengaine dangereuse, qui empêche de bouger et de trouver une issue. La notion perd tout son sens et son utilité est renversée, souvent au profit d'une idéologie. Anxiogène et perverse, elle sert de bouc-émissaire et ne joue plus son rôle positif. Pire encore, elle en vient à provoquer l'apathie des citoyens.
- 7 Ainsi, au-delà du premier signal, la crise devrait être aussi comprise comme un *avertissement* à se méfier de l'usage qui en sera fait – généralement politiquement. Il y a comme une injonction faite à tous les citoyens que nous sommes à nous responsabiliser pour ne pas accepter l'idée de crise comme une fatalité mais à en saisir toutes les opportunités. C'est dans cette responsabilisation de l'individu que réside la liberté de décider de la réponse à donner.
- 8 Dans le présent numéro, l'ambiguïté sémantique de cette idée prend tout son sens puisque sans fin, depuis les années 1960, le terme est utilisé pour pousser à des changements politiques, économiques et sociaux qui imposeraient une culpabilisation des citoyens et permettrait de réformer l'intervention publique induite par les théories keynesiennes de la croissance (et sa lutte contre le chômage en particulier) depuis la fin de la seconde guerre mondiale. La grande période de difficultés traversée par le Royaume-Uni tout au long des années 1970 – de la crise du pétrole en 1973, au *Winter of Discontent* de 1978-1979, en passant par la dévaluation de la Livre et le recours à l'aide du FMI en 1976 – n'aurait été qu'une longue série d'épreuves dont Margaret Thatcher aurait compris la portée et saisi l'opportunité de réformer l'Etat au profit d'une idéologie néoconservatrice fondée sur le libéralisme de marché. Le gouvernement Cameron-Clegg de 2010 à 2015 n'aurait pas fait mieux que les gouvernements successifs de Margaret Thatcher de 1979 à 1990, en se servant des conséquences de 2007-2008 pour imposer d'avantage d'austérité fiscale.
- 9 Pourtant, et l'article de Simon Lee est particulièrement éclairant à ce titre en particulier, il faut replacer les réponses politiques aux crises économiques des quarante dernières années outre-Manche dans un contexte quelque peu différent de celui généralement présenté, à savoir uniquement celui de la mise en place du néo-libéralisme après ce qui a

été trop rapidement qualifiée de période de « consensus politique » de 1945 à 1975.¹ Le rôle de l'Etat britannique dans sa réponse aux différentes crises politico-sociales depuis les années 1970 a aussi été de redéfinir son propre rôle en faisant en sorte de défendre ses intérêts face au pouvoir financier et monétaire. Affirmer cela n'est pas dire que l'Etat l'a fait au profit des citoyens mais bien qu'il faut davantage se pencher sur les réponses données aux vagues successives de crises financières depuis les années 1970 dans un temps plus long pour en mesurer toute la portée. En ce sens, l'Etat britannique ne réagirait, comme le pense Simon Lee, que de la façon dont il a toujours réagi depuis la fin du 18^e siècle et qu'il serait réducteur de ne pas remettre les crises successives que peuvent rencontrer les pays dans leur contexte historique et surtout politique.

- 13 En 1938 déjà – mais dans un autre sens que celui présenté par Simon Lee –, dans *Parliamentary Government in England*, le constitutionnaliste Fabien Harold Laski, dénonçait la crise des années trente comme étant le résultat d'un système politique britannique dans lequel s'opposaient démocratie et capitalisme. A ses yeux, la Glorieuse Révolution de 1688 avait été faite au nom de la liberté individuelle et de la protection de la propriété privée. Ainsi, le régime parlementaire britannique qui en avait découlé était-il fondé sur des idéaux – la liberté et l'individualisme – qui défendaient un capitalisme dérégulé. Comment, alors que le Royaume-Uni était devenu une véritable démocratie en 1918 (mais véritablement en 1928 avec le droit de vote donné pratiquement à tous les hommes et femmes de plus de 21 ans) et que l'Etat s'employait à prendre en compte les besoins les plus importants des citoyens, concilier ce qui relevait de la liberté et ce qui relevait de l'égalité ? Aux yeux de Laski, il existait une contradiction interne au système, opposé aux demandes de la population dans les années 30. "Our society", écrivait-il,

is overwhelmingly [...] an acquisitive society, and its main governmental apparatus is in the hands of those who have been themselves successful in acquisition. It is they who determine what the State shall do with its power. It is they who examine the needs of our society and decide to which of those needs, and in what degree, response shall be made⁴.

- 14 Dans un tel système, l'Etat défenseur de l'individualisme et de la propriété privée mettait en scène son rôle en apprenant l'obéissance et la déférence des citoyens envers le régime politique – la remise en cause du système était alors impossible. Or, nous dit Laski, c'était bien le système politique lui-même, plutôt que la crise financière des années 1920, qui était responsable de crises et difficultés en cours dans ces années. Au début du vingtième siècle, poussé par certains hommes politiques, tel le Libéral David Lloyd George, issus de milieux simples qui s'étaient hissés au pouvoir grâce à l'extension du droit de vote, le régime avait commencé à répondre aux besoins des citoyens et à jeter les bases de ce qui deviendra après 1945 l'Etat-providence mais, dans les années 1930, le système montrait déjà des limites évidentes. Entre démocratie et capitalisme dérégulé, il faudrait choisir.
- 15 Harold Laski, qui écrivait à la veille de la seconde guerre mondiale, voyait néanmoins certaines issues, en particulier, il gardait foi en la capacité du système parlementaire à se transformer et à évoluer face à une nouvelle crise. Il rappelait que les changements du dix-septième siècle avaient résulté de grandes périodes d'instabilité et de crises majeures qui avaient imposé des changements profonds au système et un lien nouveau entre gouvernants et gouvernés. A l'instar de ce qui s'était passé en 1688, le temps était venu à la fin des années 1930, pensait Laski, de reconsidérer les fondements capitalistes du gouvernement parlementaire sans quoi le pays courrait le risque d'une rupture profonde au sein de la société. Il concluait ainsi en guise d'avertissement : « We can only make the adjustment our situation requires in the degree to which we are conscious of the

dangers we confront. For it is, above all in our awareness of peril that we seem to hear the call to act while there is still time »⁵. Finalement, c'est le second conflit mondial qui vint répondre à une grave crise financière et sociale par une guerre. Si, après 1945, le gouvernement travailliste d'Attlee avait bien entendu cet appel et donné un nouveau souffle au rôle de l'Etat en le faisant le protecteur des citoyens, le système keynesien montra ses limites comme l'expliquent de nombreux articles présentés dans cette revue. Laski avait-il vu juste en identifiant que seule une transformation des fondements du régime parlementaire, en inscrivant dans le droit la protection des citoyens face à un capitalisme forcené serait la seule réponse adaptée? Ne serait-ce pas là une transformation radicale, contraire aux usages britanniques, identique à une petite révolution?

- 13 Harold Laski opérât aussi un glissement intéressant en ce sens en montrant que le réponse à une crise économique passait par une compréhension du rôle de l'Etat et, par extension, pour toute personne qui s'intéresse au Royaume-Uni, au fait de bien discerner les sources de la Constitution britannique non-codifiée. Laski écrivait à une période où la flexibilité de la Constitution était encore célébrée et où son caractère historique en faisait sa force. Plusieurs changements de taille ont eu lieu de nos jours concernant la Constitution britannique, du transfert de pouvoirs spécifiques aux régions du Royaume avec la dévolution à la fin des années 1990 au *Constitutional Reform Act* de 2005. Cette dernière loi donna un coup d'arrêt à la notion de « fusion » des trois grands pouvoirs, interprétés par Walter Bagehot dans son ouvrage *The English Constitution* (1867), pour garantir l'indépendance du pouvoir judiciaire et l'idée de séparation des pouvoirs (même si exécutif et législatif sont encore liés par le fait même que les membres du Cabinet sont membres de la Chambre des Communes et que le monarque demeure, quant à lui, la pierre angulaire du système). La loi de 2005 modifia considérablement le rôle du Lord Chancellor, donna lieu à la création d'une Cour Suprême et à un département des affaires constitutionnelles, qui a aujourd'hui rejoint le Ministère de la Justice. Pour la première fois également, une référence à la *rule of law* (la suprématie du droit) était inscrite dans la loi. La version simplifiée que le constitutionnaliste A. V. Dicey donnait de la *rule of law* à la fin du dix-neuvième siècle, à savoir une absence de pouvoir arbitraire, le fait que nul ne soit au-dessus des lois et que le droit soit interprété par les juges au cas par cas, était habile et expliquait le caractère singulier de la Constitution.⁶ Il s'agissait d'une description adaptée au contexte victorien dans tout ce qu'elle avait d'anglo-centré et de conservateur.
- 14 Aujourd'hui, alors que le Royaume-Uni a bien changé, la reconnaissance des droits fondamentaux est à l'ordre du jour. L'ouvrage rédigé par l'ancien Lord Chief Justice, Tom Bingham, intitulé simplement *The Rule of Law* (2010), est instructif à plus d'un titre qui donne une définition bien plus étendue de ce principe fondateur de la Constitution suite, précisément, au *Constitutional Reform Act* de 2005. Cet essai montre bien que l'évolution de la Constitution va vers une reconnaissance et une formalisation codifiée des droits fondamentaux des britanniques pour les protéger du pouvoir parfois arbitraire de l'Etat.⁷ Ces changements en cours, qui passent aussi par la possibilité de comprendre les conventions non écrites de la Constitution – la rédaction d'un manuel à l'usage des membres du Cabinet⁸ va également dans ce sens – visent à rendre plus lisibles un système qui ne l'était pas. La Constitution non codifiée est devenue une singularité qui empêche la participation pleine et entière des citoyens à la politique du pays. Pour reprendre les mots du constitutionnaliste Vernon Bogdanor en 2015, « A codified constitution could

help make Britain a genuine home for all its citizens »⁹. Dans le monde présent non seulement soumis aux crises économiques mais aussi (ce qui est souvent lié) à de nouvelles crises, de type terroriste par exemple, cet avertissement n'est pas à prendre avec légèreté. Les crises vécues de nos jours ne justifient pas nécessairement que les libertés civiles soient mises en danger et que le pouvoir exécutif devienne arbitraire sous couvert de défendre la sécurité des citoyens. Harold Laski, il y a presque 80 ans, pointait du doigt ce qui est compris de nos jours, à savoir que les crises économiques sont en partie une résultante de situations politiques et c'est sans doute aux citoyens d'en prendre davantage conscience, pour prendre réellement part aux changements possibles et de se défendre sur le plan politique, économique et social.

- 15 Ainsi, si les crises ne peuvent être appréhendées que dans un temps assez long pour en comprendre l'enchaînement, il faut pourtant s'extraire de la crise afin de pouvoir réellement l'analyser et c'est bien tout le problème qu'ont rencontré nos collègues pour tenter de tirer les enseignements de 2008 alors même que les conséquences s'en font encore sentir. Car existe-t-il réellement un moment sans crises ? Nos collègues, tout en prenant en compte cette aporie, parviennent à porter des éclairages utiles sur des événements encore en cours, tout en nous aidant à les placer dans une histoire plus globale.
- 16 On y revient de nouveau, l'autre aspect qui apparaît à la lecture des articles du numéro et qui devrait sans cesse nous maintenir en alerte, est bien une utilisation très adroite de cette notion par les gouvernements successifs, et pas uniquement depuis 2008, pour mettre en œuvre des politiques d'austérité, alors que la question se pose de savoir si la réponse politique à la crise économique et sociale est bien d'imposer davantage de rigueur. A trop vouloir utiliser le terme à mauvais escient et à tout va, les gouvernements jouent souvent à une forme de manipulation de l'opinion publique à des fins électorales. Comme le montre Edwige Camp dans son article sur les effets de la crise financière sur les questions constitutionnelles écossaises : une fois élu sur un programme anti-austérité, le SNP est forcé de tenir ses promesses électorales dans un contexte financier qui ne le permet pas.
- 17 Alors que penser ? Que la coalition conservatrice/libérale-démocrate de Cameron-Clegg de 2010 à 2015, comme les gouvernements conservateurs de Margaret Thatcher de 1979 à 1990, n'avaient pas d'autre choix que celui de la rigueur budgétaire et qu'ils avaient au moins le mérite de tenir un discours austère mais cohérent ? N'y a-t-il pas un autre chemin à emprunter dans lequel les citoyens seraient les acteurs du changement au lieu de celui d'une finalité politique fondée sur une idéologie néolibérale ? L'essai de James Connelly sur la façon de raisonner à travers les crises apporte un début de réponse, qui montre que toute forme de crise peut être pensée dans la perspective d'une progression.
- 18 Dans ce sens, les crises successives que le Royaume-Uni a rencontrées depuis les années 1970 détiennent en elles les germes de solutions à venir. Certains pourraient dire que les solutions tardent à émerger, mais il ne fait pas de doute que le chaos financier de 2007-2008, tout comme la période 1975-1976 au Royaume-Uni, permettent aux chercheurs que nous sommes de questionner les décisions politiques prises, de dénoncer l'utilisation parfois perverse du vocabulaire utilisé et de faire bon usage de la notion d'avertissement que véhicule n'importe quelle crise. Fondamentalement, il n'y a pas de période sans crises ; la seule distinction valable serait de séparer crises majeures – telles les guerres et les épisodes aux répercussions mondiales – et crises mineures – généralement nationales – mais, de nos jours, dans un monde globalisé, les liens entre les citoyens et les Etats sont

tels qu'il serait sans doute judicieux d'accepter que tout relie les hommes du monde présent. Il faut y voir la possibilité de trouver des solutions globales, de ne pas être passifs ou ingénus face aux décisions politiques prises et de concevoir un monde moins enclin à défendre les disparités de biens entre les personnes. Pas à pas, ces crises politiques et financières sont une occasion de nous éduquer à une citoyenneté plus affirmée.

- 19 En ce sens, ces périodes difficiles sont riches de leçons pour les chercheurs et c'est aussi par les analyses et les études faites sur ces moments pénibles que viendront une partie des solutions. Ce sont ces articles, les échanges auxquels ils ont donné lieu, la possibilité de confronter les points de vue et les désaccords - en un mot, l'espace de liberté encore vivant qui réside dans nos universités en France - qui donnent un sens véritable à ce que nous sommes, à savoir des enseignants-chercheurs dont la recherche a pour mission de mieux comprendre le monde présent, de le questionner pour mieux y vivre, surtout et avant tout, en nos propres temps de crise.
- 20 Catherine Marshall est Maître de Conférences à Sciences Po Saint-Germain-en-Laye et membre du laboratoire AGORA. Ses recherches portent sur l'histoire des idées et la pensée politique du dix-neuvième siècle à nos jours. Elle a notamment publié plusieurs articles en histoire des idées, dont « The debate on vivisection within the Metaphysical Society » dans la RFCB, vol. XIX, n°3. Elle a co-dirigé avec Bernard Lightman et Richard England, *The Papers of the Metaphysical Society (1869-1880). A Critical Edition* (OUP, 2015) et codirigé avec Stéphane Guy, *The Victorian Legacy in Political Thought* (Peter Lang, 2014).

NOTES

1. Pierre Sicard, « Introduction » dans : *Cercles* 25 (2012), pp. 2-3. www.cercles.com/n25/introduction.pdf consulté le 30 avril 2016.
2. « La crise ? Quelle crise ? », *Études irlandaises*, 40-2 | 2015 Le numéro sera mis en ligne le 17 décembre 2017 : <http://etudesirlandaises.revues.org/4728> consulté le 19 mai 2016.
3. Voir: Ben Pimlott, Dennis Kavabagh & Peter Morris, "Is the 'Postwar Consensus' a myth?", *Contemporary Record*, 2:6, pp. 12-5.
4. Harold Laski, *Parliamentary Government in England* (1938) (London, George Allen & Unwin Ltd, 1945), p. 40.
5. *Ibid.*, p. 70.
6. A. V. Dicey, *Introduction to the Study of the Law of the Constitution* (1885) (Indianapolis, Liberty Fund, 1885, 8th edition 1914).
7. Tom Bingham, *The Rule of Law* (London, Penguin Global, 2010), p. 208.
8. *The Cabinet Manual. A guide to laws, conventions and rules on the operation of government* (2011). Voir : https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment_data/file/60641/cabinet-manual.pdf consulté le 10 août 2016.
9. Vernon Bogdanor, "Magna Carta: The competing forces that cry out for a constitutional convention", *The Independent*, 14 June 2015. Voir : <http://www.independent.co.uk/news/uk/politics/magna-carda-the-competing-forces-that-cry-out-for-a-constitutional-convention-10319520.html> consulté le 7 août 2016.

Na guerra: determinação;
na derrota: resistência;
na vitória: magnanimidade;
na paz: boa vontade.

WINSTON CHURCHILL

Nova Cidadania

Liberdade e Responsabilidade Pessoal



ANO IX Nº34 OUTUBRO · DEZEMBRO 2007 TRIMESTRAL PREÇO: 6 EUROS DIRECTOR JOÃO CARLOS ESPADA

50 ANOS
TRATADO DE ROMA

O FUTURO DA EUROPA

*Debate nos Encontros Internacionais
de Estudos Políticos no Estoril*

OIDEL
Simpósio
Internacional

*A Escolha da Escola
face à Justiça Social*

Jorge Braga
de Macedo

Cumprir Bissau

HOMENAGEM

Isaiah Berlin

JOÃO PEREIRA COUTINHO
JOSÉ TOMAZ CASTELLO BRANCO



ACTUAL A Pobreza do Historicismo
O Presidente, o Papa e a Primeira-Ministra

As Eleições Presidenciais Francesas e o Futuro da Constituição Europeia

O “não” francês ao Tratado Constitucional Europeu

Para a maioria dos pró-europeus que desejam uma integração política mais profunda, o dia 29 de Maio de 2005 continuará certamente como uma data a ser esquecida: os franceses — sendo a França uma das 6 nações na origem e no coração da Europa e o seu principal proponente — rejeitaram, através de um referendo, a proposta de constituição que deveria organizar tratados anteriores, formalizar novas necessidades e agilizar alargamentos posteriores. As repercussões foram profundas, em França e na Europa, na medida em que conduziram a um longo ano de suspensão do processo constitucional, até Angela Merkel, a Chanceler alemã e detentora da presidência da EU no primeiro semestre de 2007, propor em Dezembro de 2006 a reconsideração do processo constitucional.

Em França, a crise teve duas facetas: primeiro, houve um sentimento muito intenso de que a Europa não era fundamental para o governo Jacques Chirac, ao contrário dos anteriores governos e líderes franceses, e segundo, que os cidadãos não tinham compreendido o tratado constitucional, levando-os a questionar a própria existência da União Europeia. Isto foi extremamente nocivo já que, a somar à rejeição holandesa, abalou as fundações da U.E.

Também se tornou manifesto que até 2004 a maioria dos tratados europeus tinham sido ratificados devido a uma firme aliança entre países chave — sendo a mais célebre o eixo franco-alemão, a título de exemplo, aquando do Tratado de Maastricht — e em torno desta aliança aderiam um conjunto de outros países. Sem esse incentivo o projecto europeu ficou num impasse, afastado das necessidades do homem comum.

Os franceses, tal como outros, foram erroneamente induzidos pela ideia de que a Europa devia compensá-los pela perda da sua identidade nacional. Encaminham-se para uma Europa constitucional parecia dema-

siado inacessível, demasiado político, e de certa forma, demasiado perigoso.

O papel das instituições europeias, especialmente o da Comissão Europeia e do Conselho de Ministros (agora designado como o Conselho da União Europeia) foi, e é confuso; a explicação de que o tratado constitucional iria organizar e simplificar o funcionamento da União Europeia aumentou a confusão.

O próprio Jacques Chirac alertou a nação para o facto do “não” ao tratado constitucional impedir a U.E. de funcionar. Este comportamento da elite política, que consistiu em chantagear os cidadãos no sentido de votarem “sim”, foi o sinal de que não houve qualquer real vontade política em levar por diante o projecto constitucional (ao contrário dos tempos do dueto Delors/Mitterrand). (...) Parecia existirem apenas duas soluções, tal como foram apresentadas aos franceses: ou aceitavam a ideia de uma Europa Federal, que punha em causa o conceito de identidade nacional, conduzindo a fortes sentimentos emotivos nacionalistas, ou rejeitavam o tratado constitucional na sua integralidade. A crise assaltou o país. Gradualmente, o referendo dividiu as pessoas, as famílias e os partidos; levantou questões que eram demasiadamente políticas para serem funcionais e demasiado emotivas para poderem ser razoáveis.

Contudo, dois anos após aquilo que a maioria dos especialistas europeus¹ entendeu como uma crise grave, o “não” francês ao tratado constitucional foi benéfico pois, ao contrário do que foi renunciado, a U.E. não foi impedida de funcionar e descobriu a capacidade de questionar o que aconteceu. A quantidade de investigação publicada sobre a Constituição tem sido um sinal da vitalidade do debate, também em França² as razões da recusa foram analisadas e discutidas. O choque inicial foi substituído por questões acerca dos conceitos de soberania nacional e identidade nacional, que estão mais próximas da visão anglo-saxónica sobre a Europa do que da visão tradicional francesa.

Comprender o carácter nacional: respostas do século XIX para questões do século XXI

Uma das explicações principais para a recusa dos franceses foi o facto de as pessoas se sentirem desligadas do projecto político nuclear do tratado constitucional. A Convenção, estabelecida pelo Conselho Europeu de 2001 para delinear o tratado, foi presidida por um francês, o ex-Presidente de direita dos anos 70, Valéry Giscard D'Estaing, o que piorou a situação. Ele deu a impressão de ser distante e de se fechar, com o resto da Convenção, à ponderação das necessidades dos cidadãos. Mais uma vez, a União Europeia apareceu como sendo demasiado complicada, demasiado teórica para que pessoas comuns a possam compreender. O tratado constitucional, que procurava precisamente combater estas crenças e simplificar as instituições europeias, conduziu a desentendimentos ainda mais profundos, que puseram em causa a própria essência das nações, a forma como desejam ser governadas e o quão intrmissoras se podem tornar as instituições europeias.

Estes assuntos apareceram de novo nos debates que decorreram em França nesta Primavera aquando da eleição presidencial e levaram-me a perguntar por que é que os franceses foram tão prudentes em relação a uma Europa política, e por que é que os franceses pensam que a sua identidade nacional é necessariamente ameaçada pelo aprofundamento da integração política.

Coloquei a mim própria estas questões enquanto escrevia um artigo acerca do entendimento de Walter Bagehot sobre o carácter das nações (...). Bagehot é conhecido como jornalista, editor do *The Economist* de 1860 a 1877 e pelos seus célebres livros *The English Constitution* (1867) e *Physics and Politics* (1872)(...). Uma das suas maiores contribuições para o pensamento político foi a sua análise do carácter das nações, através de uma comparação que visava entender que tipo de governo era mais adequado a que tipo de carácter nacional. É precisamente a partir da sua visão do carácter nacional francês que entendo, sob um prisma diferente, a recusa francesa no momento do Referendo.

Para Walter Bagehot, os franceses eram perigosos porque eram demasiado espertos. De acordo como ele, a sua habilidade inata para questionarem a política conduziu-os a questionarem as próprias fundações do seu Estado e, por sua vez, à revolução. Duas vezes em 1789 e de novo em 1848, revoluções afectaram o país, destruindo aquilo que previamente tinha sido fundado de forma tão custosa. Para Bagehot, o espírito liberal no núcleo de um Estado tem de ser alimentado para crescer. Isto é precisamente aquilo que os franceses não são capazes de fazer. Eles foram capazes de apresentar as definições mais adequadas de liberdade, mas não foram capazes de pô-las a funcionar.

Bagehot relembra como os franceses, ao longo de todo o século XIX, quando se aproximavam da formação de uma estabilidade política que poderia crescer — apesar de imperfeita —, deitavam tudo a perder e re-consideravam a forma de Estado. Recordemos que de 1789 a 1871 os franceses viveram dois *coups d'Etat* (Bonaparte em 1799 e Louis-Napoléon

Bonaparte em 1851), um consulado (1799-1804; Concordata em 1801), um primeiro Império (1804-1814-1815), uma restauração com duas monarquias (1814-1830; Louis XVIII- Charles X), uma monarquia constitucional com Louis-Philippe (1830-1848), um segundo Império (1852-1871) e três Repúblicas (1792-1799, 1848-1851 e 1871). Para Bagehot isto foi uma fonte de fascínio: como é que uma nação dotada de tamanho espírito político pode ser tão instável?

Grande parte da sua obra centra-se na comparação entre os franceses e os ingleses de forma a concluir que a vida política francesa é perigosa já que questiona em demasia, reflecte em demasia, debate muito e acaba por questionar aquilo que constitui o Estado. Para Bagehot o carácter nacional francês era auto-destrutivo, por isso declarou, de forma celebrenemente conhecida, que “ele (o francês) acende uma luz, mas que luz é que ele irá acender é impossível de prever. Considero que nem ele próprio sabe.”³

Por altura do referendo em 2005, esta explicação



Catherine Marshall e Adriano Moreira



fazia sentido enquanto a maioria dos meus compatriotas parecia abalado: a nação começava a debater a necessidade do tratado — mesmo dentro das famílias, os seus membros discordavam — e no final, perguntavam para que é que servia a União Europeia e o quão perigosa era para a nossa identidade nacional. O paradoxo era o seguinte: nunca foi verdadeiramente definido aquilo que constituía a “identidade nacional”, tornando-se a expressão num conceito obscuro que podia ser utilizado por diferentes partidos políticos, em geral, como uma forma de oposição imediata a uma integração política europeia ulterior.

Para Olivier Costa e Paul Magnette, num ensaio intitulado “Sortir l’Union de la crise constitutionnelle” (“Como é que a U.E. pode ultrapassar a crise constitucional actual”), o debate conduziu ainda a uma crise de identidade, onde os franceses sentiram que aquilo em que acreditavam — a soberania nacional indefinida e conceitos de identidade, conjuntamente com a sua defesa do modelo social francês — seria subvertido e diluído numa Europa Federal.⁴ O facto de os franceses estarem então com dificuldades económicas não ajudou a elite política e os cidadãos a verem para além da situação nacional. De repente, o ideal de uma Europa pacífica e sólida, virada para a integração, tornou-se numa ameaça para os interesses nacionais mesquinhos. De facto, a principal dificuldade era dúplice: o tratado constitucional era ao mesmo tempo demasiado abstracto para apelar às necessidades simples e demasiado político para não dar lugar a um debate sobre o papel da França na Europa. (...)

O que estava a faltar era uma certa dose de pragmatismo (...). De facto, o esboço de tratado constitucional não era suficientemente prático para ser útil; e era perigoso precisamente porque complicava o assunto, em vez de ser ajustado às necessidades da população.

Além disso, a Convenção, dirigida por Valéry Giscard d’Estaing, esteve certamente demasiado absorvida pelo projecto para perceber quão desligada estava dos países da Europa. No seu ensaio sobre a crise constitucional⁶, Olivier Costa e Paul Magnette destacaram este erro, explicando que os debates que visavam clarificar o projecto do tratado constitucional nunca foram além das perspectivas limitadas daqueles que lhe estavam associados. Isto foi caso tipicamente europeu de uma elite europeia inexperiente e desligada da população europeia.

Por isso, depois da eleição presidencial em França, podemos perguntar em que medida Nicolas Sarkozy conseguirá reconciliar os franceses com o episódio político europeu, ao mesmo tempo que assegura que o debate dessas questões não se virará contra si e que não conduzirá uma nova rejeição.

As novas concepções do presidente francês e a ideia de um “tratado simplificado”

Com a eleição de Nicolas Sarkozy, o candidato da direita — líder do UMP, Union pour un Mouvement Populaire, — percebeu-se de imediato uma mudança em relação à Europa. As primeiras palavras pronunciadas pelo recém-eleito Presidente francês na noite da sua vitória foram as seguintes: “Hoje à noite, a França está de regresso à Europa”⁷. Resta saber se a Europa está de volta à França.

Este pronunciamento foi um sinal manifesto em prol da mudança, também principalmente porque adoptou uma retórica anti-europeia durante a campanha presidencial. Mas assim que terminou a eleição, o seu objectivo tornou-se explícito, foi assim que o discutiu com o Reino Unido, com a Alemanha, com a Bélgica e com a Espanha.

Nicolas Sarkozy é um pragmático que, tal como Blair, parece apoiar aquilo que funciona, quer seja proveniente de ideias de direita ou de esquerda. Neste sentido, existe uma verdadeira modificação política do espectro político — que foi visada pelo Presidente francês e incorporada no seu governo através da nomeação de ministros de direita e de esquerda (a nomeação de Bernard Kouchener como novo ministro dos negócios estrangeiros da esquerda humanitária foi um verdadeiro golpe no campo socialista). Há um forte sentido de renovação nesta abordagem que faz lembrar a onda “Cool Britannia” que varreu o Reino Unido quando o jovem e popular Tony Blair assumiu Albion há dez anos atrás. Contudo, tal como o Primeiro-ministro britânico, Nicolas Sarkozy corre o risco de ser criticado por cuidar primeiro da imagem e só depois do conteúdo, daí a sua constante promessa de querer ser julgado pelas suas acções.

Nesta perspectiva, o novo Presidente francês está a seguir uma via que é muito pouco comum na abordagem francesa em termos de política europeia: uma abordagem minimalista sustentada no interesse comum para alguns, no puro interesse próprio para outros⁸. O pragmatismo do Presidente francês sustenta-se na ideia de que a Europa pode ser útil nas questões que não podem ser resolvidas a nível nacional: tais como o terrorismo, a imigração, o clima e a política externa. O espírito ancestral no centro do ideal europeu — isto é, a paz através de um espírito de comunidade — pode ser substituído por outra coisa mais em sintonia com as necessidades actuais das nações.

Daí que, desde Setembro de 2006, ele tenha sido o defensor daquilo que começou por ser descrito como



um “mini-tratado” e que veio a conhecer-se como um tratado “simplificado.” A ideia principal passa por adoptar de forma rápida e indolor as reformas institucionais fixadas no projecto do tratado constitucional europeu. Isto significa que ele apoia, entre outras propostas, um Presidente do Conselho Europeu estável (eleito por uma maioria qualificada para um mandato de dois anos e meio, renovável), uma posição de ministro dos negócios estrangeiros da União e um voto de maioria qualificada na maioria das áreas. Isto também quer dizer que quer evitar a todo o custo as questões sociais e que pode defender uma abordagem caso a caso no que diz respeito a aspectos particulares (justiça, emigração). O facto de Nicolas Sarkozy não enfrentar o risco de um novo referendo sobre a questão – relembremos que ele quer que este tratado simplificado seja ratificado pelo Parlamento francês – demonstra que na sua perspectiva este assunto deve ser evitado, podendo conduzir a questões sensíveis acerca do sentido de identidade nacional. Saber se isto é, ou não, rigorosamente democrático, atendendo à existência de um referendo em 2005, é algo que não foi mencionado.

Este tratado simplificado não é assim tão simples, na medida em que pode conduzir à reabertura de outros capítulos que seria melhor permanecerem fechados, tais como as políticas comuns -- a Política Agrícola Comum, só para dar um exemplo.

Além disso, será que esta simplificação se traduz numa recusa em discutir outros assuntos? Tem-se a sensação de que para os outros 18 Estados-membros que já ratificaram o tratado constitucional, isto pode não ser muito diplomático, nem muito justo. Por que é que a França, e num grau menor a Holanda, têm a primazia devido à sua rejeição do tratado constitucional europeu, quando tantos Estados-membros votaram a favor? Por que é que devem ter mais consideração aqueles que bloquearam o processo de início em relação àqueles que votaram a favor?

No contexto actual – e naqueles 100 primeiros dias, quando a um novo líder é dada a possibilidade de alterar as coisas rapidamente -- a abordagem de Nicolas Sarkozy tem um propósito, mas necessita de uma explicação. Tal como sublinharam Paul Magnette e Olivier Costa num artigo publicado no jornal diário de centro-esquerda *Liberation*⁹, é mais fácil defender um tratado que é assinado tendo em vista uma finalidade específica -- tal como o Tratado de Maastricht de 1992 que lançou a moeda única (e a política externa) -- do que apoiar um verdadeiro projecto político, como a Constituição Europeia, que é demasiado teórico para apelar às pessoas. Nicolas Sarkozy dá mais valor à prática do que à teoria, e também em relação à Europa a sua estratégia parece dar mais valor ao conteúdo do que à forma.

O tratado simplificado que ele patrocina parece ser

uma moldura geral, cuja estrutura será um meio-termo entre as constituições rígidas e flexíveis dos países da Europa. Neste momento, a França considera a possibilidade de ter um tratado menos denso, o que irá permitir à União agir dentro de marcos menos definidos. (...)

Nicolas Sarkozy confia que os 27 países da União Europeia querem resolver esta questão; todavia, o facto de a União ter sido capaz de funcionar sem o tratado é a melhor prova de que as instituições da União funcionam, embora não tão bem quanto deveriam (a Comissão Europeia, o Conselho de Ministros, o Conselho Europeu, e o Parlamento Europeu), e que as outras questões, respeitantes ao domínio social, muito mais do que as puramente políticas, são a real dificuldade.

Provavelmente, a aprovação de um tratado simplificado é só o início; as verdadeiras questões — o capítulo social, o comércio global, a imigração ilegal, a Turquia, a política energética dos Estados-membros e a Política Agrícola Comum — são as que verdadeiramente irão pôr à prova as credenciais europeias do Presidente francês no futuro.

24

Conclusão

O projecto europeu da França é útil porque apoia o consenso. Nicolas Sarkozy até está preparado para pôr de lado a sua rejeição em relação à entrada da Turquia na União Europeia para se empenhar num acordo sobre as instituições europeias.

O facto de José Manuel Barroso ter organizado uma mini-conferência sobre este assunto em Sintra, Portugal, a 12 e 13 de Maio, com Ângela Merkel, o Primeiro-Ministro português José Sócrates e o esloveno Janez Janša — todos eles estão e estarão na presidência rotativa da União Europeia até Junho de 2008 —, demonstra que Nicolas Sarkozy tem seguido a abordagem correcta. Esta posição estratégica faz dele um arquitecto de renovação europeia e um moderador capaz de colmatar o fosso existente entre as nações que mais se opõem à Constituição Europeia — em especial o Reino Unido e a Suécia — e as que mais a apoiam.

De certo modo, a França, através do seu novo presidente, está na posição agradável do discípulo redimido depois de 2005, pronta a efectuar correcções e a seguir um caminho que possa ser aceitável para os outros 26 membros. E também pela primeira vez, a França está a propor uma solução aceitável ao Reino Unido, de modo a que Gordon Brown, o sucessor de Blair, possa considerar e aceitar um ténue tratado institucional muito mais de acordo com a tradição britânica — por si mesmo, isto é extraordinário e tem de ser sublinhado, nem é preciso mencionar os de-

sentimentos britânicos e franceses de longa data sobre a Europa. (...)

Acima de tudo, é neste aspecto que Nicolas Sarkozy já conseguiu algo de especial: já recuperou o papel que tradicionalmente tem sido o da França, isto é, o de ser o apologista enérgico de um belo projecto, com o qual a França cresceu durante 50 anos: a construção da Europa.

BIBLIOGRAFIA

Allies, Paul, «Une fausse Constitution pour un vrai Commonwealth», in: Masquet Brigitte (dir.), *La Constitution européenne en débats, Regards sur l'actualité* n° 307, janvier 2005, Paris, La Documentation française, 2005, pp.22-32.

Bagshot, Walter, "Letter III. On the New Constitution of France, and the Aptitude of the French Character for National Freedom", *The Inquirer*, 24 de Janeiro de 1852.

Bagshot, Walter, "Letter IV. — On the Aptitude of the French Character for National Self-Government", *The Inquirer*, 31 de Janeiro de 1852.

Bartolini, Stephano, *Restructuring Europe*, Oxford, OUP, 2005.

Costa, Olivier e Magnette, Paul, «Le non au référendum européen est un échec utile», *Libération*, 9-10 de Junho de 2007, pp.38-9.

Costa, Olivier e Magnette, Paul, «Sortir l'Union de la crise constitutionnelle», *Garnet Policy Brief*, 2007. www.garnet-eu.org.

Costa, Olivier, «L'Union européenne peut-elle s'accommoder durablement du Traité de Nice?», in: Masquet Brigitte (dir.), *La Constitution européenne en débats, Regards sur l'actualité* n° 307, janvier 2005, Paris, La Documentation française, 2005, pp.43-54.

Duhamel, Olivier, *Des raisons du «Non»*, Paris, Editions du Seuil, 2005.

Habermas, Jürgen, "Why Europe needs a Constitution", *New Left Review*, 11, Setembro-Outubro.

Peterson, John e Shackleton Michael, *The Institutions of the European Union*, Oxford, OUP, 2006.

Sarkozy, Nicolas, *Mon projet ensemble tout devant possible*, Compiegne, Imprimerie de Compiegne, 2007.

¹ Charlemagne (Nikolas Sarkozy): European plans. *The Economist*, 10 de Maio de 2007, p.32.

² Charlemagne. Constitutional conundrums. *The Economist*, 26 de Maio de 2007, p.32.

³ Charlemagne. Another European plan. *The Economist*, 10 de Maio de 2007.

⁴ Olivier Costa e Paul Magnette, «L'Union de la crise constitutionnelle», *Garnet Policy Brief*, 2007. www.garnet-eu.org.

⁵ In "Charlemagne Another European plan", *The Economist*, 26 de Maio de 2007.

⁶ Walter Bagshot, "Letter III. — On the Aptitude of the French Character for National Self-Government", *The Inquirer*, 24 de Janeiro de 1852.

⁷ Olivier Costa e Paul Magnette, «Sortir l'Union de la crise constitutionnelle», *Garnet Policy Brief*, 2007, p.5.

⁸ Olivier Costa e Paul Magnette, "Sortir l'Union de la crise constitutionnelle", *op.cit.*, pp.9-10.

⁹ "Charlemagne: Nicolas Sarkozy's European plans", *The Economist*, 10 de Maio de 2007, p.32.

¹⁰ "Charlemagne. Constitutional conundrums", *The Economist*, 26 de Maio de 2007, p.32.

¹¹ Olivier Costa e Paul Magnette, «Le non au référendum européen est un échec utile», *Libération*, 9-10 de Junho de 2007, pp.38-9.

**The Future of the European Constitution in View of the Results of
the French Presidential Elections on May 6th**

First I would like to start by thanking Joao Carlos Espada for inviting me to participate in such an inspiring meeting. The political future of Europe is our future and, even though I am certainly one of the few French citizens who feels European before feeling French, I am convinced that discussing the European project will help us to make it less remote. At a time when the European Constitution and its future are in the limelight again, after the setbacks of 2005, debating those questions is a necessity.

I am very overawed to have been asked to discuss my views with true experts on the question as I am a specialist on 19th century Britain and, on the face of it, my theme of research has got very little to do with the theme of this international meeting. I did warn Joao – trying to propose the most unelaborated subject I could find on the question – but after considering it more carefully and, especially, after following the debates at the time of the French Presidential election which ended on May 6th, once more in my career, I could measure to what extent the author I studied – Walter Bagehot, the Victorian political and economic journalist, editor of *the Economist* – enables me to understand fundamental questions, such as the ones of “national identity” and “national sovereignty”. These subjects have been at the heart of the debates surrounding the referendum on the European Constitution in France in 2005 and, once again, this year at the time of the presidential race, it reappeared. Why is “national identity” and “sovereignty” such a sensitive issue and how is it linked to the present debate over a new slimline institutional treaty favoured by the new French President, Nicolas Sarkozy? What does it say about the French nation?

My contribution on those themes will certainly throw a different light on what my esteemed colleagues will present – a much less specialized one – but the questions which are at the heart of the European project at the moment have already been asked and considered before, in other ways, at other periods; we just need to look over our shoulder and consider the past to shed what, I hope, will be a different light on those questions.

1. The French “no” to the European Constitutional Treaty

For most pro-Europeans who wanted deeper political integration, May 29, 2005 will certainly remain as a date to be forgotten: the French – one of the 6 original nations at the heart of Europe and its main advocate – rejected, through a referendum, the draft constitution which was supposed to organise former treaties, formalise new needs and ease further enlargements. The repercussions were deep, both in France and in Europe, as it led to a long year of pause in the constitutional process before Angela Merkel, the German Chancellor and holder of the EU presidency up to the end of June 2007, proposed in December 2006, to reconsider the constitutional process.

The crisis was two-fold in France: first, there was a strong feeling that Europe was not, as it had previously been for French leaders, central to Jacques Chirac’s government and second that the citizens had not understood the constitutional treaty, leading them to question the very existence of the European Union. This was extremely damaging as, along with the Dutch rejection, it shook the foundations of the EU.

It also made clear that up to 2004, most European treaties had been signed because of a strong coalition of key countries – the Franco-German couple being the most famous at the time of the Maastricht treaty for example – and that around this couple, there would be an aggregation of other countries, ready to be won over. Without that incentive the European project was at a standstill, remote from ordinary people’s needs.

The French, just like others, were wrongly led by the idea that Europe should give them something in return for the loss of what they saw as tantamount to what they were, that is to say their national identity. Referring to an institutional Europe was too inaccessible, too political, and in a way too dangerous.

The role of European institutions, especially that of the European Commission and of the Council of Ministers (now referred to as the Council of the European Union) was and is confused; explaining that the constitutional treaty would organise and simplify the working of the European Union added even more confusion.

Jacques Chirac himself warned the nation that saying “no” to the constitutional treaty would prevent the EU from working. This attitude of the political elite which consisted in blackmailing citizens into voting “yes” was the sign that there was no real political desire to carry on the constitutional project (unlike at the time of the Delors / Mitterrand duo). The spirit at the heart of the creation of Europe, which is to avoid another war on European soil, was drowned under constitutional questions which had little to do with the national problems

hitting France at the time. There seemed to be only two solutions offered to the French: either accept the idea of a Federal Europe, which questioned the concept of national identity leading in return to strong emotional feelings within the nation, or reject the constitutional treaty altogether. The crisis hit the country and also divided parties, as the Socialists in France fought over the choice to make. The referendum slowly separated people, families and parties; it gave rise to questions which were too strictly political to be functional, and too emotional to be reasonable.

However, two years after what most European specialists¹ have perceived as a very grave crisis, the French “non” to the constitutional treaty has been beneficial because, unlike what was foreshadowed, the EU was not prevented from working and found the ability to question what had happened. The amount of research published on the Constitution has been the sign of the vitality of the debate and in France² too, the reasons for the refusal were analysed and discussed. The initial shock was replaced by questions about the concept of national sovereignty and national identity which were closer to an Anglo-Saxon vision of Europe than to the traditional French one.

2. Understanding national characters: 19th century answers to 21st century questions

One of the main explanations for the refusal of the French was the fact that the people felt disconnected from the political project at the heart of the constitutional treaty. This was even worse as the Convention which was established by the European Council in December 2001 to draft the treaty was headed by a Frenchman, the former 1970's French right-wing President, Valéry Giscard D'Estaing. He gave the impression of being aloof and too closeted with the rest of the Convention to consider the needs of normal citizens and once more, the European Union appeared as too complicated, too theoretical for normal people to want to understand it. The constitutional treaty which was meant precisely to fight those beliefs and to simplify European institutions, led to a deeper misunderstanding which questioned the very essence of nations, the way in which they wanted to be ruled and how intrusive European institutions could become.

¹ Olivier Costa et Paul Magnette, « Sortir l'Union de la crise constitutionnelle », Garnet Policy Brief, 2007. www.garnet-eu.org.

² In: “Charlemagne. Another Fine Mess”, *The Economist*, May 26, 2005.

Those issues appeared again in the debates which took place in France this Spring at the time of the presidential election and it led me to question why the French were so wary of a political Europe, and why do the French think that their national identity is necessarily threatened by further European political integration?

I asked myself those questions in April as I was writing an article on Walter Bagehot's understanding of national characters – and in his comparison between what he saw, in the middle of the nineteenth century, as the very fiery French national character unfit for a liberal form of government and what he defined – I would never say so myself – as a British bovine stupidity fit for parliamentary government.

Bagehot is known for being a journalist, editor of *the Economist* from 1860 to 1877 and for his famous books *The English Constitution* (1867) and *Physics and Politics* (1872). In most of his works he compared myth and reality (for example in the work of government, between the efficient and dignified parts of the English Constitution) and focused on the evolution of political and social ideas. One of his greatest contributions to political thought, has been in his analysis of national characters as he compared them to see which type of government was best suited to which type of character. It is precisely in his vision of the French national character, that I understood the French refusal at the time of the Referendum in a different light.

For Walter Bagehot, the French were dangerous because they were too clever. According to him, their innate ability to question politics could lead them to question the very foundations of their state and, in turn, lead to a Revolution. Twice in 1789 and again in 1848, Revolutions affected the country, which destroyed what had been previously so painstakingly founded. For Bagehot, the liberal spirit at the heart of a state was to be nurtured if it was to grow. This is precisely what the French were unable to do. They were able to give the most adequate definitions of liberty but they were unable to make it work.

Bagehot based that belief on the fact that, throughout the 19th century, the French, as soon as they got close to a form of political stability on which something else could grow – and albeit inadequate –, they would collapse and rethink the form of the State. Let us remember that from 1789 to 1871, the French experienced two *coups d'Etat* (Bonaparte in 1799 and Louis-Napoléon Bonaparte in 1851), a consulate (1799-1804) (Concordat, 1801), a first Empire (1804-1814-1815), a restoration with two monarchies (1814-1830) (Louis XVIII-Charles X), a constitutional monarchy with Louis-Philippe (1830-1848) a second Empire (1852-1871) and three Republics (1792-1799, 1848-1851 and 1871). For Bagehot, this was a source of fascination: how could a nation endowed with so much political spirit, be so

unstable? A great part of his work focuses on the comparison between the French and the English (as well as the Italians and the Americans) to conclude that French political life is dangerous because it questions too much, reflects too much, debates over and over again and ends up questioning what makes the State. For Bagehot the French national character was self-destructive that is why he famously stated, concerning French people that, "He (the Frenchman) strikes a light, but what light he will strike it is impossible to predict. I think he doesn't know himself"³. What is the point of being clever if one only uses it only to deconstruct and never to build upon?

This explanation appealed to me as, at the time of the Referendum in 2005, most of my fellow countrymen seemed shaken: alongside those who did not care about the constitutional treaty, the rest of the nation started debating the necessity of such a treaty – even within families, members disagreed – and in the end, questioning what the European Union was for and how dangerous it was to our national identity. The paradox was that what made the "national identity" was never truly defined, the expression becoming a form of blurry concept which could be used by different political parties, generally as a form of immediate opposition to further European political integration.

For Olivier Costa and Paul Magnette, in an essay entitled "Sortir l'Union de la crise constitutionnelle" ("How the EU could overcome the current constitutional crisis"), the debate even led to an identity crisis in which the French felt that what they believed in – the undefined national sovereignty and identity concepts, along with their defence of a French social model – would be undermined and diluted in a Federal Europe.⁴ The fact that the French were struggling economically at the time did not help the political elite and the citizens to rise above national predicaments. Suddenly, the ideal of a peaceful and solid Europe, bent on integration, became a threat to the narrow-minded national interests. In fact, the main difficulty was two-fold: the constitutional treaty was both too abstract to appeal to simple needs and too political not to give rise to a debate questioning the role of France within Europe. Whatever the reasons – and both had nothing much to do with the constitutional treaty in itself – it could only lead to a refusal, even a rejection, of the European Constitution.

What was lacking was a certain dose of pragmatism or to use Bagehot's words in 1852, "politics are made of time and place – (...) institutions are shifting things, to be tried by and adjusted to the shifting conditions of a mutable world – (...) in fact, politics are but a piece of

³ Walter Bagehot, "Letter IV.—On the Aptitude of the French Character for National Self-Government", *The Inquirer*, 31 janvier 1852.

⁴ Olivier Costa and Paul Magnette, « Sortir l'Union de la crise constitutionnelle », Garnet Policy Brief, 2007, p. 5.

business – to be determined in every case by the exact exigencies of that case: in plain English – by sense and circumstances”⁵. In fact, the draft constitutional treaty was not practical enough to be useful and dangerous precisely because, instead of being adjusted to the needs of the people, it complicated the issue.

Furthermore, the Convention, led by Valéry Giscard d’Estaing, was most certainly too drawn into the project to perceive how disconnected from the peoples of Europe it was. Olivier Costa and Paul Mignette in their essay on the constitutional crisis⁶, have underlined this mistake explaining that the debates which were meant to clarify the draft constitutional treaty never rose above the confined quarters of those who were linked to it. This was a very European affair for an initiated European elite disconnected from the European population.

Therefore, a few weeks after the presidential election in France, one may wonder to what extent Nicolas Sarkozy can reconcile the French with the political chapter of Europe whilst guaranteeing that debating those questions again will not backfire on him and lead to further rejection.

3. The new French President’s views and the idea of a “simplified treaty”

With the election of Nicolas Sarkozy, the centre-right candidate – leader of the UMP, Union pour un Mouvement Populaire –, a change was immediately perceived considering Europe. The first words pronounced by the newly elected French President on the night of his victory were: “Tonight, France is back in Europe”.⁷ Whether Europe is back in France remains to be seen.

This statement was a clear signal in favour of change, mainly too, because he had, at times, adopted an anti-European rhetoric during the presidential campaign. But, once the election over, his aim was rather unambiguous as he discussed it as soon as possible with the UK, Germany (presiding over the European Union until the end of June 2007), Belgium and Spain.

Nicolas Sarkozy is a pragmatic who just like Blair, seems to favour what works, whether it is taken from the right or left wing ideas. In this sense, there is a true political modification of the political spectrum – which is sought after by the French President and embodied in his government in which he has appointed both right and left wing ministers (the

⁵ Walter Bagehot, “Letter III.-On the New Constitution of France, and the Aptitude of the French Character for National Freedom”, *The Inquirer*, January 24.

⁶ Olivier Costa and Paul Mignette, « Sortir l’Union de la crise constitutionnelle », *op.cit.*, pp. 9-10.

⁷ “Charlemagne. Nicolas Sarkozy’s European plans”, *The Economist*, May 10th 2007, p. 32.

appointment of Bernard Kouchner the new left-wing humanitarian foreign minister came as a real blow to the socialist camp). There is a feeling that traditional politics does not correspond to the present needs of the nation anymore. There is a strong sense of renewal in this approach which is truly reminiscent of the “Cool Britannia” wave which swept over the UK when the young and popular Tony Blair took over Albion, ten years ago. However, just like the British Prime Minister, Nicolas Sarkozy is in danger of being criticized for seeking image before substance, hence his constant pledge that he wants to be judged by his deeds.

In such a light, the new French President is following a course which is very unlike the French approach in terms of European policies: a minimalist approach based on common-sense for some, pure self-interest for others.⁸ The French President’s pragmatism is based on the idea that Europe might be useful on questions which cannot be fully dealt with at a national level: such as terrorism, immigration, climate and foreign policy. The old spirit at the core of the European ideal – i.e. of peace through a spirit of community – can be replaced by something else, much more in relation with the present needs of nations.

Hence the fact that ever since September 2006, he has been the advocate of what was first described as a “mini-treaty” and then what came to be known as only a “simplified” one. The main idea is to adopt the institutional reforms ingrained in the project of a European constitutional treaty swiftly and painlessly as possible. This means that he favours, amongst other proposals, a stable President of the European Council (elected by a qualified majority for a term of two and half years renewable once), a minister in charge of foreign affairs for the Union and qualified majority voting in most fields. This also means that he wants to avoid social questions at all cost and might favour a case-by-case approach concerning specified aspects (justice, immigration). The fact that Nicolas Sarkozy will not take the risk of a new referendum on the question – let us remember that he wants this simplified treaty to be ratified by the French Parliament – proves that this subject, which might lead to sensitive questions about the sense of national identity, should be best avoided in his view. Whether or not this is strictly democratic, considering that there was a referendum in 2005, has not been mentioned.

This simplified treaty is not that simple as it might still lead to the reopening of other chapters which might be better left unopened, such as common policies – the common agricultural policy to name but one.

⁸ “Charlemagne : Constitutional conundrums”, *The Economist*, May 26th 2007, p. 32.

Moreover, does this simplification mean a refusal to discuss anything else? One feels that for the 18 member states that have already ratified the constitutional treaty, this might be neither very diplomatic, nor very fair. Why should France, and to a lesser extent the Netherlands, have the upper hand because of their refusal of the European constitutional treaty when so many member countries have voted in favour of it? Why should those who blocked the process initially be given more consideration than those who had voted along?

In the present context – and in those famous 100 first days when a new leader is given the possibility of changing things quickly – Nicolas Sarkozy's approach has a point but it will take some explanation. As Paul Magnette and Olivier Costa have underlined in an article published in the left-of-centre daily newspaper *Liberation*⁹, it is easier to defend a treaty which is signed for a main specific task – such as the Maastricht treaty of 1997 which launched the single currency (and the foreign policy) – than to support a truly political project, such as the European Constitution, which is too theoretical to appeal to the people. Nicolas Sarkozy values practice over theory and with Europe too, his strategy seems to favour substance over form.

The simplified treaty he favours seems to be a general frame, whose structure will be at a cross between the rigid and flexible Constitutions of the countries of Europe. For once, France – which, it has to be reminded, has a real codified Constitution – is considering the possibility of having a loose treaty, which will enable the Union to work within its less defined scope. Just like the uncodified British Constitution, sanctified by Walter Bagehot, there seems to be a need for all those countries to adapt to a common system; and in that sense, less is better than more.

Nicolas Sarkozy is counting on the fact that the 27 countries at the heart of the European Union want to solve this question; however, the very fact that the Union has been able to function without it, is the best proof that the institutions of the Union work, albeit not as well as they should (the European Commission, the Council of Ministers, the European Council, and the European Parliament) and that other questions, concerning the social chapter, much more than the purely political ones, are the problem.

Eventually, passing a simplified treaty is just the beginning; the real questions – the social chapter, global trade, illegal immigration, Turkey, the member states' energy policy and the common agricultural policy – are the ones which will really test the French President's true European credentials in the future.

⁹ Olivier Costa and Paul Magnette, « Le non au référendum européen est un échec utile », *Libération*, 9-10 June 2007, pp. 38-9.

Conclusion

The French European project is useful because it favours consensus and is bent on starting something else. Nicolas Sarkozy is even ready to set aside his refusal to see Turkey become another member of the European Union to focus on an agreement on the European institutions.

The very fact that Jose Manuel Barroso organized a mini-summit on this question from May 12-13th at Sintra in Portugal with Angela Merkel, the Portuguese Jose Socrates and the Slovenian Janez Jansa – all of whom are and will be at the head of the European Union's rotating presidency from now on to June 2008 –, proves that Nicolas Sarkozy has been following the right approach. This strategic position makes him both an architect of European renewal and a moderator able to bridge the gap between the nations most opposed to the European Constitution – especially the UK and Sweden – and those in favour of it.

In a way, France, through its new President, is in the pleasant position of the redeemed pupil after 2005, ready to make amends and follow a path which might be acceptable to the 26 other members. For one of the first times too, France is also proposing an acceptable solution to the United Kingdom as Tony Blair's successor, Gordon Brown, could consider and accept a slimline institutional treaty much more in accordance with the United Kingdom's tradition – this is in itself sufficiently exceptional to be underlined, the British and the French's long-standing disagreements over Europe need not be mentioned.

The results of the French parliamentary elections of June 10-17 – especially if they give a wide majority to the new President, what seems to be the case – will enable Nicolas Sarkozy to follow his manifesto fully and put Europe back in the French debate.

More than anything, it is in that aspect, that Nicolas Sarkozy has already achieved something special: whether or not the European Summit of June 21-22 leads to a fresh start for the European Constitution, he has regained a role which had been traditionally that of France, I mean the strong advocate of a beautiful project alongside which France has evolved for the last 50 years, the construction of Europe.

Bibliography:

Allies Paul, « Une fausse Constitution pour un vrai Commonwealth », in Masquet Brigitte (dir.), *La Constitution européenne en débats, Regards sur l'actualité n°307 janvier 2005*, Paris, La Documentation française, 2005, pp.22-32.

Bagehot, Walter, "Letter III.-On the New Constitution of France, and the Aptitude of the French Character for National Freedom", *The Inquirer*, January 24.

Bagehot, Walter, "Letter IV.—On the Aptitude of the French Character for National Self-Government", *The Inquirer*, 31 janvier 1852.

Bartolini, Stephano. *Restructuring Europe*. Oxford: OUP, 2005.

Costa, Olivier and Magnette, Paul, « Le non au référendum européen est un échec utile », *Libération*, 9-10 June 2007, pp. 38-9.

Costa, Olivier et Magnette, Paul, « Sortir l'Union de la crise constitutionnelle », Garnet Policy Brief, 2007. www.garnet-cu.org.

Costa, Olivier, « L'Union européenne peut-elle s'accommoder durablement du Traité de Nice ? », in Masquet, Brigitte (dir.), *La Constitution européenne en débats, Regards sur l'actualité n°307, janvier 2005*, Paris, La Documentation française, 2005, pp.43-54.

Duhamel, Olivier. *Des raisons du « Non »*. Paris, Editions du Seuil, 2005.

Habermas, Jürgen, "Why Europe needs a Constitution", *New Left Review*, 11, September-October.

Peterson, John and Shackleton, Michael. *The Institutions of the European Union*. Oxford: OUP, 2006.

Sarkozy, Nicolas. *Mon projet : ensemble, tout devient possible*. Compiègne, Imprimerie de Compiègne, 2007.

"Charlemagne. Nicolas Sarkozy's European plans", *The Economist*, May 10th 2007, p. 32.

"Charlemagne : Constitutional conundrums", *The Economist*, May 26th 2007, p. 32.

"Charlemagne. Another Fine Mess", *The Economist*, May 26, 2005.

HÉRODOTE

revue de géographie et de géopolitique

2^e trimestre 2010

N° 137

22 €

GÉOPOLITIQUE DES ÎLES BRITANNIQUES

Hérodote

revue de géographie
et de géopolitique
n° 137



SOMMAIRE

- 3 Édito: les îles Britanniques, *Béatrice Giblin*
- 18 La question frontalière et les relations Irlande-Irlande du Nord: de la partition à une Irlande postnationale?, *Philippe Cauvet*
- 35 La communauté musulmane: une émergence tardive mais une installation durable dans le paysage politique et institutionnel britannique, *Vincent Latour*
- 57 Les organisations musulmanes et l'État britannique de 1980 à 2005: du local au national, *Romain Garbaye*
- 70 Le nord de l'Angleterre: l'affirmation d'un territoire politique et identitaire, *Mark Bailoni*
- 93 De King's Cross à St. Pancras, le nouveau quartier de l'Eurostar: géopolitique de 30 ans de conflits, *Peter Newman, Delphine Papin*
- 119 Conflits d'aménagement aux marges nord-est de la City de Londres, *Manuel Appert*
- 135 Le Royaume-Uni et l'Europe: toujours un malentendu?, *Pauline Schnapper*
- 148 Les Britanniques et la France depuis 2007: aux sources d'une nouvelle Entente cordiale?, *Catherine Hajdenko-Marshall*
- 162 La politique de défense britannique et le « *special relationship* » anglo-américain. L'hypothétique rééquilibrage euro-atlantique, *Jean-Sylvestre Mongrenier*
- 185 Des îles britanniques de l'océan Indien disputées: Diégo Garcia et l'archipel des Chagos, *Emmanuel Grégoire*
- 194 *Hérodote* a lu
- 206 Résumés
- 210 Abstracts

Les Britanniques et la France depuis 2007 : aux sources d'une nouvelle Entente cordiale ?

Catherine Hajdenko-Marshall¹

Évoquer les relations franco-britanniques revient inévitablement à s'interroger sur tous les clichés usités du lien amour-haine qui unirait les deux pays. Ces clichés sont durables, ce qui pousse les journalistes, comme les historiens, à utiliser l'oxymore d'une douce rivalité pour évoquer les inconstances de cette relation. *Best of Enemies* pour l'ouvrage de Robert Gibson ou *That Sweet Enemy* pour Robert et Isabelle Tombs, *Amie et rivale* pour l'historienne Agnès Tachin, pour ne citer que ces trois ouvrages encore récents.

Pourquoi est-il si difficile de s'attaquer à ces rapports sans utiliser le langage de l'ambivalence des sentiments – d'ailleurs, c'est souvent l'idée d'un mariage difficile entre les deux pays qui revient² – comme si notre voisine outre-Manche servait de miroir, tout à la fois repoussante et fascinante ? Pour les Français, les « Anglais » – terme qui ne correspond pas à la réalité géographique du Royaume-Uni et qui dévoile déjà toute la méconnaissance que les uns ont des autres – restent un objet de fascination. Qu'en est-il de l'autre côté de la Manche ? Comment les Britanniques perçoivent-ils les Français et ce regard a-t-il changé depuis l'élection de Nicolas Sarkozy le 6 mai 2007 ? Dans quelle mesure la vision qu'ont les Britanniques de la France nous aide-t-elle à comprendre les changements à l'œuvre depuis cette date ? François Crouzet, dans son célèbre ouvrage publié en 1985, *De la supériorité de l'Angleterre sur la France*, concluait ainsi : « Mon impression, dans le cas du couple franco-anglais, est que ces représentations

1. Maître de conférences en civilisation britannique à l'université de Cergy-Pontoise, membre du Centre de civilisation et identités culturelles comparées de la même université.

2. Voir l'article intéressant à ce sujet de Martin Kettle *et al.*, « The odd couple », *The Guardian*, 5 avril 2004.

seraient plutôt influencées par les vicissitudes des relations politiques entre les deux pays» [Crouzet, 1985, p. 428]. En 2009, l'historienne Agnès Tachin est venue compléter cette assertion, dans son ouvrage intitulé *Amie et rivale*, en montrant que la méconnaissance de l'autre, au sein des deux pays, alimente la source des incompréhensions entre les deux, tout autant que la politique. C'est pourquoi elle écrit : « Si les représentations mentales ont été influencées par le rapport de force existant entre les deux pays, il faut convenir aussi qu'elles se nourrissent d'elles-mêmes, indépendamment des faits » [Tachin, 2009, p. 46].

Ainsi, pour étudier la vision que peuvent avoir les Britanniques depuis 2007, il faut tout à la fois regarder les événements politiques marquants de la période et la façon dont ils ont été traités dans la presse de qualité mais également – on serait tenté de dire, surtout – dans la presse populaire britannique³. Au-delà des événements politiques eux-mêmes, que nous disent les sous-entendus, les choix éditoriaux faits et la façon dont l'information est traitée ? Quelle image de la France nous est transmise par les articles, par les clichés, mais aussi, finalement, par ce qui est ignoré et qui entretient l'incompréhension ? Enfin, dans quelle mesure les relations franco-britanniques depuis 2007 ne font-elles pas rejouer des moments passés d'une histoire agitée et parviennent-elles enfin à s'en affranchir ?

Trois moments clés, depuis 2007, ont été choisis en suivant cette idée : le début du mandat de Nicolas Sarkozy qui correspond pratiquement au moment où Gordon Brown devient Premier ministre (27 juin 2007), la visite d'État à Londres du président de la République française en mars 2008 et la réaction britannique face à l'opinion de Nicolas Sarkozy sur la question du voile islamique (de juillet 2009 à février 2010). Le 65^e anniversaire du débarquement, le 6 juin 2009, et le 30^e sommet franco-britannique du 6 juillet 2009 ont été écartés après l'analyse des articles y référant.

Le choix a été fondé sur ces trois moments car la transition politique Chirac/Sarkozy, qui correspond pratiquement à celle de Blair/Brown, a donné lieu à des articles d'une teneur différente que ceux de la période Chirac/Blair. La visite d'État de mars 2008, quant à elle, occupe une place à part, qui a suscité quantité d'articles sur la relation franco-britannique tout autant que sur le sujet plus futile de la première

3. L'ensemble des grands quotidiens britanniques dits « de qualité » a été consulté avec une préférence pour le *Daily Telegraph*, pour les idées représentatives de la droite, le *Guardian*, pour la gauche, l'*Independent*, pour les idées de centre gauche. Pour la presse populaire, l'incontournable tabloïd de droite – et ce même s'il a appelé à voter travailliste dans les treize dernières années – *The Sun* a été consulté ainsi que le *Daily Star* (de droite également) et le *Daily Mirror*, en faveur des travaillistes. L'hebdomadaire en faveur d'une vision libérale, *The Economist*, a été utilisé pour la troisième partie de cet article en raison de son étude de la question du voile en France.

HÉRODOTE

dame de France. Enfin, la question du voile islamique a été choisie pour le fait qu'elle pousse le Royaume-Uni à questionner sa propre façon de traiter le problème (en particulier suite aux attentats perpétrés à Londres le 7 juillet 2005). Ces trois moments sont aussi des jalons dans une relation qui, comme on va le voir, a changé.

Ils devraient aussi permettre de comprendre que la relation franco-britannique est fondée sur un rapport politique (Chirac/Blair, Sarkozy/Brown), sur des stéréotypes (visite d'État) mais également sur une méconnaissance (la question du voile). Certes, l'analyse de la presse à ces moments ne donne qu'une vision partielle du point de vue des Britanniques mais elle a le mérite de faire apparaître tous ces clichés durables, repris comme des vérités, et qui expliquent en partie pourquoi le lien franco-britannique est pétri d'incompréhensions et de préjugés.

Au-delà de la rivalité ancestrale et des poncifs se dessinent de nouvelles voies pour une relation franco-britannique qui serait apaisée et plus à même de servir le projet européen. Dans ce changement, le rôle des deux hommes d'État que sont Nicolas Sarkozy et Gordon Brown, eux-mêmes face à l'héritage houleux légué par le couple précédent formé par Jacques Chirac et Tony Blair, reste essentiel.

De Jacques Chirac à Nicolas Sarkozy : un changement attendu

Avant même d'évoquer le début du mandat présidentiel de Nicolas Sarkozy en mai 2007 et la démission de Tony Blair en faveur de Gordon Brown fin juin 2007, il faut nécessairement évoquer la période fin 2002-2007 où l'anglophobie en France et la francophobie au Royaume-Uni atteignirent une forme de paroxysme, exacerbée par les tensions politiques entre Jacques Chirac et Tony Blair. Autant le dire d'emblée, ces années, qui virent la célébration du centenaire de l'Entente cordiale en 2004, furent dépourvues de cordialité. Des désaccords au sujet de la PAC à Bruxelles en octobre 2002⁴ – qui menèrent au report du sommet franco-britannique de la fin de la même année – à la controverse liée à l'obtention des jeux Olympiques par le Royaume-Uni⁵ (au détriment présumé de la France) de début juillet 2005, en passant par la querelle autour de la guerre en Irak de janvier à mars 2003⁶, sans oublier le « non » français au référendum sur la Constitution

4. Philip Delves Broughton et Toby Helm, « French call of summit over Blair "insults" », *The Daily Telegraph*, 30 octobre 2002. Chirac aurait dit à Blair : « You have been very rude and I have never been spoken to like this before. » Voir également Martin Kettle *et al.*, « The odd couple », *The Guardian*, 5 avril 2004.

5. Tom Leonard, « It's galling to be French », *The Daily Telegraph*, 7 juillet 2005.

6. Voir l'ouvrage de sir Christopher Meyer [2005] – ambassadeur de la Couronne à Washington à l'époque – sur la période qui tend à montrer que la position des Français aurait pu bouger et qu'elle a été délibérément exagérée pour entrer en guerre sans une résolution des Nations unies.

européenne, perçu avec belle ironie au Royaume-Uni, les circonstances furent propices aux querelles. Durant cette période, la presse se fit l'écho des dissensions politiques au point que Chirac fut affublé dans le *Sun*, quotidien populaire proconservateur, du patronyme de « ver ». Régulièrement en 2005 et en 2006, les actions du « ver »⁷ furent narrées, décrivant un Chirac arrogant, désinvolte et corrompu, forme de stéréotype du Français.

La presse de qualité, plus en phase avec la réalité, tout en convoquant régulièrement l'histoire franco-britannique houleuse⁸, voyait là une occasion, pour les uns comme pour les autres, de servir leurs propres intérêts en pointant du doigt les insuffisances du voisin. Ainsi, dans un article du quotidien proconservateur *The Daily Telegraph* du 15 mars 2003 intitulé « J'accuse »⁹ en écho à celui de Zola un siècle plus tôt dans le journal *L'Aurore*, Toby Helm analysait ainsi les attaques de Blair sur Chirac :

La décision de Downing Street de monter une attaque antifrançaise concertée fait partie d'un effort désespéré de la part de Mr. Blair pour rallier du soutien en faveur de sa politique, au sein du Parti travailliste, du pays et des Nations unies¹⁰.

On le voit, la France et les Français servaient d'exutoire face à une situation politique mondiale tendue.

Les célébrations du centenaire de l'Entente cordiale en 2004 n'apaisèrent pas une situation qui devint une nouvelle période noire des relations franco-britanniques. Pour reprendre la belle ellipse du journaliste du *Guardian* (quotidien à la ligne éditoriale de gauche), écoutant le discours convenu du président Chirac au moment du centenaire : « Veto au Conseil de sécurité des Nations unies, camp de réfugiés de Sangatte, embargo illégal sur le bœuf britannique, *Hop Off You Frogs*¹¹, Charles de Gaulle, Azincourt, Waterloo, 1066 et tout ça¹². »

7. Pour ne citer que cet article, « We've said it before and we'll say it again, French President Jacques Chirac is a contemptible worm », « Shifty Chirac », *The Sun*, 27 juillet 2006.

8. Anon., « The reckless French », *The Daily Telegraph*, 14 mars 2003.

9. Toby Helm, « J'accuse », *The Daily Telegraph*, 15 mars 2003.

10. Voir également : Philip Delves Broughton et George Jones, « Blair's relations with Chirac at all-time low », *The Daily Telegraph*, 20 mars 2003 ; Andy Beckett et John Henley, « What row? », *The Guardian*, 6 mars 2003. Toutes les traductions de cet article sont de l'auteur.

11. Titre paru dans le *Sun* en 1984 pour critiquer le blocus de l'agneau anglais par les éleveurs français et utilisé plusieurs fois depuis. Ce fut aussi le titre d'une chansonnette – que l'on pourrait traduire par « Fichez le camp, *Frenchies* » ou « Du balai, les grenouilles » – écrite par un membre du *Sun* et chantée par des membres du tabloïd, sous le nom The Bizarre Boys, en réponse à la chanson de Renaud sur Margaret Thatcher – *Miss Maggie* – enregistrée en 1986.

12. John Henley, « Inside the Elysée palace », *The Guardian*, 18 novembre 2004.

De 2004 à 2005 en particulier, les occasions furent nombreuses d'exprimer toute la rivalité entre les deux pays, en particulier le fait que le Royaume-Uni ne manqua pas de railler le refus français le 29 mai 2005 au projet de Constitution européenne dont il avait été, en partie, parmi les artisans, et la non-obtention des JO en juillet de la même année. La presse britannique n'hésita pas à souligner chaque écart, comme le fait que Chirac aurait déclaré à Gérard Schröder et Vladimir Poutine, juste avant le sommet du G8 à Gleneagles et au moment où la décision du comité olympique allait être donnée : « La seule chose que les Britanniques aient jamais donnée à l'agriculture européenne est la vache folle¹³. » Cette phrase donna lieu à une longue réponse sous forme d'article de Boris Johnson – maire actuel de Londres – revenant sur la PAC, politique imposée par les Français et ses méfaits¹⁴.

Dès lors, l'élection de Nicolas Sarkozy en 2007, qui quelque temps avant son élection, en janvier 2007, s'était rendu à Londres pour s'adresser à la communauté française vivant là-bas et dont le discours libéral plutôt à même de plaire aux hommes de la City n'avait pas manqué d'être relayé dans la presse de façon positive¹⁵, fut perçue comme un nouveau départ pour les deux pays.

On le voit, et comme l'évoquait François Crouzet, la relation est subordonnée aux changements politiques. Dans ce sens, ce passage de Chirac à Sarkozy, d'une période de grande animosité à celle d'un renouveau, évoque d'autres moments du lien franco-britannique – en particulier celui de la signature de l'Entente cordiale le 8 avril 1904. Cet accord, qui semblait de prime abord un accord colonial visant tout particulièrement à repousser les visées allemandes sur des territoires occupés par les Français et les Britanniques, n'avait de cordial que le nom¹⁶. Les deux empires durent s'entendre pour éviter, face à des intérêts coloniaux identiques, d'en venir à une confrontation pratiquement ouverte comme ce fut le cas à Fachoda en 1898 où les troupes françaises du capitaine Marchand furent contraintes à un humiliant repli face à celles du général Kitchener. Même si, comme l'indique Robert Gibson dans *Best of Enemies*, Fachoda n'est pas resté aussi prégnant dans la mémoire britannique que dans la mémoire française [Gibson, 2004, p. 207], il est pratiquement impossible d'évoquer l'Entente cordiale de 1904 sans s'en

13. Toby Helm et Henry Samuel, « Chirac : "The only thing the British have ever given European farming is mad cow" », *The Daily Telegraph*, 5 juillet 2005.

14. Boris Johnson, « So, what has France done for farming? Given us the evil CAP », *The Daily Telegraph*, 7 juillet 2005.

15. Voir par exemple : Patrick Bishop, « Sarkozy hits cross-Channel campaign trail », *The Daily Telegraph*, 31 janvier 2007 ; Agnès Poirier, « Nicolas Sarkozy's : Blair's other special relationship », *The Guardian*, 1^{er} février 2007.

16. Voir Viot, Radice [2004].

référer à 1898 et de montrer que l'entente signée était un accord censé contenir les frictions. Une fois de plus, l'escalade dans la rivalité menait à une période de renouveau. Bien entendu, la Première Guerre mondiale qui suivit força les deux camps à se battre dans un même camp, mais aucune amitié sincère ne fut scellée face à des traumatismes identiques que chaque nation vécut de façon isolée. Une fois encore, les deux pays ne parvenaient à dépasser les rancœurs que pour en créer de nouvelles.

Vouloir lire l'accession au pouvoir de Nicolas Sarkozy à l'aune de l'histoire franco-britannique et considérer ce moment comme une nouvelle Entente cordiale après la crise Chirac/Blair est bien la façon dont les journalistes saisissent cette opportunité, comme si cette relation était un éternel recommencement et qu'il fallait chercher dans le passé les réponses pour l'avenir. Dans un article du *Guardian*, Sarkozy est décrit comme l'homme providentiel, un anglophile libéral prêt à faire changer l'Europe :

Le monde a changé sans commune mesure depuis 1904, à l'époque où fut signée l'Entente cordiale. L'une des seules constantes a été la volonté de la France et du Royaume-Uni de travailler ensemble depuis lors. À cette étape de leur histoire en dents de scie, le Royaume-Uni et la France peuvent écrire un nouveau chapitre dans l'histoire de leur relation. C'est à Monsieur Sarkozy et à notre futur Premier ministre Gordon Brown qu'il revient de s'assurer qu'il sera positif¹⁷.

Si Tony Blair fut l'un des premiers chefs d'État à rencontrer Nicolas Sarkozy après son élection au cours d'un dîner privé, la page était déjà tournée ; c'est bien Sarkozy et Brown qui auraient à écrire un nouveau chapitre, bien différent des autres.

La visite d'État du président français au Royaume-Uni (26-27 mars 2008) : entre désir de renouveau et vieux stéréotypes

« Trois ans sans une seule prise de bec fraternelle trans-Manche est extraordinaire. Cela ne peut pas durer »¹⁸, écrivait avec facétie l'un des journalistes du quotidien centre gauche *The Independent*, la veille de la visite d'État de Nicolas Sarkozy en mars 2008. Le mot d'ordre était lancé : les deux jours de cette visite orchestrée avec minutie des deux côtés de la Manche furent consacrés à l'état des relations franco-britanniques. Des articles plus sérieux aux reportages photos de la presse populaire, la visite fut l'occasion d'évoquer le meilleur comme le pire.

17. Roland Rudd, « The big thaw », *The Guardian*, 17 mai 2007.

18. John Lichfield, « The big question: As M. Sarkozy visits London, how cordial are Franco-British relations? », *The Independent*, 25 mars 2008.

Force est de constater que la présence de madame Carla Sarkozy fut la source d'autant de commentaires – y compris d'articles nombreux – que les sujets importants au cœur du sommet franco-britannique qui eut lieu au même moment.

Alors que la crise financière mondiale, les questions climatiques, la crise de l'énergie, la coopération nucléaire franco-britannique, la présidence française européenne dans la seconde moitié de l'année 2008, les JO de Pékin en juillet et l'augmentation du nombre des troupes françaises en Afghanistan auraient dû être au centre des préoccupations liées à cette visite, c'est bien davantage le couple Sarkozy-Brown¹⁹ en opposition au couple Chirac-Blair, l'histoire de l'animosité entre les deux pays²⁰ et les femmes françaises (Carla Sarkozy tout autant que Rama Yade, Rachida Dati et Christine Lagarde) qui dominèrent dans les journaux.

Il est presque déroutant de trouver les mêmes références au passé dans les articles britanniques – le fait que Nicolas Sarkozy ait eu à se tenir dans la galerie royale du Parlement où trônent deux peintures, l'une de Trafalgar, l'autre de Waterloo²¹, l'Entente cordiale ou encore la taille du président faisant nécessairement penser à Napoléon²² –, comme si pour parler de la France il fallait nécessairement convoquer le passé. Pourtant, après les articles teintés de préjugés de la période précédente, ceux de mars 2008 sont d'une tout autre teneur, ironiques parfois, mais plutôt bienveillants. C'est dans son discours donné à la Chambre des communes le 26 mars 2008 que Nicolas Sarkozy rendit un hommage appuyé au caractère endurant des Britanniques. Revenant tout à la fois sur la conquête anglo-normande, sur l'Entente cordiale de 1904, sur la guerre des tranchées, sur 1941 et sur le débarquement des Alliés du 6 juin 1944, il franchit une forme de frontière en proposant une nouvelle entente franco-britannique pour le XXI^e siècle, une entente amicale cette fois²³. Dans un entretien avec la BBC le mercredi 26 mars, le président français l'expliqua en ces termes :

L'Entente cordiale, moi je suis pour l'Entente amicale ! La cordialité, cela ne suffit pas. Je veux parler de l'amitié. Écoutez, cela fait suffisamment de temps maintenant

19. Con Coughlin, « Nicolas Sarkozy the rampant Anglophile », *The Daily Telegraph*, 28 mars 2008.

20. Voir John Lichfield, *loc. cit.*

21. Andrew Gimson, « Nicolas Sarkozy arrives in the UK but we all love Carla Bruni », *The Daily Telegraph*, 27 mars 2008.

22. En avril 2007, la couverture de l'*Economist* représentait déjà Nicolas Sarkozy sous les traits de Napoléon Bonaparte d'après le tableau de Jacques-Louis David *Le Passage du col du Grand-Saint-Bernard*.

23. Pour écouter le discours, consulter le site officiel de l'Élysée : http://www.elysee.fr/documents/index.php?mode=cview&cat_id=7&press_id=12_13&lang=fr (consulté le 21 janvier 2010).

que l'on ne se fait plus guerre, que l'on ne se dispute plus, on peut peut-être passer de la cordialité à l'amitié ! En tout cas, c'est le message. Et puis un deuxième message, cette amitié, je ne veux pas simplement que ce soit sur les principes. Je veux que cela soit concret²⁴.

Plus surprenant encore fut la réaction positive de Gordon Brown, qui évoqua une « Entente formidable »²⁵. Bien entendu, la visite était avant tout une rencontre qui avait pour objet de nouer des liens durables pour que le couple franco-britannique puisse prendre toute sa place au sein de l'Europe des 27. Et même si l'axe franco-allemand apparaissait en filigrane, c'était une définition nouvelle des forces au sein de l'Europe que Nicolas Sarkozy comptait donner.

Faire ici référence à l'Europe est essentiel car, autant pour le Royaume-Uni que pour la France – comme c'était le cas après Fachoda en 1898 et au moment de la signature du célèbre accord de 1904 –, les deux pays ont des intérêts communs (en particulier économiques) à défendre face à une politique européenne où l'axe franco-allemand a changé et où l'axe transatlantique anglo-américain n'est plus celui qu'il a été sous l'ère Bush/Blair. Ainsi, comme en 1904 face à une Allemagne belliciste et expansionniste, le couple franco-britannique devait se souder de nouveau pour défendre des intérêts convergents. Face à la globalisation, à la montée d'un islam radical, à une Union européenne élargie, la France et le Royaume-Uni – à la faveur de l'entente de Sarkozy et Brown – pouvaient tenter de nouer des liens nouveaux²⁶.

Les journalistes, après le discours de Nicolas Sarkozy, revinrent sur cette main tendue et sur cette opportunité à saisir pour la création d'un axe franco-britannique au sein de l'Europe²⁷. Du *Guardian* en passant par le *Daily Telegraph* et l'*Independent*, les commentateurs, encore méfiants face au président français²⁸,

24. Voir « Entretien de M. le président de la République avec la BBC (radio) », 26 mars 2008 : http://www.elysee.fr/search?q=entretien+avec+la+BBC&site=elyseev2&proxystylesheet=v2&output=xml_no_dtd&client=v2&lr=lang_fr&ie=utf8&oe=utf8&mode=html&getfields=video-image.nxtitle.nxcategory.topic.media-image (consulté le 21 janvier 2010).

25. Anne Penketh, « Brown and Sarkozy pledge to form "entente formidable" », *The Independent*, 28 mars 2008.

26. Timothy Garton Ash, « A historic compromise with France is exactly what Britain needs », *The Guardian*, 27 mars 2008.

27. Anon., « A partnership that could reshape the Continent », *The Independent*, 26 mars 2008 ; Anon., « A vision for Europe that Britain can share », *The Independent*, 28 mars 2008 ; Angélique Crisafis, « A charm offensive aimed at Europe », *The Guardian*, 29 mars 2008.

28. Adrian Hamilton, « Our unpredictable and troublesome guest », *The Independent*, 27 mars 2008 ; Con Coughlin, « Nicolas Sarkozy, the rampant Anglophile », *The Daily Telegraph*, 28 mars 2008 ; Simon Heffer, « Does Gordon Brown need Nicolas Sarkozy ? », *The Daily Telegraph*, 26 mars 2008.

HÉRODOTE

soulignèrent néanmoins le changement à l'œuvre. Pour Gordon Brown, à la fin de cette visite perçue comme un succès, il ne faisait pas de doute, dit-il, qu'« il s'agit là d'une nouvelle étape dans la relation dynamique qui relie la Grande-Bretagne et la France. Ensemble nous ferons face aux défis d'une époque mondiale nouvelle²⁹ ».

On pourrait en conclure que la France ne pouvait faire sans le Royaume-Uni et *vice versa*, mais c'est bien le contenu des articles de presse qui avait changé, comme si face à une crise, dans un monde en changement, le Royaume-Uni savait reconnaître les difficultés à venir et se tourner vers une vieille rivale.

La question de l'interdiction du voile en France : incompréhension et interrogation

Pour s'attaquer aux incompréhensions entre Français et Britanniques, la question du voile a été choisie car elle met en exergue le modèle républicain laïc à la française face au multiculturalisme britannique (politique lancée au début des années 1960 sous la houlette de Roy Jenkins pour intégrer peu à peu les populations nouvelles au sein de la société britannique). De la déclaration de Nicolas Sarkozy en juillet 2009 au moment de la mise en place de la mission parlementaire sur la question aux conclusions de janvier 2010, plusieurs articles, dans le *Guardian*³⁰ comme dans le *Daily Telegraph*³¹, utilisèrent le sujet pour s'en prendre soit à une France bien peu tolérante, soit comme pour le tabloïd *The Daily Star*, pour approuver la décision et demander un débat sur le multiculturalisme³². Le *Sun* adopta une attitude plus détachée, titrant le 24 juin 2009 « Is Sarkozy right to ban le [sic] Burka ? » et, le 8 janvier 2010, « A 700£ fine for Burka » sans être aussi ouvertement d'accord que son concurrent le *Daily Star*.

Au-delà du débat et du nombre de personnes concernées en France (moins de 0,1 % de la population), c'est davantage l'incapacité de la France à accepter l'islam qui est soulignée, ce qui, en soit, est une assertion contestable. Dans le cas des articles de la presse de qualité, le sujet de l'interdiction du voile est un prétexte pour évoquer le débat sur l'identité nationale et pointer du doigt l'image d'une

29. James Kirkup, « Nicolas Sarkozy urges Gordon Brown to commit to EU », *The Daily Telegraph*, 27 mars 2008.

30. Raphael Liogier, « France's attack on the veil is a huge blunder », *The Guardian*, 26 janvier 2010.

31. Voir Vicky Woods, « Tearing veils off women will help no one » *The Daily Telegraph*, 22 janvier 2010.

32. Anon., « Gaul Hail Sarkozy », *The Daily Star*, 3 juin 2009.

France en berne, où l'exception culturelle est brandie comme un rempart face à la globalisation. Il est aussi évoqué le fait qu'il est plus facile de s'en prendre à l'immigration que de s'attaquer à la crise financière et sociale qui ronge la France. L'incompréhension est de mise face aux prises de position claires de Hassen Chalghoumi, imam d'une mosquée au nord de Paris, interviewé par le *Daily Telegraph*³³, qui soutient une interdiction totale du voile au nom du respect des règles de la république laïque.

On pourrait s'attendre à ce que, suite aux attentats terroristes de Londres du 7 juillet 2005, les Britanniques aient modifié leur point de vue face à une approche multiculturaliste (elle-même remise en question depuis quelques années outre-Manche)³⁴ et beaucoup plus tolérante des mœurs des populations immigrées. Pourtant, hormis le point de vue du *Daily Star*, l'impression qui domine est bien celle d'un doigt accusateur pointé vers une France des droits de l'homme, peu respectueuse de l'Autre, sans voir que la politique antiterroriste mise en place après les attentats de 2005 ou l'ambivalence des gouvernements Blair et Brown face au Muslim Council of Britain, par exemple, remettent en question cette tolérance et cette intégration progressive par le multiculturalisme. Et pourtant également, à bien lire les sondages au Royaume-Uni, les chiffres donnent une autre vision : selon un sondage effectué par ComRes Poll³⁵ le 27 et 28 janvier dernier, 64 % des sondés britanniques sont en faveur d'une interdiction de la burqa dans les lieux publics comme les banques et les aéroports ; 36 % de la population est en faveur d'une interdiction totale de la burqa dans tous les lieux publics.

De même, à part l'*Economist*³⁶, peu d'articles reviennent sur les conclusions de la mission d'information parlementaire sur le port du voile en France de janvier 2010 qui tendent à montrer que les raisons pour lesquelles des femmes plutôt jeunes portent le voile, contrairement à leurs mères, semblent liées à une percée du salafisme, branche puritaine de l'islam radical. Face à de tels changements, l'approche multiculturaliste britannique serait inefficace en France, qui pratique une intégration où la citoyenneté et l'effort d'intégration des immigrants sont favorisés. Sans entrer dans le débat même sur l'interdiction ou non du voile islamique dans tous les lieux publics, on le voit, c'est toute une incompréhension

33. Sophie Taylor, « Paris imam backs France's burqa ban », *The Daily Telegraph*, 22 janvier 2010.

34. Romain Garbaye, « Les mobilisations politiques musulmanes après la guerre en Irak : contestation et affirmation d'une identité religieuse ». *Revue française de civilisation britannique*. « Le défi multiculturel en Grande-Bretagne », volume XIV, n° 3, automne 2007.

35. Voir <http://www.comres.co.uk/page16534040.aspx> (consulté le 12 février 2010).

36. Voir Anon., « France's ban on the burqa. The war of French dressing », *The Economist*, 16 janvier 2010, p. 27-28.

face à une politique d'intégration résolument différente qui se joue ici. Dès lors, que les préjugés dominant est presque naturel. Il s'agit ici d'une méconnaissance – hormis pour l'*Economist* – des politiques publiques dans les deux pays et du passé français face à la domination du clergé qui mena à la création d'une république laïque âprement gagnée au début du XX^e siècle en France.

Plus intéressant encore, à rechercher les chiffres pour le Royaume-Uni, d'autres données apparaissent pour la France, qui donnent un regard nouveau sur le point de vue français, et en retour permettent de contrecarrer les attaques britanniques. Publiées dans les *Cahiers d'En Temps Réel* en septembre 2009, les recherches sur les statistiques ethniques en France de Rahsaan Maxwell, chercheur américain de l'université du Massachusetts, dévoilent que les statistiques ethniques existent en France – alors que l'idée reçue est que ce n'est pas le cas car il est interdit de demander l'origine ethnique des habitants français dans les sondages et études – et que, contrairement à tout ce qui pourrait être pensé, « ce qui semble le mieux fonctionner [en France], c'est l'intégration culturelle, le sentiment d'appartenance à une même communauté d'une société devenue plus diverse sous l'effet de migrations venues d'outre-mer, de Méditerranée ou d'Afrique ». Et, tout aussi intéressant, une autre enquête, effectuée cette fois par le Pew Research Center en 2006, et citée en introduction à l'article de Rahsaan Maxwell, est commentée par Patrick Weil qui dévoile ainsi :

En France, le degré d'intégration culturelle et de tolérance religieuse est plus élevé que partout ailleurs. 81 % des musulmans britanniques se sentent d'abord musulmans avant d'être britanniques alors que pour seulement 7 % c'est l'inverse ; 42 % des musulmans français se sentent d'abord français contre 46 % d'abord musulmans, dans un pays où la moitié des musulmans ne sont pas de nationalité française. 74 % des Français non musulmans considèrent qu'il n'y a pas de conflit entre être musulman pratiquant et vivre dans une société moderne, tandis que [...] que 54 % des Britanniques [...] pensent au contraire qu'il y a conflit. Enfin, c'est en France que le degré d'opinion favorable des chrétiens et des musulmans vis-à-vis les uns des autres est le plus élevé³⁷.

Face à de tels résultats, on s'interroge, d'une part, sur la méconnaissance qu'ont les médias français de ces chiffres qui infirment bien des idées reçues, mais également sur le point de vue des journalistes britanniques d'une France où l'intégration ne serait pas bonne et où le degré de tolérance entre les religions serait moins élevé qu'ailleurs. L'incompréhension et le jugement de l'Autre passent d'abord

37. Rahsaan Maxwell, « Pour en finir avec un faux débat : les statistiques ethniques », *En Temps Réel. Cahier n° 40*, septembre 2009, www.entempsrceel.com (consulté le 12 février 2010).

par une ignorance de l'Autre comme on le voit avec cet exemple, mais c'est à croire que les Britanniques ont besoin du miroir de la France pour s'interroger sur eux-mêmes comme dans l'article du *Daily Star*, quitte à garder une opinion fautive.

Et c'est bien dans ce sens que la contribution d'Agnès Tachin au débat sur la relation franco-britannique prend toute sa force, elle qui montre que « les représentations mentales [...] se nourrissent d'elles-mêmes, indépendamment des faits³⁸ ». Il faut en convenir avec elle, tel est bien le cas concernant certaines descriptions même si, peu à peu, la représentation qu'ont les Britanniques de la France est en passe de changer.

Conclusion

Comme on a tenté de le montrer, le lien Sarkozy/Brown, même s'il a connu en décembre dernier ses propres frictions autour de la nomination de Michel Barnier au poste de commissaire européen, menant au report d'une visite du président français à Londres et promettant encore des tensions concernant le devenir de la PAC, n'en demeure pas moins un lien fécond³⁹ qui les a amenés à faire des déclarations communes – comme la tribune conjointe parue dans le *Wall Street Journal* le 10 décembre 2009 sur la régulation du système bancaire après la crise financière mondiale commencée en 2008. Davantage encore, une véritable coopération navale franco-britannique dans le cadre de l'OTAN semble se profiler pour réduire les coûts pour les deux pays⁴⁰.

Les mentalités évoluent entre les deux pays concurrents : La France ne peut seulement se contenter d'une relation forte avec l'Allemagne car, en pleine période de crise financière, sociale et environnementale, c'est avec les grands pays de l'Europe qu'une solution pourra être trouvée. Ainsi, comme en 1904 avec la signature de l'Entente cordiale, suite à la quasi-rupture après Fachoda, le couple franco-britannique se trouve des liens pour protéger ses intérêts communs. De son

38. Cité *supra*, p. 151.

39. Voir le message de soutien adressé par Nicolas Sarkozy à Gordon Brown au moment d'une conférence de presse commune le 12 mars 2010, à l'aube d'une élection générale au Royaume-Uni, qui montre que la « coopération exemplaire » fondée entre les deux hommes aurait grand intérêt à se poursuivre : <http://www.elysee.fr/webtv/conference-de-presse-conjointe-du-president-et-de-m-gordon-brown-premier-ministre-du-royaume-uni-video-13-1591.html>. (consulté le 13 mars 2010).

40. Martin Kettle, « My heart refuses to race to this cross-Channel love-in », *The Guardian*, 4 février 2010; James Lyons, « French to join with our Navy to save us cash », *The Daily Mirror*, 4 février 2010.

côté, le Royaume-Uni ne peut plus s'appuyer sur la « relation spéciale⁴¹ » avec les États-Unis pour qui le Royaume-Uni est d'autant plus intéressant qu'il est correctement intégré dans une Europe forte.

La France est un miroir pour le Royaume-Uni qui cherche dans ses failles à célébrer sa force. Pourtant, le constat reste le même depuis des siècles, « la meilleure des ennemis » est précieuse en temps de crise et ni la France ni le Royaume-Uni ne peuvent faire l'économie d'une nouvelle entente face aux défis économiques, sociaux et environnementaux que la période impose. Comme le montre Pauline Schnapper dans son ouvrage *La Grande-Bretagne et l'Europe : le grand malentendu*, le Royaume-Uni est un acteur à part entière du projet européen qui, par la City de Londres, en est la place financière de renom, qui avec la France s'est accordé – après le traité de Saint-Malo de 1998 – sur la création d'une force de défense européenne en lien avec l'OTAN et qui, bien plus que la France, s'est ouvert aux pays européens de l'Est. Dès lors, il est probable que les Français et les Britanniques s'entendent, pour éviter les luttes de pouvoir usitées et cycliques, et ce, paradoxalement, grâce au projet européen. Dans un entretien dans le *Guardian* sur l'avenir de la relation entre les deux pays, l'historien Robert Tomb déclarait réaliser que :

[...] l'Europe ne va pas devenir un Empire français c'est peut-être la raison pour laquelle les Français sont incertains face à l'Europe. Ainsi, il existe une certaine logique à ce que les deux marchent main dans la main. C'est une possibilité⁴².

Il semble que les deux vieux adversaires aient peut-être enfin compris la leçon et que, fatigués de comparer leurs mérites, ils aient assimilé le fait qu'ils ne pourraient pas s'égaliser et, se tournant d'un commun accord vers un autre idéal, aient enfin pu changer d'horizon. Le 7 juillet 2005, alors que les JO de 2012 venaient d'être attribués aux Britanniques, un journaliste du *Daily Telegraph* posa la question suivante à des Français : « Est-ce que la défaite fut d'autant plus douloureuse qu'elle se fit au profit des Britanniques ? Plusieurs personnes répondirent qu'elles étaient simplement heureuses qu'un pays européen ait gagné. Chose étonnante, elles semblaient parler sérieusement⁴³. » D'une certaine façon, la surprise de ce journaliste est le signe que les mentalités sont en passe de changer des deux côtés de la Manche et que cette fois ce sont sans doute les hommes et les peuples, plus que la politique, qui seront au cœur de cette mutation.

41. Ce mythe, comme celui de l'insularité britannique, a été remis en question par Pauline Schnapper [2000].

42. Robert Tomb cité par Stuart Jeffries, « Plus ça change », *The Guardian*, 25 mars 2006.

43. Tom Leonard, « It's galling to be French », *The Daily Telegraph*, 7 juillet 2005.

Bibliographie

- APRILE S., BENSIMON F. (2006), *La France et l'Angleterre au XIX^e siècle*, Créaphis, Paris.
- BELI. P. M. H. (1996), *France and Britain, 1900-1940 : Entente and Estrangement*, Longman, Londres et New York.
- (1997), *France and Britain, 1940-1994 : The Long Separation*, Longman, Londres et New York.
- BOUCHER-RIVALAIN O., HAJDENKO-MARSHALL C. (2008), *Regards des Anglo-Saxons sur la France au cours du long XIX^e siècle*, L'Harmattan, Paris.
- CROUZET F. (1985), *De la supériorité de l'Angleterre sur la France*, Librairie académique Perrin, Paris.
- DASSY F., HAJDENKO-MARSHALL C. (2006), *Sociétés et conflit : enjeux et représentation*, L'Harmattan, Paris.
- GARBAYE R. (2007), « Les mobilisations politiques musulmanes après la guerre en Irak : contestation et affirmation d'une identité religieuse », *Revue française de civilisation britannique*, « Le défi multiculturel en Grande-Bretagne », volume XIV, n° 3, automne 2007.
- GENET J.-P. *et al.*, (2007). *Les idées passent-elles la Manche ? Savoirs, représentations, pratiques (France-Angleterre, X^e-XX^e siècle)*, Presses universitaires Paris-Sorbonne, Paris.
- GIBSON R. (2004), *Best of Enemies. Anglo-French Relations since the Norman Conquest*, Impress Books Ltd, Exeter.
- MEYER sir Ch. (2005), *DC Confidential, The Controversial Memoirs of Britain's Ambassador to the US at the Time of 9/11 and the Run-up to the Iraq War*, Weidenfeld and Nicolson, Londres.
- SCHNAPPER P. (2000), *La Grande-Bretagne et l'Europe : le grand malentendu*, Presses de Sciences Po, Paris.
- TACHIN A. (2009), *Amie et rivale. La Grande-Bretagne dans l'imaginaire français à l'époque gaullienne*, P.I.E. Peter Lang, Bruxelles.
- TOMBS R. I. (2007), *That Sweet Enemy. The French and the British from the Sun King to the Present*, Pimlico, Londres.
- VIOT J., RADICE G. (2004) (dir.), *L'Entente cordiale dans le siècle*, Odile Jacob, Paris.

GÉOPOLITIQUE DES ÎLES BRITANNIQUES

C'est le premier numéro qu'*Hérodote* consacre intégralement aux Îles britanniques, alors que l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, autres grands pays de l'Union européenne, ont fait l'objet de numéros de la revue dans les années 1990. Or, s'il est vrai que le Royaume-Uni et l'Irlande n'ont pas connu un bouleversement géopolitique comparable à la réunification allemande, s'y pose pourtant la question de la nation.

L'existence d'un parti nationaliste écossais, d'un mouvement terroriste tel que l'IRA qui a sévi jusqu'à ces dernières années en Ulster, ou encore les attentats de Londres en juillet 2005 réalisés par de jeunes Britanniques musulmans et qui ont fait 56 morts et 400 blessés ont aussi montré que le modèle d'intégration britannique n'était pas sans faille. Il était donc plus que temps qu'*Hérodote* se penche sur ces territoires européens si comparables aux autres par nombre de problèmes géopolitiques, mais dont les populations sont soucieuses de préserver quelques particularités qui en font des Européens entièrement à part.

Les îles Britanniques, *Béatrice Giblin*. – La question frontalière et les relations Irlande-Irlande du Nord : de la partition à une Irlande postnationale?, *Philippe Couvet*. – La communauté musulmane : une émergence tardive, mais une installation durable dans le paysage politique et institutionnel britannique, *Vincent Latour*. – Les organisations musulmanes et l'État britannique de 1980 à 2005 : du local au national, *Romain Garbaye*. – Le Nord de l'Angleterre : l'affirmation d'un territoire politique et identitaire, *Mark Bailoni*. – De King's Cross à St Pancras, le nouveau quartier de l'Eurostar : géopolitique de trente ans de conflits, *Peter Newman, Delphine Papin*. – Conflits d'aménagement aux marges nord-est de la City de Londres, *Manuel Appert*. – Le Royaume-Uni et l'Europe : toujours un malentendu?, *Pauline Schnapper*. – Les Britanniques et la France depuis 2007 : aux sources d'une nouvelle Entente cordiale?, *Catherine Hajdenko-Marshall*. – La politique de défense britannique et le « *special relationship* » anglo-américain. L'hypothétique rééquilibrage euro-atlantique, *Jean-Sylvestre Mongrenier*. – Des îles britanniques de l'océan Indien disputées : Diego Garcia et l'archipel des Chagos, *Emmanuel Grégoire*. – *Hérodote* a lu. – Résumés. – Abstracts.



Éditions La Découverte, 9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris

ISSN 0338-487X

ISBN 978-2-7071-6453-7

22 €

Travaux et documents du CIRAC

L'EST ET L'OUEST
FACE À LA
CHUTE DU MUR

Question de perspective

Sous la direction de
Michèle WEINACHTER

CIRAC

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	7
INTRODUCTION	
Michèle Weinachter <i>La chute du Mur de Berlin : fin d'un monde, début d'une nouvelle ère</i>	13
CONSTRUCTION ET CHUTE DU MUR DE BERLIN : REMISE EN PERSPECTIVE	
Henri Froment-Meurice <i>La construction du Mur de Berlin</i>	25
Andrzej Paczkowski <i>La chute du Mur dans la pensée polonaise : la peur et le rêve</i>	35
Peter Hartmann <i>La révolution est-allemande de 1989 et la réaction des dirigeants allemands</i> <i>Témoignage et retour sur les faits</i>	45
Jocelyne Arquembourg <i>Berlin 9 novembre 1989 – Les sens de l'événement</i>	53
LES EUROPÉENS DE L'OUEST FACE À LA CHUTE DU MUR	
Georges Saunier <i>Défaire le Mur sans défaire l'Europe : la diplomatie française au pied du mur</i>	67
Catherine Hajdenko-Marshall <i>Le spectre du passé ou la réaction de Margaret Thatcher face à la chute du Mur</i>	87
Matthieu Trouvé <i>Le gouvernement espagnol face à la chute du Mur de Berlin</i>	99
Ute Weinmann <i>Réactions et réorientations politiques en Autriche face à l'ouverture du Rideau de fer et à la chute du Mur de Berlin</i>	111
Gérard Bossuat <i>La Communauté européenne et les bouleversements consécutifs à la chute du Mur – la panne politique</i>	123

LES EUROPÉENS DE L'EST FACE À LA CHUTE DU MUR

Joanna Nowicki
*La Table Ronde, le 4 juin 1989 et la chute du Mur – Tout a commenté en Pologne.....*137

Elisabeth du Réau
*La Hongrie, les prémices du changement et les réactions concernant la chute du Mur*147

Julien Thorel
*Yougoslavie : l'héritage titiste à l'épreuve de la chute du Mur –
une mise en perspective politico-historique*157

Nicolae Păun
*La chute du Mur de Berlin, symboles et action en Roumanie.....*171

AU-DELÀ DE L'EUROPE, RÉACTIONS D'EST EN OUEST

Françoise Thom
*Les Soviétiques devant la chute du Mur de Berlin*185

Nicolas Vaicbourdt
*« A good development » : l'administration Bush et les enjeux de la chute du Mur*193

Hugues Tertrais
*Le 9 novembre 1989 à Pékin et Hanoï : un « non-événement » ?*207

Janice Argailot
*Cuba, Fidel Castro et le Mur : d'une chute silencieuse à ses conséquences proclamées*219

Meung-Hoan Noh
*Les conséquences de la chute du Mur de Berlin et de l'unification de l'Allemagne
sur le processus de rapprochement entre les deux Corées*231

POSTFACE

Stephan Martens
*L'Est et l'Ouest après la chute du Mur de Berlin :
quel avenir européen ?*249

CHRONOLOGIE 1989-1990 : QUELQUES DATES IMPORTANTES261

LES AUTEURS263

LE SPECTRE DU PASSÉ OU LA RÉACTION DE MARGARET THATCHER FACE À LA CHUTE DU MUR

Catherine HAJDENKO-MARSHALL

À l'occasion de la célébration des vingt ans de la chute du Mur, le Foreign Office a décidé, au cours de l'été 2009, de déclassifier une série de documents portant sur la période. Ces riches sources primaires permettent de mieux comprendre les réactions de Margaret Thatcher, Premier ministre conservateur de mai 1979 à novembre 1990, face à l'événement, sa peur d'une unification trop rapide et sa méfiance face à la perspective d'une Allemagne réunifiée. Hantée par le spectre du passé – celui de la seconde guerre mondiale – Margaret Thatcher apparaît souvent comme hésitante et d'une extrême prudence face à la marche de l'Histoire. Son attitude contraste avec celle des diplomates britanniques qui l'entouraient, qui tentaient de l'aider à dépasser sa conception d'une Allemagne potentiellement dangereuse pour le reste de l'Europe. Ces archives récemment ouvertes permettent de saisir cet écart entre une Margaret Thatcher dépassée par l'événement et les diplomates britanniques qui, à l'époque, se devaient de rester silencieux face aux positions politiques défendues par leur Premier ministre.

Il est de notoriété commune que Margaret Thatcher, Premier ministre conservateur de mai 1979 à novembre 1990, a été prudente face à la chute du Mur ; ce qui l'est moins, en revanche, c'est combien elle s'opposa à son équipe et aux diplomates du *Foreign and Commonwealth Office*¹ sur cette question.

Au cours de l'été 2009, le *Foreign Office* a pris la décision de déclassifier plus de cinq cents pages de correspondance sur la période de l'unification allemande de 1989 à 1990 – et ce, dix ans avant que les documents ne tombent dans le domaine public². La lecture des documents regroupés dans un volume – lettres, rapports et comptes-rendus de réunions – se révèle riche à plus d'un titre. D'une part, la lecture de ces archives permet de vivre l'événement de la chute du Mur de

l'intérieur et de voir combien les diplomates avaient anticipé les changements alors que Margaret Thatcher, elle, n'était pas prête ; d'autre part, ils sont la preuve des grandes tensions apparues entre le Premier ministre et son équipe du ministère des Affaires étrangères (en particulier Douglas Hurd, ministre des Affaires étrangères et Sir Christopher Mallaby, ambassadeur de la couronne à Bonn).

Les documents déclassifiés offrent un éclairage nouveau sur cette période et permettent d'observer combien Margaret Thatcher vivait dans la peur du passé, à savoir celui d'une Allemagne forte, belligérante et nécessairement dangereuse pour le reste de l'Europe³.

Pour comprendre pourquoi et comment cette attitude a pu poser problème à l'époque (voire jusqu'à nos jours), il faut revenir sur la réaction immédiate de Thatcher et de son gouvernement face à l'événement, sur la question de l'unification perçue comme un danger et sur ce tournant historique manqué par la Dame de fer.

Enfin, en guise de conclusion, on ne manquera pas de s'interroger sur les raisons de la déclassification de ces documents qui permettent aux diplomates et « aux hommes de l'ombre »⁴ de se démarquer des décisions d'un Premier ministre qui se trouvait alors proche de la fin.

La réaction immédiate de Thatcher face à la chute du Mur

Depuis l'été 1989, les liens entre le Royaume-Uni et l'Allemagne fédérale n'étaient pas des plus harmonieux⁵. La diplomatie britannique savait qu'elle manquait de leviers en RFA à la fois parce que le Royaume-Uni était – et est resté – un partenaire européen hésitant et parce que la relation entre le chancelier Kohl et Margaret Thatcher était peu nourrie.

La lecture des archives l'atteste : des mouvements de l'été 1989 aux grandes manifestations en RDA en octobre, la réaction de Thatcher était de s'en tenir au principe d'autodétermination des peuples et d'éviter d'apporter un quelconque soutien à Helmut Kohl. Deux rapports produits en octobre 1989 par le *Foreign Office* intitulés « Explosion en RDA » et « La réunification allemande »⁶ imposèrent cette position – qui était, à ce moment-là, la position commune des diplomates britanniques et du Premier ministre. Il est intéressant de constater que l'unification – ou réunification⁷, terme encore employé à ce moment – était bel et bien envisagée par l'équipe du ministère des Affaires étrangères, qui travaillait dans ce sens depuis avril 1989⁸.

Ce n'est que vers la fin octobre 1989, face à la réaction réservée – voire franchement hostile – de Thatcher quant à un soulèvement possible en RDA, que les diplomates du *Foreign Office* et les conseillers spéciaux du Premier ministre

s'inquièrent des répercussions possibles sur l'image du Royaume-Uni. Si dès début octobre, John Major, alors encore ministre des Affaires étrangères (jusqu'au 26 octobre 1989), avait déjà été alerté par les conseillers du *Foreign Office* du manque de soutien de Thatcher à la RFA face aux événements en RDA, l'accélération du rythme prit de court l'ensemble des acteurs britanniques¹⁰.

Le départ d'Erich Honecker le 18 octobre, les manifestations croissantes en RDA, la démission du cabinet le 7 novembre, du *Politburo* le 8, l'autorisation donnée aux habitants de la RDA de se rendre à l'Ouest le soir du 9 novembre menant à la chute du Mur dans la nuit du 9 au 10 novembre, plongèrent Margaret Thatcher et son équipe dans des affres de modération qui ne convenaient plus à la situation. Bien au contraire, la brusque chute du Mur de Berlin demandait une réaction forte de soutien à la RFA, ce que les hommes du *Foreign Office* comprirent, eux, immédiatement.

Le 10 novembre au matin, en réponse aux questions persistantes d'un journaliste sur une possible unification, Thatcher réagit de la façon suivante :

Je pense que vous allez bien trop vite, bien trop vite ! Il faut prendre ces choses étape par étape et les gérer très sagement. Ils disent maintenant vouloir une véritable démocratie en Allemagne de l'Est. C'est une chose de le dire mais il faut vraiment vous appliquer à la créer. Il vous faut créer les partis, il vous faut créer un système électoral et le mettre en œuvre. C'est cela qui constitue la première étape¹¹...

La prudence qui caractérise cette réponse est celle qui s'imposa dans tous les discours de Thatcher jusqu'en février 1990 et le début des négociations dites « 2 + 4 ». Cette allocution était en faveur des citoyens de la RDA mais ne s'adressait pas aux Allemands dans leur ensemble. C'est sans doute la première des erreurs de Thatcher.

Douglas Hurd – nouveau ministre des Affaires étrangères britannique nommé le 26 octobre 1989 – fit preuve, à trois reprises entre le 9 et le 15 novembre 1989, de la même retenue concernant une possible unification, répétant ainsi que : « L'unification allemande n'était pas à l'ordre du jour »¹².

Aux yeux de Margaret Thatcher, soucieuse d'une Allemagne trop vite unifiée, la question allemande prenait un tour déplaisant. Dans son autobiographie *The Downing Street Years*, elle s'en explique ainsi :

Une Allemagne réunifiée est simplement bien trop grande et puissante pour n'être seulement qu'un autre acteur au sein de l'Europe. En outre, l'Allemagne s'est toujours tournée vers l'Est tout autant que vers l'Ouest, bien que ce soit l'expansion économique plus que l'agression territoriale qui soit la manifestation actuelle de cette tendance. Par sa nature même, l'Allemagne est, par conséquent, une force déstabilisante plus que stabilisante en Europe¹³.

Pour le Premier ministre britannique, ce qui comptait avant tout était d'éviter les erreurs du passé et toute unification de l'Allemagne était subordonnée à un accord préalable sur la question de la frontière germano-polonaise, sur l'Oder et la Neisse, sur le devenir des troupes soviétiques en RDA et sur la possibilité pour l'Allemagne unifiée d'obtenir l'arme nucléaire.

Comme le rappelle l'historien Frédéric Bozo à juste titre, contrairement à la France, le Royaume-Uni ne s'était pas engagé dans une véritable réconciliation avec l'Allemagne qui était, de fait, perçue comme « une puissance perturbatrice qui continuait d'avoir des prétentions hégémoniques sur le continent européen »¹³.

Margaret Thatcher ne le cachait pas mais ses convictions profondes, réminiscences d'une autre période, dérangeaient. Ainsi peut-on lire dans son autobiographie un passage sur le caractère national allemand qui laisse perplexé :

Depuis l'unification de l'Allemagne sous Bismarck, en partie sans doute parce que l'unification nationale vint si tard, l'Allemagne a oscillé de façon imprévisible entre l'agressivité et le sentiment de doute sur elle-même. Les voisins les plus proches de l'Allemagne, comme les Français et les Polonais, en sont davantage conscients que les Britanniques et les Américains moins encore que les autres... Mais peut-être que le premier peuple à reconnaître le « problème allemand » est le peuple allemand contemporain, dont la vaste majorité est déterminée à ce que l'Allemagne ne soit pas une grande puissance capable de s'exercer aux dépens des autres. La véritable origine de l'*Angst* allemand signifie le supplice de la connaissance intime de soi-même¹⁴.

Ce discours, bien plus proche des opinions proclamées dans la première moitié du XX^e siècle et après la seconde guerre mondiale n'était plus adapté à 1989. Certes, elle s'en explique dans ses écrits, Thatcher ne voulait pas d'une Allemagne forte qui puisse ébranler l'Europe, mais elle ne voyait pas que sa circonspection et son analyse exagérée étaient entendues comme une opposition à l'unification et allaient être à l'origine d'une nouvelle phase d'incompréhension germano-britannique.

Dès le début, l'unification perçue comme un danger

Quelques semaines après la chute du Mur, le 28 novembre 1989, Helmut Kohl proposa, sans consulter ses homologues étrangers, un plan en dix étapes qui devait permettre une unification rapide, ce qui renforça Margaret Thatcher dans son idée que cet empressement était suspicieux et devait absolument se faire sous l'égide des quatre puissances victorieuses en 1945 (les États-Unis, l'URSS, la France et le Royaume-Uni).

Au-delà de son appréhension face à une Allemagne unifiée et dominante au sein de l'Europe, Margaret Thatcher était aussi soucieuse quant à une déstabilisation possible de Gorbatchev. Une coalition de communistes et de nationalistes pouvait renverser Gorbatchev et plonger l'Europe dans des difficultés bien plus grandes encore. C'est aussi la raison de son insistance à protéger les frontières européennes, les structures de l'OTAN et celles du traité de Varsovie en l'état au moment de la rencontre des leaders de la Communauté européenne du 18 novembre 1989. Elle voulait éviter un bouleversement à l'Est qui serait potentiellement dangereux pour l'Ouest. Dès lors, l'unification ne pouvait être que nocive à ses yeux.

Il faut rappeler que Margaret Thatcher était dans sa dixième année à *Downing Street* et que les difficultés croissantes au sein de son cabinet sur la question européenne avaient mené à la démission du ministre des Finances Nigel Lawson et à un remaniement ministériel, fin octobre 1989, qui la laissa affaiblie. En outre, elle ne pouvait plus compter sur la relation spéciale qu'elle avait nouée avec le président Reagan jusqu'à son départ début janvier 1989, la privant d'un partenaire de taille sur le plan international. Elle se tourna alors vers la France et vers François Mitterrand pour tenter, avec lui, de résister à l'unification allemande. Les archives sont éloquentes et montrent qu'en marge du sommet européen en décembre 1989 à Strasbourg, Mitterrand et Thatcher se rencontrèrent à deux reprises (à l'initiative du président français) pour évoquer la question. Dans une lettre de Charles Powell, secrétaire privé de Margaret Thatcher, à Stephen Wall, secrétaire privé du ministre des Affaires étrangères, Mitterrand apparaît comme aussi inquiet que Thatcher de l'accélération des événements :

Il [Mitterrand] craignait que le Premier ministre [Thatcher] et lui-même se retrouvent dans la situation de leurs prédécesseurs dans les années trente qui n'avaient pas su réagir face aux avancées constantes des Allemands¹⁵.

Dans la même lettre, un peu avant ce passage, Charles Powell rapportait les déclarations suivantes de Thatcher :

Les quatre grandes puissances étaient encore quelque peu impliquées en Allemagne et à Berlin. Le président Mitterrand fit remarquer que les Allemands semblaient l'avoir complètement oublié. Le Premier ministre dit que le chancelier Kohl n'avait aucunement conscience des sentiments des autres en Europe et semblait avoir oublié que la division de l'Allemagne était le résultat d'une guerre que l'Allemagne avait (elle-même) commencée¹⁶.

On le voit, son urgence à enrayer l'unification prenait racine dans les ruines de la seconde guerre mondiale. Il apparaît clairement dans les archives qu'elle s'opposa à son équipe sur ce point car les diplomates qui se trouvaient sur

le terrain, en particulier l'ambassadeur britannique à Bonn, Sir Christopher Mallaby, voyaient les résultats désastreux d'une telle politique¹⁷.

Dès que l'unification devint inéluctable, Mitterrand – plus fin stratège que Thatcher – invita Helmut Kohl à Latché début janvier 1990 pour évoquer avec lui l'avenir de la construction européenne et s'assurer de l'engagement de l'Allemagne unifiée. Margaret Thatcher, maintenant seule face à une réalité qu'elle refusait, fut contrainte de changer, au grand soulagement de l'équipe du *Foreign Office* qui pendant plus de trois mois avait tenté d'effacer les traces de la réserve glaciale d'une Thatcher aveuglée par le passé.

La plus grosse erreur reste sans aucun doute que Thatcher a tant tardé à réagir positivement à l'unification de l'Allemagne – jusqu'en février 1990. S'il fut pardonné à François Mitterrand de ne pas avoir prononcé de discours fort, tant attendu dès la chute du Mur, il ne fut pardonné à Thatcher une distance qui pouvait faire penser à de la mauvaise volonté dès la chute du Mur. Sa prudence face à l'événement – un scepticisme proche de la cécité – a entaché son rôle et par extension celui du Royaume-Uni dans l'unification allemande. Sir Christopher Mallaby avait pourtant mis en garde le *Foreign Office* à plusieurs reprises en novembre, puis en décembre, du manque de réaction préjudiciable du Premier ministre. En janvier 1990, dans une lettre à Douglas Hurd, il déclarait : « Le Royaume-Uni est ici perçu sans doute comme le moins positif des trois alliés occidentaux, et comme le moins important »¹⁸. Le mal était fait et quand Thatcher commença enfin à changer de discours début février 1990 face une unification assurée, elle ne put retrouver le rôle qu'elle avait joué sur la scène internationale avant novembre 1989. Le rôle positif joué par les Britanniques au moment des négociations dites « 2 + 4 » ne parvint pas à faire changer le sentiment initial, à savoir que ces derniers étaient hostiles à une Allemagne unifiée et, surtout, constituaient un bien mauvais partenaire européen.

Ainsi, l'euro-scepticisme de Margaret Thatcher faisait d'elle un piètre allié pour une Allemagne unifiée qui attendait de prendre toute sa place au sein de cette Communauté européenne. Le tournant manqué en novembre 1989 est aussi celui du Royaume-Uni avec la Communauté européenne et son projet phare, l'union économique et monétaire. Dans ce sens, 1989 marque la fin de l'ère Thatcher avec une bataille au sein même de son cabinet entre, d'un côté, le Premier ministre et ses fidèles euro-sceptiques très à droite du parti et, de l'autre, les pro-européens (Michael Heseltine, Kenneth Clarke et Nigel Lawson). La démission de Nigel Lawson, ministre des Finances de 1983 à 1989, opposé à Thatcher sur la question de l'adhésion au système monétaire européen, mit le Premier ministre dans une dangereuse situation au sein même de son parti qui mena à sa fin, un an après, en novembre 1990.

Les conservateurs eurosceptiques, avec Thatcher à leur tête, devaient maintenant non seulement faire face au projet d'une Europe politique et influente sur la scène internationale mais avec cette fois, en sus, une nouvelle Allemagne et une complicité franco-allemande bien dangereuse à gérer.

Le tournant manqué pour Thatcher ?

Il est indéniable que Margaret Thatcher fit preuve d'un manque de discernement face aux attentes des Allemands qui comptaient sur un soutien dès les premières heures de la chute du Mur. Les conséquences de son refus de faciliter l'unification rayonnèrent à la fois sur la scène internationale mais aussi au sein même du royaume.

Les lettres sont nombreuses – en particulier au mois de janvier 1990 – adressées par un Sir Christopher Mallaby de plus en plus mal à l'aise à l'équipe du *Foreign Office*. Elles reviennent sur la nécessité impérieuse d'envoyer des messages de soutien au chancelier Kohl ou en faveur de l'unification, ou des messages positifs tout court, peu importe la teneur, pour enrayer les critiques à l'encontre du gouvernement Thatcher. Dans une lettre en date du 1^{er} février adressée à Douglas Hurd, il explique que « la critique de la Grande-Bretagne est plus audible et bien plus acérée » et s'empresse de proposer des recommandations – non suivies d'effet – pour amener à un changement¹².

Douglas Hurd tenta de faire comprendre à Margaret Thatcher les conséquences de son attitude mais comme l'attestent les échanges de janvier à février 1990, les points de vue publiés dans la presse étaient très négatifs envers Thatcher. Par exemple, interrogé par le *Osnabrücker Zeitung*, le Dr Otrfried Henning, membre du ministère de l'Intérieur, déclara : « Au moment où Helmut Kohl parvient à diriger la politique internationale avec succès et est en passe de marquer l'histoire comme le chancelier artisan de l'unité allemande, Madame Thatcher ne devrait pas lui planter un poignard dans le dos »²⁰. Tel était le sentiment qui prédominait.

Il fallut attendre le 28 février pour que le *Foreign Office* fût enfin autorisé à envoyer un message en faveur de l'unification. Pour Sir Christopher Mallaby, dans une lettre du 22 février adressée au ministre des Affaires étrangères, il faudrait maintenant du temps pour rattraper les erreurs :

La réputation de la Grande-Bretagne en Allemagne est à son plus bas depuis des années. [...] Les hommes politiques et les médias critiquent avec amertume la Grande-Bretagne et le Premier ministre en personne et cela inclut ceux de centre-droite qui ont admiré les réussites de la Grande-Bretagne dans les années quatre-vingts. La raison en

est, aux yeux du public, notre attitude face à l'unification allemande. De novembre à janvier, nous donnions l'impression d'être réticents à l'unification et quand nous nous sommes finalement exprimés, nous avons eu à cœur de souligner qu'il fallait retarder les choses. La comparaison avec la France est à notre désavantage, plus encore avec les États-Unis et maintenant avec l'URSS²¹.

Cependant, en dépit d'un inflexionnement de son opinion, Thatcher continua à faire des interventions jugées malheureuses par ses diplomates. Dans une interview à *Der Spiegel* en mars 1990, elle revint sur l'intransigeance de Kohl face à la question de la frontière germano-polonaise qui augurait mal du sommet germano-britannique quelques jours après (les 29 et 30 mars 1990).

Puis des fuites dans la presse dévoilèrent que le Premier ministre avait demandé à rencontrer des historiens américains et britanniques dans sa résidence de Chequers²² et que le mot d'ordre avait été « d'être obligeants avec les Allemands »²³. Les archives sont assez étonnantes sur ce séminaire privé qui se tint le 24 mars 1990 ; le compte-rendu rédigé par Lord Powell montre que les conséquences de l'unification furent traitées mais également les sujets suivants : « Qui sont les Allemands ? », « Ont-ils changé ? », « Une Allemagne unifiée aspirera-t-elle à dominer l'Europe de l'Est ? », « Quel cadre doit être construit pour l'avenir ? ». On le voit, Thatcher avait enfin compris qu'il était temps d'accepter l'inévitable et de commencer à penser l'avenir. Cependant, ce document témoigne de l'étendue de son aversion des Allemands – voire d'une incompréhension totale face à un peuple qu'elle jugeait selon les critères de la seconde guerre mondiale. Frédéric Bozo parle « d'une vision churchillienne de l'Allemagne »²⁴ mais c'est davantage une vision stéréotypée des Allemands dans son expression la plus négative.

Malheureusement pour Margaret Thatcher, le compte-rendu confidentiel parut conjointement dans *The Independent on Sunday*²⁵ et dans *Der Spiegel* en juillet 1990, alors même qu'une interview donnée au *Spectator*²⁶ en parallèle acheva de donner une image déplorable d'un Premier ministre germanophobe. La lecture des passages consacrés aux Allemands dans son autobiographie, publiée en 1993, permet à peine de moduler ce constat²⁷.

En ce qui concerne les liens avec les États-Unis, Thatcher comprit assez tôt après la chute du Mur qu'elle ne pourrait pas convaincre Bush-père d'adopter son point de vue. Seule face aux grands leaders européens, Thatcher perdit son rang de chef d'État écouté.

Ce qui demeure, c'est la frustration des diplomates du *Foreign Office*, contraints de conseiller, voire, dans le cas de Sir Christopher Mallaby, de plaider pour une intervention un tant soit peu positive du Premier ministre en faveur

le l'unification, sans être entendus. Plus affligeant encore pour ces hommes-entus par leur allégeance au pouvoir en place, leur rôle incontestable dans les négociations dites « 2 + 4 » débutées à Paris en mars 1990 fut occulté par la presse et dans l'opinion publique, la rhétorique thatchérienne recouvrant la période de sa réserve.

À terme, cette intransigeance finit par entacher le rôle que Thatcher avait joué dans la fin de la guerre froide – comme si cette erreur de jugement colorait l'ensemble de son image. Avec la chute du Mur en novembre 1989 commença son inexorable descente de la scène internationale et au sein même de son pays. Les grandes oppositions au sein de son cabinet face à la question européenne – liée à la question de l'unification tout autant qu'à la question de l'union économique et monétaire – eurent raison d'elle en novembre 1990 quand sa chute fut annoncée. Au même moment à Paris, le sommet de la CSCE (Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe) du 19-21 novembre 1990 scella l'unification allemande.

Au terme de cette courte analyse, deux questions s'imposent : Thatcher est-elle jugée sévèrement à l'aune du contexte de l'époque ? Et quelle est la portée réelle de ces documents déclassifiés dix ans avant la date butoir ?

La première question soulève deux aspects de la réaction thatchérienne : le premier, qui reste son inaptitude à accepter la portée de cet événement historique que personne n'avait envisagé se produire aussi rapidement et le second, une forme de refus – perçu comme de l'arrogance – face à une Allemagne unifiée qui allait devenir un membre fort de l'Union européenne.

Cependant, en novembre 1989, elle n'avait pas entièrement tort, en tant que chef d'État, de s'inquiéter face à une Allemagne qui serait unifiée sans garanties – d'où sa conversion aux négociations dites « 2 + 4 » qui devaient donner des garanties suffisantes à tous les acteurs, avec la reconnaissance de l'intangibilité des frontières, le renoncement de l'Allemagne à l'arme nucléaire et l'incorporation de l'Allemagne unifiée au sein de l'OTAN.

Il faut sans doute rappeler ici que Thatcher avait connu la seconde guerre mondiale et les privations des années après-guerre alors que le Royaume-Uni était l'un des vainqueurs. Plus pertinent encore, sa prise de pouvoir en 1979 faisait suite à une période de crise intense qui avait laissé le royaume dans une piètre situation financière et sociale alors même que la RFA s'était reconstruite pendant toutes les années après-guerre pour devenir un pays stable et un modèle économique.

Au moment de sa chute en novembre 1990, elle revint sur ses premières années au pouvoir dans un discours prononcé à la Chambre des communes qui rappelait sa

détermination à faire se relever le pays. Elle cita l'un des ambassadeurs du Royaume-Uni (Nicholas Henderson) qui, en 1979, n'hésita pas à déclarer : « C'est sans honte que nous nous décrivons comme l'un des pays les moins prospères d'Europe. Le pronostic est démoralisant dans un avenir prévisible »²⁸. Et c'est ce pays-la dont Thatcher prit la tête en 1979 ; sa bataille pendant les années 1980 fut de redonner au pays l'image d'un État correctement gouverné, qui ne serait pas subordonné à une Europe forte. Sa politique nationale et sa politique européenne allaient de pair : le euroscepticisme de Thatcher était celui d'une patriote qui voyait ce que le Royaume-Uni donnait à l'Europe mais qui ne voyait pas ce qu'elle recevait en retour. Toute sa bataille dans les années 1980 pour récupérer ce qui lui semblait être la part des Britanniques dans le cadre de la politique agricole commune émanait de ce sentiment selon lequel le Royaume-Uni était un vainqueur vaincu alors que la RFA avait déployé ses ailes pour s'imposer avec un Deutsche Mark fort.

Dès lors, face à la chute du Mur, Margaret Thatcher voulait s'assurer que personne – encore moins une Allemagne unifiée sans garanties pour les pays vainqueurs de la seconde guerre mondiale – ne serait suffisamment fort pour dominer l'Europe. Dans ce sens, elle remplit, pour son pays, son rôle d'un Churchill des temps modernes et il est trop aisé de la juger avec le recul que nous avons aujourd'hui.

Ce qui reste sans doute difficile à accepter pour les diplomates britanniques est que Thatcher ne réagissait pas différemment des autres leaders politiques mais que contrairement à Mitterrand, elle n'a pas su cacher son hésitation face à l'événement. Percy Cradock, conseiller de Margaret Thatcher pour les Affaires étrangères, déclare ainsi : « Le Premier ministre n'était pas la seule à penser ainsi et à vivre l'événement de la sorte. D'autres chefs d'État occidentaux partageaient ses préoccupations [...]. Ce qui fit la différence, c'est que ses homologues surent composer leur attitude et s'exprimer en public de façon très différente »²⁹.

Au-delà de son incapacité à saluer la chute du Mur, c'est son incapacité à comprendre que le monde avait changé – que le spectre du passé ne pouvait plus hanter l'Europe – qui la retint à jamais dans le contexte d'une Europe divisée. Alors que ses mémoires la font apparaître pour la postérité comme une eurosceptique convaincue peu encline à s'épancher sur le sort des Allemands en 1989, Margaret Thatcher, qui fut pourtant l'un des acteurs de la fin de la guerre froide, est maintenant accablée par des archives qui prouvent – si besoin était – combien sa dernière année au pouvoir fut un échec international, national et personnel.

Dès lors, comment lire ces archives aujourd'hui disponibles ? On ne peut manquer de souligner, par cette déclassification avant l'heure, la revanche des diplomates sur les politiques. Les hommes de l'ombre sortent grandis de la lecture de ces docu-

ments – eux qui, avant même le 9 novembre 1989, avaient compris ce qui se jouait véritablement en Europe cette année-là. On pense ici aussi à Sir Christopher Mallaby qui n'eut de cesse de répéter combien cette politique thatcherienne était dramatique pour les relations germano-britanniques. Au-delà des égarements d'une Dame de fer usée par le pouvoir, leur véritable engagement aux côtés des Allemands et leur perspicacité permettront peut-être – du moins, on le souhaite – de redonner une image plus juste du rôle réel des diplomates britanniques au moment de la chute du Mur et de l'unification et de montrer qu'une fois février 1990 passé, Margaret Thatcher finit enfin – mais à sa façon – par les écouter.

Notes

1. Ministère des Affaires étrangères et du Commonwealth. Utilisation de la version courte « *Foreign Office* » sera préférée dans cet article. Les traductions sont de l'auteur.
2. Salmon P., Hamilton K., Twigge S. (dir.), *German Unification, 1989-1990*, archives regroupées par le *Foreign Office*, Londres et New-York, Routledge, 2009.
3. Thatcher M., *The Downing Street Years*, Londres, Harper Collins Publishers, 1993, p. 789-799.
4. Malingre V. et Subtil M.-P., « Entente cordiale contre l'histoire » dans *Le Monde*, n° 20103, du 12 septembre 2009, p. 3.
5. Salmon P., Hamilton K., Twigge S. (dir.), *German Unification 1989-1990*, *op. cit.*, p. 12-13.
6. *Ibid.*, p. 45-51 et p. 68-78.
7. Comme le rappellent les historiens du *Foreign Office* dans la remarquable introduction à leur recueil de documents sur la période (*Ibid.*, p. 9, n. 2), l'usage du terme « réunification » ou « unification » faisait référence à un retour à l'Allemagne de 1937 – à savoir incluant le territoire à l'est de la ligne Oder-Neisse placé sous administration polonaise en 1945 ainsi que la ville de Königsberg (Kaliningrad) incorporée dans l'URSS – alors qu'« unification » faisait uniquement référence à celle de la RFA et la RDA. L'usage du terme « réunification » est utilisé dans tous les documents de 1989 ; ce n'est qu'à partir de 1990 que le terme « unification » est préféré.
8. *Ibid.*, p. 45-51.
9. *Ibid.*, p. 42-44.
10. Thatcher M., « Margaret Thatcher discusses the fall of the Berlin Wall », Making the History of 1989, Item 70, <http://chm.gmu.edu/1989/items/show/70> (consulté le 19 septembre 2009).
11. Salmon P., Hamilton K., Twigge S. (dir.), *German Unification 1989-1990*, *op. cit.*, p. 190, n.3.
12. Thatcher M., *The Downing Street Years*, *op. cit.*, p. 791.
13. Bozo F., « Entretien : Peter Mitterand / L'Unification allemande était légitime », dans *Le Monde*, hors-série *La liberté à l'Est*, septembre-novembre 2009, p. 73.
14. Thatcher M., *The Downing Street Years*, *op. cit.*, p. 791.
15. Salmon P., Hamilton K., Twigge S. (dir.), *German Unification 1989-1990*, *op. cit.*, p. 154-165.
16. *Ibid.*
17. Voir les lettres de Mallaby de novembre 1989 dans : *Ibid.*, p. 100-146.
18. *Ibid.*, p. 190.
19. *Ibid.*, p. 238.
20. *Ibid.*, p. 296.
21. *Ibid.*, p. 303.
22. Il s'agit de Gordon Craig, Fritz Stern, Norman Stone, Lord Dacre, Timothy Garton Ash et George Urban.
23. Salmon P., Hamilton K., Twigge S. (dir.), *German Unification 1989-1990*, *op. cit.*, p. 302-309.

24. Boto F., « Entretien : Paul Martin et l'Union européenne », art. cit., p. 74.
25. *The Independent on Sunday*, du 15 juillet 1990.
26. « Saying the unsayable about the Germans » dans *The Spectator* du 14 juillet 1990.
27. Thatcher M., *The Downing Street Years*, t. 1, p. 791.
28. *House of Commons*, vol. 181, p. 445-453, 22 novembre 1990.
29. Craddock R., *In Pursuit of British Interests: Reflections on Foreign Policy under Margaret Thatcher and John Major*, Londres, John Murray, 1997, p. 111.

L'EST ET L'OUEST FACE À LA CHUTE DU MUR

Question de perspective

La chute du Mur de Berlin le 9 novembre 1989 a surpris le monde entier. Il est tombé aussi rapidement qu'il avait été construit : en une nuit. Avec le recul, l'événement apparaît en réalité comme un épisode -- certes très important par lui-même -- dans un processus qui a commencé quelques mois, et même quelques années auparavant, et dont les prolongements se font ressentir jusqu'à aujourd'hui, dans un monde devenu pourtant très différent. Mais quelles furent les réactions, en Europe et ailleurs, dans la période qui a suivi ce choc ? Une fois passée la stupeur -- quasi-générale, et au-delà des scènes de joie de nombreux citoyens du monde entier relayées par les médias, les attitudes face à cet événement ont été, d'Est en Ouest, fort diverses. Elles sont fonction de la situation politique et géopolitique du pays concerné et de ses intérêts à ce moment-là, de son rapport à l'Allemagne passée et présente, et elles dépendent bien sûr aussi des dirigeants alors en place. George Bush, François Mitterrand, Mikhaïl Gorbatchev, Nicolae Ceaușescu, Margaret Thatcher, Fidel Castro ou encore les dirigeants coréens, pour n'en citer que quelques-uns, ont nécessairement eu un regard très différent sur l'événement. Question de perspective donc, comme le montrent les contributions présentées dans cet ouvrage. Après une remise en contexte des enjeux de la construction du Mur puis de sa chute, sont analysés ici les craintes et les espoirs suscités par une situation totalement nouvelle, et qui semblait pouvoir devenir incontrôlable. La lisibilité d'un monde jusqu'alors clairement divisé en deux blocs disparaît soudainement, l'ordre issu de la seconde guerre mondiale est remis en cause, sans que les contours de la nouvelle donne ne soient encore perceptibles.

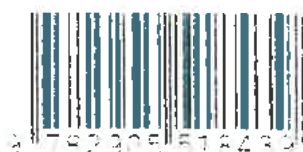
Sous la direction de Michèle WEINACHTER

maître de conférences à l'université de Cergy-Pontoise, chercheur associé au CIRAC

Ouvrage publié avec le concours du CICC (université de Cergy-Pontoise)

25 € TTC

ISBN : 978-2-905518-43-9



CIRAC

UNIVERSITÉ DE CERGY-PONTOISE - BOULEVARD DE LAURENT BERTHOUD - 95013 CERGY-SUR-ORNE - FRANCE

Rêves d'Europe

Sous la direction de Joanna Nowicki
et Luciana Radut-Gaghi



HONORÉ CHAMPION
PARIS

TABLES DES MATIÈRES

Joanna Nowicki, Luciana Radu-Gaghi : Avant-propos	9
PREMIÈRE PARTIE. RÊVE, UTOPIE, MYTHE OU IDÉAL	
Jean-François Mattéi : Le double imaginaire de l'Europe	17
Chantal Delsol : À quoi rêvent les Européens ? Rêve, idéal, utopie	25
Jacques Dewitte : Un rêve de polyphonie	31
Joseph Krutic : L'État de droit et les Droits de l'Homme : un imaginaire européen ?	45
Yves Bizeul : Les tentatives actuelles de construction du mythe européen	65
Jean-Jacques Wunenburger : Le rêve caché de souveraineté en Europe : monarchies et empires entre nostalgie et utopie ?	83
DEUXIÈME PARTIE. DU RÊVE AU RÉEL	
David Duarte : Le récit de l'Europe	103
Luciana Radu-Gaghi : L'éternel retour à l'Europe. La « normalité » comme mythe émergent	117
Camelia Beciu : L'argument européen dans l'espace médiatique roumain : pratiques et imaginaire	131
Catherine Marshall : Les euroscépiques britanniques et l'imaginaire européen : Thatcher et le séminaire sur l'Allemagne du 24 mars 1990	145

TROISIÈME PARTIE. DÉSACCORDS ET CONTROVERSES

Henryk Woźniakowski : La mémoire en Europe centrale – rêve ou cauchemar ?	175
Michèle Weinacher : Les Allemands rêvent-ils encore d'Europe ?	183
Mireille Diestchy : Analyse sociologique des mouvements <i>slow</i>	197
Michaël Oustinoff : L'imaginaire d'une <i>lingua franca</i> universelle	209

QUATRIÈME PARTIE. IMAGINAIRE LITTÉRAIRE

Catherine Mayaux : Le désenchantement européen dans le roman français contemporain, entre déprise à la française et aspiration au renouvellement	223
Czesław Porębski : L'imaginaire centre européen après la grande ouverture	239
Axel Boursier : La <i>francophonie choisie</i> : une catégorie littéraire ?	251

Conclusion

Joanna Nowicki : L'humanisme revisité de l'Autre Europe. Impulsion pour le nouveau rêve européen (Czapski, Havel, Skarga, Tischner, Woźniakowski)	269
Compléments bibliographiques	287
Index	297
Les auteurs de cet ouvrage	303

**LES EUROSCEPTIQUES BRITANNIQUES
ET L'IMAGINAIRE EUROPÉEN :
THATCHER ET LE SÉMINAIRE SUR L'ALLEMAGNE
DU 24 MARS 1990**

Introduction

Évoquer l'anti-germanisme de Margaret Thatcher, Premier ministre du Royaume-Uni de 1979 à 1990, n'est pas un thème nouveau en soi mais il n'en demeure pas moins que sa perception très négative de l'imaginaire européen a eu des incidences profondes sur le rôle qu'elle joua au moment de la réunification allemande et sur son propre avenir politique.

Au cours d'un séminaire sur l'Allemagne qui se tint le 24 mars 1990 dans la résidence de campagne des Premiers Ministres britanniques, Chequers, Margaret Thatcher montra combien sa perception de l'Europe était ancrée dans le passé.

Il faut d'emblée signaler que le compte-rendu confidentiel de cette journée fit l'objet d'une fuite et fut publié conjointement dans *The Independent on Sunday* et dans *Der Spiegel*, le 15 juillet 1990, ce qui acheva de donner une image déplorable d'un Premier ministre germanophobe. En ce sens, le séminaire du 24 mars 1990 n'est pas une découverte pour ceux qui connaissent bien la période, mais ce qui reste intéressant ce sont les propos tenus par Thatcher, l'opposition à laquelle elle dut faire face (de la part des personnes présentes et de ses propres conseillers) que l'on peut trouver dans des documents déclassifiés en 2009 et l'opinion d'une partie des invités. Ce qui reste aussi pertinent est l'amalgame qu'elle fait entre Allemagne et Europe, qui tend à alimenter son euroscepticisme et à diviser le parti conservateur.

Cet article sera fondé sur ces sources primaires déclassifiées et publiées par le *Foreign Office* à l'été 2009 et ce, dix ans avant que ces documents ne tombent dans le domaine public¹. Ces sources sont regroupées dans un

¹ Patrick Salmon, Keith Hamilton et Stephen Twigge (eds), *Documents on British Policy Overseas : "German Unification, 1989-1990"*, Londres et New-York, Routledge, Series III, Volume VII, LXV.

ouvrage de 500 pages sur la période de l'unification allemande de 1989-1990 ; en annexe, se trouvent les documents relatifs au séminaire du 24 mars 1990 et l'ensemble des lettres et documents qui furent échangés à cette période. Ils donnent à voir une Margaret Thatcher isolée dans ses convictions et mettant à mal ses conseillers (en particulier Douglas Hurd, ministre des Affaires étrangères et Sir Christopher Mallaby, ambassadeur de la Couronne à Bonn) sur la question de l'unification allemande. Margaret Thatcher apparaît également comme une femme politique déterminée à protéger le Royaume-Uni et l'Europe de l'avènement d'une Allemagne qu'elle perçoit comme forte, belligérante et avide de domination². Les autres sources sont tirées des autobiographies des membres présents, des articles qu'ils ont publiés et de leurs journaux et documents personnels.

Il faut revenir sur le contexte politique de l'époque pour bien comprendre l'intérêt de ce séminaire et surtout pour appréhender pleinement l'opposition entre, d'une part, Thatcher et son équipe et, d'autre part, Thatcher et les diplomates du Foreign and Commonwealth Office (ministère des Affaires étrangères et du Commonwealth – j'utiliserai la version courte : « Foreign Office »). Le rejet du « dangereux voisin Teuton » était avant tout essentiellement propre à Margaret Thatcher mais c'était également un rejet partagé par une partie de la population. Si les diplomates du Foreign Office et certains conseillers ne partageaient pas son point de vue, il n'en demeure pas moins que Thatcher était convaincue de porter la voix du peuple britannique – ou plutôt d'une certaine classe présente encore de nos jours dans le Royaume – une classe anti-européenne, conservatrice et ancrée dans le passé.

Dans une première partie, je reviendrai sur le séminaire lui-même ; les raisons pour lesquelles il fut organisé, les participants et le contexte même de cette journée. Ma deuxième partie sera consacrée aux échanges qui se tinrent ce jour-là et à ce qu'ils révèlent de l'anti-germanisme et de la réserve de Thatcher face à la Communauté Européenne. Ma troisième partie reviendra sur les conséquences de ce séminaire sur le rôle du Royaume-Uni dans l'Europe, sur les relations germano-britanniques (en particulier entre Thatcher et Kohl) et sur la fin du mandat de Thatcher elle-même, qui prit fin en novembre 1990.

² Voir l'opinion de Thatcher dans son autobiographie, Margaret Thatcher, *The Downing Street Years*, Londres, Harper Collins Publishers, 1993, p. 789-99.

En guise de conclusion, je ne manquerai pas de m'interroger sur le lien anglo-germanique et les incompréhensions qu'il suscite toujours, sur un possible « anti-imaginaire européen » au Royaume-Uni fondé sur une vision parfois simplifiée du passé et sur le rôle des eurosceptiques conservateurs dans ce schéma.

Enfin, il ne faudra pas oublier que ces sources primaires permettent aux diplomates et « aux hommes de l'ombre³ » de donner leur version des faits alors qu'ils avaient été tenus à la discrétion pendant des années et, ce, alors que Margaret Thatcher, aujourd'hui décédée, n'est plus en mesure de se défendre sur ces questions et n'était déjà plus en mesure de le faire depuis des années en raison de son état de santé.

Le séminaire du 24 mars 1990

L'une des raisons principales pour la tenue du séminaire du 24 mars 1990 était de mieux comprendre le passé allemand et les enjeux géopolitiques d'une Allemagne unifiée dans une Communauté Européenne en pleine expansion et dans un contexte de fin de guerre froide. L'autre raison était également de briefer le Premier ministre avant la « Königs-winter Conference » qui devait se tenir à Cambridge quelques jours après, du 29 au 30 mars 1990 entre le Chancelier Kohl et Margaret Thatcher.

L'extrême réserve – pour ne pas utiliser le terme d'hostilité – dont Thatcher faisait preuve à l'égard de la situation allemande depuis la chute du Mur, dans la nuit du 9 au 10 novembre 1989, mettait le Royaume-Uni en danger de ne plus peser sur les décisions prises par l'Allemagne et ses alliés, les États Unis, la France et le Royaume-Uni. George Bush senior s'était montré favorable à une unification rapide et si la France avait fait preuve de réserve au départ, François Mitterrand avait su faire volte-face dès janvier 1990 pour embrasser la cause allemande. Seule Margaret Thatcher campait encore sur des positions très arrêtées et tentait par tous les moyens de freiner le processus d'unification qu'elle voyait comme un danger pour l'Europe et pour Michael Gorbatchev qu'elle ne voulait pas déstabiliser⁴.

C'est dans ce contexte que se tint le séminaire sur l'Allemagne du 24 mars 1990. L'un des participants, George Urban, souvent consulté par

³ Voir sur le sujet l'article dans *Le Monde*, 12 septembre 2009, p. 3.

⁴ Une coalition de communistes et de nationalistes pouvait renverser Gorbatchev et plonger l'Europe dans des difficultés bien plus grandes encore.

Margaret Thatcher sur les relations avec l'Europe centrale et l'Europe de l'Est, le résuma en ces termes dans ses mémoires :

Les prévisions en matière politique fondées sur "le caractère national" ou "les habitudes de comportement nationales" sont, comme on le sait de façon notoire, faillibles et déconseillées par les érudits. Elles risquent aussi d'être condescendantes. Cependant, c'est ce qui nous fut demandé, dans les grandes lignes, quand nous nous réunîmes à Chequers, le 24 mars 1990, pour conseiller le Premier ministre sur la question allemande.⁵

Ainsi Margaret Thatcher voyait-elle ce séminaire où elle avait fait convier six spécialistes de la question allemande. Son équipe de conseillers, de leur côté, souhaitait avant tout lui faire entendre raison, la rendre plus ouverte, afin de peser davantage sur le processus d'unification et en particulier sur les négociations dites « 2+4 ». Il leur fallait surtout tenter de réparer l'image désastreuse d'un Premier ministre hostile aux Allemands qu'elle renvoyait dans la presse et dans ses discours. Ce séminaire n'allait pas donner l'occasion aux diplomates britanniques de sortir de cette impasse.

Les six invités étaient l'historien américain d'origine écossaise Gordon Craig (1913-2005), spécialiste de l'histoire allemande ; Fritz Stern (né en 1926), l'historien américain, juif-allemand d'origine, spécialiste de la question juive en Allemagne ; l'historien britannique Lord Dacre (Hugh Trevor Roper) (1914-2003), spécialiste de l'Allemagne nazie ; l'historien britannique Norman Stone (né en 1941) spécialiste d'histoire des relations internationales ; l'historien britannique Timothy Garton-Ash (né en 1955), spécialiste en histoire contemporaine de l'Europe centrale et l'Europe de l'Est et l'écrivain et journaliste George Urban (1921-1997), originaire de Hongrie, et conseiller informel de Thatcher. En tout, en comptant, Margaret Thatcher, son conseiller Charles Powell, le ministre des Affaires étrangères Douglas Hurd et Denis Thatcher, présent au moment du déjeuner, dix personnes assistèrent à cette journée. Les six invités étaient tous spécialistes de l'Allemagne et devaient permettre d'éclairer le Premier

⁵ "Political forecasting based on 'national character' or the record of 'national behaviour' is notoriously fallible and discouraged by scholarship. It also tends to be condescending. Yet, that is what was broadly required of us when we met at Chequers, on 24 March 1990, to advise the prime minister on 'the German question'". George R. Urban, *Diplomacy and Disillusion At the Court of Margaret Thatcher : An Insider's View*. London, I. Tauris, 1996, p. 118.

ministre sur – pour reprendre le résumé de Charles Powell, conseiller de Margaret Thatcher – « l'histoire allemande, les leçons tirées du XIX^e siècle, la période nazie, les liens entre l'Allemagne et l'Europe centrale et les questions politiques plus contemporaines⁶ ».

Une longue liste de questions avait été préparée par Charles Powell qui allait de « Que nous apprend l'histoire du caractère national et du comportement des peuples germanophones d'Europe ? Existe-t-il des choses telles que des caractéristiques nationales persistantes ? » à « les Allemands ont-ils changé durant les 40 dernières années, soit du fait d'une mutation de leur caractère national soit à cause de changements dans leur environnement externe ? Avons-nous encore à faire aux mêmes vieux Huns ? », ou encore à :

Pouvons-nous déduire de l'histoire la manière dont les Allemands, en tant que nation, réagiront à certaines sortes de traitements ? Est-il préférable psychologiquement de « tenir tête à l'Allemagne » ? Ou bien, réagissent-ils mieux à une approche en douceur, fondée sur la compréhension de leurs besoins et sur une tentative de manipulation ?⁷

Charles Powell avait envoyé ces questions qui ne manquèrent pas de surprendre les participants⁸. Selon Norman Stone, dans un article qu'il publia des années plus tard dans le *Sunday Times* sur le séminaire :

On avait donné à tous un mémorandum pour la discussion et c'était un document plutôt étrange. Il s'agissait de savoir si les Allemands étaient dangereux. Et si l'Allemagne redevenue un grand État d'Europe centrale,

⁶ Charles Powell à Margaret Thatcher dans Patrick Salmon, Keith Hamilton, and Stephen Twigge, (eds), *Documents on British Policy Overseas : "German Unification, 1989-1990"*. Appendix, n° 1, p. 502.

⁷ "What does history tell us about the character and behaviour of the German-speaking people of Europe ? Are there such things as enduring national characteristics ?" ; "Have the Germans changed in the last 40 years, either as a result of some mutation in their national character or because of changes in their external environment ? Or are we dealing with the same old Huns ?" ; "Can we deduce from history how the Germans as a nation will respond to certain sorts of treatment ? Is it better psychologically to 'stand up to Germany' ? Or do they respond better to a honeyed approach, based on understanding of their needs and an attempt to manipulate them ?", *ibidem*, p. 502-3.

⁸ Voir la lettre déclassifiée adressée à l'un des participants, Timothy Garton Ash, par Charles Powell, en date du 19 mars 1990. La lettre est disponible sur : <http://www.margaretthatcher.org/document/111046> (consultée le 13 janvier 2013).

grâce à l'Unification, ne deviendrait pas à nouveau autoritaire et ne tenterait pas de prendre le pouvoir sur tous les autres'.

Thatcher avait elle-même ajouté une série de questions qu'elle voulait traiter au cours de cette journée et avait précisé à son conseiller, Charles Powell, par écrit :

Je veux mettre à profit notre expérience du passé pour contribuer à modeler l'avenir. Mais non pour être dominés par le passé. Nous devons élargir nos idées. Nous devons bâtir une nouvelle structure pour l'avenir – pour la défense, pour la coopération au-delà de l'Europe et nous efforcer de voir comment nous pouvons amener l'Union Soviétique à une vraie démocratie occidentale [...]. Nous devons prendre en considération l'Europe centrale – ses minorités et la manière dont notre sécurité pourrait être déstabilisée [...]¹⁹.

Et plus loin dans la même lettre, elle concluait :

Nous devons élargir la discussion afin d'y inclure l'avenir de l'URSS [ou de la Russie ?] et nous demander si nous devons rechercher des sphères d'influence ou des alliances démocratiques ou encore des alliances géographiques. Nous ne pouvons pas complètement négliger l'histoire alors que les divers empires et états maritimes ont ceinturé le globe. Nous devons, par conséquent, prendre en considération l'ancien équilibre de pouvoir. Mais il me semble que, tandis que, dans le passé, l'histoire était largement déterminée par les personnalités et les ambitions des dirigeants du peuple, à l'avenir elle sera bien plus décidée par le caractère du peuple.

¹⁹ "We had all been sent a memorandum for the discussion, and it was rather an odd document. It wanted to know whether the Germans were dangerous. And if Germany turned into a great central European state again through unification, would she not again become authoritarian and try to take over everyone else." Norman Stone, "Germany ? Maggie was absolutely right", *Sunday Times*, 23 September 1996. Cet article peut être consulté sur le site suivant : <http://www.margarethatcher.org/document/111048> (consulté le 13 janvier 2013).

²⁰ "I want to use our experience of the past to help shape the future. But not to be dominated by the past. We have to enlarge our ideas. We have to build a new framework for the future – for defence, for co-operation beyond Europe and try and see how we can bring the Soviet Union to a real western democracy [...]. We must consider Central Europe – its minorities and how our security could be upset [...]", Charles Powell à Margaret Thatcher, dans Patrick Salmon, Keith Hamilton, and Stephen Twigge, (eds), *Documents on British Policy Overseas : "German Unification, 1989-1990"*, Appendix, n° 1, p. 502.

Cependant la leçon des deux dernières années est que ni le caractère ni la fierté n'ont été étouffés par l'oppression¹¹.

En réalité, ces questions ne furent pas du tout traitées de cette façon le jour du séminaire. La discussion prit un autre tour : selon les mémoires de George Urban, Margaret Thatcher passa la journée à poser la question suivante « Pouvons-nous leur faire confiance ? »¹². « Mon impression », se souvient encore Urban, « est qu'elle attendait plutôt que notre groupe adhère à ses préconçus anti-Teutons et qu'elle avait probablement invité les deux Américains avec précisément cette idée en tête¹³ ». Les invités pour leur part ne partagèrent aucunement le point de vue de la Dame de Fer et s'accordèrent – sans s'être concertés auparavant – pour abonder dans un seul sens : l'unification était une chance pour l'Allemagne et pour l'Europe et le Royaume-Uni devait la soutenir dans cette étape historique tout en pensant à son rôle futur dans une nouvelle Europe où l'Allemagne unifiée serait un partenaire de choix.

Malheureusement, les questions mentionnées initialement sans l'ensemble des réponses des participants apparurent dans le mémorandum confidentiel rédigé par Charles Powell qui, lui, fit l'objet de fuites auprès des médias en juillet 1990. Certains participants – offusqués de ne pas voir leur point de vue apparaître – donnèrent alors leur propre version des faits pour montrer que le mémorandum n'était que peu fidèle aux échanges de la journée. Le mal était fait car la presse allemande s'empara de ce document.

Les invités savaient tous que l'opinion de Margaret Thatcher sur l'Allemagne était très négative. Norman Stone se souvient ainsi que :

¹¹ "We must *widen* the discussion to include the future of the USSR [or of Russia ?] and whether we pursue spheres of influence or alliances of democracy or geographical alliances. We cannot completely disregard history for the various empires and maritime states have girdled the globe. We must therefore consider some of the old balance of power. But it seems to me that, while in the past, history was determined largely by the personalities and ambitions of the rulers of the people, in future it will be decided much more by the character of the people. However the lesson of the past two years is that neither character nor pride has been suffocated by oppression". *Ibidem*, p. 503.

¹² "Can we trust them ?", George R. Urban, *Diplomacy and Disillusion At the Court of Margaret Thatcher : An Insider's View*, *op. cit.*, p. 133.

¹³ "My impression is that she rather expected our group to endorse her anti-Teutonic preconceptions and that she probably invited the two Americans with that idea especially in mind". *Ibidem*, p. 125.

Concernant ce qui se passait en privé, j'avais eu vent d'une ou deux rumeurs. Elle ne s'entendait pas personnellement avec Helmut Kohl qu'elle trouvait insupportablement allemand, c'est-à-dire lourd et gauche. Cependant, ils faisaient affaire quand il le fallait. Les deux appareils fonctionnaient bien ensemble, de toute façon, même si Dieu sait que les cultures politiques allemande et britannique diffèrent¹⁴.

De son côté, George Urban avait déjà assisté quelques mois plus tôt, en décembre 1989, à un déjeuner où Margaret Thatcher n'avait pas caché sa germanophobie¹⁵ – ce qui l'avait atterré – et il s'attendait à une journée où elle tiendrait des propos du même ordre. Tel fut le cas, et la description de cette journée par George Urban revient en détail sur la véritable opinion de Thatcher quant aux Allemands et à leur rôle au sein de l'Europe. Il écrit dans ses Mémoires :

Elle ne cachait pas qu'elle détestait cordialement tout ce qui était allemand (oubliant, semblait-il, les racines teutonnes de la nation anglaise, de la langue anglaise et de la famille royale), plus encore du fait qu'elle n'aimait pas la personnalité d'Helmut Kohl, qu'elle ne voyait pas du tout comme un homologue Conservateur ou un Chrétien-démocrate mais comme un Allemand tout à fait enfermé dans son provincialisme. Le contraste entre elle-même, en tant que chef d'État visionnaire avec une conception du monde et Kohl, le mangeur de saucisses, corpulent et laborieux teuton, relève d'une longue histoire dans l'imagination de MT. L'efficacité de Kohl en Europe était simplement due, le pensait-elle, à l'argent qu'il avait et au respect que l'argent impose dans le monde (ceci pouvait-il être une mauvaise chose pour une vraie Thatchérienne ?). Et elle se demandait combien de temps cela prendrait avant que la puissance économique allemande ne se traduise en pouvoir politique – auquel cas elle avait le sentiment que l'Allemagne aurait gagné la Seconde Guerre mondiale, car ce que "les Allemands" n'avaient pu obtenir par la force des armes serait

¹⁴ "As to what went on in private, I had heard a rumour or two. She did not get on personally with Helmut Kohl, whom she found impossibly German, that is heavy and wooden. However, they did business when they had to. The two machines worked together well, in any event, although Lord knows that German and British political culture differ". Norman Stone, « Germany ? Maggie was absolutely right », *Sunday Times*, 23 September 1996. Voir : <http://www.margaretthatcher.org/document/111048> (consulté le 13 janvier 2012).

¹⁵ George R. Urban, *Diplomacy and Disillusion At the Court of Margaret Thatcher : An Insider's View*, *op. cit.*, p. 118.

désormais atteint par la force de l'économie. J'étais atterré. Ces vues étaient-elles celles d'un Premier ministre responsable ?¹⁶

Ces opinions n'étaient pas vraiment une découverte en soi puisque Margaret Thatcher les professait depuis longtemps mettant ses conseillers et ses diplomates dans le plus profond embarras. Les lettres déclassifiées montrent à quel point les diplomates britanniques savaient qu'ils manquaient de leviers en RFA avant la chute du Mur, à la fois parce que le Royaume-Uni était – et est resté – un partenaire européen hésitant et parce que la relation entre le Chancelier Kohl et Margaret Thatcher n'était pas bonne¹⁷.

Les archives l'attestent, des mouvements de l'été 1989 aux grandes manifestations en RDA en octobre, la réaction de Thatcher fut de s'en tenir au principe d'auto-détermination des peuples et d'éviter d'apporter un quelconque soutien à Helmut Kohl¹⁸. Au moment de la chute du mur dans la nuit du 9 au 10 novembre 1989, sa réaction fut franchement réservée, ce qui ne convenait en aucun cas à la situation et empira les choses entre elle et le Chancelier Kohl.

¹⁶ "She didn't hide her cordial dislike of all things German (forgetting, it seemed, the Teutonic descent of the English nation, of the English language and of the royal family), aggravated by her distaste for the personality of Helmut Kohl, whom she saw not at all as a fellow-Conservative or a Christian Democrat, but as a German deeply mired in provincialism. The contrast between herself as a visionary stateswoman with a world-view, and Kohl the wurst-eating, corpulent, plodding Teuton, has a long history in MT's imagination. Kohl's effectiveness in Europe was, she thought, due purely to the money in his pocket and the respect money commanded in the world (could this be wrong for a true Thatcherite?). And she was wondering how long it would be before German economic might were translated into political power – in which case she felt Germany would have won the Second World War, because what 'the Germans' could not attain by force of arms 'the Germans' would now be attaining by economic clout. I was appalled. Were these the views of a responsible prime minister?". *Ibid.*, p. 131-2.

¹⁷ Voir introduction : Patrick Salmon, Keith Hamilton, and Stephen Twigge, (eds), *Documents on British Policy Overseas : "German Unification, 1989-1990"*, op. cit., XII-III.

¹⁸ 10 septembre 1989 : la Hongrie autorise les Allemands de l'Est arrivés en Hongrie durant l'été à quitter le pays par l'Autriche. Fin septembre, plus de 3 500 allemands de l'Est entassés dans l'ambassade de l'Allemagne de l'Ouest à Prague sont autorisés par Honecker à quitter le pays par des trains spéciaux qui passeraient en Allemagne de l'Est. Démonstrations en octobre 1989 dans le pays et le jour du 40^e anniversaire de la RDA, Gorbatchev fut cité comme étant prêt à mettre fin à la Guerre froide.

Le mémorandum confidentiel rédigé par Charles Powell est révélateur de l'état d'esprit du Premier ministre. Powell résuma en cinq points les propos tenus lors du séminaire :

Qui sont les Allemands ? Ont-ils changé ? Quelles seront les conséquences de la réunification ? Une Allemagne unifiée aspirera-t-elle à dominer l'Europe de l'Est ? Quelle sorte de structure devrions-nous construire pour l'avenir ?¹⁹

C'est surtout le premier de ces points qui se révéla gênant, quand le mémorandum se retrouva dans la presse. On peut lire, dès les premières pages :

Nous avons commencé par parler des Allemands eux-mêmes et de leurs caractéristiques. Comme toute autre nation, ils possédaient certaines caractéristiques qu'on pouvait identifier à partir du passé et qu'on pouvait s'attendre à trouver à l'avenir. C'était plus facile – et plus pertinent pour la discussion du moment – de penser aux moins heureuses : leur insensibilité aux sentiments des autres (tout particulièrement reconnaissable dans leur comportement face au problème de la frontière polonaise), leur obsession pour eux-mêmes furent aussi mentionnées comme une part persistante du caractère allemand : par ordre alphabétique, l'angoisse existentielle, l'agressivité, l'assurance, l'intimidation, l'égotisme, le complexe d'infériorité, la sentimentalité. Deux autres aspects du caractère allemand furent cités comme des raisons d'inquiétude pour l'avenir. D'abord, une aptitude à l'excès, à l'exagération, à ruer dans les brancards. Ensuite, une tendance à surestimer leurs propres forces et capacités. Une illustration de cela, qui avait influencé une grande part de l'histoire ultérieure de l'Allemagne, en était la conviction que leur victoire sur la France en 1870 découlait d'une profonde supériorité morale et culturelle plutôt que – comme c'était en réalité le cas – d'une modeste avance en technologie militaire.²⁰

¹⁹ "Who are the Germans ?. Have the Germans changed ?. What will be the consequences of reunification ? Will a united Germany aspire to dominate Eastern Europe ? What sort of framework should we build for the future ?". Charles Powell à Margaret Thatcher, dans : Patrick Salmon, Keith Hamilton, and Stephen Twigge, (eds). *Documents on British Policy Overseas : "German Unification. 1989-1990"*, Appendix, n° 3, p. 505-8.

²⁰ "We started by talking about the Germans themselves and their characteristics. Like other nation, they had certain characteristics, which you could identify from the past and expect to find in the future. It was easier – and more pertinent to the present discussion – to think of the less happy ones : their insensitivity to the feelings of others (most noticeable in their behaviour over the Polish border) their obsession with themselves were

Un autre passage était tout aussi désobligeant :

L'appréhension au sujet de l'Allemagne ne se référait pas seulement à l'Allemagne nazie, mais à toute l'ère post-Bismarckienne et, inévitablement engendrait une profonde méfiance. La manière dont les Allemands jouaient actuellement des coudes et apportaient tout leur soutien à la Communauté Européenne suggérait qu'il restait encore beaucoup à changer.²¹

Clairement, Thatcher ne pouvait accepter le spectre d'une Allemagne unifiée qui dominerait l'Europe et qui serait un danger à ses yeux. Son rejet de cette Allemagne était avant tout fondé sur sa compréhension des caractères nationaux, ou sur ce qui, dans ce cas, relevait davantage des stéréotypes nationaux.

Finalement, comme le rappelle à juste titre l'historien Frédéric Bozo, contrairement à la France, le Royaume-Uni ne s'était pas engagé dans une véritable réconciliation avec l'Allemagne qui était, de fait, perçue comme « une puissance perturbatrice qui continuait d'avoir des prétentions hégémoniques sur le continent européen²² ».

Thatcher n'avait pas adapté son discours aux changements en cours et avait une méconnaissance profonde de l'histoire de l'Allemagne après 1945. En dépit de ses conseillers et des pressions des diplomates, elle refusait de croire que l'Allemagne avait changé. Sa tendance à ne penser

also mentioned as an abiding part of the German character : in alphabetical order, angst, aggressiveness, assertiveness, bullying, egotism, inferiority complex, sentimentality. Two further aspects of the German character were cited as reasons of concern about the future. First, a capacity for excess, to overdo things, to kick over the traces. Second, a tendency to over-estimate their own strengths and capabilities. An example of that, which had influenced much of Germany's subsequent history, was the conviction that their victory over France in 1870 stemmed from deep moral and cultural superiority rather than – as in fact – a modest advance in military technology". *Ibidem*, p. 505.

²¹ "Apprehension about Germany did not relate just to the Nazi period, but to the whole post-Bismarckian era and inevitably caused deep distrust. The way in which the Germans currently used their elbows and threw their weight about in the European Community suggested that a lot had still not changed". *Ibidem*, p. 506.

²² Voir Frédéric Bozo, « Entretien : "Pour Mitterrand l'Unification allemande était légitime" », *Le Monde*, Hors-série : La liberté à l'Est, sept.-nov. 2009, p. 73. Voir également, Frédéric Bozo, *Mitterrand, la fin de la guerre froide et l'unification allemande, De Yalta à Maastricht*, Paris, Odile Jacob, 2005.

les peuples que par leur caractère national et son opinion arrêtée sur certains peuples feront l'objet de ma deuxième partie.

Les thèmes abordés lors du séminaire et les réactions des participants

À la lecture du mémorandum confidentiel de Charles Powell et des mémoires de certains des participants, il apparaît clairement que le problème fondamental était que Thatcher se montrait incapable de se détacher de l'image qu'elle avait des Allemands et du caractère national allemand. Dans son autobiographie, *The Downing Street Years*, elle s'en explique ainsi :

Je crois au caractère national, qui est façonné par un éventail de facteurs complexes : que les caricatures nationales soient souvent absurdes et inexactes n'y change rien. Depuis l'unification de l'Allemagne sous Bismarck, en partie sans doute parce que l'unification nationale vint si tard, l'Allemagne a oscillé de façon imprévisible entre l'agressivité et les doutes sur elle-même. Les voisins les plus proches de l'Allemagne, comme les Français et les Polonais, en sont davantage conscients que les Britanniques, et les Américains moins encore que les autres...²³

Il est surprenant – pour ne pas dire contestable – de voir qu'un Premier ministre de la stature de Margaret Thatcher pouvait encore s'en référer aux caractères nationaux de cette façon. Parler de caractères nationaux est problématique à plus d'un titre. Pour les historiens, l'expression est trop vaste et doit nécessairement être définie avant d'être étudiée et rappelle surtout une forme de rhétorique propre au XIX^e siècle, où les caractères nationaux – bien souvent des stéréotypes – devaient permettre de comprendre l'évolution des nations. Pour prendre ne serait-ce que l'exemple du Royaume-Uni, il est bien difficile de parler d'un caractère national propre pour un pays qui regroupe diverses nations en son sein. Il en va de même pour l'Allemagne ; y compris même pour la France qui

²³ “[...] I do believe in national character, which is moulded by a range of complex factors : the fact that national caricatures are often absurd and inaccurate does not detract from that. Since the unification of Germany under Bismarck – perhaps partly because national unification came so late – Germany has veered unpredictably between aggression and self-doubt. Germany’s immediate neighbours, such as the French and the Poles, are more deeply aware of this than the British, let alone the Americans...” Margaret Thatcher, *The Downing Street Years*, *op. cit.*, p. 791.

ne peut se plier à une description de son caractère national sans risquer d'offenser les appartenances régionales des citoyens. Enfin, l'expression enferme plus qu'elle n'explique car elle sous-entend une forme de jugement populiste et ne peut répondre adéquatement à des questions politiques de fond.

Ce qui ressort du séminaire – et bien davantage encore des écrits des participants – c'est cette forme de cécité face aux changements que Thatcher se félicitait presque de maintenir en dépit des échanges de la journée. Elle restait une femme de son temps, éduquée pendant la Seconde Guerre mondiale, foncièrement méfiante face à des modifications de frontières en Europe.

Pourtant, les invités présents intervinrent tous pour lui montrer ses erreurs de jugement : de son désir de s'en remettre uniquement au passé, de sa vision arrêtée à l'Allemagne nazie, de son point de vue sur les minorités en Europe centrale, de son incompréhension face à l'Allemagne d'après 1945, jusqu'à son erreur de jugement face à l'unification.

Dans le premier cas, le poids du passé, l'analyse de George Urban à la suite du séminaire, donne les premières clés de compréhension. Pour Thatcher, l'une des questions principales était le fait de ne pouvoir s'en remettre à une ex-RDA qui n'avait pour expérience politique que le nazisme ou le communisme. Comment se fier à ce peuple qui viendrait rejoindre la RFA ? Pour George Urban, Hongrois de naissance, la question ne se posait pas en ces termes. Voici ce qu'il écrivit après le séminaire :

Je décelai dans tout ceci les vestiges d'un sentiment profond de rivalité nationale avec l'Allemagne impériale. La méfiance de MT revenait sur l'intensification de la puissance maritime du Kaiser, et sur l'inquiétude britannique à la vue de ce qui se passait en technologie et dans le commerce mondial, qui menaçait de battre la Grande-Bretagne à son propre jeu. Les souvenirs qui perdurent n'aident pas. La phase présente du psychodrame anglo-germanique n'augure rien de bon pour la participation britannique en Europe, bien que je pense MT assez réaliste pour voir que cela lui plaise ou non, la Grande-Bretagne aura bientôt à jouer un rôle plus positif qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent, ou devra quitter la Communauté.²⁴

²⁴ "I detected in all this the survivals of a deep sense of national rivalry with imperial Germany. MT's distrust harked back to the build-up of the Kaiser's sea-power, and to British alarm at seeing things happening in technology and world trade that threatened to beat Britain at its own game. Long memories don't help. The current phase in the Anglo-German psychodrama bodes ill for British participation in Europe, although I think MT

En filigrane, ce qui apparaissait dans les propos de Thatcher, c'était bien une peur de l'Allemagne, liée au passé. George Urban l'exprime bien, cette vision ne pouvait qu'avoir des conséquences sur l'engagement du Royaume-Uni dans l'Europe. Nous y reviendrons dans la troisième partie.

Le mémorandum du séminaire fait aussi clairement apparaître qu'aux côtés de l'Allemagne de Bismark, Thatcher revenait sans cesse à l'Allemagne nazie – cruelle et violente – qui avait porté, par le vote, Adolf Hitler au pouvoir. Sur ce point controversé les intervenants tentèrent de lui faire comprendre qu'elle devait moduler ses dires et qu'une méconnaissance de la période amenait à des conclusions trop rapides. L'historien Norman Stone et George Urban, intervinrent pour la corriger en ces termes :

Nous lui avons dit (bien que pas tout à fait en ces termes) que, avant leur « Prise de pouvoir » du 30 janvier 1933, les Nazis n'avaient jamais atteint – de près ou de loin – une majorité que ce soit à des élections locales ou nationales. Se présentant contre Hindenburg pour la présidence, en mars 1932, la part du vote pour Hitler fut seulement de 30,1 pour cent contre 49,6 pour cent pour Hindenburg, et quand l'élection dut être répétée, en avril, parce qu'Hindenburg avait manqué la majorité absolue, Hindenburg gagna avec une majorité absolue de 53 pour cent contre Hitler avec 36,7 pour cent. Même aux élections du Reichstag le 5 mars 1933 menées sous un règne de terreur à la suite de l'incendie du Reichstag, les Nazis ne gagnèrent que 43,9 pour cent du vote et durent faire face à une large opposition bien que désunie et démoralisée. Mais MT s'en tint tout de même à l'argument "Hitler fut élu", attribuant, de fait, une sorte de culpabilité collective et un caractère national inaltérable aux Allemands à cause de ce vote populaire imaginaire pour Hitler dans une élection libre.²⁵

is realistic enough to see that, like it or not, Britain will soon have to play a more positive part than it has been playing so far, or else leave the Community". George R. Urban, *Diplomacy and Disillusion At the Court of Margaret Thatcher : An Insider's View*, *op. cit.*, p. 133.

²⁵ "We told her (although not precisely in these words) that, before their 'Seizure of Power' on 30 January 1933, the Nazis never attained anything like a majority either at national or local elections. Running against Hindenburg for the presidency in March 1932, Hitler's share of the vote was only 30.1 per cent against Hindenburg's 49.6 per cent, and when the election had to be repeated in April, because Hindenburg had fallen short of an absolute majority, Hindenburg won with an absolute majority of 53 per cent as against Hitler's 36.7 per cent. Even at the 5 March 1933 Reichstag elections, conducted under a

Il apparaît aussi clairement qu'elle s'inquiétait du devenir des minorités allemandes en Europe Centrale (en Silésie et en Roumanie en particulier) qui pourraient, selon elle, jouer un rôle dangereux (« de 5^e colonne ») en imposant un point de vue allemand. Là-dessus, encore, Timothy Garton Ash et George Urban répliquèrent que les Allemands de ces régions n'avaient pour désir que de rejoindre l'Allemagne unifiée ou de ne plus être perçus comme une diaspora en s'intégrant pleinement dans les pays dans lesquels ils se trouvaient.

Le manque d'ouverture le plus probant reposait sur son refus de voir que l'Allemagne avait profondément changé depuis 1945 et que revenir sans cesse à la période nazie et à l'horreur de la Shoah l'empêchait de se concentrer sur l'avenir. Une fois de plus, l'analyse de George Urban accable Margaret Thatcher :

Avant que qu'il que ce soit puisse terminer une discussion elle intervenait pour proférer une affirmation comme : « Ah, bien, mais pas quand vous parlez aux Allemands. Ils ne changeront jamais », ou « Comment ont-ils pu faire ça ? C'était une nation civilisée, très cultivée. Goethe et Beethoven étaient parmi leurs héros culturels. Comment ont-ils pu incinérer des gens à Auschwitz ? », etc. Tout ceci est, bien sûr, très vrai et personne ne voudrait nier la culpabilité des Nazis, les Allemands moins que quiconque. Gordon Craig signala qu'on ne pouvait faire aucune critique du passé nazi qui n'ait déjà été faite mille fois par les Allemands eux-mêmes. Certaines formes d'autoflagellation étaient presque embarrassantes. Mais je pense que le Premier ministre n'en avait pas conscience. Elle semblait n'avoir aucune connaissance de la force de l'élément antinazi dans la politique allemande, ni de la puissance d'incrimination de soi-même dans la culture politique allemande d'après-guerre.²⁶

reign of terror following the Reichstag fire, the Nazis won only 43.9 per cent of the vote, and had to face a large though disunited and demoralized opposition. But MT held on to the 'Hitler was elected' argument regardless, ascribing in effect a kind of collective guilt and unalterable national character to the Germans because of this imaginary popular vote for Hitler in a free election." *Ibidem*, p. 136.

²⁶ "Before anyone could finish an argument she would butt in and say something assertive like : 'Ah well, but not when you are talking to Germans. They will always be the same.' or 'How could they have done it ? This was a civilized, highly cultured nation, Goethe and Beethoven being among their cultural heroes : how could they have incinerated people in Auschwitz ?' etc. All of which is, of course, very true and no one would wish to deny the Nazis' guilt, least of all the Germans themselves. Gordon Craig pointed out that one couldn't make any criticism of the nazi past that had not been made

L'historien Hugh Trevor-Roper tenta également d'ajouter que l'histoire allemande enseignée aux enfants et adolescents était une histoire qui acceptait le passé et s'en servait pour que plus jamais il ne vienne les hanter. C'était bien l'inverse au Royaume-Uni où le programme se concentrait – et se concentre souvent encore, y compris de nos jours – sur la période de la Seconde Guerre mondiale²⁷.

On le voit, Thatcher refusait d'accepter les évidences des historiens présents, dont pourtant l'expérience et les compétences ne pouvaient être remises en cause. Le seul moment qui l'ébranla quelque peu fut quand Hugh Trevor-Roper intervint pour expliquer son incompréhension face au refus de MT de l'unification. Timothy Garton Arsh relate le moment en ces termes :

Je me souviens d'un moment galvanisant quand l'historien vétéran conservateur Hugh Trevor-Roper [...] dit soudain, Premier ministre, si qui que ce soit nous avait dit en 1945 qu'il y avait une chance que l'Allemagne soit unie dans la liberté comme membre solide de l'Ouest, nous n'aurions pas cru notre chance. Par conséquent nous devrions nous en réjouir, pas nous y opposer.²⁸

Hugh Trevor-Roper faisait référence à la convention de Bonn du 26 mai 1952 – Convention sur les relations entre les Trois Puissances et la RFA – où à l'article 7, la France, les États-Unis, et le Royaume-Uni s'étaient accordés sur les termes suivants :

by the Germans themselves a thousand times over. Some of the breast-beating was almost embarrassing. But I think the prime minister was not quite aware of this. She seemed to have no knowledge of the strength of the anti-Nazi element in German politics, or of the power of self-incrimination in the whole of post-war German political culture". *Ibidem*, p. 141-2.

²⁷ Voir Jean-Paul Pichardie, et Antoine Capet, *Contre le Nazisme ou contre l'Allemagne : Le débat sur l'anti-germanisme en Grande-Bretagne depuis la Deuxième guerre mondiale*. Mont-Saint-Agnan, université de Rouen, 1998, p. 4-5.

²⁸ "I remember one electrifying moment when the veteran conservative historian Hugh Trevor-Roper [...] – suddenly said, Prime Minister, if anyone had told us in 1945 that there was a chance of a Germany united in freedom, as a solid member of the west, we could not have believed our luck. And so we should welcome it, not resist it." Timothy Garton Arsh, "Britain fluffed the German question. Now Britain is Europe's great puzzle", *The Guardian*, 21 octobre 2009, <http://www.theguardian.com/commentisfree/2009/oct/21/britain-fluffed-german-question> (consulté le 13 janvier 2013).

En attendant le règlement de paix, les Trois Puissances et la République Fédérale coopéreront en vue d'atteindre, par des moyens pacifiques, leur but commun : une Allemagne unifiée, dotée d'une constitution libérale et démocratique, telle que celle de la République Fédérale, et intégrée dans la Communauté Européenne.²⁹

Finalement, Hugh Trevor-Roper ne faisait qu'indiquer que le manque de recul historique du Premier ministre l'enfermait dans un passé qui devenait un stéréotype, une Allemagne à jamais coincée entre Bismark et Hitler.

L'entrée dans le journal de Gordon Graig en date du 24 mars est tout aussi critique que les deux opinions exprimées plus haut. Visiblement fasciné par Thatcher – « une femme formidable ! »³⁰ – sa longue description entre admiration et incrédulité de la journée du 24 mars complète celles des autres invités :

Elle ne semblait pas vouloir apprendre quoi que ce soit de nous mais voulait entendre nos points de vue et aiguïser ses arguments en cas d'opposition aux siens. Elle s'était préparée, avait rassemblé tous ses exemples vécus pour qu'ils défendent ses préjugés et il est évident qu'elle a apprécié de défendre ses idées contre des « experts » qui doutaient de leur validité. Son point de vue est qu'on ne peut pas faire confiance aux Allemands, que Kohl est déterminé à harceler la CE pour qu'elle soutienne les intérêts allemands et que l'Allemagne a intimidé presque tout le monde, sauf les Hollandais (dont elle a fait l'éloge) et les Britanniques, à y consentir sans enthousiasme ; que Kohl et les Allemands sont déterminés à émasculer l'OTAN, qu'il y a toutes les raisons d'envisager un retour à ces anciens mauvais jours [...].³¹

²⁹ Convention disponible sur : <http://urlz.fr/8H2> (consultée le 13 janvier 2013).

³⁰ "A formidable Lady !", Gordon Craig Papers (SC0467), 24 March, Series 6, Box 1, Reel 14, Vol. 44 – 45, 1989-1991, 244, Stanford University Archives.

³¹ "She did not seem to be intent on learning anything from us but really to learn our points of view and to sharpen her arguments in the case of those which conflict with her own. She had done her homework : she had marshalled all of the examples from experience that supported her prejudices : and she obviously enjoyed fighting for her case against 'experts' who doubted its validity. Her case is that the Germans are not to be trusted : that Kohl is intent on bullying the EC into supporting German interests and has pretty well cowed everyone but the Dutch (whom she praised) and the Brits into glum acquiescence : that he and all the Germans are intent on emasculating NATO : that there is every reason to expect a return to that bad old days[...]" *Ibidem*, p. 242-3.

Au-delà de la question allemande – on le voit dans ce passage – pesait bien davantage celle de la question européenne. Les deux étaient intrinsèquement liées. Margaret Thatcher était une eurosceptique convaincue qui en 1990, avait déjà montré à plusieurs reprises sa méfiance constante à l'égard des institutions européennes et son refus de voir l'avènement d'une Europe fédérale.

Il faut rappeler qu'en mars 1990, Margaret Thatcher était dans sa dixième et dernière année à Downing Street et que les difficultés croissantes au sein de son Cabinet sur la question européenne avaient mené à la démission du Ministre des Finances Nigel Lawson et à un remaniement ministériel, fin octobre 1989, qui l'avait laissée affaiblie. Dans ce sens, l'année 1990 marque la fin de l'ère Thatcher avec une bataille au sein même de son cabinet entre le Premier ministre et ses fidèles eurosceptiques très à droite du parti et les pro-européens (Michael Heseltine, Kenneth Clarke et Nigel Lawson).

Thatcher s'essouffait en politique – c'est aussi le début de la période de la très controversée *Poll Tax* (taxe locale identique pour tous) – mais elle restait convaincue de porter la voix du peuple britannique, se refusant à accepter que l'ensemble de la population ne partageât pas nécessairement son point de vue sur la question allemande, ni même son euroscepticisme.

C'est la conclusion de George Urban sur la fin du séminaire pour qui, Thatcher :

A les expériences historiques de la dernière guerre et de la Première Guerre mondiale si profondément ancrées dans son âme qu'aucune preuve ou argument rationnel ne changera son image de l'Allemagne. Elle pense représenter l'opinion britannique et bien que nous ayons tenté de lui suggérer que certainement la jeune génération (c'est-à-dire les moins de 40 ans) était loin d'être unanimement d'accord avec elle – et que, en vérité, ils étaient en faveur de l'unification de l'Allemagne et de l'Europe – nous n'avions pas, semble-t-il, d'influence visible sur elle.³²

³² "...has the historical experiences of the last war and the First World War so deeply embedded in her soul that no evidence or rational argument will change her image of Germany. She thinks she represents British opinion ; and although we tried to suggest to her that, certainly the younger generation (i.e. people under forty) were far from being unanimously behind her in this – that, indeed, they were supporting the unification of Germany and of Europe – we didn't seem to be having any visible impact". George R. Urban, *Diplomacy and Disillusion At the Court of Margaret Thatcher : An Insider's View*, op. cit., p. 134-5.

Il est intéressant de constater que le séminaire du 24 mars 1990 n'apparaît pas dans les mémoires de Thatcher. *The Downing Street Years*, mais, concernant la période de mars 1990, elle choisit de consacrer tout un passage à « The German problem and the balance of power³³ ». Ce que lui avaient dit les invités du séminaire n'avait visiblement pas corrigé son opinion profonde du problème. Hugh Trevor Roper l'avait d'ailleurs bien compris, lui qui écrivit à George Urban quelques jours plus tard « Concernant Madame T – je pense que, après nous avoir tous entendus, elle aura toujours la même opinion³⁴ ».

Au-delà des propos tenus durant le séminaire, c'est la fuite des documents confidentiels qui gêna davantage encore les relations entre Thatcher et son homologue allemand. Ceci, avec la difficulté d'adhérer au projet européen et à un imaginaire commun, fera l'objet de ma troisième partie.

Les conséquences du séminaire sur les rapports germano-britanniques et sur le rôle du Royaume-Uni dans la Communauté européenne

Dès le séminaire terminé, Thatcher, qui avait pourtant accepté le fait d'être, pour reprendre les termes du mémorandum de Charles Powell, « obligeant avec les Allemands³⁵ », fit une intervention malheureuse dans une interview à *Der Spiegel*, deux jours plus tard, le 26 mars 1990. Dans cette longue interview, elle revint sur l'intransigeance de Kohl face à la question de la frontière germano-polonaise. Elle déclara :

Vous savez ce qu'il est advenu des précédentes assurances : elles ont été annulées par les tribunaux allemands et j'ai entendu Helmut dire : "Non, je ne garantis rien, je ne reconnais pas la présente frontière". Je l'ai entendu moi-même, à Strasbourg [au conseil Européen, le 8 décembre 1989] après le dîner.³⁶

³³ Margaret Thatcher. *The Downing Street Years*, op. cit., p. 790-1.

³⁴ "As for Mrs T – I think that, having heard us all, she will be of the same opinion still". Lord Dacre (Hugh Trevor-Roper) dans une lettre adressée à George Urban, le 28 mars 1990. Dans George R. Urban, *Diplomacy and Disillusion At the Court of Margaret Thatcher : An Insider's View*, op. cit., p.135.

³⁵ "Nice to the Germans". Patrick Salmon, Keith Hamilton, and Stephen Twigge (eds.), *Documents on British Policy Overseas : "German Unification, 1989-1990"*, Appendix, n°3, p. 508.

³⁶ "You know what happened with previous assurances : they were overturned by the German Courts, and I heard Helmut say : "No, I guarantee nothing, I do not recognize the

Helmut Kohl protesta officiellement par l'intermédiaire de son conseiller principal aux Affaires étrangères, Horst Teltchik, auprès de Sir Christopher Mallaby, ambassadeur de la Couronne à Bonn, expliquant que jamais il n'avait tenu de tels propos et évoquant son « choc » et sa « stupéfaction » à la lecture de *Der Spiegel*³⁷.

Voilà qui augurait bien mal du sommet germano-britannique quelques jours plus tard à Cambridge (du 29-30 mars 1990). Le Chancelier Kohl, à son arrivée à l'aéroport refusa de faire le trajet jusqu'au centre de la ville avec Margaret Thatcher mais celle-ci fit preuve de beaucoup d'attention à son égard pendant la conférence. On peut s'interroger sur le rôle que le séminaire finit par avoir sur elle car dans sa déclaration du 29 mars à Cambridge, elle insista sur « les rapports étroits anglo-germaniques au cœur de l'OTAN et de l'Europe, qui sont essentiels au succès des deux³⁸ ». Le sommet fut perçu comme bien meilleur qu'escompté mais les diplomates britanniques³⁹ n'étaient pas sans s'inquiéter pour l'avenir, voyant l'image du Royaume-Uni en Allemagne se ternir grandement tout au long de l'année 1990.

Les archives déclassifiées par le Foreign Office dévoilent en particulier quatre documents particulièrement intéressants à ce sujet : un rapport du 16 juillet 1990 de Pauline Neville-Jones, en poste à l'ambassade britannique de Bonn, au Foreign Office sur la démission de Mr Ridley, ministre de Thatcher, et sur le séminaire du 24 mars ; l'un de Douglas Hurd, Ministre des Affaires étrangères, à Pauline Neville-Jones sur les « relations anglo-britanniques » en date du 18 Juillet 1990, une longue lettre de Sir Christopher Mallaby à John Weston au Foreign Office intitulée « l'unification allemande : perceptions du Royaume-Uni », en date du 11 octobre 1990 et un rapport du même ambassadeur en date du 30 novembre intitulé « United Germany : the Implications For British Policies » (l'Allemagne unie : les incidences sur la politique britannique).

current frontier'. I heard it myself, in Strasbourg [at the European Council on 8 December 1989] after the dinner". *Ibidem*, n° 181, ff 2, p. 354.

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ "The close Anglo-German relationship at the heart of NATO and of Europe, which is essential to the success of both". *Ibidem*, n° 220, p. 437.

³⁹ Voir les conseils de Sir Christopher Mallaby, "Instruments for the development of British-German relations", Patrick Salmon, Keith Hamilton, and Stephen Twigge (eds), *Documents on British Policy Overseas : "German Unification, 1989-1990"*, Annex, p. 498-501.

Dans ces quatre cas, les équipes diplomatiques sur place en Allemagne se faisaient l'écho des réactions suite à deux événements qui entachèrent complètement l'image britannique : une interview de Nicholas Ridley, secrétaire d'État à l'Industrie, dans le *Spectator* en date du 14 juillet 1990 et la publication – une fuite – le lendemain, dans *The Independent on Sunday* and *Der Spiegel* du mémorandum confidentiel rédigé par Charles Powell à l'issue du séminaire du 24 mars. Sur les sept pages du résumé, la quasi-totalité fut publiée dans les deux journaux.

Dans l'entretien entre Nicholas Ridley et Dominic Lawson pour le *Spectator*, intitulé « Saying the unsayable about the Germans » (« Dire l'indicible sur les Allemands »), le ministre de Margaret Thatcher n'hésita pas à comparer le Chancelier Kohl à Hitler et à critiquer la position allemande sur l'union monétaire comme étant, je le cite, « une escroquerie allemande visant à dominer toute l'Europe⁴⁰ ». L'interview fut concomitante de la publication le lendemain dans *Der Spiegel* du mémorandum du séminaire du 24 mars assurant une couverture média étendue en Allemagne. L'équipe diplomatique sur place à Bonn, revint longuement sur les deux événements dans leurs documents envoyés à Londres pour essayer de trouver une issue à ce qui pouvait être apparenté à un désastre en termes de diplomatie.

Nicholas Ridley fut contraint à la démission par Thatcher – même si, en privé, elle partageait son point de vue – et l'équipe des diplomates britanniques à Bonn lança une offensive pour tenter de contrer la publication préjudiciable du mémorandum de Charles Powell. Dans son rapport, Pauline Neville-Jones résuma les différentes réactions dans la presse allemande. Dans l'ensemble des cas, en particulier pour *Die Welt* et pour le *Frankfurter Allgemeine*, la position de Ridley et le séminaire du 24 mars étaient bien davantage la preuve que le cabinet de Thatcher montrait des signes évidents de fin de vie et que le Royaume-Uni était incapable d'ajuster son discours à une Europe en plein changement⁴¹. Plus grave encore, le mot d'ordre qui revenait pratiquement dans tous les

⁴⁰ "A German racket designed to take over the whole of Europe". Nicholas Ridley, interview with Dominic Lawson, « Saying the unsayable about the Germans », *The Spectator*, 14 July 1990. L'article peut être consulté à l'adresse suivante : <http://www.margaretthatcher.org/document/111535>.

⁴¹ Patrick Salmon, Keith Hamilton, and Stephen Twigge Patrick, Hamilton, Keith and Twigge, Stephen (eds), *Documents on British Policy Overseas : "German Unification, 1989-1990"*, n° 217, p. 433.

journaux allemands – de *Die Welt*, *Frankfurter Allgemeine Handelsblatt*, le *Frankfurter Rundschau*, au *Kölner Stadt Anzeiger* – était la preuve d'une anxiété grandissante du Royaume-Uni face à une Europe en changement.

Douglas Hurd, Ministre des Affaires étrangères, renvoya ses directives à Pauline Neville-Jones à Bonn, dans une lettre⁴² (18 juillet 1990) dans laquelle il indiquait aux diplomates sur place d'insister sur le caractère personnel des propos insultants de Nicholas Ridley qui ne reflétaient pas la position du cabinet, surtout de ne pas répondre aux questions sur le séminaire du 24 mars 1990 qui était – et aurait dû – rester un document confidentiel et d'insister, en revanche, sur la Königswinter conférence de Cambridge pour montrer que les relations germano-britannique étaient bonnes.

Le Chancelier Kohl réagit avec beaucoup de finesse face à ces propos peu aimables tenus sur son peuple, expliquant qu'il savait que le gouvernement ne partageait pas les opinions extrêmes de Nicholas Ridley et que, concernant le séminaire du 24 mars, « Il comprenait les inquiétudes de ceux dont l'existence nationale tout entière avait été en jeu dans le combat contre Hitler⁴³ ».

L'Ambassadeur de la Couronne à Bonn, Sir Christopher Mallaby, réagit – quant à lui – bien plus vivement, expliquant dans une lettre à Charles Weston du Foreign Office, en octobre 1990, que l'accumulation de fuites, d'interviews et de déclarations malheureuses de la part de la Premier ministre avait fini par durablement entamer l'influence du Royaume-Uni en Allemagne et par minimiser l'importance de sa présence et de son soutien dans le cadre des négociations dites « 2+4 ». Sir Christopher Mallaby ne cachait pas son dépit, ajoutant en fin de lettre :

Mais l'attention allemande continue à se concentrer principalement sur les vues du Premier ministre elle-même. L'élite politique éprouve du ressentiment face à la suspicion au cœur de son attitude par rapport à l'unification. Et le fait qu'elle rejette le point de vue largement partagé ici, que davantage de progrès vers l'intégration européenne soit le moyen de prévenir tout risque de domination allemande en Europe, à la fois déconcerte de nombreux Allemands et joue un rôle-clé dans l'élargissement du fossé entre

⁴² *Ibid.*, n° 220, p. 437-8.

⁴³ "He understood the concerns of those whose entire national existence had been at stake in the fight against Hitler". Cité par Douglas Hurd dans sa lettre du 18 juillet 1990. *Ibidem*, p. 438.

leur approche stratégique et la nôtre. Il en résulte une diminution croissante de notre influence en Allemagne [...].⁴⁴

Dans le long rapport que l'Ambassadeur écrivit ensuite pour le Foreign Office sur la situation germano-britannique, y annexant une série d'initiatives à mettre en œuvre pour rétablir des relations pacifiées, Sir Christopher Mallaby ajouta tout un paragraphe sur la Communauté européenne dans lequel il conclut « Ainsi, on tend à croire que nos positions n'ont pas besoin d'être prises au sérieux⁴⁵ ».

On le voit, les diplomates avaient une conscience aiguë de la situation, mais Margaret Thatcher n'écoutait qu'à peine leur avis. Pourtant, et cela en est presque surprenant, elle finit par comprendre ses erreurs. Dans son autobiographie, tout en réitérant des propos désobligeants sur les Allemands, elle écrivit :

[...] Peut-être que le premier peuple à reconnaître le "problème allemand" est le peuple allemand contemporain, dont la vaste majorité est déterminée à ce que l'Allemagne ne soit pas une grande puissance capable de s'exercer aux dépens des autres.⁴⁶

Puis loin, elle reconnut : « S'il est un exemple dans lequel une politique étrangère que je menais a résulté en un échec sans ambiguïté, ce fut ma politique sur la réunification allemande⁴⁷ » avant d'avertir que seul un axe Londres-Paris fort permettrait d'assurer un contre-pouvoir à l'axe Berlin-Paris en Europe et que la présence des États-Unis au sein de l'Europe, comme soutien, serait une nécessité pour l'avenir.

⁴⁴ "But German attention continues to focus principally on the views of the Prime Minister herself. The suspicion at the heart of her attitude to unification is resented by top politicians here. And her rejection of the view, widely held here, that further progress in European integration is the way to prevent any risk of German domination in Europe both baffles many Germans [...] and is itself instrumental in widening the gap between their strategic approach and ours. The result is further to diminish our influence in Germany [...]". *Ibidem*, n° 242, p. 490.

⁴⁵ "There is thus a tendency to believe that our positions need not be taken too seriously". *Ibidem*, n° 244, p. 492.

⁴⁶ [...] perhaps the first people to recognize the 'German problem' are the modern Germans, the vast majority of whom are determined that Germany should not be a great power able to exert itself at others' expense". Margaret Thatcher, *The Downing Street Years*, *op. cit.*, p. 791.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 813.

L'Europe et l'incompréhension britannique face au projet européen font l'objet de ma conclusion.

Conclusion

Avant d'en venir à l'image de l'Europe dans le Royaume-Uni contemporain, il faut réexaminer le jugement porté de nos jours sur Margaret Thatcher à la lecture de ses archives et sur la raison de la parution de ces archives dix ans avant la date butoir de déclassification.

Il ne fait pas de doute et d'ailleurs elle le dit elle-même comme on vient de le voir plus haut, que Thatcher a raté le tournant de la chute du Mur et de l'unification et qu'elle a, ce faisant, paradoxalement, encouragé la relation franco-allemande. Cependant, en novembre 1989, elle n'avait pas entièrement tort de s'inquiéter face à une Allemagne qui serait unifiée sans garanties – d'où sa conversion aux négociations dites « 2+4 » qui devaient donner des garanties suffisantes à tous les acteurs, avec la reconnaissance de l'intangibilité des frontières, le renoncement de l'Allemagne à l'arme nucléaire et l'incorporation de l'Allemagne unifiée au sein de l'OTAN.

Il faut sans doute ici rappeler que Thatcher avait connu la Seconde guerre mondiale et les privations des années d'après-guerre alors que le Royaume-Uni était l'un des vainqueurs. Elle avait aussi connu les souffrances des Juifs par l'intermédiaire de sa correspondante juive de Vienne que le père de Margaret Thatcher avait aidée à s'installer dans leur ville de Grantham après l'invasion des Nazis en 1938⁴⁹. N'oublions pas non plus que sa venue au pouvoir en 1979 faisait suite à une période de crise intense qui avait laissé le royaume dans une piètre situation financière et sociale alors même que la RFA s'était reconstruite pendant toutes les années d'après-guerre pour devenir un pays stable et un modèle économique. Son combat pendant les années 1980 fut de redonner au Royaume-Uni l'image d'un pays correctement gouverné, qui ne serait pas subordonné à une Europe forte. Elle voulait redonner aux Britanniques – ou à une certaine classe de Britanniques – la fierté de leur patrie.

Sa politique nationale et sa politique européenne allaient de pair : l'euroscpticisme de Thatcher était celui d'une patriote consciente de ce

⁴⁹ Norman Stone relate les faits dans son article : "Germany ? Maggie was absolutely right", *Sunday Times*, 23 September 1996. L'article est disponible sur : <http://www.margaretthatcher.org/document/111048>.

que le Royaume-Uni donnait à l'Europe mais qui ne voyait pas ce qu'elle recevait en retour. Toute sa bataille dans les années 1980 pour récupérer ce qui lui semblait être la part des Britanniques dans le cadre de la politique agricole commune émanait de ce sentiment selon lequel le Royaume-Uni était un vainqueur vaincu alors que la RFA avait déployé ses ailes pour s'imposer avec un Deutsche Mark fort.

En 1989 et en 1990, Margaret Thatcher voulait s'assurer que personne – encore moins une Allemagne unifiée sans garantie pour les pays vainqueurs de la Seconde guerre mondiale – ne serait suffisamment fort pour dominer l'Europe. C'est bien ce qu'elle justifia dans son autobiographie. Dans ce sens, elle remplit, pour son pays, son rôle d'un Churchill des temps modernes et il est trop aisé de l'accabler hors contexte.

Comment lire ces archives, aujourd'hui disponibles ? On ne peut manquer de souligner, par cette déclassification avant l'heure, la revanche des diplomates sur les politiques. Les hommes de l'ombre sortent grandis de la lecture de ces documents – eux qui, avant même les événements de 1989, avaient compris ce qui se jouait véritablement en Europe cette année-là. Au-delà des égarements d'une Thatcher fatiguée par le pouvoir, leur véritable engagement aux côtés des Allemands et leur finesse, en dépit d'une frustration bien palpable, offrent une image plus juste du rôle réel des diplomates britanniques.

Enfin, le séminaire du 24 mars 1990 offre deux points de vue tout en contraste, que l'on soit un Britannique conservateur ou travailliste. Pour les historiens de Droite, comme Norman Stone, Margaret Thatcher finit par avoir raison sur la longue durée et les invités du séminaire tort. Dans un article intitulé « Germany ? Maggie was absolutely right » (« L'Allemagne ? Maggie avait absolument raison ») publié dans le *Sunday Times*, six ans après le séminaire, Stone (présent au séminaire) écrivit combien l'instinct politique de Thatcher sur le désir de l'Allemagne de dominer était juste. Citant l'exemple de la question de la monnaie commune, Norman Stone expliqua que l'Allemagne avait décidé de s'emparer de la question par désir de dominer l'Europe. Dans cet article assez peu modéré pour un historien de l'université d'Oxford, Norman Stone termine en écrivant :

Aujourd'hui les gouvernements britanniques doivent traiter avec une Allemagne qui souhaite imposer ses vues sur l'Europe. Les Allemands, en vérité, comme le craignait Thatcher ont été grandement stimulés par l'unification. Cette confiance, toutefois, les fait peser de leurs poids partout et nous sommes tenus en raison de cela de contempler cette horreur d'une

monnaie commune. Incidemment, au cas où les lecteurs penseraient que les sentiments antiallemands parfois exprimés d'une manière si embarrassante comme ils le sont parfois, le sont dans un seul sens, feraient bien d'y réfléchir à nouveau. Un nombre conséquent d'Allemands en veut aux Britanniques. Leurs médias de Gauche considèrent notre politique sociale avec horreur. Le correspondant de *Der Spiegel* par exemple insiste sur l'importance de nos problèmes de sans-abri et sur l'horreur de notre sécurité sociale et, en gros, leur droite considère notre scepticisme sur l'Europe avec stupéfaction, voire mépris. En fait, les relations étant proches comme elles le sont aujourd'hui, les possibilités d'un réel problème sont plus grandes maintenant qu'elles ne l'ont jamais été. À Chequers, en d'autres mots, nous aurions dû faire davantage confiance aux instincts de la Dame.⁴⁹

On le voit, la question allemande équivaut à la question européenne, comme c'était le cas pour Thatcher. Ce point de vue qui date de 1996, est moins ancré de nos jours, surtout dans le contexte d'un Royaume-Uni qui court un danger à s'éloigner de l'Union Européenne. Même les journaux conservateurs s'interrogent sur le bien-fondé d'un Royaume-Uni hors de l'Europe et du danger pour le Royaume à l'aune d'un référendum sur l'indépendance de l'Écosse en septembre 2014⁵⁰. Le problème est avant

⁴⁹ "Today British governments are having to deal with a Germany that is intent on having its way over 'Europe'. The Germans have indeed, as Thatcher suspected, gained a huge shot in the arm from unification. That confidence, however, is causing them to throw their weight about, and we are having to contemplate this horror of a common currency because of it. Incidentally, in case readers might think that the anti-German feelings, so embarrassingly expressed as they are sometimes, are one way, they might think again. Quite a number of Germans are resentful of the British. Their media left regards our social policy with some horror. The correspondent of *Der Spiegel*, for instance, plays up our problems of homelessness and the awfulness of the National Health Service, and, on the whole, their right regards our scepticism over Europe with amazement, even contempt. In fact, close as relations now are, the possibilities for a real problem are greater now than at any previous time. At Chequers, in other words, we should have trusted the lady's instincts a little more". Norman Stone, "Germany ? Maggie was absolutely right". *Sunday Times*, 23 September 1996. L'article est disponible sur : <http://www.margarethatcher.org/document/111048>.

⁵⁰ Voir Alex Massie, "David Cameron's Europe "strategy" is going to fail", *Spectator*, 14 janvier 2013, <http://blogs.spectator.co.uk/alex-massie/2013/01/david-camersons-europe-strategy-is-going-to-fail/> (consulté le 15 janvier 2012); et straw, Will, "In or out ? It's a question for Europhiles too", *The Daily Telegraph*, 14 janvier 2013, <http://www.telegraph.co.uk/news/newstudies/eureferendum/9300578/In-or-out-Its-a-question-for-Europhiles-too.html> (consulté le 20 janvier 2012).

tout un problème au sein du parti conservateur qui divise le parti entre eurosceptiques et pro-européens – comme sous Thatcher et sous Major – et qui est en passe de poser un sérieux problème au Premier ministre David Cameron.

À gauche, du côté des travaillistes, il en va de même sur l'impossibilité de dissocier le duo Allemagne-Europe. Timothy Garton Ash, également présent au moment du séminaire du 24 mars 1990, publia un long article en 2009 dans *The Guardian* (Labour), intitulé « Britain fluffed the German question. Now Britain is Europe's great puzzle⁵¹ » (« La Grande-Bretagne a raté la question allemande. Maintenant la Grande-Bretagne est la grande énigme de l'Europe ») dans lequel il revint sur son expérience du séminaire de Chequers. À ses yeux et avec le recul, Thatcher avait eu tort d'imaginer une domination de l'Allemagne sur l'Europe – y compris une domination purement financière. Pour Garton-Ash, la difficulté est ailleurs : c'est avant tout un danger de l'intérieur, à savoir l'euroscépticisme d'une frange de la population, du parti conservateur, du parti anti-européen UKIP (UK Independence party) et du parti marginal d'extrême droite The National Front. La conclusion donnée par l'historien est sévère :

L'Europe passait des nuits blanches sur quelque chose intitulé « la question allemande ». Deux décennies plus tard, une inquiétude plus grande devrait être la question britannique. C'est en Grande-Bretagne que le chef d'un parti d'extrême droite, nationaliste, xénophobe, apparaîtra ce soir dans un show télévisé de grande écoute [...]. C'est la Grande-Bretagne qui a un parlement discrédité, un désordre constitutionnel, l'érosion des libertés civiles et un problème d'identité chronique. C'est la Grande-Bretagne qui tarde encore à trouver son appartenance dans le monde et quelle sorte de pays elle veut être.⁵²

⁵¹ Timothy Garton Ash, "Britain fluffed the German question. Now Britain is Europe's great puzzle", *The Guardian*, 21 octobre 2009. <http://www.theguardian.com/commentisfree/2009/oct/21/britain-fluffed-german-question> (consulté le 13 janvier 2012).

⁵² "Europe used to have sleepless nights over something called 'the German question'. Two decades later, a bigger worry should be the British question. It's in Britain that the leader of a far-right, nationalist, xenophobic party will be appearing on a mainstream television show tonight [...]. It's Britain that has a discredited parliament, a constitutional mess, the erosion of civil liberties and a chronic identity problem. It's Britain that still can't work out where it belongs in the world, and what kind of country it wants to be". *Ibidem*.

À terme, alors que le parti conservateur se divise encore pour trouver sa propre stratégie sur l'Europe, que l'Allemagne est encore perçue par cette catégorie d'hommes politiques et leurs électeurs comme problématique à bien des égards, il faut se demander si le salut ne viendra pas, une fois encore, de la force de pression des États-Unis sur le Royaume-Uni, qui tout en s'ingérant dans les affaires britanniques, ne cessent d'indiquer clairement que le Royaume-Uni ne peut se concevoir que comme un partenaire européen⁵³.

La voie choisie par David Cameron reste encore en suspens mais, on le voit, l'imaginaire européen pour une partie des eurosceptiques reste à jamais lié au passé, et surtout à un refus de la domination allemande, qu'elle soit militaire, financière, et encore moins politique, sur l'Union Européenne. Dans ce sens, les propos tenus lors du séminaire de Chequers du 24 mars 1990 n'en finissent pas d'être porteurs de messages. À l'instar du point de vue à la fois pro-européen et centre gauche de Timothy Garton-Ash, la question qui demeure est celle du positionnement du Royaume-Uni dans l'Europe, à défaut pour le pays de vouloir bâtir un imaginaire commun avec ses voisins européens.

Catherine MARSHALL

⁵³ Alex Spillius, "Britain will be weaker without EU, says USA", *The Telegraph*, 18 décembre 2012. <http://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/europe/lew/9754042/Britain-will-be-weaker-without-EU-says-USA.html> (consulté le 20 décembre 2012).

Les soubresauts européens actuels montrent à quel point les notions les plus ancrées peuvent dériver, diviser. Les communautarismes prendre le pas sur le communautaire, les différences sur les aspirations à la paix. Les créations identitaires de l'après chute du Mur ont crié leur référence à l'Europe, leur ancrage au sein d'une communauté dont elles assumaient les symboles avec une force inouïe. Mémoires, utopies, polyphonie, humanisme... autant de liens complexes structurant l'histoire de nos pays, appelés à redonner un destin commun, de l'Europe des confins à l'Europe de l'ouest.

Pour dépasser la notion d'épreuve commune, les auteurs de ce livre, philosophes, sociologues, politologues et littéraires, souhaitent questionner les rêves, l'imaginaire et les mythes dans la construction d'une Europe comme large espace d'échanges et d'audaces. Dirigé par Joanna Nowicki et Luciana Radut-Gaghi, cet ouvrage veut redonner une perspective d'humanisme et de cultures assumées à notre vision commune européenne, à la fois expansive et régressive, ce double imaginaire, pour reprendre les termes de Jean-François Mattéi, à qui est dédié ce livre.

Nova Cidadania

Liberdade e Responsabilidade Pessoal

« The political situation in France in the context of the situation in Europe and in the USA »,
[A paraitre en portugais dans: *Nova Cidadania, Liberdade e Responsabilidade Pessoal*,
automne-décembre 2017].

Round-table: The weakening of the West?

The political situation in France in the context of the situation in Europe and in the USA

Ten years ago, I was invited to the Political Forum for the first time, and I gave a rather impassioned pro-European paper on “The Future of the European Constitution in view of the Results of the French Presidential Elections of May 2007” (Nicolas Sarkozy had just been elected). Most of the members of the panel were open Eurosceptics and they welcomed my speech with amused graciousness. Ten years later, in the midst of another French Presidential election, I come to you, maybe not wiser, but certainly older, and as interested as ever to make sense of the political situation in France in the context of the political situation in Europe and in the USA. In the last ten years, there has been no time to take a step back, to absorb what has been happening, from the global financial crisis to the long-term consequences of what happened after 9/11. The political forum is the moment of the year when we can all take a pause and reflect, this year, on what it means to defend “the western tradition of liberty under the law”.

The question for this round-table is whether or not we can consider that a weakening of the West is happening. I would like to modify the question and ask: what is really weakening? Is it the belief in liberty under the law? Or is it something else? I will address this predicament with the three following ideas: firstly, the open disunity of the West concerning what we stand for; secondly, our common failure to defend much more firmly the values of freedom under the law and, thirdly, whether or not the French Presidential and Legislative elections can help us to see if new ways of thinking politics are possible.

1. The Open disunity of the West

The vote in favour of a British exit a year ago, along with Donald Trump’s election last November, has had the effect of making eminently clear, first, that the European Union had reached a dead-end and is incapable of convincing most of the peoples of Europe of its idealistic theoretical project and second, that an isolationist USA, focusing on America first, affects us in Europe and leaves a void difficult to replace for the western block.

This was exposed rather plainly, a month ago, at the NATO summit in Brussels, when Donald Trump decided to make clear that some countries (essentially Germany and France)

were not paying their due share of the NATO bill. The look of stunned amazement on some of the leaders' faces, at such an open display of crudeness, showed that all was not well in the "Western" family. Diplomatically speaking, such an opinion should have been discussed behind closed doors, however much Trump may be accurate about wanting NATO countries to contribute their share. Trump's refusal to do things the traditional way, being openly brash, has been a rather unpleasant awakening and shows that what we take for granted, essentially the unity of the West, can be all too easily shaken. Open disunity displayed to the world, over what are essentially financial contributions to our own common defence, can lead us to miss the much greater foundations which have linked us. Like in a family, undergoing a divorce (with Brexit), at the same time as the mid-life crisis of the elder father (with Donald Trump), what is happening has got the potential of making us lose sight of what has made us a family in the first place: a respect for the ideas of the Enlightenment, themselves heavily inspired by those of 17th century revolutionary Englishmen, societies governed by the rule of law, pluralism, equality between men and women and, maybe more than anything, a certain type of civility allowing us to live together in a liberal way.

What Brexit and the election of Donald Trump have made impossible to ignore is that our common core is cracking under the strain of globalization and the forces of anti-democracy. Disunity of the West, and a certain form of complacency for what we have, are certainly weakening us. The central problem with globalization is that it has destroyed direct-lines of accountability. And it was accountability which generated trust. Nowadays, if one takes the single example of France, Emmanuel Macron's responsibility as a President is diluted: regarding the climate question, he may want to change things, he may say so very clearly and in quite good English, but he is powerless to find a solution by himself, let alone when the USA has decided to back out of the Paris Climate agreement. Macron's responsibility is divided between his own desires, those of the EU, that he must consider, along with all the relevant world organizations concerning such a question. In a globalised setting, power is about compromise and power-sharing. Essentially, no one is fully directly accountable anymore as power has been watered down, but politicians like Emmanuel Macron are the ones who will be held responsible when the time comes to be reelected. Therefore, either politicians agree to recognize that they are much less powerful than before or perhaps the electorate should expect less from their politicians.

Nevertheless, what Brexit has shown is that sovereignty does matter, because the global dispersing of power concerning the authority linking people and government is emasculating our national politics. For democracies to work, responsibility and accountability

have got to have a direct repository in the politicians who have been elected by the people, if not there is no democracy. Essentially, this is what Brexit was about – of course, immigration and the economic crisis were part of that package – it was about giving a massive metaphorical kick to the self-satisfied attitude of a European bureaucratic oligarchy convinced that it knew better and which has always been suspicious of the people. Whether this will have the effect of shaking the EU of its self-satisfaction remains to be seen, but Brexit is another syndrome of disunity. When one member of the family prefers to divorce, then it is the whole family which should have a look at itself.

Wanting to retrieve one's sovereignty, or preferring isolationism (in the case of President Trump), are signs of the defeat of debate, precisely what has made the western liberal tradition so special. From Tocqueville to John Stuart Mill, the great thinkers of the 19th century all insisted on the importance of systematic, long, arduous debates to solve political matters through compromise and get the closest to the truth as possible. After all, what is politics but precisely the moment when not being able to solve a problem individually, we get together to find a common solution? This is what has taught us tolerance and acceptance of pluralist views. We tend to forget that the enjoyment of this type of liberty is an education; it is something which has been long acquired through centuries of discussions in our western societies, and it is still in the making every day. There is nothing natural about our liberty: ask Syrians under Assad whether they would rather have liberty or security and they will certainly choose the latter. Our liberal democracies fit us because they correspond to our past and our ways of life – that's why too, they cannot be imposed on others.

The disunity of the West constitutes political resignation on a global western scale. The Brexiteers and the followers of Trump want to reach out for something better – and no one should blame them –, but in abandoning our common western ship to take their lifeboats towards what they believe is their own better shores, they are sanctioning our common inability to share responsibility towards each other, find compromise for a better future together and focus on what is our common inheritance: liberty under the rule of law.

2. Forgetting what “liberty under the law” means

So what do we mean by this expression? Fundamentally that we share a common political tradition of individual liberty, freedom of speech and a love of culture to elevate us, all protected by the rule of law. Of course, this does not mean that the UK, nor the USA, want

to ditch such a tradition but, by wanting to go it alone, they are ignoring that the scattering of our forces in particularly difficult times is putting in danger what is the core of what we stand for. Our common values, founded on a long past, are something that we all take for granted in the West. It is perceived as being either elitist or romantic to go back to our foundational texts, but the work of the founding fathers in the USA or the Declaration of the Rights of Man and of the Citizen in France, did not come out of thin air (and I am not even mentioning Magna Carta). Those documents were written by those who fought hard to get the institutions and the rights which would empower the people to govern themselves. Those men believed, and often defended with their lives, that liberty under the rule of law is the best possibility given to men, in our western context, to grow and to develop the best version of themselves. Clearly liberal democracies are not perfect and only suited to a certain type of people, and in a certain context, but they offer us, in the West, the best possibility of having a say in the ways in which we are ruled. I am all too aware that it is the country of my birth and the protection it gives me – also as a woman – which allows me to speak and even to think in such a way. I take no risk in stating the obvious, but this would imprison me in many countries of the world today.

This is what makes me all too aware of how fragile the values of the West are. It is our common failure not to want to defend our democratic values collectively which is our weakness. The totalitarian threats of the past were easy to take on compared to the ones we face now, which are both disparate and far from being clear cut. The collective lack of understanding displayed at the NATO summit, and at the G7, must have been observed by Vladimir Putin and other anti-democratic leaders with a certain satisfaction. The more President Trump repeats “America First” and the more the UK repeats that Brexit is the possibility for Britain to control its own destiny, the more the message which comes out is that of distrust between friends. Of course, the UK is entitled to divorce if it wants to, and President Trump can openly offend allies and friends too, but we are far stronger together, less protectionist and less self-centered. Who can ask the awkward and embarrassing questions we need to face collectively better than a close-knit circle of like-minded people? Who can hold accountable leaders to their promises but another set of like-minded leaders? That the EU project is weak is not a discovery, but over such issues as the migration crisis, the eurozone crisis, the environment predicament, the difficulties with Syria, Russia or North Korea and of course, the massive threat posed by Islamist terrorism, we cannot afford to suffer from a weakening of what we stand for. In this sense, more than in any other, Brexit is a real loss for the EU and for the unique ability the British had of shaking up their continental

neighbours by asking the uncomfortable questions; by stating over and over again that the EU was going the wrong way with Federalism and that Europe was made up, first and foremost, of a variety of national democracies. They could do so because they were strong enough and respected enough. Whatever his ideas, the improbable sermons of Nigel Farage to the European Parliament forced to consider other opinions, not to accept mainstream ideas; to refuse polite acceptance and speak up to try and settle differences through debate. Farage's main victory was to show that the EU was not listening, that it did not want to engage in democratic debate and that it showed open contempt for the very many voices which had been expressing their doubts about the way the European project was going. I have been repeatedly told, in France that Brexit, is good riddance of the old Albion, but I fundamentally disagree because good political debate can only be held when there is a tension and a difficult opponent boxing at the same level. Undeniably, with the UK, there was tension, but it was between allies. What is more worrying with President Trump is that there does not seem to be a desire for debate at all, but only grand gesturing, the firm shaking of hands, the 140-words rhetoric and the politics of instincts over what unites us in the West.

Throughout it all though, there has been a silver lining: from Brexit to Trump's election, we have been able to witness how well our western institutions have weathered the storms. The system of checks and balances that the founding fathers did set up in the US political system are working and are holding the new President accountable; in the same way, the British system did rather well after the vote over the British exit in June 2016 and carries on even under the hung parliament created after the results of the General Election of 8 June. There is a remarkable capacity in western institutions to accept democratic decisions which would pull down the edifice of the state in other countries. But our political traditions are those of liberal democracies which cannot afford to be disunited when they are facing changes. The changes I am referring to are internal to our western democracies: they concern the changes in the relationship between the State and the people. We cannot do anything about globalisation, but we can do something about the way in which we do politics at a national level. This is where the French Presidential election and the Legislative elections have been rather surprising.

3. The lessons of the French Presidential and Legislative elections

The French Presidential election brought to power a young leader, who had just set up his own movement "En Marche" with the quixotic desire to re-enchant political life. Many

have commented on how he is a product of the French system, a banker who had been a minister under François Hollande, and that he is only trying to make new politics out of old pots. Nevertheless, what Emmanuel Macron has achieved in France, whatever one may think of him, is nothing short of remarkable. He got to power with no party, in a country in which parties dominate, with only a few people backing him, in less than a year. His program based on his book, entitled “Revolution”¹ – what else in France, one might ask? – was subtitled “Reconciling France”. Through his desire to moralize public life, to defend pluralism and to renew democratic political life by opening politics to newcomers, he has vowed to breathe in new life into an old, tired and nationalistic France.

Emmanuel Macron did not win overwhelmingly (66.10% of the vote, 21 million votes); nor can we paper over the more than 10 million people who voted for Marine Le Pen (double the score of her father in 2002), but his style and his desires have undeniably brought in something new in French political life. His aim to give politics a sense of purpose towards a collective project of renewing political life has intensified the honeymoon period proper to every Presidential election. The results of the French legislative election, two weeks ago, showed that the candidates of Macron’s movement, renamed *La République en Marche* (the Republic moving on), won their target of sweeping over old ways of doing. The results, even if the turnout was very low, was still important: the movement got 308 deputies out of 577 in the French Assembly – out of the 308 new deputies of the movement, 279 had never had a political role before, 144 are women², and those elected are an average of 45 years old. They are mainly teachers, engineers, lawyers or from health related professions but also firemen, farmers or consultants; one out of two had gone through the higher education system and 80% of them use Twitter.³

There was something quite striking in his first speech on the night he won when he declared : “We are the heirs to a great history and to the great humanist message sent to the world. We must pass on this History and this message, first of all to our children, but even more importantly we must carry them into the future and give them new vigor”⁴. Leaving aside the obvious very French lyrical message, I was struck by the desire to renew with the past and the duty we had, as a nation, to find a new collective ideal. Clearly, this is what every

¹ Emmanuel Macron, *Révolution. Réconcilier la France*, Paris, Pocket, 2017, 256 pages.

² All in all 224 women have been elected (they were 155 previously).

³ « Qui sont les candidats de la République en marche ? », *Le Monde*, 8 juin 2017, p. 10.

⁴ « Nous avons des devoirs envers notre pays, nous sommes les héritiers d’une grande Histoire et du grand message humaniste adressé au monde. Cette histoire et ce message, nous devons les transmettre d’abord à nos enfants, mais plus important encore, il nous faut les porter vers l’avenir et leur donner une sève nouvelle ». Emmanuel Macron, *Révolution. Réconcilier la France*, *op.cit.*, p. 8.

single newly elected politician comes up with as he tries to give hope but it was the “great humanist message sent to the world” which was most striking. A cynic would see the French arrogance at work but there was more to it: this was the urgent appeal not to be contemptuous of what has made us collectively, to be proud of serving the State and not to look down on politics and despair of it. Reinvigorating national democratic life is only possible if we remember what initially made us a nation and Emmanuel Macron is trying to run a thin line between those who pull towards populism and those who want to impose the rule of experts.

It is urgent that what Emmanuel Macron has in stock, for France, works out because if not, the 10 million people who voted for Marine Le Pen will be there to remind him of his stumbles. His plan is also to try and reform the EU with a “new project for Europe”⁵ based on democratic conventions taking place in each of the 27 countries to re-legitimize the EU and to see what can be done to move out of a federalist project. Again, whether or not he will be able to do what he wants to, remains to be seen but, undeniably, there is a refusal of cynicism in politics which in itself is a novelty. If Emmanuel Macron succeeds in making politics honorable again for all the French people who have lost faith in it, and do not even bother to vote anymore, this in itself will be a revolution.

Conclusion

To conclude, perhaps the most intricate aspect of Emmanuel Macron’s project is that he has been accused of being a liberal. In France, this means to be focusing on market liberalism and is generally a disparaging description. His desire to force legislation, through the French Assembly to reform working laws, tends to show that this is truly where he is leaning. However, he also wants to focus on education, the environment and especially a grand scale moralisation of political life, leading to a tension in his project. He very regularly refers to what France owes to the Enlightenment but it is not Rousseau he is only mentioning – it is not the idea of the general will. He includes Montesquieu, a much more Anglo-liberal conception of politics which brings him to put forward a collective destiny based on individual responsibility, on tolerance and the practical exercise of freedom, much more than on the theoretical demands for it. He is attempting to resolve the tension in the different types of liberal democracies which have either naturally gone towards putting Liberty first, as Britain, or those, as France, which have chosen equality first. In running this thin line between

⁵ *Ibid.*, p. 232.

the great tension – liberty and equality, which have different aims –, he is taking France towards something un-French.

In truth, there is a little cynical voice in me which has seen it all before: the young charismatic leader with a messianic pragmatic political standpoint, is all too reminiscent of Tony Blair in 1997. Twenty years later, I am a little too old to believe in miracles, but then again there is another voice, which wants to be re-enchanted with politics and which says “why not”. In ten years time, I wonder what I will be saying about myself, if I am invited at the Political forum again but, for all our sakes, I hope the democratic project of the West will reinvent itself at a national level, to bring us to safer shores all together at an international level.

